

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
**REMY BELLEAU**  
NOUVELLE ÉDITION  
PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS  
AVEC VARIANTES ET NOTES  
PAR A. GOVERNEUR.

TOME II.



PARIS  
LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.  
NOGENT-LE-ROTROU  
A. GOVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

M D CCC LXVII.

159086-A

Digitized by Google



# LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV,

DIVISEE

EN VNE PREMIERE ET SECONDE IOURNEE.





## AVERTISSEMENT

### POUR LA BERGERIE.

Le lecteur voudra bien ne pas oublier que « **LA BERGERIE** » est un recueil de divers Poèmes que Belleau avoit faicts la plus part en sa grande ieunesse, et d'autres en son aage plus meur. » (V. Avert. t. I, p. xlvi.)

Plusieurs de ces pièces furent imprimées d'abord séparément, puis réunies en 1565 sous le titre de **LA BERGERIE**, et enfin coordonnées, complétées et définitivement mises au jour dans une première édition datée de 1572. Mais en les réunissant, le Poète voulut leur donner l'attrait de l'actualité, changeant parfois jusqu'aux noms des personnages de la scène primitive. C'est ainsi que le même poème s'appliquera, suivant la date de l'édition, à des événements souvent distants de plusieurs années. Le **CHANT DE LA PAIX**, par exemple, composé en 1557, ne fut publié qu'en 1559, à propos de la paix de Cateau-Cambrésis; nous y voyons Henri II, Philippe II et leur entourage; modifiées de nouveau en 1572, les allusions sont à l'adresse des Guise et des Condé, et le **CHANT DE LA PAIX** célèbre l'une des nombreuses trêves qui caractérisent la lutte fraticide des catholiques et des protestants: nous sommes alors avec Charles IX, François de Guise, etc. Parfois le titre et la couleur des compositions primitives disparaissent entièrement: la **VÉRITÉ FUGITIVE** se retrouve sous le titre de **CHASTETÉ**; l'**INNOCENCE PRISONNIÈRE**, l'**INNOCENCE TRIOMPHANTE**, hommage du Poète nogentais au seigneur de sa ville natale, reparaissent sous forme de **COMPLAINTE** et de **CHANT DE TRIOMPHE**, dépouillées de leur couleur originale et d'un éloge devenu peut-être périlleux.

Nous nous sommes efforcé de reconstituer chacun de ces poèmes d'après les versions primitives; cependant pour ne pas rendre la lecture des textes fatigante et confuse, nous avons dû reculer devant l'indication des nombreuses transpositions que présente l'édition de 1565 avec celles qui ont suivi, nous étant assuré toutefois, par une minutieuse collation, que nous ne négligions aucune variante importante. La rareté de cette édition (qui a échappé aux savantes recherches de

M. Brunet) nous engage à en donner sommairement une analyse : Elle porte pour titre : LA BERGERIE de Remy Belleau, à Paris, pour Gilles Gilles, petit in-8° de 127 ff., avec titre encadré dans un frontispice au bas duquel se trouve le chiffre de l'imprimeur MP. (Maurice de La Porte). La dédicace est adressée à monseigneur le marquis d'Elbeuf, comme dans les éditions suivantes. La 1<sup>re</sup> églogue, dont les interlocuteurs s'appellent Francin et Charlot, se termine après le 6<sup>e</sup> vers de la page 24 de notre édition. La description reprend à « Ces Bergers », page 33, puis continue par l'ODE A LA ROYNE, intitulée ODE A LA PAIX « Laisse le ciel, belle Astree », sans variante. L'ODE AU DUC DE GUISE ne commence qu'à la 7<sup>e</sup> strophe de notre texte (p. 39) pour finir après la 17<sup>e</sup>. Les vers qui suivent se retrouvent dans l'ETÉ, les VENDANGES, etc.; le TOMBEAU DU DUC DE GUISE n'offre non plus nulle variante. LA CHASTETÉ ne consiste qu'en quelques vers, sans titre et commençant au 14<sup>e</sup> vers de notre page 72 pour finir au 15<sup>e</sup> de la page 74, avec même quelques suppressions. Le joli poème des Vendanges ne comprend que les 40 premiers vers de notre version. La chanson, *Faites-vous la sourde Macée*, est sans autre différence que celle du nom de Francine, substitué à celui de Macée. L'épithalame est sans variante, puis viennent plusieurs sonnets, le portrait de sa maîtresse, disséminés dans la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> journée de l'édition de 1572. Le CHANT SUR LA NAISSANCE DE monseigneur le marquis du Pont n'offre aucun changement. Puis vient le CHANT DES TROIS PARQUES, à la strophe duquel est imprimée une mascarade composée par Ronsard à Bar-le-Duc (circonstance qui en motiva sans doute l'insertion) et que le lecteur trouvera au tome IV, page 134, des ŒUVRES de Ronsard, édition de M. P. Blanchemain. Quelques sonnets que nous avons pris le soin de collationner, puis la chanson de LA VIGNE (telle que nous l'insérons page 170), terminé la Bergerie de 1565, qui, on le voit, présente une foule de regrettables suppressions, notamment celles des gracieuses chansons d'AVRIL, du PRINTEMPS, de l'ODE A LA ROYNE, etc., n'offrant en résumé qu'une confusion qui eût surchargé notre texte d'une foule de renvois, sans bénéfice pour le lecteur.



A MONSEIGNEVR  
CHARLES DE LORRAINE,

MARQVIS D'ELBEVF.



**M**ONSEIGNEVR, si la meilleure part de la France porte aujourd'huy plus de faueur à la calomnie qu'au bien dire, au mensonge qu'à la verité, au vice qu'à la vertu, & qu'on ne remarque par escrit, par memoire, ny par exemple des anciens, fiecle ny prouince, où le faux se soit plus librement deguisé en apparence de vray, qu'en la faison & qu'au païs où nous sommes, qui est celiuy qui ne s'efforçaſt à faire voile en ceste mer, & qui ne s'employast en si beau subiect? Chose toutesfois qui ne sert que pour trauailler les grands, rabaiffer & foulle l'autorité des moindres, diuifer la commune obeissance des

petits, degouster la posterité, bref qui ne fert qu'à nous faire faouurer plus aigrement le mal, que doucement le bien. Aussi n'ayant deliberé de puiser la gloire de ce ruisseau, ny espier tant soit peu de reputation par ce moyen, encores que ie sçache que rien ne plaist à lvn qu'il ne desplaise à l'autre, i'ay bien osé prendre la hardiesse sous vostre benigne faueur, de donner iour à ce petit ouurage, fait & recoufu de telles pieces & basty de telle estoffe, qu'il ne peut offenser que celuy qui forge en son cerueau nouvelle occasion de s'alterer soy-mesme.

Doncques, Monseigneur, ie vous suppliray tres-humblement receuoir de bonne main ce petit discours, comme auant-coureur de quelque meilleure suitte, m'assurant qu'il vous plaira, tant pour la faueur que vous me portez, que pour la diuersité & meslange des nouvelles inuentions, & nouvelle façon d'escrire qui n'a encores été pratiquee ny recognue en nostre France.

A Paris, ce dix-neufiesme Iuin, M. D. LXXII.

Vostre tres-humble & tres-  
obeissant seruiteur

REMY BELLEAV.



## IN OVILE R. BELLÆI.

**C**ONTINVIT bijuges, Bellæi carmina Phœbus  
 Et pastorales haufit ut aure modos,  
 Et memor Amphryſi, affiduas pertæſus habenas  
 Admeti optauit pascere rursus oues,  
 Carole, pastoris, ſi te hæc afflariſt auena,  
 Nomen, & in titulos ambitiosus eris,  
 Pastor ut Atrides, magno gratatus Homero,  
 Et fieri & dici tu quoque iure voles.  
 Inuidia infælix Stygis irremeabilis vndam,  
 Cocytii, nigras & Phlegethontis aquas  
 Vicit, Trinacrium ad vatemque enauit, & ipsum  
 Mantua pascendos cui dedit alma bœus,  
 Laude vtrumque vrens Bellæi, heu peſora ſanda,  
 Tam dira carpi quæ potuere Dea.

P P. (1)

## IN REMIGII BELLAQVEI POEMATA.

Io. AVRATVS, POETA REGIVS.

**C**ARMINA qui poſſet grandi reſonare cothurno  
 Ronſardum Gallis Regia muſa dedit.  
 Carmina qui tenui saltantes mollia ſocco,  
 De bellis facerent cantica bella iocis,

1. Initiales de M: de Pimpont.

*Bella puellarum mille oscula, bella canentes  
 Iurgia pastorum, furtæ, & amicitias,  
 Bella cicadarum & præconia papilionum,  
 Et quæ præterea ludicra mille iuuant.  
 Bellos bella ambos qui carmina ludere possent,  
 Nominibus bellis bella Camæna dedit.  
 Bellium primum, te Bellaquee antè secundum,  
 Nunc etiam primum, dum prior ille iacet.  
 Musa duos dederat bellos, Parca abstulit unum :  
 Unus enim visus posse, quod antè duo.  
 At vos non bellæ iam bella vorare tenebrae  
 Parcite, sit vobis vna rapina satis.  
 Occiderit bellus Bellaius : at iste superstite  
 Bellaqueus, bellæ qui fluat vber aquæ.*

## SVR LA BERGERIE

DE R. BELLEAV.

**V**oicy ce bon Luteur non iamais abatu,  
 Qui pour rauir le prix compagnon de la peine,  
 Des Muses champion se planta sur l'arene,  
 Et pour elles cent fois en France a combatu.

Voicy celuy qui fut des premiers reuestu  
 Du harnois de Pallas, qui de nerfs & de veine  
 Et de bras recourbez terrassa sur la plaine  
 L'Ignorance, & sacra son nom à la Vertu.

Ma France escoute-moy, voicy lvn de ces peres,  
 Qui cerchant par trauail des Muses les repaires,  
 Beut Permesse & s'emplit de fureur tout le fein,  
 En chef noir & grison desireux de les fuiure.

Donc, Lecteur, si tu peux entre les Muses viure,  
 Achete-moy Belleau : mais si Phebus en vain  
 En naissant t'aduifa, n'achete point ce liute,  
 Autrement tu n'aurois qu'un fardeau dans la main.

P. DE RONSARD.

**Q**VAND ie lis, tout raui, ce discours qui souspire  
 Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur  
 (Pardonne-moy, Belleau) de t'en dire l'autheur :  
 Car vn homme mortel ne sçauroit si bien dire.

Amour qui tient les Dieux au ioug de son empire,  
 A constraint de rechef Phebus d'estre pasteur,  
 Qui pour charmer sa peine, & l'œil son enchanteur,  
 Doit auoir fait ces vers tesmoins de son martyre.

O Phebus, ô grand Dieu des Poetes inuoqué,  
 Parmy nos champs François si tu as remarqué  
 Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut  
 contraindre,

Change cil d'Hippolyte, & le rends enflammé,  
 Ou bien s'il faut que i'aime & ne sois point aimé,  
 Fay qu'en si beaux regrets mon mal ie puisse plaindre.

PH. DES PORTES. (1)

1. Né à Chartres en 1545. Abbé de Thiron au Perche, puis de Josaphat, de Bon-Port, au diocèse d'Evreux, pourvu d'un canoniciat de la Sainte-Chapelle, Desportes fut encore honoré du titre de lecteur de la chambre de Henri III. Toutefois, les faveurs dont il était comblé ne semblent avoir altéré ni son excellent cœur ni les qualités de son esprit :

Il estoit franc, ouuert, bon, liberal et doux.

Des Muses le seiour, sa table outerte à tous

Chaque iour se bordoit d'une sçauante troupe.....

(J. de Montereul. *Tombeau de Ph. Desportes.*)

Ses poésies ont été réunies et imprimées pour la première

**Q**UEL démon t'enseigna de tout la cognissance,  
Belleau, diuin esprit, lvn de ces vieux guerriers  
Qui pousserent l'honneur du François les premiers,  
L'esgalant à la Grecque & Latine eloquence?

Qui peut mieux imiter d'Homere l'excellence  
Pour bien chanter Amour, armes & cheualiers,  
Pasteurs, pefcheurs, nochers, & tous autres mestiers,  
Dorant tes doctes vers de toute experiance?

Courage bon Entelle au labeur indonté,  
Tu ne seras iamais des Darés surmonté,  
Bien qu'ils soyent chauds d vn sang que la ieunesse  
donne,

Ains vainqueur gaigneras la palme & le toreau,  
Et viuras deformais tel comme un grand ormeau,  
Lequel de main trophe honore son autonne.

A. IAMYN.

**L**e Peintre est le mieux né, qui plus naifusement  
Sçait imiter l'obiet des formes naturelles,  
Et les faisant réuire en ses couleurs nouuelles,  
En tire les beaux traits plus qu'autre nettement.

Le Poete est plus diuin, qui plus diuinement  
Represente à l'esprit toutes choses mortelles,

fois à Paris (in-4°, 1573), par Robert Estienne; et cette édition a été suivie de plusieurs autres, datées de Paris, Rouen, Anvers, etc.

Philippe Desportes mourut le 5 octobre 1606, dans son abbaye de Bon-Port.

Les mysteres du ciel & les sciences belles,  
Comme on voit en ces vers batis si doctement.

Venus fut si bien peinte en vn tableau d'Apelle,  
Qu'il sembloit qu'il eust veu le corps de l'immortelle :  
Et le diuin Belleau en sa docte peinture

Depeint si bien Neptun, Venus, Diane, Mars,  
Qu'il semble auoir cogneu ensemble tous les arts,  
Tous les mestiers du monde & secrets de nature.

A. LAMYNN.

Soit que ta voix hardie aille sonnant l'affaut  
Et le sanguant esbat de l'horrible Belloane :  
Soit que te complaignant de la Parque felonne,  
Tu pleures les grands Ducs que la cruelle affaut :

Soit que laissant la terre & te guindant plus haut  
Aux campagnes du ciel qui ce monde enuironne,  
Tu nous contes, diuin, comme Jupiter tonne,  
Comme il fait la froidure & comme il fait le chaud :

Soit que d'vn plus doux vers ores Bacchus tu chantes,  
Ores le traistre Amour & ses fleches poignantes,  
Et ores des Bergers le champestre deuis :

Tu es tout merueillable, & ta diuerse Muse  
En te lisant, Belleau, tient mes sens si rauis,  
Qu'il n'est possible apres qu'aux autres ie m'amuse.

R. GARNIER.



**I**l n'estoit ia besoin que tu prinses la peine  
 D'amasser en vn corps tant & tant de beaux vers,  
 Pour nous donner plaisir du changement diuers  
 Dont agreeablement ta Bergerie est pleine.

La France auoit assez de quoy louer la veine  
 De tes braues escrits dignes de lauriers verds,  
 Au moindre des discours qui nous sont descouverts  
 En ce liure excellent puisé dans Hippocrene.

Il suffisoit de voir pour ceste heure l'audace  
 Ou de ton Ixion ou de ton Promethee  
 Que tu nous as, heureux, si doctement chanteē.

Car s'il faut mesurer & bien peser la grace  
 Qui peut malgré le temps faire les escrits viure,  
 Vn seul de tes feuillets vaut autant qu'un gros liure.

EST. TABOVRROT, DIONNOIS. (1)

1. Né à Dijon en 1549 et procureur du roi au baillage de cette ville. Bayle assure que Tabourrot *donne trop dans les bagatelles*, et ses œuvres justifient assez cette opinion. Ses *Bigarrures* ont un caractère original et se ressentent, comme le reste de son bagage littéraire, d'une joyeuseté satirique.





LA PREMIERE IOURNEE  
DE LA BERGERIE  
DE  
REMY BELLEAV.

**T**E Soleil ayant chassé la brune espaceur de la nuit, accompagné de la troupe d'oree des Heures, desia commençoit à poindre, étendant ses tressles blondes sur la cyme des montagnes, faisant la ronde par les plaines blanchissantes de l'air, visitant les terres dures, & rechauffant les flots escumeux de la mer : lors que la fortune & le destin, qui de long temps auoyent coniuré mon malheur, m'ayans faict sentir combien leur contrainte forcee a de pouuoir sur les hommes, laissez & recreus de me tourmenter, me prefererent tant de faueur, qu'ils me conduirent en vn lieu, où ie croy que l'Honneur, la Vertu, les Amours, & les Graces auoyent résolu de suborner mes sens, enyurer ma raison, & peu

à peu me derober l'ame, me faisant perdre le sentiment, fust de l'œil, de l'ouye, du sentir, du gouster, & du toucher. Et quant à l'œil :

C'estoit vne croupe de montagne, moyennement haute, toutesfois d'assez difficile accez : du costé où le Soleil rapporte le beau iour, se descouuroit vne longue terrace pratiquee sur les flancs d'un rocher, portant largeur de deux toises & demie, enrichie d'appuis & d'amortissemens de pierre taillee à iour, à petites tourelles, tournees & massonnees à cul de lampe, & auancees hors la courtine de la terrace, pauee d'un paué de porphyre bastard, moucheté de taches blanches, rouges, vertes, grises, & de cent couleurs differentes, nettoyee par des esgouts faits à gargouilles & muffles de Lyon. L'un des bouts de ceste terrace estoit vne gallerie vitree, lambrissee sur vn plancher de carreaux émaillez de couleur : le frontispice, à grandes colonnes canellees & rudentees, garnies de leurs bases, chapiteaux, architraue, frise, cornice, & mouleures de bonne grace & de iuste proportion. La veüe belle & limitee de douze coupeaux de montagnettes, ruisselets, riuieres, fontaines, prez, combes, chasteaux, villages & bois : bref, de tout cela que l'œil sçauroit souhaiter pour son contentement<sup>(1)</sup>. Or dedans ceste gallerie couverte se monstroit vne infinité de tableaux, faits de la main de quelque gentil ouurier : entre autres i'en remarquay trois, le premier estoit vn paisage si bien & si naifurement rapporté au naturel, que la nature mesme se tromperoit s'elle osoit entreprendre de faire mieux : au milieu se découroyent deux Bergers, assis & appuyez du dos contre le tronc

1. Description du domaine et château de Joinville, berceau de la maison de Guise.

de deux ormes : ils estoient si pensifs & de si triste contenance, qu'on iugeoit aisément qu'ils se lamentoyent sur les miseres de nostre temps. Et à la vérité ils portoyent l'œil baissé, le visage palle & chagrin, toutesfois inesperément découurent vn Berger, qui leur annonce nouuelle de la paix : & si i'ay bonne memoire, ie vous diray leurs complaintes que ie vey si mignonnement tracees, & contrefaites au pinceau, sur le tronc de ces arbres, qu'il sembloit qu'elles fussent de relief, cruës & engrossies avec leur escorce. Le premier qui estoit vers le Soleil leuant, souspiroit en ceste façon.

### TENOT, BELLOT, PERO T. (1)

#### BELLOT.

EST de long temps, Tenot, Tenot, que la  
fortune  
Est comme par destin entre nous deux  
commune,  
Vn miserable soin tousiours sur nostre chef,  
Importun, amoncelle vn monde de mechef.

1. *Tenot*, c'est Antoine de Baïf; *Bellot*, c'est Remy Belleau lui-même; *Perot* désigne Pierre de Ronsard. Tous trois amis, élèves de Daurat :

. . . . . *Chez lui premierement*  
*Nostre ferme amitié print son commencement,*  
*Lagueille dans mon âme à tout jamais et celle*  
*De nostre ami Baïf sera perpétuelle.*

(RONSARD, élégie à Remy Belleau.)

L'édition du *Chant de la Paix* (André Wechel, 1559) porte : Bellin, Thoinet, et Perot. C'est à cette édition que nous empruntons les variantes citées.

## TENOT. (1)

Hé qui seroit heureux quand en nostre prouince  
 Cité contre cité, & prince contre prince,  
 Le noble, le marchand, le soldat, l'artisan,  
 Le Iuge, l'Aduocat, le serf, le courtisan,  
 Le maistre, l'escolier, l'orateur, le poëte,  
 Le prestre, le reclus, la simple femmelette,  
 S'arment contre leur sang, & pris d'ambition,  
 Dedans leur estomac font la sédition?

## BELLOT.

Aussi ne vois-tu pas, que depuis que la France  
 Couue dedans son sein le meurtre & la vengeance :  
 La France enforcelee & surprise d'erreur (a),  
 De guerre, de famine, & de peste & de peur,  
 France le petit œil & la perle du monde,  
 Est maintenant sterile, au lieu d'estre feconde?  
 Et comme maugré soy, dépite elle produit,  
 Par colere & dedain, son herbage & son fruit? (a)

## a. Var. (1559) :

*Hé qui seroit heureux? quand dessus la campagne,  
 Nous voions les soudars & de France & d'Espagne  
 Tous armez s'esbranler, & pour quelque bon-heur  
 Cherement acheter vn miserable honneur.*

*N'e voy tu des le tems que nostre pauure terre  
 Suporte sur le dos les meurtres de la guerre,  
 Qu'a peine & maugré soy depite elle produit  
 Comme par vn desdain, son herbage & son fruit.*

1. Dans l'édition de 1559, le dialogue n'est coupé qu'après les 84 premiers vers, où Thoinet reprend : *Il est vray.....*

2. Allusion à la propagande protestante.

## TENOT.

Ne vois-tu des forests le plus épais fueillage,  
 Qui ne porte finon à regret son ombrage?  
 Les Faunes, les Siluains, de tous costez espars,  
Se m<sup>us</sup>sant, ont quitté leurs forests aux soudars. . *en arasant*

## BELLOT.

Il n'y a dans ces bois lieu tant soit solitaire,  
 Qui ne sente de Mars la fureur ordinaire :  
 Vous le sçauez taillis, & vous coustaux boffus,  
 Prez, monts, iardins, & bois, & vous antres mouffus,  
 Qui mille fois le iour respondez à mes plaintes,  
 Plaintes qu'on list au flâc de ces ormes empraintes : (a)  
 Nymphes vous le sçauez, & vous qui habitez,  
 Satyres, dans les creux de ces obscuritez,  
 Mesme le beau crystal de ces viues fontaines,  
 Le murmure en coulant par ces herbeuses plaines.

## TENOT.

N'as-tu pas veu, Bellot, machotter les brebis  
 L'herbe demi-brulee, au milieu des herbis?  
 Briser nos chalumeaux? & de mille ruines  
 Saccager les rousseaux de nos pauures cassines?  
 Au lieü d'espiz crestez naistre sur les fillons  
 Des chardons herissez en poinctes d'aiguillons?  
 Les porcs dans les ruisseaux, & troubler dans la prée  
 L'eau que tous les Bergers tenoyent comme sacree?  
 De carmes (1) enchantez la Lune ensorceler?

a. Var.:

*Vous mons, rochers & bois, & vous antres mouffus  
 Qui mille fois le iour respondez à mes plaintes,  
 Plaintes qu'on list au front de ces arbres empraintes.*

1. Vers, carmen.

Faire tarir le laict, & les pis defenfler  
 De la vache laitiere, & de mauuaise oëillade  
 Rendre tout le troupeau & galeux, & malade?  
 Bref, i'estime celuy trois & trois fois heureux  
 Qui mourant n'a point veu vn ciel si malheureux./

## BELLOT.

On ne fait plus aux champs l'annuel sacrifice  
 A Palés ny à Pan, tout gaillard exercice  
 A perdu son honneur, dessus l'herbe luter,  
 Outre les clairs ruisseaux d'une course fauter,  
 Et comme dans ces champs, on ne void dans la ville  
 Qu'un piteux defarroy, Galate & Amarylle  
 De leur propre seiour à tous coups s'estranger,  
 A fin de n'estre proye au soldat estranger :  
 La pucelle est forcee, & la courbe vieillesse  
 Fuit d'un pie chancelant de peur et de foiblesse.  
 Que pleust à Dieu, Tenot, que de simples rouseaux  
 Le ne me fusse au col pendu des chalumeaux,  
 Mais qu'en me façonnant, comme soldat pratique,  
 L'eusse appris à cresper le long bois d'une pique,  
 A piquer un cheual, le manier en rond,  
 A dextre & à senestre, à courbette & à bond,  
 A le mettre au galop, à luy donner carriere,  
 A rompre de droit fil une lance guerriere,  
 A monter courageux sur le flanc d'un rampart,  
 Rapportant le harnois fausse de part en part,  
 Et d'une noble playe acheter une gloire  
 Plustost que par mes chants une sourde memoire.

## TENOT.

Qu'y ferons-nous, Tenot (1)? ie ne puis viure ainsi.

1. C'est Bellot qui doit être mis; l'erreur se trouve dans toutes les éditions posthumes.

Le Dieu Pan ny de toy, ny de moy n'a souci,  
 La misere nous fuit de si pres qu'à grand' peine  
 Pouuons-nous librement dérober nostre haleine  
 Pour enfler la mufette, & mouiller feulement  
 L'anche de nos pipeaux, qui se moisist au vent.

## BELLOT.

Mes doigts sont engourdis, ie pers la cognoissance  
 D'estouper du flageol l'inegale ordonnance :  
 Mais ta loure est entiere & le ventre en est bon,  
 L'anche, le chalumeau, le soufloir, le bourdon,  
 Ne perdent point le vent, sa petite languette  
 Comme il te plaist, Tenot, fait parler ta mufette  
 Aux taillis cheuelus, aux rochers & aux bois,  
 Mais entre les rochers se dérobe ma vois.

## TENOT.

Il est vray, mon Bellot : mais que feruēt nos plaintes ?  
 Toufiours avec les vents elles s'en vont estaintes ?  
 Nous les chantons aux rocs, mais helas ils sont fours,  
 Au murmure des eaux, mais begues font leurs cours :  
 Nous les grauons assez és rides de l'escorce  
 Des faules verdoyans, mais ils n'ont pas la force  
 De les pouuoir conter, & me desplaist vramment  
 D'auoir iamais tenté d'enfler premierement  
 La mufette Françoise & reueillé la Muse  
 Qui muette dormoit ès bois de Syracufe.  
 [Il m'en desplaist, Bellot, & si i'eusse pensé,  
 Par vn autre labeur ie me fusse auancé.] (1)  
 Car lors que ie l'enflay, ie deuois estre sage  
 Par les signes certains d'vn malheureux presage,  
 (ie tremble en y pensant) car ie vey de mes yeux,  
 Sous vn air embrouillé le haut d'vn chesne vieux

1. Ces deux vers n'existent pas dans l'édition primitive.

Soudain frapé du Ciel, & si vey la plus belle  
 Des cheures de Colin, auorter dessous elle  
 De deux petits cheureaux : i'en porte encore au flanc  
 Vn ceinturon couvert de la peau du plus blanc,  
 Qu'alors il me donna pour noter l'auanture  
 Et remarquer le iour d'vn si mauuais augure,  
 Qu'à force i'entailly dessus ces arbrisseaux,  
 Et sur le verd tapy de ces prochains ruisseaux.

## BELLOT.

C'est trop se lamenter, cesson de nous complaindre,  
 Aussi bien nos soupirs ne peuvent pas attindre  
 Aux oreilles des Dieux, laffon là ces regrets,  
 Et chanton ie te pry sous ces ombrages frez :  
 L'amoureuse faison à chanter nous conuie,  
 Puis de chanter à toy i'ay de long temps enuie.  
 Voy ces prez non foulez d'autres piés que des Dieux  
 Faunes & Cheure-piez, hostes de ces beaux lieux :  
 Voy le tendre bourgeon qui s'enfle & qui découure,  
 S'esbourrant peu à peu, vne gemme qui s'ouure  
 D'vn œil à demi-clos : voy les arbres pousser,  
 Voy les boutons éclos en poignant s'auancer :  
 Au bord de ce ruisseau voy ces deux colombelles  
 Qui font bec contre bec, & tremoustant les ailes  
 Se baissent tour à tour, & vont faisant l'amour.  
 C'est presage certain de voir quelque beau iour.  
 Voy l'email bigarré de ces fleurs nouvellettes,  
 Encore non touché des pillardes auettes :  
 Escoute parmi l'air les petits oisillons,  
 Voy le sable menu qui fautelle à bouillons  
 Et tremblotte au dedans de ceste pierre viue :  
 Voy ces bords couronnez d'une mousse naue  
 Qui feutre tout le creux, & à le voir rouler  
 On diroit que son eau s'efforce de parler.  
 Mais oy comme elle iase : Ha c'est vne eau prophete,

Perot la fait parler au vent de sa musete,  
 Perot ce grand Berger, il m'en souuient fort bien :  
 Car enflant l'autre iour vn chalumeau tout sien,  
 Fait de canne de ionc, au bord de la fontaine  
 Qui prēd son nom d'Hercule (1), & les bois & la plaine,  
 Les herbes & les fleurs, les antres & les mons,  
 Enchantez respondoyent à ses douces chansons.

## TENOT.

Or puis qu'il faut chanter, allon sous le fueillage  
 De ce large fouteau qui rend si doux ombrage,  
 Zephyre animera les fleutes de nous deux.  
 Mais ie voy, ce me semble, vne troupe de bœufs  
 Au fond de ce vallon : ceste vache abaissée  
 Qui a l'échine blanche & la corne emoussée,  
 C'est la vache à Perot, c'est elle ie la voy.  
 Encor par ce taillis vn Berger i'apperçoy  
 Qui accourt droit à nous : à voir sa panetiere,  
 Ses gueftres, son flageol, son chien, & sa louuiere,  
 C'est Perot, c'est luymesme, il auance le pas,  
 Il nous a recogneuz, il estend ia les bras  
 Pour nous faisir au col. Pan ce iourd'huy nous montre  
 Qu'il nous veut quelque bien par si douce rencontre.

## PEROT.

Pan le Dieu des forests, & des Bergers aussi,  
 Vous maintienne en sa garde, & de vous ait souci.  
 Que dites vous, Bergers? à voir vostre visage,  
 Vous estes tous pensifs, & semble qu'un orage,  
 Ou quelque autre malheur soit tombé dessus vous.  
 Sus mettez sous le pié le foin & le courrous,

1. Arcueil, qui s'appelait alors Hercveil. C'est une allusion au voyage d'Hercveil. (V. Œuvres inédites de Ronsard, publiées par M. P. Blanchemain.)

Il se faut esgayer, enfans, il faut s'ébatre,  
 Il faut prendre la fleute, & de cire molastre  
 Rafuster promptement les trous de vos pipeaux,  
 Le loup n'a plus la dent sur nos petits troupeaux:  
 Il faut en cent façons marquer ceste iournee  
 Sus l'escorce des bois, la Paix est retournee,  
 La Paix fille de Dieu, abandonnant les cieux,  
 Pour estre à tout iamais garde de ces bas lieux.  
 On en fait ia les feux, i'en ay veu la fumee  
 Estant sur ce coustau, & la terre femee  
 D'vn grand nôbre de gens qui vont ioignant les mains  
 Pour louer ce grand Dieu qui prend soin des humains,  
 Et qui assoupiissant des pasteurs la querelle  
 A tourné leur discord en amour mutuelle.

Sus donques, mon Tenot, embouche ton flageol,  
 Qui d'vn cordon de laine est pendu à ton col,  
 Bellin (1) t'escoutera : quant à moy ie retourne  
 Du saint horreur de l'antre, où mon pipeau seiourne  
 Pendu sur le portail, puis dedans moy ie sens  
 Cent deitez encor', qui m'ont rauí les sens :  
 Ie m'en vay reposer sur ces fleurs nouuellettes  
 Pour entendre de pres le son de vos mufettes.  
 Commence donc, Tenot, il n'y faut plus penfer,  
 La Paix est descendue, il te faut commencer.

Le Berger plus deuôt mit le genoil en terre,  
 Dresse les yeux au Ciel, & ses cheueux enferre  
 D'vn tortis de veruaine, & deuers l'Oriant  
 Estendant les deux bras, alloit ainsi priant.

1. Bellin pour Bellot.

## CHANT DE LA PAIX. (1)

TENOT.

**I**e te salue, ô Paix fille de Dieu,  
 Fille de Dieu, tu sois la bien venue,  
 La belle Astree & Themis la chenué  
 Sont maintenant de retour en ce lieu:  
 Ne cherche plus dans le Ciel ta retraitte,  
 Icy les vents qui souspirent en l'air  
 Te font honneur, la terre t'est fuiette,  
 Et ce qui court d'escaillé dans la mer.

Ie te salue, ô Repos éternel,  
 De l'vniers l'alliance première,  
 Qui debrouillant la confuse matiere,  
 Sus deux piuots fis rouler cé grand Ciel :  
 Et surpendis de main industrieuse  
 La pesanteur des plus lourds Elemens,  
 Et en bornant la marine écumeuse  
 Tu l'asseuras sur le milieu des vents.

Ie te salue, ô Paix, souuerain bien  
 Du peuple bas, feur appuy des prouinces :  
 Ie te salue, ô Garde de nos Princes,  
 Et des citez le fidelle entretien :  
 Le clair Soleil qui de sa pointe entame  
 Le iour poignant, & qui le ferme au soir,  
 Nous monstre assez par les rais de sa flamme  
 Le grand plaisir qu'il reçoit de te voir.

Donc que l'on voye à ton heureux retour,

1. Publié à l'occasion de la paix de Cateau-Cambrésis, qui mit fin à la guerre entre la France et l'Espagne.

Rire les champs, verdoyer les campagnes,  
 Le ciel sans nue, & le haut des montagnes  
 Toufiours doré des rayons d'vn beau iour :  
 Que les replis de la Seine ondoyante  
 Portent ton nom iusqu'aux flots écumeux  
 De la grand' mer, & puis la mer bruyante  
 Le pousse aux vents, & les vents iusqu'aux cieux.

Et qu'en marchant à l'ombre de tes pas  
 Le sein fecond de la terre florisse,  
 Sur les buissons la rose espanouisse,  
 Et le doux miel pleuee toufiours çà bas,  
 Tant que l'on voye vne faison pouffee  
 De tout bonheur redorer nostre temps :  
 Si que le ciel, & la terre engrofsee (*a*)  
 Soit à iamais d'vn eternel printemps.

C'est toy, c'est toy qui fais parler les ports  
 Diuers langage, & qui permets encore  
 Que l'Espagnol, le Barbare & le More  
 Puissent surgir feurement à nos bords.  
 C'est toy qui fais que les champs se herissent  
 D'espiz crestez, & qu'au bras des ormeaux  
 Les beaux raisins surpendus se noircissent,  
 Et dans les prez se heurtent les toreaux.

C'est toy qui tiens en cent chaifnes d'airain  
 L'Inimitié, le Discord & la Guerre,  
 Guerre qui fait que le fruit de la terre  
 S'esuanouist si tost de nostre main.  
 C'est toy qui fais que les bourgs & les villes

*a.* Var.:

*Et que le ciel & la terre honoree...*

Courbent le chef sous le ioug de la loy :  
 C'est toy qui fais que les citez tranquilles  
 Vont honorant CHARLES<sup>(1)</sup> nostre grand Roy<sup>(2)</sup>.

Par toy chacun vit & libre & gaillard,  
 Par toy l'on fait tournois & mariages<sup>(3)</sup>,  
 Par toy Venus allume nos courages  
 D'un feu secret qui doucement nous ard :  
 Quand par les yeux d'une face diuine<sup>(4)</sup>  
 Ce petit Dieu se glisse dedans nous  
 De veine en veine, & dans nostre poitrine  
 Verse, mechant, son venin aigre-dous.

Et bref, c'est toy qui de plaisirs diuers  
 Nous fais iouir, nous relachant la bride :  
 C'est toy qui fers de secours & de guide  
 A ce qui roule en ce grand Vniuers :  
 Et bref, tu es la nourrice feconde,  
 Le feur rampart des plus foibles citez,  
 Ton cher tetin alaitte ce bas monde,  
 Le bien-heurant de cent felicitez.

a. Var. (1559) :  
*Vont honorant la mageſié d'un Roy* (5).

b. Var. :  
*Quand des beaux yeux d'une beauté diuine...* (6)

1. Charles IX.

2. Henri II.

3. Ces allusions, conservées dans les éditions posthumes, s'appliquent fort bien à Henri II : on sait son goût pour les tournois, dont il fut victime ; quant aux mariages, la paix de Cateau-Cambresis fut cimentée par l'union de Philippe II avec Elisabeth, fille de Henri II, et celle du duc de Savoie avec Marguerite, sœur du roi.

4. Diane de Poitiers.

Le moissonneur par toy librement dort  
 Dans sa moisson, la main sur la fauaille :  
 Par toy l'humeur du vin nouveau distille  
 Dedans la tonne, écumant iusqu'au bord.  
 Reste sans plus, France, que l'on enferre  
 De lauriers verds ce grand Roy des François,  
 Roy le plus grand (*a*) de ceste basse terre,  
 Soit en vertu, en armes ou en loix.

Doncques à fin que iamais n'esperions  
 Guerre ici bas, que l'estendart fleurisse  
 En verds rameaux, & que l'araigne ourdisse  
 Sa fine trame és vuides morions :  
 Que des brassarts & des corps de cuirasse  
 Le fer s'allonge en la pointe d'un soc :  
 Le coutelas, la pistolle & la masse  
 Dans le fourreau se moisissent au croc.

Et s'il restoit encor dessus les murs  
 De nos citez, de rancœur quelque trace,  
 A coups de pié pousse-le dans la Thrace,  
 Ou sur le chef des Scythes, & des Turcs :  
 Tant qu'à iamais on ne fente l'orage  
 Ny la rigueur de ce Mars furieux,  
 Aumoins la France, & ceux qui font hommage  
 A ce grand Dieu qui nous promet les cieux.

*a.* Var.:

*De lauriers vertz le front de ces deux Roys, (1)  
 Roys les plus grands.....*

1. La modification se continue : *grand Roy*, dans l'édition post-hume, s'applique à Charles IX ; *ces deux Roys*, du texte primitif, désignent Henri II et Philippe II, unis par une récente alliance.

Sus donc, Bergers, qu'il n'y ait arbrisseau,  
 Dessus le tronc qui ne porte engravee  
 De ceste Paix la faison retrouee  
 Et de ce iour le bienheureux flambeau :  
 Que tous les ans, ô Pan, on te nourrisse  
 Pour ce iour mesme vn petit aignelet  
 A la peau blanche, & que chacun emplisse  
 Pour te donner, vn grand vaisseau de lait.

Et quant à moy, sous les ombres mollets  
 De ces coudriers, pres cette eau qui iargonne  
 Dessus le sable, il faut que ie façonne  
 De gazons verds deux petits autelets :  
 L'vn à ce Roy (1) dont les vertus entieres,  
 Et la vaillance (2) ont rendu pour iamais  
 De tout bon-heur nos terres heritieres,  
 Tirant du ciel la bien-heureuse paix.

Pour sa grandeur, croisez herbes & fleurs,  
 Et en croissant faites croistre la gloire  
 De ce grand Roy, à fin que sa memoire  
 Y soit viuante en cent mille couleurs.  
 L'autre, à celuy dont la sage ieunesse (1),  
 Le meur conseil, la vaillance & le bras,  
 A du haut ciel tire ceste deesse

a. Var.:

*L'vn à celuy (2) dont les vertus entieres  
 Et la faconde.....*

1. Charles IX.
2. Le cardinal de Lorraine, l'un des principaux instigateurs de la paix.
1. François de Guise.

Pour la loger entre les peuples bas (a).

L'autel premier d'vn verdoyant lierre  
 Tout à l'entour aura les fronts couverts,  
 L'autre sera entaillé d'vne pierre,  
 Où tous les ans ie chanteray ces vers :  
 Deffous leurs pieds & la manne, & le miel  
 Naissent tousiours, & la fresche rosee,  
 Tant que leurs prez & leur terre arrosee  
 Soyon à iamais d'vn printemps eternel.

D'vn mois d'Auril la pluye se répanche  
 Deffus leur chef, puissent dans leurs pourpris  
 Toufiours fleurir le thym & la paruanche,  
 Puissent fuer leurs chesnes l'ambre gris,  
 Que de nectar & de vins estrangers  
 Soyēt iusqu'aux bords leurs cuues tousiours pleines,  
 De lait caillé blanchissent leurs fontaines,  
 En sucre & miel se fondent leurs rochers.

Que de Cerés la tresse blondissante  
 Puisse cresper leurs sillons abondans,  
 De leurs buissons l'espine herissante

a. Var.:

*En son honneur croissez herbes & fleurs,  
 Et en croissant, faites croistre la gloire  
 De son merite, à fin que sa memoire  
 Y soit vivante en cent mille couleurs.  
 L'autre à celuy dont la sage vieillesse, (1)  
 Le meur conseil esprouué de noz Royz,  
 A du haut ciel tiré ceste Deesse  
 Pour la loger au milieu des François.*

1. Le connétable de Montmorency.

Puisse rougir de beaux raisins pendans :  
 Puis que pour nous ils ont tant trauailé,  
 De mille biens fortunant nostre terre,  
 Que pour auoir en armes bataillé (*a*)  
 Par vne Paix ont surmonté la guerre.

## PEROT.

Le sommeil n'est si doux sur l'herbe rosoyante  
 Aux bergers trauaillez, ny la source ondoyante  
 D'un argentin ruisseau, pour leur soif allenter,  
 Que m'est doux & plaisant ton amoureux chanter :  
 Pan m'en soit à tesmoin, les monts & les vallées,  
 Les forests & les rocs, & les voix redoublees  
 De Menalque & Daphnis, i'en iure par ces eaux,  
 Et par les cornichons de mes ieunes bouueaux.

Mais ia l'ombre plus grād du sommet des mōtagnes  
 Deualle redoublé sur les brunes campagnes,  
 Garçons il s'en va tard, allon trouuer mes bœufs  
 Au fond de ce vallon : ie vous loge tous deux,  
 Point ne nous defaudra la chaftaigne mollette,  
 Ny le fourmage gras, & puis ma Caffandrette (*1*)  
 Dressera promptement nostre petit repas :  
 Le iour s'en va brunir, enfans, hafton le pas.

Ces Bergers se complaignoyent en ceste sorte  
 sur les miseres de nostre temps : ie fçay qu'il y  
 auoit encore quelques vers, mais ie ne vous  
 puis reciter ce qui restoit, parce que ie ne fçay  
 par quel malheur on auoit autrefois laissé vne

*a.* Var.: *Que sans auoir en armes bataillé.....*

1. Nom de la maîtresse que Ronsard a célébrée dans le Premier Livre de ses Amours.

fenestre entr'ouuerte, qui frappoit droit sur ce tableau, & le vent auoit donné à l'endroit où estoient ces vers, de façon qu'il ne me fut possible d'en retirer d'avantage. L'autre tableau estoit vn paisage, où se monstroit vne troupe de pauures Bergers, le genoil en terre, les mains iointes, la face vers le ciel, où paroifsoit à demy corps par le trauers d'une espesse nuee, vne Deesse tenant vn espy flamboyant en sa main : pour vous la faire cognoir, ie vous diray les prieres de ces pauures Bergers. Elles commencent ainsi.

### ODE A LA ROYNE (1)

#### POVR LA PAIX.

  
 LAISSE le ciel, belle Astree  
 En France tant desiree  
 Vien faire ici ton sejour,  
 A ton tour :  
 Assez les flammes ciuiles  
 Ont couru dedans nos villes  
 Sous le fer et la fureur :  
 Assez la palle famine,  
 Et la peste & la ruine  
 Ont esbranlé ton bon-heur.

Le rocher ne la tempeste  
 Touſiours ne pend fur la teste  
 Du pilote pallissant,  
 Fremissant :  
 La nuë, espesee en fumee,  
 Touſiours ne fe fond armee

1. La reine mère, Catherine de Médicis, régente à l'avénement de Charles IX, âgé de dix ans.

De feu, de souphre et d'esclair,  
 Quelquesfois apres l'orage  
 Elle fourbist le nuage,  
 Et le rend luisant & clair.

Monstre-nous ta face belle  
 En ceste saison nouuelle,  
 En pitié regarde nous  
 Dvn œil doux :  
 Fay vn cœur de tous nos Princes,  
 Et rasseure nos prouinces,  
 Nous découurant ton beau sein,  
 Et ton bel œil que i'honore,  
 Et l'espÿ qui se redore  
 Toutes les nuits en ta main.

Que ton feu, gente Deesse,  
 Nous apporte d'allegresse ! •  
 Mon Dieu que d'heur pour iamais,  
 Douce Paix,  
 Porte ta face honorable,  
 Ta face plus venerable  
 Et plus gracieuse encor  
 Que n'est l'estoile qui guide  
 Le Soleil, quand par le vuide  
 Il estend son crespe d'or !

Ie voy desia nostre France,  
 Qui souspire l'esperance  
 De se reuoir en faueur  
 Du bon-heur :  
 Ie la voy dessus les traces  
 Et des Vertus & des Graces,  
 Si tu veux guider ses pas,  
 Loing bannissant la querelle

Qui s'estoit mise contre elle  
De flanc, de teste, & de bras.

Que le ciel à ta venuë,  
Espanche vne douce nue  
De parfums & de fenteurs,  
Et d'odeurs,  
De miel, de manne sucree,  
Tant que la France enyuree  
Soit grosse d'un beau printemps,  
D'un printemps qui tousiours dure,  
Et qui surmonte l'injure  
Et les eschanges du temps.

Hà, que ie t'estime heureuse  
Fille du Ciel gracieuse !  
Hà que i'estime icy bas  
T'es faincts pas,  
Ayant choisi pour hostesse,  
Vne tant fage Princesse,  
Qui te fait tant de faueur,  
Qu'à iamais elle t'asseure  
De t'ouurir pour ta demeure  
France, son œil, & son cœur.

Sois donc, Seigneur, la défense  
Et le rampart de la France,  
Nourrissant nostre grand Roy,  
En ta loy :  
Et que sous ta main maistresse  
Croisse sa tendre ieunesse,  
Luy seruant de guide encor  
Pour le dresser en la voye,  
Comme Apollon deuant Troye  
S'auançoit deuant Hector.

Le troisième tableau estoit tout guerrier : dvn costé c'estoyent sieges & prises de villes, comme de Mets, de Calais, & de Theonuille, c'estoyent camps assemblez, camps partis, escarmouches, faillies, embusches, entreprises, approches, batteries, camisades, sappes, mines, fentinelles, & escalades. De l'autre costé se voyoit le voyage d'une ieunesse Françoise en Italie, sous la conduitte de ce vaillant Cheualier, qui s'y porta heureusement (1).

## A MONSIEUR

## LE DVC DE GYSE. (2)

## ODE.

**C**OMME l'oiseau, qui modere  
Le foudre bruyant par l'air  
Dessous sa griffe, heritiere  
Du tonnerre, & de l'esclair,  
Se monstra braue & fidele,  
Quand sur le bat de son æle  
Il enleua iusqu'aux cieux  
Le choisi mignon des Dieux.

Ainsi les forces guerrieres  
De ce Prince, dont le nom  
Par les bouches estrangeres  
Fait bruire assez le renom,

1. Allusion aux principaux faits d'armes dont François de Guise fut le héros et à son expédition d'Italie, dont Remy Belleau faisait partie.

2. François de Lorraine, duc de Guise. Cette ode lui fut adressée après la prise de Calais, en 1558. Elle fut imprimée cette même année (Paris, André Wechel, in-4°).

Mises soudain en campagne  
 Ont fait sentir à l'Espagne  
 Que c'est d'offenser l'honneur  
 D'une Royale grandeur.

D'une secouss'e legere  
 Ce grand Hercule élancé  
 S'opposant à la colere  
 De l'Ocean courroucé,  
 Empiette, rauist, atterre  
 Le vieil laurier d'Angleterre,  
 Et braue l'a replanté  
 Au sein de la Maiesté.

Bourraffant de telle audace  
 L'orgueil du superbe Anglois,  
 Qu'il l'a fait en peu d'espace  
 Proye du soldat François,  
 Qui ia s'efforce de rendre  
 Les honneurs deuz à la cendre  
 De nos peres soupirans  
 Le long silence des ans.

Le plongeant en frayeure telle  
 Qu'en torment le Nocher :  
 Ou le Cheureau qui broutelle  
 Deffus les flancs d'un rocher,  
 Decourant la dent meurdriere  
 Ou d'une Louue terriere,  
 Ou d'un Lyon foudroyant,  
 Qui va fa mort aboyant.

Si bien que l'œil de la France  
 Morne & bas sous le danger  
 De quelque fraisle esperance,

Qui chatouilloit l'estranger,  
 A tost reueillé la gloire  
 De l'immortelle victoire,  
 Ceignant ses temples guerriers  
 Du chaste honneur des lauriers.

Par ce Prince, dont la dextre  
 A fouillé dedans le sein  
 De l'Itale, & fait parestre  
 Au braue Napolitain,  
 Comme estoient braues les forces  
 Du François, sans les entorces  
 De ces peuples destournez  
 Et des astres mutinez.

Encor que l'eau doux-coulante  
 Dedans les bornes du Tront,  
 Porte à iamais rougissante  
 La vergongne sur le front,  
 D'auoir sur sa rive molle  
 Receu la graue parolle  
 D'vn César, se declarant  
 Sur l'ennemy conquerant.

D'vn César, dont le courage  
 En cent guerrieres façons  
 A fait sentir son orage  
 Et aux rochers & aux monts.  
 Tu le fçais bien Tourterelle,  
 Iule-noue, & toy Nucelle,  
 Campoly, Terme (1), & cent forts  
 Mis au ioug par ses efforts.

1. Noms des places fortes tombées au pouvoir du duc de Guise.

Guidant ses vaillantes troupes  
 Par les sommets orageux,  
 Et par les gelantes croupes  
 Des monts entez dans les cieux (1),  
 Par torrents espouventables,  
 Et par destroits non passables :  
 Sans plus au Prince Lorrain,  
 Pour faire vn braue dessein.

Que les rigueurs eternelles  
 Du froidureux Aquilon,  
 Que les tempestes cruelles  
 Contre un François bataillon  
 N'euentent iamais leur force,  
 Plustost luy seruant d'amorce  
 Pour l'animer au danger  
 Que des armes l'estrangeur.

N'est-ce acte vaillant & braue  
 Digne d'un Prince François  
 Rendre vne conquête esclauë  
 Et aux armes & aux loix?  
 L'outrepasser de puissance,  
 La repasser d'asseurance,  
 Affronter son ennemy,  
 Et mettre en paix son amy?

M'en soit tefmoin Pallienne,  
 Le Romain & l'Afcolan,  
 Et la demeure ancienne  
 Des délices d'Adrian :  
 Tous voisins d'une famine,  
 D'un sac ou d'une ruine,

1. L'armée française passa les Alpes au cœur de l'hiver.

Sans le fidele recours  
Qu'ils auoyent en ton secours.

Hà combien d'Ombres errantes  
Se plaindroient dessus tes bords,  
Combien de playes coulantes,  
Hà, Tybre, combien de morts,  
Combien de brassarts, de crestes,  
D'armets comblez de leurs testes  
S'entreheurteroyent roulans  
Es flots Hetrusques bouillans?

Or ie remets en la dextre  
Des fauoris d'Apollon  
Ces traits, pour au ciel les mettre,  
Encor que sur le fablon  
Des replis Adriatiques,  
I'aye veu croiser les piques  
Et froncer les estendars,  
Comme l'vn de tes souldars.

Mais, las! ma Muse est trop basse  
Pour dresser le vol si haut,  
Pour animer la cuirasse  
D'vn Prince allant à l'affaut,  
Pour bien chanter les brauades,  
Les desfeins, les embuscades,  
Forts tenus, fleuues sondez,  
Murs battus, & murs gardez.

O le grand heur de noblesse  
Naistre d'vn pere vaillant,  
Héritier de sa proësse  
Et de son bras affaillant!  
Le cœur, la bouche & la grace

Du cheual, vienf de la race :  
 Iamais l'Aigle genereux  
 Ne couue vn pigeon peureux.

Puis la montaigne fatale,  
 La montaigne au blanc coupeau  
 Qui de sa hauteur egale  
 Les flancs de vostre chasteau,  
 En armes ne fauorise  
 Que vostre race DE GVYSE ,  
 Race qui tire apres soy  
 Les honneurs de Godefroy (1).

Or fus donq', que lon cordonne  
 Cent Lauriers courbez en rond ,  
 Sus France que lon couronne  
 Ce tant sage & vaillant front ,  
 Ce front tané de poudriere  
 Halletant fus la frontiere  
 Pour toy, France, & pour ton los  
 Et pour l'heur de ton repos.

Or le pendant de ceste terrace n'estoit point  
 tant sur le roc, qu'il fust demeuré stérile : car  
 si iamais le bon pere Bacchus respandit large-  
 ment de sa feconde & liberale cuisse ses douces  
 liqueurs, ça esté en ce vallon, que ie vey si  
 à propos, & en si belle faison, que la vigne  
 commençoit à ébourrer le coton delicat de son  
 bourgeon, allongeant 'entre ses fueilles ten-  
 drettes deux petites manottes, tortillees &  
 recourbees comme deux petites cornes de Li-  
 maçon. En quelques lieux se voyoit le pampre

1. Les Guise descendaient de Godefroy de Bouillon.

verdissant qui commençoit à desueloper ses  
fueilles largettes decoupees, vn peu iaunif-  
fantes sur les bords, & emperlees de rosee,  
comme de petit duuet, qui les rendoit argen-  
tees quand le Soleil rayonnoit sur ce couftau.  
Je vous diray quelques petits vers sur la des-  
cription du mois d'Auril, que ie trouuay tout  
fraischemet grauez avec la pointe d'vn poin-  
çon, sur les appuis de ceste terrace, riche de  
cent chiffres, deuises & entrelas, estant le  
receveur ordinaire de telles resueries & coleres  
passionnees de l'Amour. Ils commençoyent  
ainsi.

## AVRIL.

**A**VRIL l'honneur & des bois  
Et des mois:  
Auril la douce esperance  
Des fructs qui sous le coton  
Du bouton  
Nourrissent leur ieune enfance.

Auril, l'honneur des prez verds,  
Iaunes, pers,  
Qui d'vne humeur bigarree  
Emaillant de mille fleurs  
De couleurs,  
Leur parure diapree.

Auril, l'honneur des soupirs  
Des Zephyrs,  
Qui sous le vent de leur selle  
Dressent encor és forets  
Des doux rets,  
Pour rauir Flore la belle.

Auril, c'est ta douce main,  
 Qui du sein  
 De la nature desserre  
 Vne moisson de fenteurs,  
 Et de fleurs,  
 Embasfiant l'Air, & la Terre.

Auril, l'honneur verdissant,  
 Florissant  
 Sur les tresses blondelettes  
 De ma Dame, & de son sein,  
 Touſiours plein  
 De mille & mille fleurettes.

Auril, la grace, & le ris  
 De Cypris,  
 Le flair & la douce haleine :  
 Auril, le parfum des Dieux,  
 Qui des Cieux  
 Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toy courtois & gentil,  
 Qui d'exil  
 Retires ces paſſageres,  
 Ces arondelles qui vont,  
 Et qui ſont  
 Du printemps les meſſageres.

L'aubespine & l'aiglantin,  
 Et le thym,  
 L'œillet, le lis, & les roses  
 En cefe belle faifon,  
 A foion,  
 Monſtrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet  
 Doucelet,  
 Decoupe dessous l'ombrage,  
 Mille fredons babillars,  
 Fretillars,  
 Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour  
 Que l'amour  
 Souffle à doucettes haleines ;  
 Vn feu croupi & couvert,  
 Que l'hyuer  
 Receloit dedans nos veines.

Tu vois en ce temps houueau  
 L'effain beau  
 De ces pillardes auettes  
 Volleter de fleur en fleur,  
 Pour l'odeur  
 Qu'ils mufsent en leurs cuiffettes.

May vantera ses fraischeurs,  
 Ses fructs meurs,  
 Et sa féconde rosee,  
 La manne & le sucre doux,  
 Le miel roux,  
 Dont sa grace est arrosee.

Mais moy ie donne ma voix  
 A ce mois,  
 Qui prend le furnom de celle  
 Qui de l'escumeuse mer  
 Veit germer  
 Sa naissance maternelle.

Ceste description du mois d'Auril, inuita vn Berger de la compagnie à chanter les louanges du mois de May, aduertissant vn sien amy d'a-uoir souuenance de ses amours, en si gaye & si belle faison, disant.

## M A Y. (1)

**P**ENDANT que ce mois renouuelle  
D'vne course perpétuelle  
La vieillesse & le tour des ans :  
Pendant que la tendre ieunesse  
Du ciel remet en allegresse  
Les hommes, la terre, & le temps.

Pendant que l'humeur printaniere  
Enfle la mammelle fruitiere  
De la terre, en ces plus beaux iours,  
Et que sa face fufsemee  
De fleurs, & d'odeurs embasmee  
Se pare de nouueaux attours.

1. Ces vers s'adressent à Jean de la Jessée, poète gascon, né à Mauvaisin en 1550.

Jean de la Jessée vint à Paris dès sa vingtième année, à la suite de Jeanne d'Albret, et se fit promptement remarquer par son goût pour la poésie. À la mort de la reine de Navarre, il entra dans la maison de François de France, duc d'Anjou, dont il devint le secrétaire.

Lié d'amitié avec Remy Belleau, il pleura sur la mort de Claude de Lorraine, duc d'Aumale, tué devant La Rochelle ; puis, le cœur brisé des rrigueurs de sa Marguerite (Marguerite de Navarre), il quitta la cour et même la France. Ses pérégrinations sont racontées dans une pièce intitulée *l'Amoureux errant*. Ses œuvres ont été réunies en quatre tomes, Anvers, Christophe Plantin, 1582. Le poète s'y fait représenter avec une couronne de laurier et y prend le titre de *poète lauréat*.

Pendant que les Arondelettes  
 De leurs gorges mignardelettes  
 Rappellent le plus beau de l'an,  
 Et que pour leurs petits façonnent  
 Vne cuvette, qu'ils massonnent  
 De leur petit bec artizan.

En ce mois Venus la fucree,  
 Amour, & la troupe sacree  
 Des Graces, des Ris, & des Jeux,  
 Vont r'allumant dedans nos veines  
 L'ardeur des amoureusees peines,  
 Qui glissent en nous par les yeux.

Pendant que la vigne tendrette,  
 D'vne entreprise plus secrete  
 Forme le raisin verdissant,  
 Et de ses petits bras embrasse  
 L'orme voisin, qu'elle entrelasse  
 De pampre mollement glissant :

Et que les brebis camufettes  
 Tondent les herbes nouuelettes,  
 Et le cheureau à petits bons  
 Eschauffe sa corne & fautelle  
 Deuant sa mere, qui broutelle  
 Sur le roch les tendres iettons.

Pendant que la vois argentine  
 Du Rossignol, dessus l'espine  
 Degoise cent fredons mignars :  
 Et que l'Auette mesnagere  
 D'vne aile tremblante & legere  
 Volle en ses pauillons bruyars.

Pendant que la terre arrosee  
 D'vne fraische & douce rosee  
 Commence à brouter & germer :  
 Pendant que les vents des Zephyres  
 Flattent le voile des nauires  
 Frisant la plaine de la mer.

Ce pendant que les tourterelles,  
 Les pigeons & les colombelles  
 Font l'amour en ce mois si beau,  
 Et que leurs bouchettes beffonnes  
 A tours & reprises mignonnes  
 Frayent pres le coulant d'vne eau.

Et que la tresse blondissante  
 De Cerés, sous le vent glissante,  
 Se frize en menus crespillons,  
 Comme la vague redoulee  
 Pli sur pli s'auance escoulee  
 Au galop dessus les sablons.

Bref, pendant que la terre, & l'onde,  
 Et le flambeau de ce bas monde,  
 Se resiouissent à leur tour,  
 Pendant que les oiseaux se iouent  
 Dedans l'air, & les poisssons nouent  
 Sous l'eau pour les feux de l'Amour :

Qu'il te souuienne, ma chere ame,  
 De ta moitié, ta sainte flame,  
 Et de son parler gracieux,  
 Des chastes feux & graces belles,  
 Et de ses vertus immortelles  
 Qui se logent dedans ses yeux.

Qu'il te souuienne que les roses  
 Du matin iusqu'au foir écloses,  
 Perdent la couleur & l'odeur,  
 Et que le temps pille & despouille  
 Du printemps la douce despouille,  
 Les fueilles, le fruit, & la fleur.

Souuienne toy que la vieillesse  
 D'vne courbe & lente foiblesse  
 Nous fera chanceller le pas,  
 Que le poil grison & la ride,  
 Les yeux cauez & la peau vuide  
 Nous traineront tous au trespas.

Va donc, & que ces charmeresses,  
 Ces Muses, ces sœurs piperesSES  
 N'enchantent ton gentil esprit.  
 Bouche tes aureilles de cire  
 Et sauf de peril te retire  
 A cet oeil qui premier te prit.

Or que la Seine vienne estendre  
 Ses bras courbez pour te surprendre  
 Et te nourrir en son Paris  
 Malgré les faueurs de Garonne,  
 A ton retour qui te couronne  
 Comme lvn de ses fauoris.

Or que tu laisses vne plainte,  
 Vn regret, à la troupe sainte,  
 Qui t'honore & te vante sien,  
 Et qui iusqu'aux riuves barbares  
 Publira les louanges rares  
 De tes vertus, & le nom tien.

Va donc, & pren la iouissance  
 Des soupirs, qu'vne longue absence  
 A fait renaistre dedans toy :  
 Va que Paris ne te retienne,  
 Ma chere ame, & qu'il te souuienne  
 Des Muses, d'Amour, & de moy.

De ceste terrace i'entre en vne grande falle  
 tapissée d'vne tapisserie desia ancienne, mais  
 des mieux tissues qui se trouuet à mon opinion.  
 C'estoyent des moissonneurs en chemise, qui  
 scioyent du blé aux plus grandes chaleurs du  
 iour, & des faucheurs dedans des prez, vn ber-  
 ger & vne bergere qui se faisoyent l'amour. Et  
 pour mieux vous peindre l'effet de leur trauail,  
 ie vous diray quelques vers qui estoyent tissus  
 sur les bords de ceste tapisserie. Ils commen-  
 çoyent ainsi :

### L'E S T É. (1)

**T**OVT estoit en chaleur, & la flamme etheree  
 Fendoit le fein beant de la terre alteree,  
 Les fruits dessus la branche à l'enui iaunis-  
 soyent,  
 Et les espiz barbus aux champs se herissoyent  
 En bataillons crestez, qui de face gentille  
 Monstroyét leurs flancs dorez aux déts de la faucille.  
 Lvn coupe, l'autre engerbe, & l'épiant glenneur

1. L'auteur, qui continue à se cacher sous le pseudonyme de Bellot, s'adresse à sa maîtresse Catin, qu'il appelle plus loin Caton et Catelon, sans que « dans tous ses vers amoureux, qui sont fort polis et en fort grand nombre, Belleau ne nous ait jamais découvert le nom de sa maîtresse. » (COLLETET.)

Va tallonnant les pas du courbe moissonneur,  
 Pour amasser l'espri qui de ses mains suantes  
 Se defrobe en trompant les fauilles mordantes.  
 Les vns vont aux ruisseaux de chaud presque taris,  
 Pour refraichir leur gorge, & remplir leur baris.  
 L'vn aguise sa faux, & les cornes poinctues  
 De sa fourche nouailleuse, & aux breches moussues  
 Des rateaux edentez il replante des dents :  
 L'autre de franc ozier tortille des liens  
 Pour fagotter le poil, qu'il coupe & qu'il ratelle  
 Es prez tondus de frais, vn autre l'amoncelle  
 En poinctes le dressant de superbes meulons,  
 Le ioüet quelque fois des venteux tourbillons.  
 La cigale chantoit, les coulantes riuieres  
 Inuitoyent les bergers comme d'humbles prieres  
 Et de murmure doux, à se baigner dans l'eau :  
 Les pommes en tombant laissoient leur verd rameau,  
 Sans plus les vents mollets à petites fecoufes  
 Bransloyent leurs ailerons, & d'haleines plus douces  
 Tiedement soupiroyent des antres mousselus  
 Par le fueillage espais des hauts pins cheuelus.  
 L'air estoit si serain, & la flamme doree  
 Du Soleil radieux tellement temperee,  
 Qu'elle sembloit se plaire à voir és clairs ruisseaux  
 La pastourelle nüe, & nuds les pastoureaux :  
 Bref chacun pour le chaud se mettoit en chemise,  
 Lors que Bellot sentant vne chaleur esprise  
 Iusques dedans ses os, tant pour l'ardeur du iour,  
 Que pour l'autre chaleur qui prouient de l'Amour,  
 Decouure son beau corps, & dedans l'eau clairette  
 Se met pour appaiser ceste flamme segrette :  
 Il boit, pour essayer s'en buuant, cette ardeur  
 Se pourroit allenter qui luy feche le cuer.  
 Mais las ! ce refraichir, ce bagner, & ce boire  
 Ne sçauroit de Catin effacer la memoire.

Il se laue la teste, il se laue les yeux,  
 Il se plonge dans l'eau, il inuoque les Dieux,  
 Pauuret, qui ne sçait pas que sous l'onde marine  
 Ce feu mesme aux Tritons allume la poitrine,  
 Et que le mal d'Amour est tellement diuers,  
 Qu'il ne se peut charmer par herbes, ny par vers.  
 Pour oublier son mal, il pourchasse vne suitte  
 De poisson plus petit, qui se sauue à la fuitte  
 Auec le fil de l'eau, en ondoyans scadrons,  
 Puis le va pourfuiuant à petits pas larrons :  
 Et l'ayant reserré se met en eschauguette  
 En recourbant le dos, puis finement l'aguette,  
 Et leuant les caillous par dedans le grauois  
 Il auance la main, & se pert de ses dois.

Or ce pendant Catin, qui de flamme amoureuse  
 Brusle comme Bellot, n'estoit moins soucieuse  
 De le voir que luymesme, & pour l'accompagner  
 Au coulant argentin se veut aller baigner.  
 Doncques ayant tiré de ses mains tendrelettes  
 Le pis deux fois enflé des brebis camufettes,  
 Chassé les moucherons, & fait prendre le lait  
 En caillottons petits sur le ionc verdelet :  
 Laue son teint brunet dans la belle & claire onde,  
 Deslie ses cheueux, & sur sa tresse blonde  
 Met vn chapeau tissu du plus tendre rameau  
 D'vn grand Pin verdo�ant, seiour de son troupeau :  
 Despouille son furcot, sa chemise, & descoeuure  
 Ce que nature emploie à faire vn beau chef-d'œuvre :  
 Prend vne peau de Cerf, la met dessus ses reins,  
 L'attache d'vn cordon fait de ses propres mains.  
 Que de lis, que d'œilletts, que de roses nouuelles,  
 Quel beau marbre voûté en deux pommes iumelles,  
 Que de beautez ensemble, hâ Dieu ie connois or  
 Que nature en bas lieu cache bien son thresor!  
 Comme vn large sentier entre deux montagnettes,

Roulant par le vallon des forests plus segrettes  
 De neige reuestu, que le traquant berger  
 N'a point foulee encor de son pié passager :  
 Tout ainsi deualloit vne sente yuoirine,  
 Sa trace finissant sous l'enfure marbrine  
 D'vn beau ventre arrondi, marqué sur le milieu  
 D'vn petit œil mignard, miroir de quelque Dieu :  
 Le tairay le surplus, car feulement l'enuie  
 Qui me tient de le voir, me fait perdre la vie.

De lait avec sa cresme elle emplit vn vaisseau,  
 Pour refraischir Bellot qui brusloit dedans l'eau,  
 Elle court pour le voir, Bellot qui trop mieux l'aime,  
 Ouy qui l'aime trop mieux mille fois que soymême,  
 Que ses yeux, que son cuer, & qui s'en est fait serf,  
 Voyant tant de beautez sous vne peau de cerf,  
 Ce tortis verdo�ant qui son chef enuironne,  
 Ce vaisseau plein de lait, & cette grace bonne  
 Dont elle presentoit, soudain se fent surpris,  
 Se fond & se distille, & de fureur épris  
 Luy prend son chapellet, le met dessus sa teste  
 L'ayant baisé trois fois, puis hors de l'eau l'arreste,  
 Reprend sa souquenie, & luy monstre comment  
 On embouche la fleute, & de combien de vent :  
 Mais las ce n'estoit tant pour luy vouloir apprendre,  
 Que pour baisser ses yeux, & sa bouchette tendre.  
 Car lors qu'ell' commençoit honteuse à l'emboucher,  
 Soudain lui rauissoit, à fin qu'il peust toucher  
 Et de langue, & de doigts, & de léure sechee  
 La part que de la sienne elle auoit embouchee.

Des herbes & des fruits tantost s'entreiettoient,  
 Tantost s'entrepeignant, en gréue partissoyent  
 Leurs cheueux crespelus, puis d'vne œillade douce  
 Le visage abaissé, de honte qui les pouffe,  
 Tous deux restent transis, n'osans presque mouuoir  
 Hardiment le visage, & les yeux pour se voir :

Mais en fin ce cruel leur entr'ouure les leures,  
 Leur redonne la voix, Bellot pres de ses cheures  
 Va doublant ses soupirs, & en telle façon  
 Chante de ses amours vne gaye chanson.

« O Pan Dieu des bergers, Pan s'il te souvient ôres  
 De la belle Pitys, & de Syringue encores (1),  
 De qui l'Amour soupire en ces tendres rouseaux,  
 Dont ensemble ciras tes premiers chalumeaux,  
 Si iamais tu sentis sous cette peau bouquine  
 Vne chaleur bruslante en ta sainte poitrine,  
 Ou s'il te reste encor quelque trait d'amitié  
 A l'endroit des bergers, de Bellot pren pitié,  
 Et te monstrant benin à ses humbles prières  
 Estein ce feu bruslant, que les eaux des riuieres,  
 Que le frais argentin des murmurans ruisseaux,  
 Que les antres moussus, que l'ombre des ormeaux,  
 Ne sçauroyent allenter, tant son ame est esprise  
 De ne sçay quelle ardeur, qui si tost l'a surprise.  
 Ie sçay que les taureaux poincts de cet aiguillon,  
 Courêt fumant, muglant, comme espoincts du frelon :  
 I'ay veu mesme les boucs à deux cornes poinctues  
 Lvn à l'autre luter pour leurs cheures barbues :  
 Pour les poustres i'ay veu l'estalon forcener,  
 Et pour vne brebis les beliers s'écorner :  
 Mais ils ont quelque tresue, & la fureur les laisse,  
 Et en moy cet ardeur iamais iamais ne cesse  
 De faccager mon cœur, qui se brusle tousiours,  
 Puis en riant on dit que c'est le mal d'Amours.

» Catin, si tu sçauois au vray la peine dure,  
 Et le mal que pour toy cruellement i'endure,  
 Ton cœur est si tresplein d'amoureuse douceur,  
 Que toy-mesme voudrois adoucir ta rigueur.  
 Vse doncques vers moy, Catin, de quelque grace

1. Nymphes aimées de Pan et changées en roseaux.

Et de quelque faueur, auant que ie trespassse.  
 Car te voyant ie meurs, & mourir ie ne puis  
 Librement affranchy de l'erreur où ie suis.  
 Et toy Pan, des troupeaux seure garde fidelle,  
 Sois cause que m'amour ne me soit si cruelle :  
 Et pour domter vn peu la fureur de mon mal,  
 Fay que ie baise au moins ses leures de coral.  
 Ie te garde vn trochet de cent noisilles franches,  
 Et de raisins muscats attachez à leurs branches  
 Vne moissine belle, & vn petit oison,  
 Et de mon grand Robin la plus fine toison :  
 Puis ie sçay dans le creux d'une souche ébranchée  
 De petits estourneaux vne belle nichee,  
 Ie prendray au gluau & pere mere aussi,  
 C'est pour toy, grand Cheurier, si me prens à merci :  
 Mais si de ton Bellot tu ne fais quelque conte,  
 A Dieu troupeau petit, à Dieu Huraut (1) qui domte  
 Les loups plus affamez, à Dieu mes chalumeaux,  
 A Dieu la panetiere, à Dieu les Pastoureaux. »

Catin haussant les yeux vne rougeur se monte  
 Sur son visage brun, sursemé d'une honte,  
 Puis va disant ces mots : « Berger à qui ie suis,  
 Et qui pour estre aimee autre ie ne poursuis,  
 Et poursuiure ne peux, onques iour de ma vie  
 Ie n'eu tant de plaisir : car ie suis si rauie  
 Par les diuins accords de ton chant doucereux,  
 Et par les doux soupirs de tes vers langoureux,  
 Que toute hors de moi mon ame s'est perdue,  
 Et à toy mon Bellot esclau s'est rendue.  
 I'ay ouy chanter Daphnis, i'ay ouy les chalumeaux  
 De Perot, de Thenot, & d'autres pastoureaux : (\*)

1. Le chancelier Philippe Huraut, comte de Cheverny, l'un des protecteurs de Remy Belleau.

2. L'auteur désigne ici les poètes les plus en renom de l'époque : Amadis Jamin, Ronsard, Baïf.

I'ay ouy le rossignol d'vne voix argentine  
 Degoiser doucement dessus la blanche espine,  
 En May tomber la pluye, & le ruisseau glissant :  
 I'ay ouy les aignelets qui bêllement en naissant,  
 I'ay ouy couler le lait, quand du pis il s'escoule  
 Par les doigts du cheurier doucement dedans l'oule :  
 I'ay ouy chanter Margot (1), i'ay ouy la douce voix  
 D'Annette (2) & de Thoinon retentir dans ces bois :  
 I'ay senti par les champs la fleur de l'aubespine,  
 La framboise, la fraize, & la rose aiglantine,  
 Le thym, le pouliot, i'ay fauouré le miel  
 Et toutes les douceurs qui distillent du ciel :  
 I'ay ouy sur les ormeaux fredonner la Cigale,  
 Mais à ton chant, Bellot, tout cela ne s'egale.  
 Cette eau m'en soit tefmoin : mais ie fçay bien aussi  
 Que Pan de ton troupeau & de toy a souci,  
 Et qu'il t'a enseigné luymesme la pratique  
 D'animer le troupeau au son de la musique :  
 Et pourtant, mon Bellot, autant que le deuoir  
 Que tu dois à Çatin, a sur toi de pouuoir,  
 Fay danser, ie te pry', tes cheures amoureuses  
 Au son de ton flageol sur ces rives herbeuses,  
 Ie te garde vn baiser. » Bellot se sent faisir  
 Soudain à ceste voix d'vn extreme plaisir,  
 Estimant ce present trop digne recompense  
 D'vn si plaisant labeur : Il se leue, il s'agence,  
 Croisant iambe sur iambe à dos contre vn ormeau,  
 Et de sa panetiere il tire son pipeau.  
 Or luy donnant le vent, aussi tost les arreste,  
 Leur fait bondir le saut, leur fait dresser la teste :  
 Or d'un chant doux & mol les fçait si bien domter

1. Marguerite de Navarre, sœur de Charles IX.

2. Anne de Marquetz, l'auteur de l'*Epître à Marguerite*. Ronsard et tous les poètes de l'époque en ont fait l'éloge.

Qu'ils ont le nez en terre aussi tost pour brouuter :  
 Or renforçant le vent tout le troupeau se ferre  
 Corne à corne lutant, puis se couche par terre,  
 Et changeant de fredon, au mouuoir de ses dois,  
 Comme ayant veu le loup, s'enfuit dedans le bois :  
 Puis sonnant le rapeau, ceste troupe fuitue  
 Se vient redre à ses piés, humble, douce & caintue.  
 Il en fait ce qu'il veut, car il entend les tons  
 Et les accords diuers de ses douces chansons.

A tant cessa Bellot, car la trop longue attente  
 De ce baisser promis, fascheuse le tourmente.  
 Ils se baissent cent fois : puis l'ombre de la nuit  
 Ialoux de leur plaisir, de si pres les poursuit  
 Qu'il les chasse tous deux de ces douces allarmes,  
 Ne se disant adieu, sans soupirs & sans larmes.

Voyla les vers qui sont en ceste tapissierie. Je vous promets que ces ousterons sont si bien faits, & tout ce qui est contenu en ces vers si bien rapporté, que rien ne peut estre mieux. Je n'euz pas si tost leué l'œil que i'apperçoy vne troupe de Bergeres de bonne grace, qui venoyét donner le bon iour à leur maistresse, pour luy faire compagnie à visiter vne chapelle, & là faire leurs prieres. Or ceste faincte & venerable Princesse (1) tire desia sur l'aage, & me desplaist que la courbe & tremblante vieillesse ait prise sur vne si noble & si vertueuse creature, issue de la grande race de Pan (2) : d'elle sont issus,

1. Antoinette de Bourbon, mariée en 1513 à Claude de Lorraine, duc de Guise et d'Aumale, morte en 1583, à 89 ans.

2. C'est-à-dire issue de sang royal. Du mariage de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon sont nés : François de Lorraine, duc de Guise ; les cardinaux Charles et Louis ; Claude, duc d'Aumale ; François, grand prieur de France ; René, marquis d'El-

comme d'vne source feconde, & d'vne franche pepiniere, de grands & vertueux Bergers, de sages & vertueuses Bergeres, comme ie vous conteray quelquefois. Doncques ces filles ayans fait le deuoir & le seruice à leur maistresse, sortent de la chambre, trauersent ceste grande salle, vont sur le portail, & entrent dedans vne petite gallerie faite & bastie exprés pour aller en ceste chapelle. Ie les fuy par le chemin ordinaire, là ie vey la noble & memorable sepulture d'un grand Cheualier (1). Ceste sepulture est faite & cizelee de marbre blanc & noir, de iaspé, d'albastre & de porphyre : au bas le Prince est en son mort, a dessus viuant & priant avec ceste venerable Dame, sa bonne & fidelle compagne : mais Dieu par sa fainte grace nous l'a gardee iusques à present, & gardera, s'il luy plaist, comme le bonheur, & la faueur du pays, l'exemple & le patron de charité & de douceur, le sacraire de bonté, la grádeur & conseruation des siens, & l'vnique secours des pauures. Ceste sepulture est en figure carree, au lieu de colonnes ce sont les Vertus approchantes à la moyenne proportion du colosse : elles soustienent le vase & taillouer du chasteau dessus leurs testes, enrichies de fueilles d'Acanthe & Branche-vrsine, pour soustenir le plinthe de ce bastiment, si bien conduit, & si bienacheué, qu'il ne sçauroit rougir pour les antiques. Dedans vne table de marbre y a vne Nymphe eleuee à demy bosse, le visage palle & maigre, qui porte les cheueux espais & herisiez, flottans sur ses espaules, les yeux cauez & meurdris de pleurs, les bras croi-

beuf ; et quatre filles, dont l'ainée, Marie de Lorraine, épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse.

1. Le tombeau de Claude de Lorraine, au château de Joinville.

sez, la face vers le Ciel, esployee & dolente,  
soupirant la triste mort de ce bon & vertueux  
Prince, disant.

## EPITAPHE (1).

**I**cí mon beau Soleil en sa clarté plus belle  
De ses iours trop hastez laissa l'ombre en  
partant :  
Ici ma chere flame à ce grand ciel montant  
Ses cendres me laissa par la mort trop cruelle.

Ici morte i'attens allegiance immortelle  
Aux plus aigres malheurs que le temps va portant :  
Ici de mes trauaux vn doux repos m'attend  
Ayant reioint au ciel ceste charge mortelle.

Ici ie tomberay pour m'esleuer aux cieux  
Où mon Seigneur m'attend : ici lairray les yeux  
Pour voir là sus encor son illustre apparence.

Ici iuste vouloir à demeurer m'induit,  
Car craindre ne fault point que la mort nous offense,  
Puis qu'en meilleure vie en mourant nous conduit.

Pres de ceste magnifique sepulture gissoit vn  
autre cercueil, non autrement enrichy que de  
gazons verds, de hauts cyprés, de cent & cent  
epitaphes, plaintes, larmes, soupirs : & sans  
m'enquerir que c'estoit, ie cogneu assez aperte-  
ment que c'estoit le fils ainé de ce vaillat Che-  
ualier, duquel i'auois visité le tombeau. Et pour

1. De Claude de Lorraine, né en 1496, mort en 1550.

vous le faire mieux cognoistre, ie vous diray vn epitaphe qu'vn Berger en passant graua avec vn poinçon sur vne petite tablette d'airain. Il commence ainsi.

## TOMBÉAV

DE

MONSEIGNEVR FRANÇOIS DE LORRAINE,

DVC DE GVISE, ET PAIR DE FRANCE. (1)

**D**ESSOVS l'ombre muet de ce tombeau d'airain  
Gift ce grād Cheualier, ce grād Prince Lorrain,  
François ce grād guerrier, grand & grand Duc  
de Guise,

L'appuy de nostre Roy, le secours de l'Eglise,  
La peur de l'estranger, de France le bonheur,  
Des armes le triomphe, & l'heur & le malheur :  
Bien-heureux en sa mort, bien-heureux en sa vie,  
Bien-heureux en ses faicts, ayant (maugré l'enuie)  
Le fort, & le destin, & les cieux tant amis,  
Qu'il s'est veu triompher dessus ses ennemis,  
Ne luy restant finon viure vn peu d'auantage,  
Pour mourir le plus grand que Prince de nostre âge.

Mais las! pauures chetifs, nous sommes non par fort,  
Mais quand il plaist à Dieu, prisonniers de la mort :  
C'est luy seul qui retient, qui conduit, & qui guide  
Ce que dessus la terre, & dedans l'air liquide,  
Et ce qu'au fond des eaux vit, soupire, & se meut,  
Puis le tranche & l'allonge, & le rompt quand il veut :

1. Né en 1519, assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré,  
le 18 février 1563.

Et ne sert d'auoir peur des pestes de l'Autonne,  
 Des fieures de l'Esté, puis que sa faux moissonne  
 En tout temps nostre vie, & qu'on ne peut charmer  
 Les tourbillons rouans de l'escumeuse mer,  
 Le foudre ny l'esclair, les vents ny les orages.  
 Rien ne sert de sçauoir augures, ou presages,  
 Voir trembler le poumon des boucs, ou des aigneaux,  
 Ny le vol gauche ou droit des prophanes oiseaux,  
 Puis que nos iours, nos ans, nostre mort, nostre vie  
 Est de la main de Dieu ou conduite, ou rauie,  
 Puis que les feux du Ciel, le fort, & le destin,  
 Menteurs ne peuuent estre auteurs de nostre fin.

Quelquesfois la cerchant elle se met en fuite,  
 Quelquesfois la fuyant se mesle en nostre fuite  
 Compagne de nos iours, & en toute faison  
 Pend dessus nostre chef mesme en nostre maison.

Qui iamais eust pensé que ce tant heureux Prince,  
 Rampart de nostre Roy & de nostre prouince,  
 Fust mort comme il est mort? lui qui tous les dangers  
 Que le fer & le feu nourrissent familiers,  
 Auoit passé soldat, fust à porter les armes  
 A cheual ou à pied, fust à donner allarmes  
 En faisant vne approche, ou courant au defaut  
 D'vn bataillon forcé, ou donnant vn assaut?  
 Cent coups m'en soyét tesmoins, entr'autres ceste lance  
 Et ceste Angloise main, qui faulsa de puissance  
 D'outre en outre le test de ce vaillant guerrier (1),  
 Ce grand test façonné pour porter vn Laurier.

Or ce grand Prince est mort, ce Frāçois de Lorraine,  
 Mais non pas mort ainsi qu'vne semblance humaine,

1. Au siège de Boulogne, en 1545, François de Guise, qui n'était encore que duc d'Aumale, reçut dans la tête un coup de lance si violent que le fer demeura enfoncé dans la plaie avec un tronçon de bois. Il fut guéri par Ambroise Paré, qui à cette occasion prononça ce mot resté célèbre: « Je le pansai et Dieu le guérira. »

Qui vit, & meurt sans nom : car la vie & la mort,  
 La gloire, la vertu, du plus vaillant & fort  
 Que l'estoile de Mars fit naistre de nostre âge,  
 Siecle en siecle fuyuant porteront tesmoignage  
 Qu'il a domté, franchi, fait fendre & fait armer,  
 Les fleuves mis au ioug, & les monts & la mer :  
 Qu'il a passé, soldat, en Esté les campagnes,  
 Aux rigueurs de l'hyuer les bois & les montagnes,  
 La Meuse, la Moselle, & le Tronte, & le Rhin,  
 Loire, Seine, l'Ardenne, & l'Alpe, & l'Apennin  
 Ont tremblé sous ses pas, lors qu'en troupe guerriere  
 Morne & transi de froid, & tanné de poudriere,  
 Mit bornes à la France, & rangea sous sa main  
 Le Messin, l'Espagnol, l'Anglois, & le Germain :  
 Lors qu'il sceut dextrement, comme soldat pratique,  
 Brandir & recresper le long-bois d'vn pique,  
 Braquer bien vn canon sur le flanc d'vn rampart,  
 Conduire vne tranchee, & iuger quelle part  
 Se deuoit assaillir de boulet ou de balle,  
 S'elle estoit hors de mine, ou de fappe, ou d'escalle :  
 Mesurer bien le cœur du soldat enfermé,  
 Ce qu'il peut en campagne armé ou desarmé :  
 Piquer bien vn cheual en foule ou en carriere,  
 Rompre bien de droit fil vne lance guerriere,  
 Faire marcher vn camp, l'auancer, le tarder,  
 Battre vn fort, vn rampart, l'assaillir, le garder,  
 Affronter l'ennemy, rompre le fer, & l'ire  
 Mesme d'vn Empereur plus grand que son Empire : (1)  
 Retirer le soldat qui deffiant la mort  
 Prodigue de sa vie escarmouchoit vn fort,  
 Animer la ieunesse aux plus chaudes allarmes,  
 Courageuse à bastir vn tombeau dans ses armes,  
 Et du moindre soldat combatant prendre soing.

1. Allusion aux victoires remportées sur Charles-Quint.

Ie l'ay veu de mes yeux le coutelas au poing,  
 Corps de cuirasse en dos, le morion en teste,  
 Couuert de sa grand' targue, ainsi qu'vne tempeste,  
 Rouant, pirouettant, épiant un beau sac,  
 Qui court de proüe en poupe, & de mas en tillac,  
 De cordage en cordage, & de flamme ensouffree  
 Renuerse & met à fond la nauire engouffree.  
 Et comme vn Apollon dessous sa targue d'or  
 Ouurage de Vulcan, marchoit deuant Hector,  
 Portant ainsi qu'vn Dieu sa belle espaule armee  
 De la brune espaisseur d'vne nûe enfumee :  
 Ainsi marchoit armé ce vaillant belliqueur,  
 Courant de son pauois & de son bras vainqueur,  
 De courage, de cuer, de teste, & de poitrine,  
 De Charles nostre Roy la ieunesse orfeline :  
 Bref, leuant ou couchant le clair-voyant Soleil  
 Ne pouuoit œillader au monde son pareil.

Et comme vn feu lancé par l'esclat d'vn tonnerre  
 Dans la blonde moisson, saccage & met par terre  
 L'escadron herissé des espiz iaunissans :  
 Ou tout ainsi qu'on voit sur les flots pallissans  
 De l'escumeuse mer, entre la troupe ailee  
 Galloper Aquilon d'vne marche doublee :  
 Ou comme le débord d'vn grand fleuuue écumeux  
 A cent montagnes d'eau, s'elance furieux  
 Dans la plaine voisine, & de fond en racine  
 Arrache, froisse & rompt, & renuerse & ruine  
 Vignes, iardins & bois, estables & bestail,  
 Des hommes & des bœufs le plus riche trauail,  
 Et compagnons des flots, escarte; pouffe & traïne  
 Arbres, herbes & fleurs çà & là par la plaine.  
 Ainsi ce Cheualier en qui iamais la peur  
 Ne fit glacer le sang, mais poussé de l'honneur  
 Rompoit les rancs murez, & de force forcee  
 Courant & foudroyant sur la troupe enfoncée

La contraignoit, vainqueur, pesle-mesle dedans  
La face contre bas mordre la terre aux dents.

Aussi les cieux amis & la sage Nature  
Ensemble auoyent basty la noble architecture  
De ce corps genereux, corps indomtable et tel,  
Qu'en armes il estoit aux hommes immortel.  
Mais Mars en fut ialoux, & surpris de colere  
De se voir seconder en son art militaire,  
Luy ramolit le flanc, à fin que par traison  
Quelque lasche meurdrier ou versast la poison  
En sa noble poitrine, ou de main desloyale  
Enfonçast de trois plombs ceste espaule fatale (1),  
Si fatale vrayment qu'vn barbare estranger  
N'eust iamais entrepris de vouloir outrager. :  
Et me desplaist honteux que i'accuse la France  
Moy qui suis né François, d'auoir veu la naissance,  
Et d'auoir alaitté sous vn air si clement  
Vne si mauuaise ame. Ha! mourir meschamment  
Puisse cil qui premier osa traistre entreprendre  
Forger, fondre, tailler, broyer, & faire esprendre,  
A fin de pratiquer en vn si noble lieu,  
Le fer, le plomb, la pierre, & la poudre & le feu.  
Il est mort toutefois comblé de toute gloire,  
Ne pouuant mieux au ciel engrauer sa memoire  
Pour faire que son nom puisse à iamais fleurir,  
En terre ne pouuant plus noblement mourir.

Mais puis que le malheur, le destin & l'enuie,  
Ialoux ont triomphé des honneurs de sa vie,  
Et que tout son trophee est remis au tombeau,  
Sus, France, qu'on luy dresse vn triomphe nouueau  
Maintenant qu'il est mort, & riche qu'on luy donne  
De bronze ou de porphyre vne grande colonne :

1. Le pistolet de Poltrot était chargé de trois balles empoisonnées.

Où pendront attachez, enfoncez & forcez,  
 Cent & cent corcelets lvn sur l'autre entassez,  
 Cent & cent morions tous comblez de leurs testes,  
 A moustache tremblant, portant plumes & crestes  
 Rouffoyantes de sang , cent brasiers dont la main  
 Mi-morte cerche prise , & se manie en vain,  
 Cent villes , cent chasteaux , cent & cent fortes places,  
 Cent fleuves, cent destroits, & cent corps de cuirassés,  
 Cornettes & guidons, enseignes, estendars,  
 Cent lances, cent épieux, cent targes , cent foudars  
 Captifs & desarmezy, cent villes renuerfées,  
 Cent bataillons rompus, cent murailles forcees ,  
 Itale mise aux piés, & le superbe Anglois  
 Repoussé dans sa mer, le Messin , l'Ardenois,  
 L'Alemand déconfit, cent batailles liurees,  
 Cent bœufs, dont lvn soit blanc ayant cornes dorees ,  
 Cent couronnes de chesne, & puis cent de laurier,  
 Pour orner le tombeau de ce vaillant guerrier :  
 A fin que d'âge en âge on remarque la gloire,  
 La bonté , la vertu , l'honneur & la victoire  
 De ce grand Cheualier, qui surmonta l'effort  
 Des Armes, du Tombeau, des Ans, & de la Mort.

Le vous ay recité à mon opinion l'Epitaphe entier de ce grand Cheualier, & croy que vous n'ignorez plus son nom : ie l'ay retiré, d'autant qu'il me sembloit assez bien fait, pour le communiquer à mes amis. Les prières finies en la chapelle, ceste venerable Dame apres auoir versé de ses belles & blanches mains du vin, du laict, des lys & des roses, dessus ces deux tombeaux, remeine iustement à neuf heures sa troupe en sa chambre, laue ses mains, se met à table : ces Bergeres rentrent en la falle où elles ont de coultume faire leur ordinaire, & y paroissent

sans plus au disner & au souper : L'vn & l'autre repas se trouuant dressé à neuf heures du matin, & cinq du soir, sans iamais y faire faute , de toutes sortes de viandes, de toutes sortes de fruits, selon la saison : & ce, de la liberalité de ceste bonne maistresse. Pendant le disner ces filles n'eurent autres propos que d'vn tableau qui pendoit dessus la cheminee : c'estoit vne Nymphe vestue à l'antique courant escheuelee, rouge en visage de colere, vn Chasseur apres qui la poursuiuoit : en fin elle se sauuoit en vn lieu beau & frais, où ce chasteau estoit fort bien rapporté en perspective. Or pour interpreter ce que c'estoit, il y auoit en la compagnie de ces Bergeres vn bon vieillard, qui leur seruoit de maistre d'hostel, & disoit à ces filles que c'estoit la Chasteté , & que ce chasseur qui la poursuiuoit estoit le Desir : mais que pour fe mettre en sauvegarde & en lieu de seureté , elle s'estoit rendue en ce chasteau de Ioinville (1) : & de fait il monstroit avec vne petite baguette les terraces, les galleries, les salles, les chambres, antichambres, les courts, les offices, le ieu de paulme, l'Eglise, les vignes , les bois, les routes, les montagnes, les valons, les riuières, les prez, la ville basse : bref il disoit que la Chasteté auoit fait sa retraitte en ceste noble maison. Et à la vérité si iamais elle fut honoree & reueree en lieu de nostre France; ie croy que ç'a esté en ce chasteau, où ceste venerable Dame l'a traitee vniquement , donnant exemple de fait & de parole à toutes les Dames vertueuses qui furent & qui seront iamais, se faconner à son mirouer, viure chastement & heureusement , & avec telle constance qu'elle, en ses plusque cruelles &

1. Où demeurait alors la duchesse de Guise.

plusque miserables fortunes, sur la mort de ces grands Cheualiers ses enfans. Ce bon vieillard importuné de ces filles de poursuivre le discours de ce tableau, tire de sa gibbessiere (apres l'auoir retournee deux ou trois fois) vn vieux roulet, qu'il disoit auoir gardé long temps : Et à la vérité il estoit tout crasseux & rongé par les plis, & l'escriture iaunastre & enfumee de vieillesse. Il le donne à l'vne de ces filles, disant : Lisez ce papier, & vous verrez ce que dit ce Chasseur en la poursuite de ses amours : ie le garde long temps a, & fut vn ieune Berger qui le fit estant ceans, lors que le peintre trauailloit sur ce tableau : l'on m'a dit qu'il estoit assez bien fait. Incontinent ceste Bergere ietta l'œil dessus, & avec vne douceur & modeſtie honneste commence à lire les poursuittes de ce discours, qui commençoit ainsi.

### LA CHASTETÉ. (1)

L estoit iour, & la chaleur ardante  
Bruſſoit le ſein de la terre beante,  
Et les Bergers à l'ombre des ormeaux  
Auoyent ensemble amafé leurs troupeaux :  
Quand i'aduifay par l'espaiſſe fueillee  
Vne Deeffe errante & deſolee,  
Qui fanglotoit à ſoupirs redoublez,  
Dont de frayeur mes fens furent troublez.

1. Ce poème fut imprimé pour la première fois en 1561, sous le titre de *la Vérité fugitive*, à la suite de *l'Innocence prisonnière* et de *l'Innocence triomphante*. Ces trois pièces, dédiées à Louis de Bourbon, prince de Condé, seigneur de Nogent, lui étaient adressées à l'occasion de sa captivité.

*La Vérité fugitive*, devenue *la Chasteté* dans les éditions post-humées, est un hommage rendu à la veuve de François de Guise,

D'vn long habit elle estoit reuestue,  
 Blanc comme neige encore non batue  
 Ny du Soleil, ny du pié passager :  
 Dedans ses yeux vn astre messager  
 D'vne douceur & bonté de nature  
 Apparoissoit, vne large ceinture  
 Serroit ses flancs : bref, sans voile & sans fard  
 Vne beauté sous vn chaste regard.

Tout aussi tost que seule fust entree  
 Au plus profond de la forest sacree,  
 Elle s'égare & ne scait quel quartier  
 Elle doit prendre, & se perd du sentier,  
 Plus n'apperçoit ny roches ny montagnes :  
 En vain se deult, & huche ses compagnes,  
 Puis ça puis là courante par les bois  
 Va redoublant sa languissante voix,  
 Voix, qui de l'air & d'Echo retenuë  
 Se perd au vent tout ainsi que la nuë.  
 Puis en courant, & voulant auancer  
 Son pié leger, trouue sans y penser  
 Le verd tapis d'vne plaisante pree,  
 D'vn bel esmail en cent lieux diapree,  
 Riche à la voir d'vne moisson de fleurs,  
 A la sentir d'vne moisson d'odeurs.  
 Là les Zephyrs de leurs souefues haleines  
 Vont embasmant la fraischeur de ces plaines,  
 Branlant par l'air leurs petits ailerons,  
 Par les ruisseaux & par les enuirons.  
 A costé droit d'vne pierre naïue  
 Sourd le crystal d'vne fontaine viue,

Anne d'Este, fille d'Hercule II et de Renée de France, et l'une des femmes les plus remarquables de son époque.

Ces vers ont été traduits en latin par Florent Chrestien : *Sylva cui titulus Veritas fugiens*, etc. Lutetiae, in-4, in officina Rob. Stephani, 1561.

Qui d'vn murmure & d'vn ply serpentin  
 Va desgorgeant vn coulant argentin  
 Sur le grauois, qui balotte & sautelle  
 A petits bonds de la source immortelle :  
 Puis s'escartant, baigne de sa claire eau  
 L'herbe tendrette, honneur du temps nouueau ,  
 Que ny bergers, ny cheures cheueluēs  
 N'auoyent touché de leurs leures barbuēs,  
 N'autre bestail: car l'honneur de ce lieu  
 Estoit vrayment la demeure d'vn Dieu.

Là s'entendoit le celeste ramage  
 Des oisillons, volans par le fueillage  
 Des lauriers verds, en arcades plantez,  
 Et des peupliers aux cheueux argentez.

Là le paſſant s'arreſte pour y prendre  
 Ou le ſommeil deſſus l'herbette tendre,  
 Sous le pendant d'vn petit mont boſſu ,  
 Ou pour puifer de ce ruiſſeau mouſſu  
 A dos courbé, d'vne leure feichee ,  
 Vne liqueur fraiſchement eſpanchee.

Là deſſus l'herbe, encor' aux plus chauds iours ,  
 D'vn ombre frais y tremblotte tousiours  
 Le crespe noir, & n'est iamais ſubiette  
 Cefe retraitte à l'ardante fagette  
 Ny aux rayons du Dieu au crin doré ,  
 Tant eſt ce lieu ſouefuemment temperé.

Or cefe Nymph'e errante & fugitive ,  
 Pleine de peur, & de frayeur craintive ,  
 Par les attraits de ſi plaiſans appas ,  
 De ſon erreur va deſtournant les pas  
 La larme à l'œil, toute triste & laſſee ,  
 Et de traual fe ſentant opprefſee  
 Pour le chemin, & pour l'ardant Soleil ,  
 Ses yeux ternis donne en proye au ſommeil.

Lors tout ſoudain vn damoifeau chameſtre

Vient en ce lieu, portant en la main dextre  
 Vn fort espieu, habillé de la peau  
 D'vn fan de biche ou d'vn ieune toreau,  
 Dessus le flanc la belle panetiere  
 A tout le poil, la trompe forestiere  
 Au ventre creux, le brodequin haulsé.  
 A demi-gréue, & d'vn cordon lassé.  
 Il estoit beau, ieune, dispos, honnesté,  
 Et si ie croy qu'il venoit de la queste  
 Tout à propos pour sa soif appaiser,  
 Mais plustost, las! pour son cœur attiser :  
 Car voulant boire en ceste onde sacree,  
 Vne autre soif a son ame alteree,  
 Et en beuant il beut vne poison,  
 Qui doucement enyura sa raison.  
 Il considere & le front & la grace  
 De ses yeux clos, & de sa belle face,  
 Le teint meslé de roses & de lis,  
 Sa blanche main, & ses membres polis,  
 Le beau corail de ses léures iumelles,  
 Les doux soupirs escoulant par-entre-elles,  
 Et de son sein vn tremblement si doux  
 Qu'il fait trembler son cœur & ses genoux.  
 De ses cheueux vne tressure blonde.  
 A floccs d'or çà & là vagabonde,  
 Et recrespee en cent petits anneaux,  
 Où pendilloient mille & mille amoureaux.  
 Portant le trait affuté sur la coche,  
 Pour trapercer vn cœur fust-il de roche.

Il sent de soi la raison estranger,  
 Et tout soudain il donne à faccager  
 Au feu d'Amour son ame prisonniere.  
 Dedans les yeux de sa douce guerriere,  
 D'vn pas ou deux il se veut auancer  
 Pour l'approcher & pour la caresser,

Pour dérober vn baifer de sa bouche :  
 Mais d'vn costé vne crainte farouche  
 Pleine d'erreur, & d'autre part l'amour  
 Guerre luy font l'vn & l'autre à leur tour.

Amour le pousse, & la peur le retire,  
 L'vn le conforte & l'autre le martyre :  
 Amour le brusle, & la tremblante peur  
 Gelle son sang, le rampart de son cœur.  
 Il tremble tout, il fremit, il chancelle,  
 Sur ses genoux vne glace nouvelle  
 Se vient assoir, puis son sang peu à peu  
 Reprend sa force, & ralume son feu :  
 Il peint son front de couleur rouge & blesme,  
 Puis soupirant va disant en soymesme :  
 « Ne suis-ie pas chetif & malheureux,  
 Hors de mon sens, pensif & langoureux ?  
 Le temps s'en va & iamais ne retourne,  
 Son vol leger tant soit peu ne feiourne.  
 En vn endroit, les heures aux piés mous,  
 Sans y penser se dérobent de nous.  
 Approche donc, chetif, & pren courage,  
 Haste le pas, & baise ce visage,  
 Mesle ta bouche à ce beau teint vermeil,  
 Mais ie crain, las ! de rompre son sommeil. »

Bref il s'auance avec la hardiesse  
 Qu'Amour luy donne, & vient à la Deesse  
 Pour la baifer, & de tremblante main  
 Serre des fleurs & les iette en son sein :  
 Se vient assoir, & soupirant pres d'elle,  
 Tout esperdu de sa bouche tant belle,  
 Pour son martyre & sa flamme appaifer  
 Veut dérober vn amoureux baifer.

Mais en sursaut la Nymphē se refueille :  
 La Chasteté, qui iamais ne sommeille,  
 En desillant la paupiere & les yeux

Se met en fuite (*a*), & d'vn pié furieux  
 Se leue ainsi que le Serpent qui erre  
 En ondoyant, & fillonnant sur terre  
 A longs replis, de colere sublant  
 Dresse le col, sa langue redoublant,  
 Et herissant ses escailles luisantes,  
 Quand par les fleurs aux chaleurs plus ardantes,  
 Estant tapy, le talon passager  
 Marche dessus, & le vient outrager.

De plus en plus la fureur l'espoinçonne :  
 Et comme vn taon de fa poincte esguillonne,  
 Et par les champs fait mouscher les toreaux,  
 Il court ainsi par les sentiers nouueaux :  
 « Pourquoy (dit-il) me fuyez-vous maistresse (*b*) ?  
 Venez à moi pendant que la ieunesse,  
 Le temps, le lieu, & la belle saison  
 Verse dans moy l'amoureuse poison,  
 Qui de mon cœur ne peut estre rauie  
 Que par vos yeux, qui me donnent la vie.  
 Monstrez-moy donc vostre visage ami,  
 Regardez-moy, ce n'est vostre ennemi  
 Qui vous poursuit : ainsi les Colombelles  
 Fuyent l'Autour de leurs tremblantes ailes,  
 Comme ennemi, mais ie ne le suis pas.  
 Ie ne fuy point la trace de vos pas  
 Pour vous forcer, la cause de vous fuiure  
 Las! c'est Amour qui me veut faire viure

*a.* Var. (1561):

*Et Chasteté, qui iamais ne sommeille,*  
*Vient dessiller sa paupiere & ses yeux,*  
*La met en fuyte.....*

*b.* Var.: *Deesse.*

Dedans vos yeux. Mais las! vous tomberez,  
 Ne courez plus, vous vous offenderez,  
 Et piquerez vos tendrelettes plantes  
 Dedans le fort de ces ronces poignantes :  
 Ce lieu est aspre, & ce tertre pierreux  
 Pour vous, ma Nymphé, & le chemin scabreux.  
 Je ne suis pas de la race felonne  
 D'vn Tygrefse, ou de quelque Lyonne,  
 Dans l'estomach ie ne porte vn rocher  
 Au lieu de cœur, vueillez donc m'approcher :  
 Scachez aumoins, & prenez cognoissance  
 De ma maison, du lieu de ma naissance.  
 Je ne suis point vn barbare estranger,  
 Ny de ces champs quelque pauure Berger  
 Gardeur d'aigneaux par ces campagnes vertes,  
 Ny citoyen des montagnes desertes :  
 Je ne suis point vn Faune de ces bois  
 Au pié bouquin, mal-propre, mal-courtois,  
 I'ay dans ceste eau regardé ma figure :  
 Mille troupeaux paissent dans ma pasture,  
 I'ay le doux miel, & en toute saison,  
 Pour vous traitter, du laitage à foison.  
 » Le iour s'abaisse, & si la nuit brunette  
 Dedans ces bois vous rencontre feulette,  
 I'ay crainte las! que le Loup bocager  
 Sentant vos pas, ne vous vienne outrager.  
 Retournez donc ceste lumiere belle  
 De vos beaux yeux, d'vne viue estincelle,  
 Qui vont changeant mon ame en cent façons,  
 Tantost en feu, & tantost en glaçons,  
 Et si ne puis allenter ceste flame,  
 Ny reschauffer la glace de mon ame.  
 » Si te suiuray-ie, & deussey-ie perir  
 Dedans ces bois, i'aime trop mieux mourir  
 Entre les dents d'vne louue affamee ,

Suiuant les pas de toy, ma bien-aimee,  
 Donnant ma vie aux dangers perilleux,  
 Que de me voir absent de tes beaux yeux.  
 Je te suiuray iusqu'à la mer gelee,  
 Par les deserts de l'arene bruslee  
 Pres du Soleil, aussi bien i'ay vouloir.  
 Long temps y a de voir le peuple noir :  
 Je te suiuray, où la neige eternelle  
 Loge sans fin, par la trace cruelle  
 Des vieux Sangliers, des Tygres & des Ours,  
 Ou pour te voir, ou pour finir mes iours.  
 Bref, quelque part que le pié me conduise,  
 La volonté de ton amour esprise  
 Suiura tes pas, & s'Amour est vn Dieu,  
 De mesme trait mourons en mesme lieu. »  
 Mais en vain, las ! par les haleines molles  
 Des vents fourdauts il feme ses parolles. (1)

*Pauure Berger, il fault attendre encor  
 Les iours heureux d'un autre siecle d'or :  
 La Verité ne veult estre forcee,  
 Iacob en eut vne cuisse froissee  
 Quand pour tirer du Ciel la Verité  
 Il vint en lutte avec la Majesté  
 De ce grand Dieu, depuis la nuit brunette  
 Jusques à tant que l'Aube vermeillette  
 Du iour poignant le saluaist vainqueur,  
 Et le benoist des graces du Seigneur.  
 Simon qui prend le surnom de Magie,  
 Pensant rauir ceste grace eslargie.*

1. Les vers qui suivent, et que nous imprimons en caractères italiques, n'existent pas dans les éditions posthumes : ils ne se trouvent que dans l'impression de 1561. Leur sens et leur suppression même prouvent que la *Vérité fugitive* était un plaidoyer de l'auteur en faveur des protestants.

*Sur Israël, pour la mieux efforcer,  
Au pois de l'or la vouloit balancer :  
Mais vn tel bien ne se met point en vente :  
Il fault combattre, & que nostre ame exempté  
De passions, inuoque le Seigneur,  
Avant qu'elle entre & campe dans vn cuer.*

*Jay donc Seigneur, fay Seigneur qu'elle sorte  
De ces desers, par la puissance forte  
De ton sainct nom, de long temps irrité,  
Pour nous monstrer ta fille Verité :  
Ta fille, las! au plus creux recelee  
De ces forets, & de nous reculee  
Et de nos yeux, fillez d'un noir bandeau,  
Que l'Ignorance a filé au fugeau,  
Et de ses dois ourdi l'espesse trame,  
Pour faire vn voille aux desirs de nostre ame,  
De si long temps prisonniere en la nuit.  
De faulse Erreur, qui l'aveugle & seduit :  
Mais qui vaincra, car d'autant qu'on s'efforce  
A l'oppresser, elle double sa force,  
Opiniastre, ainsi que le rameau  
D'un vert palmier, sous vn pesant fardeau.*

*Doncques Seigneur, monstre toy favorable  
A ce Berger, & d'un œil pitoyable  
Regarde ceux, qui maugré les peruers,  
Vont confessant ton nom par l'Uniuers,  
Qui de leur sang vont signant la memoire  
Dedans le Ciel, des effeſts de ta gloire :  
Qui vont fondant leur rampart & leur fort  
En toy, Seigneur, par vne heureuse mort :  
Qui vont cherchant par la trace cruelle  
La Venitè qui iamais ne chancelle :  
Mais qui s'oppose aux perilleux tormentz,  
Comme un rocher à la fureur des vents.*

Le vous promets que ceste bergere recita ces vers de si bonne grace, que ses compagnes ne disnerent que bien peu : & parce que l'heure s'approchoit d'aller trouuer leur maistresse, se leuent de table, se retirent en la chambre faisant vne grande reuerence l'vne apres l'autre, puis soudain ie les vey toutes en vn troupeau se rallier en vn canton dérobé dedans l'épaisseur de la muraille qui fert de croisee en ceste chambre, qui est tapissee d'vne tapissérie faicté & tissue de la main de ces filles. Dvn costé c'estoyé troupeaux de brebis camufettes portans la laine à floccons houpelus, frizez, & pendans iusques en terre, si doucement ondoyans, qu'on eust iugé auoir esté pignez & treslez de la main de quelque gentille bergere : les vnes paisoient sous l'ombre des ormeaux dedans vne grande prée, esmaillee de bleu, de verd, de pers, de iaune, de violet, & de toutes autres couleurs : deux belliers coffoient & se hurtoient à perte de cornes pour l'Amour : le berger pres dvn ruisselet faisoit danser son troupeau au son de son flageol. Pres de ceste eau s'eleuoit vn rocher ridé, cauerneux, & calfeutré de mousse espaisse & delicate, comme s'il eust esté tapissé de quelque fin coton : là vous eussiez veu les cheures barbues lecher le salpestre sur les flancs de la roche, les vnes grimper, & à les voir d'embas on eust iugé qu'elles y estoient pendues : les autres brutoyé le tendre reiet qui ne commençoit qu'à pointeler hors de la terre nouuellemēt eschauffee : les vnes allongeant les flancs & la teste se haussoyent sur les ergots de derriere, pour prendre & entortiller des leures & de la langue le sommet des petits arbrisseaux, les autres buuoyent à petites reprises dedans les clairs ruisseaux, mirant leurs barbes au coulant

de leurs ondes argentelettes. Sous les flancs de ceste roche y auoit vne troupe de bergers, tous se donnas plaisir d vn doux et gracieux trauail: les vns faisoyent des paniers de viorne, les autres des corbeilles d ozier, autres arrachoyent l escorce des ioncs pour en tirer la mouelle & en faconner des chapeaux, autres faisoyent de petites tresses de paille de seigle batu & mouillé, pour faire des coffins, autres aiguifoyent leurs serpettes pour tailler la vigne, autres relimoyent les dents de leurs fauailles, autres en retailloyent de bois pour enter à leurs rasteaux edentez, autres laçoyent des filets, des rets, des lacez pour prendre les oiseaux: autres creusoyent des gourdes & les grauoyent de la pointe d vn coufteau: autres recoufroyent leurs guestres, & filoyent cordes pour faire du bobelin. Entre autres y auoit vn vieillard à iambes croisees appuyé du dos contre ce roc, qui tilloit du chambre de si gentille addresse, qu'on voyoit faillir les cheneuottes hors de ses doigts ridez & crochuz de vieillesse, tant ceste tapissérie rapportoit le naturel. Dedans l autre pan c estoit vn temps d Autonne, où estoient des vendangeurs les mieux reprezentez que ie vey onques: & pour vous peindre au vif leur plaisant exercice & l amour rustique de l vn de ces vendâgeurs & d vne vendangeuse, ie vous en diray quelques vers qui sont tissus contre le ventre d vne grande cuue dedans ceste tapissérie. Je les voulu bien retirer, parce qu'ils me semblerent assez gentimēt faits: & à mon iugement si l ouurier de ceste tapissérie a industrieulement fuiuy la nature, l ouurier de ces vers ne l'a moins bien imitee. Ils se commencent ainsi.

## VENDANGEVR.S. (1)

## L'AMOVR RVSTIQVE.


 'ESTOIT en la faison que la troupe rustique  
 S'appreste pour couper de ceste plante vñique,  
 De ce rameau sacré le raisin pourprissant :  
 C'estoit en la faison que le fruit iaunissant,  
 Laiffe veufue sa branche, & le souillart Autonne  
 Fait écumer les bords de la vineuse tonne :  
 Vn.chacun trauailloit, lvn apres le preffoir,  
 L'autre à bien estouper le ventre à l'entonnoir,  
 Et d'vn fil empoissé avec vn peu d'estoupes  
 Galfeutrer les bondons : les vns lauoyent les coupes  
 Et rinfoyent les barils, autres sur leurs genoux  
 Aiguisoyent des faucets pour percer les vins doux,  
 Et piquottans leurs flancs d'vne adresse fort gaye  
 En trois tours de foret faisoyent faigner la playe,  
 Puis à bouillons fumeux le faisoyent doifiller  
 Louche dedans la tasse, & tombant petiller.  
 Les autres plus gaillards sur les grapes nouvelles  
 A deux piez s'affondroyent iusques sous les aifcelles,  
 Les vns ferroyent le marc, les autres pressuroyent,  
 Les vns pour vendanger sur la pierre émouloyent  
 Le petit bec crochu de leurs mouffles serpettes,  
 Les vns trempoient l'osier, les autres leurs tinettes,  
 Leurs hottes, leur estrain dedans les clairs ruisseaux :  
 Autres alloyent raclant les costes des vaisseaux  
 De grauelle émaillees, & de mouffles couwertes,  
 Les autres leur ferroyent les leures entrouertes,  
 D'vn cercle de peuplier, cordonné d'osiers francs,  
 Puis à coups de maillet leur rebatoient les flancs :

1. *Vendanges*, dans l'édition de 1572.

Les vns buuoyent aux bords de la fumante gueule  
 Des cuues au grand ventre, autres tournoyé la meule,  
 Faisant craquer le grain & pleurer le raisin,  
 Puis sous l'arbre auallé vn grand torrent de vin  
 Rouloit dedans la met, & d'vne force estrange  
 Faisoyent geindre le bois, & pleuuoir la vendange :  
 Autres à dos panché entonnoyent à plein seau  
 La boüillante liqueur de ce vin tout nouueau,  
 Autres alloyent criant de leur puissance toute  
 Qu'au pié des seps tortus on fist la mere-gouete :  
 Et chancelant de piés, de teste & de genoux,  
 S'enyuroyent feullement au fumet des vins doux.

Lors qu'vn ieune Berger dessous l'ombre des treilles  
 Se rendit amoureux des beautez nompareilles  
 De la gente Catin, bergere de haut pris,  
 Digne qu'va cœur gentil en fust vrayment épris.  
 Car elle sçauoit bien de ses mains mesnageres  
 Traire le pis enflé de ses vaches laittieres,  
 Porter dans son giron le petit aignelet  
 Egare du troupeau, séurer le veau de lait,  
 Faire le pain de cire, & couler le laitage  
 Pour faire sur le ionc cailloter le fromage,  
 Bien treffer le ruban, bien tourner le fuseau,  
 Faire brouter la cheure, et paistre le troupeau.

Or ce ieune Berger, dont la crespe iouuence  
 Et l'âge tendrelet à grand' peine commence  
 De sa main delicate à luy friser encor  
 Le menton reuestu d'vn petit crespe d'or,  
 N'auoit iamais senti les viues estincelles  
 Des premiers feux d'Amour, qui lui feichét les moelles.  
 Car en voyant Catin au troupeau vendangeur,  
 Ce petit Dieu commence à vendanger son cœur :  
 Et si tost qu'il la veit d'vne grace gentille  
 Vuider son paneret sur le marc qui distille,  
 Aussi tost ce cruel distila dans ses yeux

Le ne sçay quelle humeur qui le rend furieux.  
 Il brusle, il tremble, il court, et forcé d'vne rage  
 Va baiser de Catin la bouche & le visage.  
 Mais las! en la baissant, il baïsa le beau iour  
 Qu'oncques depuis n'a veu pour le mal de l'Amour.  
 Il s'en retourne aux champs, iette là la mufette,  
 La fleute, le flageol, & sur l'herbe tendrette  
 Commence à dedaigner ses esbats enfantins,  
 Comme les ioncs mollets dont il faisoit coffins  
 Et petites prisons à mettre des cigales,  
 Cages pour les oiseaux, les cannes inegales  
 Qu'à force il pertuisoit en petits chalumeaux :  
 Iette la panetiere, & les tendres sureaux  
 Dont il tiroit la mouelle, & deffus leurs iointures  
 Pertuisoit en six parts les rondes ouuertures :  
 Plus n'a souci de rien, Catin est son souci,  
 Catin seule a pouuoir d'vn regard adouci  
 De redonner le vent à sa pauure musete,  
 De luy remettre en main la fleute & la houlete :  
 Bref il brusle d'amour, & ne sçait amoureux  
 La cause de ce mal qui le rend langouieux;  
 Et langouieux se plaist. O chose trop estrange,  
 Aimer de nostre bien vn si fascheux eschange!  
 Il se plaint, il se deult, ses soubirs va doublant,  
 Et de voix douce & lente alloit ainsi parlant :

« Hâ, Pan, Dieu de ces bois, quelle éstrâge auanture,  
 Quel charme si soudain a changé ma nature?  
 N'est-ce pas de Catin le trop ardant baiser,  
 Qui m'allume ce feu que ne puis appaiser?  
 C'est luy vrayment, c'est luy, c'est sa léure iumelle,  
 Plus fresche à la presser que la rose nouuelle,  
 Plus douce que la fleur des petits aubespins,  
 Que la fleurante odeur des boutons aiglantins,  
 Plus souefue à la toucher que n'est la fine laine  
 De mes petits aigneaux, plus que la mariolaine

Son haleine me plaist, plus que la gauffre à miel,  
 Ouurage industrieux des fillettes du ciel.  
 Hâ sauoureux baifer, baifer qui m'efuertue  
 Me renforçant les nerfs, mais plustost qui me tue,  
 Laissant vn aiguillon au trauers de mon cœur,  
 Et sur ma langue morte vne piquante aigreur.  
 I'ay baisé des cheureaux qui ne faisoyent que naistre,  
 Le petit veau de lait dont Colin me fit maistre  
 L'autre iour dans ces prez, mais ce baifer vrayment  
 Surpasse la douceur de tous ensemblément.  
 Le pouls m'en bat écor, mon sang, mon cœur, mon ame  
 Brusle, seiche, & languist à l'ardeur de sa flame,  
 Et ne sçay quel malheur, quel desastre, ou mechef  
 Fait que ie la souhaitte à baiser de rechef.  
 A-t-elle point succé quelques herbes mechantes  
 Auant que me donner ses léures rougissantes?  
 Non, car i'en fusse mort. » Ainsi la larme à l'œil  
 Ce berger amoureux va soupirant son dueil.

Lors vn vieillard suruient, vestu d'vne pelisse  
 Faite de peau de loutre, vn beau coffin d'eclisse  
 Tout comblé de raisins luy pendoit dans la main,  
 Des sabots en ses piez, vne agraffe à son sein,  
 Vn chapeau fait de ionc, les manches rebourseees  
 Jusques dessus le coulde, & les guestres troufsees  
 Haut & bas d'vn genet, vn ceinturon tout blanc  
 D'vn poil aspre & rebours herissoit sur son flanc,  
 Vne boucle d'airain le ferroit sous la hanche,  
 Où pendoit le flageol, la panetiere, & l'anche,  
 L'anche de son pipeau, la fleute & le bourdon,  
 Troufsez à petits noeuds ensemble d'vn cordon.  
 Il s'affied pres de luy dessus l'herbette molle,  
 Car bien le connoissoit, & de douce parole  
 Luy disoit : « Mon enfant, i'ay chanté quelquefois,  
 Et ioûé de la fleute à l'ombre de ces bois,  
 Et si mon chant plaisoit aux Nymphettes sacrees,

A Palés, & à Pan : i'ay dans ces vertes prées  
 Au son de mon flageol fait sauter maint cheureau,  
 Mainte chéure, maint bouc, & gardé maint troupeau. »

Ce disant il tira de sa grand' panetiere  
 Vne fleute à neuf trous fort belle & bien entiere,  
 La canne en estoit grosse, & les bouts de laton :  
 Puis se leuant en pié pour luy donner le ton,  
 (Apres auoir soufflé, si dedans, quelque chose  
 Empeschoit point le vent) tout gaillard se dispose  
 A luy donner l'esprit, qui premier fut si fort,  
 Si bruyant & tonnant, & dvn si graue accord  
 (Tant fa force à souffler industrieux assemble)  
 Qu'on eust dit à l'ouir cent fleutes estre ensemble :  
 Puis abaissant le vent il modere la voix,  
 Et au ieune berger enseigne par les dois  
 Et luy montre comment en l'art de Bergerie  
 On embouche la fleute, & de quelle industrie,  
 De quel vent, de quel ton, & de quels chalumeaux  
 Vsent les grâds bergers pour guider leurs troupeaux. (1)

« Des-lors, dist ce vieillard en recourbant les reins,  
 Que ie laissé les champs, i'ay de mes propres mains  
 Planté vn beau verger de si bonne auanture,  
 Que le ciel tout benin, & la douce nature  
 Ont tant fauorisé, qu'on ne voit rien de beau  
 Qu'aisément on ne trouue en ce complant nouveau.  
 Là les lis argentez, les roses vermeillettes,  
 Les boutons entr'ouverts de diuerses fleurettes  
 Y sont sur le printemps peintes de cent couleurs,  
 Embasmant l'air serain de leurs souefues odeurs :  
 Aux chaleurs de l'Esté à foison y iaunissent  
 Les poires de fin or, les pommes y rougissent,  
 La guigne, la cerise, & le pauot aussi,  
 Propre pour assopir tout ennuyeux souci.

1. Il y a ici quatre vers mascalins qui se suivent.

Puis la chaleur paffee, on y voit sur l'Autonne  
 L'œillet & le saffran, aux arbres y foisonne  
 La grenade, & la figue, aux vignes les raisins,  
 Et la pomme escaillée en pomme sur les pins.

» Là sous les grenadiers i'apperçoy d'auanture,  
 Hier sur le mi-iour, vn enfant que nature  
 A fait pour vn chef-d'œuvre : il auoit en ses mains  
 Des pommes de grenade, & mille petits grains  
 De murte verdoiant, il auoit des flammeches,  
 Vn arc d'yuoire blanc, d'or fin estoient ses fleches,  
 Et portoit sur les yeux ie ne sçay quel bandeau,  
 Des ailes sur le dos, sa delicate peau  
 Estoit comme la neige encore non touchee,  
 Ou le lait cailloté sur la verte ionchee.  
 Il cueilloit de mon fruit encore le plus meur,  
 Vollant de branche en branche, & moi tréblant de peur  
 Qu'en vollant ne rompit quelque fueillage tendre,  
 Comme trop fretillart, ie cours pour le surprendre,  
 Mais soudain il eschappe, & sous les grenadiers,  
 Tantost sur les pauots, tantost sous les rosiers,  
 Il s'escoule, & se glisse, ainsi que sous la gerbe  
 Le perdriau tapi se defrobe dans l'herbe.  
 I'ay couru mille fois apres des ieunes veaux  
 Qui ne faisoyent que naistre, & apres des cheureaux,  
 Mais ce garçon vrayment est bien toute autre chose.  
 Doncques me trouuant las, sur l'herbe me repose,  
 Comme vieil & recreu, regardant curieux  
 Qu'il ne se dérobaist finement de mes yeux :  
 Sur vn murte il se branche, & de son aile peinte  
 Rebatoit les rameaux : mais moy surpris de crainte  
 Qu'il n'en froissast quelqu'vn, ie me courrouce à luy,  
 Lui demandant pourquoy dans le verger d'autruy  
 Venoit si priuément : luy sans parole dire  
 Entr'ouurit doucement vn delicat sourire,  
 Me iettant sur les yeux de sa petite main

Du murte & de ces grains qu'il portoit dans son sein.  
 Deuant ceste douceur aussi tost ie demeure  
 Morne, triste & pensif, & promptement ie meure,  
 Si ce ris delicat ne m'attendrit le cœur,  
 Me faisant oublier la colere & la peur.

« Pere, dit cet enfant, ceste tendre ieunesse  
 Que mon visage porte, a trop plus de vieillesse  
 Et plus grand nombre d'ans que le pere des Dieux,  
 Que les flots de la mer, que la terre & les cieux.  
 C'est moy qui rends du ciel les estoiles plus fieres,  
 Et du forçant destin les ailes plus legeres,  
 Et n'eus onc tel pouuoir sur tes petits troupeaux  
 Que i'ay dessus les feux des celestes flambeaux :  
 Tout ce qu'en lvniers la Nature mesnage,  
 C'est pour moy seulement qu'ell' bastist son ouurage :  
 Par moy coulent les eaux, & les plus belles fleurs  
 Du parfum de mon chef empruntent leurs odeurs.  
 Mais dy-moy, ie te pry, as-tu point souuenance  
 D'auoir eu quelquefois de mon arc cognoissance ?  
 Et qu'en gardant tes bœufs ie te rendis heureux,  
 Alors qu'esperdûment tu deuins amoureux  
 Des plus rares beautez d'une gentille amie,  
 Au pié de cet ormeau enflant ta chalemie ?  
 La faison estoit lors de te porter faueur,  
 Maintenant ie la dois à ce ieune pafteur,  
 A Tenot (1), mon souci, tu cognois bien son pere  
 Ianot ce bon fleuteur, & Ianotte sa mere :  
 Ie l'ay fait amoureux de Catin son souci,  
 Et la gente Catin de luy esprise aussi.  
 Va le dire à son pere, à fin qu'il les assemble,  
 Et d'un estroit lien ces deux coeurs ioigne ensemble :

1. Remy Belleau met ici en scène Antoine de Baïf et Daurat, son précepteur. Cette allégorie dépeint les soins du maître pour son élève, et l'amour de l'élève pour la poésie.

Car tel est mon vouloir, & tel celui des Dieux,  
 Cause que si souuent ie volle en ces bas lieux.  
 Puis si tost qu'ay verfé la poison alteree  
 Boüillante en ces deux coeurs, d'vne aile bigarree  
 Pour lauer mon beau corps ie volle dans ces eaux :  
 Et pere, c'est pourquoy la source & les ruisseaux  
 N'en font iamais troublez, ains d'vne course nette  
 Vont espachant tousiours leur onde argentelette.  
 L'herbe n'y est foulee, & les arbres fruitiers  
 En leur belle verdure y font tousiours entiers,  
 Puis le ciel tout benin de bon oeil les regarde :  
 Car moy qui suis son fils les ay pris en ma garde.  
 En tout temps la lauande & la rose y fleurist,  
 Les lis & les oeillets, iamais rien n'y fletrist,  
 Tout estant arroſé de la belle & claire onde  
 Où ie laue mon corps, corps le plus beau du monde. »

» Ainsi parlant s'enuolle, & se perd de mes yeux :  
 Ton pere le fçait ia, il en est fort ioyeux,  
 Et dit qu'il te donra faisant le mariage  
 Vne paire de bœufs propres au labourage,  
 Quatre rûches à miel, vingt piez d'arbres fruitiers,  
 Vn cuir de bonne vache à carreller fouliers,  
 Douze formages gras, & toutes les années  
 Vn veau prest à séurer, deux chéures assinees  
 Dessus tout le troupeau, aux premiers iours de l'an  
 Vn gasteau fait au beurre, & iauny de saffran. »

Le berger luy rend grace, & bien fort le supplie  
 D'en aduertir aussi le pere de s'amie.  
 Le vieillard luy promet, mais le vol ombrageux  
 Des ailes de la nuit les separa tous deux.

Voyla ce que i'ay retire de la tapisserie où  
 estoient rapportees au vray naturel ces belles  
 & gentilles vêdanges. De l'autre part c'estoient  
 bergeres en simple cotillon écheuelees, vn cha-

peau de fleurs en leur chef, qui dansoyent en rond sous vn grand orme, avec des bergers tous si bien contrefaits, qu'on eust iugé qu'ils fautassent tous à la cadence dvn de la troupe qui sembloit chanter ceste chanson.

**E**AITES-vous la sourde, Macee (1)?  
Voyez Combaut (2) qui vient à vous,  
Pour rauoir ce que vostre oeil doux  
Luy a tiré de la pensee.

Vous l'avez, & luy ne l'a plus,  
Voyez sa couleur iaune & fade,  
Et tout le reste si malade,  
Qu'il en est demeuré perclus.

M'amour, si vous voulez qu'il viue,  
Rendez-luy tost, car vous l'avez :  
Regardez ses yeux tous cauez,  
Qui de viure n'ont plus d'enuie.

Ou le gardez, si vostre amour  
Souhaitte, cruelle, qu'il meure :  
Car en plus gentille demeure  
Ne sçauroit faire son seiour.

Il vous aime plus que l'Auette  
Au mois d'Auril n'aime les fleurs,  
Plus que le berger aux chaleurs  
L'ombre mollet de la coudrette.

1. Femme galante qu'a célébrée Ronsard:  
Ma petite Nymphe Macée, etc.

(*Ode A une Fille*, RONSARD, t. 2, p. 147, éd. de M. Blanchemain.)

2. Robert de Combaut, sieur d'Arcis-sur-Aube, est appelé dans les Mémoires de la reine Marguerite le chef du conseil des Mignons.

Il est brun, mais la terre brune  
 Touſiours porte les beaux eſpis,  
 Et parmi les ombreufes nuits  
 Il n'eſt clarté que de la Lune.

Il n'eſt ny trop laid ny trop beau,  
 Hier ie regarday fa face  
 Dedans la fontaine qui paſſe  
 Contre le pié de cet ormeau.

Il eſt riche aſſez pour vous deux,  
 Et ſi n'a bien qu'il ne vous donne,  
 Aimez-le feulement, mignonne,  
 Mon Dieu, il ſera trop heureux!

Il a ia trois cochons de lait,  
 Qui ſont ſous le ventre à leur mère,  
 Et trois brebis avec le père  
 Qui nourriſſent vn aignelet.

Touſiours il a dans fa logette  
 Du formage gras à foison,  
 Et du lait en toute faſion  
 Avec la chaſtaigne mollette.

Il ſçait le train du paſturage,  
 Et ſçait la terre enſemencer,  
 Et ſi ſçait auſſi bien danſer  
 Que iouuenceau de ce village.

Il vous aime plus que fon cœur,  
 Que tenez en priſon cruelle :  
 Ne luy foyez donc plus rebelle,  
 Et le prenez pour ſeruiteur.

De l'autre costé se represente en plate peinture le superbe appareil d'vn mariage, les danses, les festins, les magnificences, masques, mommeries, entreprises, courses, bastimens, salles, chiffres, deuises, comedies, tentes, iardinages, fueillees, friscades : & pour vous faire entendre le suget, ie vous descriray feulement vne broderie qui se voit sur la robe de l'espousee. C'est vn Apollon ieune, beau, avec sa grande perruque iaune comme fil d'or flottant sur ses espaulles, ceinte d'vne couronne de laurier, vn surplis delié & replié, deuallant iusques à mi-iambe, la lyre en la main, autour de luy les Graces & mille petits Amours, inuitant les Nympthes de la Seine & de la Meuse à chanter ee mariage : & commence ainsi.

EPITHALAME  
DE MONSEIGNEVR LE DVC DE LORRAINE,  
ET DE MADAME CLAVDE,  
FILLE DV TRES-CHRESTIEN ROY HENRY II. (1)

**N**YMPHES qui vos tresses blondes  
Mignotez dessus les bors,  
Des claires & belles ondes  
De la Seine aux plis retors,  
Si quelque flamme amoureuse  
Vous eschauffe sous les eaux,  
Chantez les chastes flambeaux  
De ceste Nuit bien-heureuse.

1. Charles III de Lorraine, dit le Grand, fils de François de Lorraine, duc de Guise, né à Nancy en 1543, marié à Paris en 1568, à Claude de France, septième enfant de Henri II et de

Nymphes, qui dessus la pree  
 Ballez aux rais de la nuit  
 D'vne danse mesuree  
 Au doux murmure qui suit  
 De Meuse les longues traces,  
 Venez bien-heurer ce iour  
 Et ce foir, en qui l'Amour  
 Fait luire toutes ses graces.

Accouple tes colombelles,  
 Gente Venus, à ton char,  
 Dont les deux rouës iumelles,  
 Le limon, & le branquar  
 Sont d'or, les cloux, & les boucles  
 D'vn bel yuoire Indien,  
 Et de roses le lien  
 Qui tient la bride & les couples.

Branle ton aile emaillee  
 D'escailles d'vn fin azur,  
 Amour, & pren ta volee  
 Auec leunesse ta fœur :  
 Puis à gaillardes secoufses  
 Allume d'vn petit vent  
 Le feu qui se va couuant  
 Dedans le fond de tes trouffes.

Et toy, qui la fleur premiere  
 De la vierge à l'œil honteux,  
 Rausis du fein de la mere,  
 Pour la mettre entre les feux

Catherine de Médicis ; née à Fontainebleau en 1547, morte en 1575.

(Imprimé pour la première fois à Paris, in-4, André Wechel, 1569.)

D'vne ieunesse inhumaine,  
 Hymen, chante-moy des vers,  
 Ayant les cheueux couuerts  
 D'vne franche marioleine.

Serre ta robe ondoyante  
 D'vn long repli blanchissant,  
 Et d'vne agraffe mordante  
 Ton brodequin iaunissant :  
 Vien, que plus ne te retienne  
 Le sommet Parnassien,  
 Ny le rocher Thespien,  
 Ny la grotte Aonienne.

Et toy Ciel, que l'on respande  
 Par l'air vn fleuee d'odeurs,  
 Vne moisson de lauande,  
 De lis, de roses, de fleurs,  
 Tant que la Terre enyuree  
 Du Nectar de ces presens  
 Toufiours grosse d'vn Printems,  
 Face vne faison doree.

Car la belle & douce flamme  
 De Vesper, qui brille aux cieux,  
 Ce beau foir deux coeurs enflamme  
 Du mesme feu que les Dieux  
 Allument dans leur poitrine :  
 Et du mesme, qui coula  
 Des yeux d'Adon, & brusla  
 Le tendre coeur de Cyprine.

Nymphes des eaux citoyennes,  
 Nymphettes aux beaux talons,  
 Aux gorges musiciennes

Dansez deffus vos fablons,  
 Pour honorer la iournee  
 Que ce beau Prince Lorrain  
 Eschauffera dans son fein  
 Vne beauté si bien née.

## CHANT DES NYMPHES

DE LA MEVSE.

Quand le Soleil se reueille  
 Dorant le Ciel d'vn beau iour,  
 Ou quand au soir il sommeille  
 Vers son humide feiour,  
 Eilladant la terre basse  
 Des rayons de son flambeau,  
 Il ne voit rien de si beau,  
 Que mon Prince ne surpasse.

HYMEN HYMEN HYMENE,  
 HYMEN HYMEN HYMENE.

C'est luy, qui ma course humide  
 Pousse en la corne du Rhin,  
 C'est luy qui lâche & qui bride  
 Mon cours au flot argentin :  
 Par luy de gloire i'abonde,  
 C'est luy qui braue me fait,  
 Par luy mon peuple muet  
 Court librement dessous l'onde.

HYMEN (1).

1. HYMEN, rappel des deux vers intercalaires

Hymen hymen hymenee,

Hymen hymen hymenee.

Refrain qui dans l'épithalamie se reproduisait après chaque strophe.

C'est luy qui dés son enfance  
 Chargea sa petite main  
 Du pesant faix de la lance  
 Aupres du fleue Germain,  
 Trouuant le fort tant prospere,  
 Que sous la chaude fureur  
 De Mars, receut en faueur  
 Vn Iupiter pour son pere.

HYMEN.

Vn Iupiter, que la France  
 Doit cherir comme ses yeux,  
 Luy, sa race, & la puissance  
 De son bras victorieux :  
 Tant ceste bonté royale,  
 Bonne, s'estend dessus nous,  
 Que la terre en ses deux bouts.  
 N'en voit d'autre qui l'égale.

HYMEN.

Comme la poincte orgueilleuse  
 Des rochers hautement grands,  
 De la rive poissonneuse  
 Surpasse les petits flancs :  
 Ou comme la cheueleure  
 D vn cyprés, ou d vn sapin,  
 Surpasse du bois voisin  
 La courbe & basse rameure.

HYMEN.

Ainsi la braue hautesse  
 Du Prince qui m'est si doux,  
 La beauté, la gentillesse,  
 S'eleuent par dessus tous  
 Du Prince que tant i'honore,

Que i'aime, & duquel encor  
Le menton d'vn crespe d'or  
A peine à peine se dore.

HYMEN.

## CHANT DES NYMPHES

DE LA SEINE.

Comme la corne argentine  
De la Lune en son croissant,  
Belle & disposte chemine  
Sous le voile brunissant  
Parmi la gemmeuse preffe  
Des autres feux qu'elle fuit :  
Ainsi la grace reluit  
Des beautez de ma Princesse.

HYMEN.

Ce ne sont que fleurs écloses  
Sur son ieune & tendre fein,  
Ses léures ne sont que roses,  
Qu'yuoire fa blanche main,  
Ses dents petites perlettes,  
Ses yeux deux astres iumeaux  
Où mille & mille amoureaux  
Trempent de miel leurs sagettes.

HYMEN.

C'est vne douceur benine  
Son ris , & sa bouche aussi,  
C'est vne voûte ebenine  
Le croissant de son sourci :  
Elle retient de son pere  
Le port & la maiesté,

Les vertus & la bonté  
Et les graces de sa mere.

HYMEN.

Et comme la branche tendre,  
Qui prend racine du bas  
Du Laurier, se veut estendre  
Et croistre ses petits bras,  
Et rien que le ciel n'aspire,  
Monstrant son fein verdo�ant,  
Et son beau corps ondoyant  
Aux doux soupirs de Zephyre.

HYMEN.

Ou comme la grace belle  
Dvn bouton à demi-clos  
Monstre sa robe nouuelle,  
Et son pourpre au fond enclos,  
Ne luy restant que l'attente  
Des rayons dvn beau Soleil,  
Pour espandre le vermeil  
De sa beauté rougissante.

HYMEN.

Tout ainsi vient en croissance  
Ceste vierge, qui de soy  
La porte assez d'asseurance  
Qu'elle est fille dvn grand Roy :  
Sans plus reste vne rosee,  
Ou quelque douce chaleur,  
Pour faire espanir la fleur  
De sa ieunesse espousee.

HYMEN.

**LES NYMPHES  
DE LA MEVSE.**

Le voy le Soleil qui lance  
Desia ses rais dans les eaux,  
Le voy la nuit qui s'auance  
D'allumer ses clairs flambeaux :  
Le la voy qu'elle s'apprefte  
De faire luire le feu  
De Vesper, qui peu à peu  
Ia nous descouure sa teste.

HYMEN.

**LES NYMPHES  
DE LA SEINE.**

Le voy desia la nuit sombre  
Qui sur la terre s'espand,  
Le voy l'espais de son ombre  
Qui ia par l'air se respand :  
Vien donc, l'heure est opportune,  
O nuit, & si tu reçois  
Les doux accens de ma voix,  
Monstre-nous ta face brune.

HYMEN.

Or fus, la nuit est ia close,  
L'auant-courriere est au ciel,  
Sur ceste bouche déclosé  
Il vous faut cueillir le miel :  
Il vous faut doucement ioindre  
A ce tetin nouuelet,  
Comme vn bouton verdelet  
Qui ne fait ores que poindre.

HYMEN.

Comme la branche tortisse  
 De la vigne aux verds rameaux,  
 Se pend, se colle, & se plisse  
 Aux bras des ieunes ormeaux :  
 Ou comme, alors que fleuronne  
 La Terre aux rais d'vn beau iour,  
 Les pigeons se font l'amour  
 De leur bouchette mignonne.

HYMEN.

Ainsi l'Etoile qui guide  
 Les petits Amours dorez,  
 Auec Hymen qui preside  
 A ces festins honorez,  
 Vous appelle & vous conuie  
 Tous deux au col vous faisir,  
 Pour fauouurer le plaisir  
 Le plus doux de nostre vie.

HYMEN.

Sus donc auant, que l'on forte,  
 Pages, ostez la clarté :  
 Nymphes, qu'on ferre la porte,  
 Or fus c'est assez chanté.  
 Prenez la ceinture belle  
 Que vous portez sur le flanc,  
 Et ferrez l'yuoire blanc  
 De ceste espouse nouuelle.

HYMEN.

Vostre ceinture, où les Graces  
 Sont empreintes à l'entour,  
 Et les plaisantes fallaces  
 Du cruel enfant Amour :  
 Vostre ceinture, où sont mises

Les amores & les traits,  
Et les amoureux attraits  
De cent & cent mignardises.

HYMEN.

La boucle est d'or, estoee  
De fleches & d'vn carquois,  
Et l'entour est d'vn trofee  
Lacé de deux arcs Turquois :  
Les bouts sont faits d'une pointe,  
Qui porte vn nouveau croissant,  
D'vn lierre verdissant  
Autour de ses flancs estreinte.

HYMEN.

A tant les Nymphes sacrees,  
Les Nymphettes aux yeux verds,  
De leurs bouchettes sucrees  
Au liet chanterent ces vers :  
Prenant la boucle fatale  
De leur belle & blanche main,  
La bouclerent sous le sein  
De ceste Nymphe royale.

HYMEN.

Couple d'amans amiable,  
Que puissiez-vous sans ennuis  
D'une amitié perdurable  
Passer les iours & les nuits,  
Sans que iamais ny l'Enuie,  
Ny le Soin, ny le Courroux,  
Rouille les yeux dessus vous,  
Pour tourmenter vostre vie.

HYMEN.

Dieux, faites que de leur race  
 Puise naistre vn enfant beau,  
 Au front qui porte la grace  
 Du pere dés le berceau,  
 Et qui de beauté ressemble  
 A la mere, & de pouuoir  
 A ce Roy qui s'est fait voir  
 Egal à vous tous ensemble.

## HYMEN.

Voyla à peu pres vne partie de la tapisserie de ceste chambre que ie vous ay bien voulu descrire, d'autant qu'elle est rare & fort exquise. Ceste chambre est pleine de petits oiseaux, non pas peints ou contrefaits, mais viuans & branlans l'aile. On voit les vns becqueter vne touffe de guis verdoyat, semé de petits grains, comme de petites perlettes : les autres des chardons herissez, les autres volerter par dedans les barreaux de la voliere qui regarde sur la terrace : les autres emporter soigneusement de leur petit bec crochu les cheueux perdus & tombez du chef de ces bergeres, pour bastir & faconner leurs nids, où ils ponnent & couuet leurs œufs, & nourrissent leurs petits. Et croy que c'est là qu'Amour couue ses Amoureaux changez & transformez en ces petits oisillons, compagnons du labeur de ces bergeres, & fideles secretaires de leurs plus secrettes pensees. Entre autres ie vey vn Serin tellement appriuoisé, qu'il venoit dérober les petites miettes de pain broyees & froissees entre les doigts mignards de l'vne de ces filles, pour porter la bechee à ses petits, pepians & ouurans le bec marqueté, & frangé d'vne trace iaunissante sur les bords, comme d'un petit ourlet de satin iaune, ou d'un petit

passement peint de saffran : les autres font leur retraite ordinaire dedans le sein de ceste compagnie , aussi priuément comme dedans leurs aires, puis tremoussant leurs ailes bigarrees autour de leurs gorges se pendillent sur le poil qui se herisse sur leur col, becquetant le bout de leurs aiguilles diligent es, comme si c'estoit vn petit ver. Entre autres ie vey vne Calandre qui semble estre à gages pour mettre en train ces petits oiseaux à chanter leur ramage, les côte-faisant lvn apres l'autre, comme si elle estoit la mere à tous. Or en ceste chambre, mais plustost printemps perpetuel, la paresse engourdie, ny l'oisiueté n'y habitent iamais : Car ces bergeres y trauailient sans cesse, l'vne apres le labeur industrieux de quelque gétil ouurage de broderie, l'autre apres vn lassis de fil retors, ou de fil de soye de couleur, à grosses mailles & mailles menues, & croy pour seruir de rets & de pantiere à surprendre & empêtrer les yeux ou le cœur de quelque lagoureux berger: l'autre à filer la destinee de son amant désesperé, tournant de ses doigts mignards le fuzeau, vuidant & deuidant son fil de bonne grace. Entre autres y en auoit vne qui faisoit vn bouquet de mariolaine, de roses, de giroflee, de serpolet, & de pouliot, & me souuiet que l'ayant donné à vn certain berger, il la remercia en ceste façon parlant de ce bouquet.

**I**x l'ay tousiours bien dit, qu'Amour baissant les æles  
S'estoit mis à couvert sous quelque belle fleur  
De ce bouquet mignon, pour eschauffer le cœur  
De quelque langoureux de ses flammes cruelles.

**C**ar en voulant tirer de ses roses nouvelles  
Pour refraichir mes sens, quelque gentille odeur,  
l'ay tiré malheureux vne si viue ardeur,  
Que ie la sens couler iusques dans mes moüelles.

Cent fois pour esprouuer ce miracle nouueau,  
L'ay mis au vent, à l'air, & plongé dedans l'eau,  
Pour esteindre le feu qui le faisoit esprendre :

Mais l'eau, le vent, & l'air, se mélant par les fleurs,  
Eschangez en soupirs, peines, pensers, & pleurs,  
Ont mis peines, pensers, fleurs & soupirs en cendre.

Le vous affeure que celle-là monstroit bien à son visage, à son parler, & à ses façons gentilles, qu'elle estoit de quelque grand lieu, & quant à ses beautez, hâ Muses filles de Iupiter, qui fauorisez les saintes emprises de ceux qui par leur pinceau immortel portent tesmoignage à la postérité des beautez, autrement perissables & enseuelies sous silence perpetuel, faites-moy, Muses, ceste grace, que ie les puisse grosslement ébaucher, à fin qu'apres ces premiers traits, quelque meilleur peintre que moy vienne à leur donner la dernière main, & les rehauffer des couleurs qui luy font deües : seulement ie diray que les tresses de ses cheueux à couleur de châtaigne, retrouffez & cordonnez autour de son visage, ce sont les retraites où Amour dresse les embusches & les surprises contre les cœurs de ceux qui s'amusent à les contempler : & le vray magazin où il se fournit de liens & de cordage, pour equiper son nauire, à fin de les ietter en haute mer. Il me souuiét qu'un berger de bonne grace, & de bonne race, en deuint chastement & tellement amoureux, qu'il en perdoit tout sentiment : dormant ou veillant, absent ou present, il ne songeoit qu'en elle, brief tous ses pensers ne tendoyent qu'à ce but : ie vous diray quelques Sonnets qu'il me donna sur ce fuget, parlant à ses pensers.

**H**a pensers trop pensez, donnez quelque repos  
 Quelque trefue à mon ame, & d'esperâces vaines  
 Fauorisez aumoins mes emprises hautaines,  
 Et me faites changer quelquefois de propos!

Vous fucez à longs traits la moëlle de mes os,  
 Vous me fechez les nerfs, le poumon & les veines,  
 Vous m'alterez le sang, & d'vn monde de peines  
 Fertile renaissant, vous me chargez le dos.

Si ie suis à cheual vous vous iettez en croupe,  
 Si ie vogue sur mer vous estes sur la poupe,  
 Si ie vay par les champs vous talonnez mes pas.

**H**a pensers trop pensez, si vous n'auez enuie  
 De me laisser gouster les douceurs de la vie,  
 Auancez ie vous pry l'heure de mon trespas!

**C**ENT fois le iour ie rebaise la main,  
 Follatremet qui dedans l'eau glissante  
 Toucha de pres ta cuisse blanchissante,  
 Ton pied mignard, ta gréue & ton beau sein.

Cent & cent fois ie pry Dieu, mais en vain,  
 Et les saints feux de la nuit brunissante,  
 Me faire voir ta tresse blondissante,  
 Tes yeux, ta bouche, & ton visage plein.

Si i'ay cet heur de les reuoir encore  
 Le chanteray les beautez que i'adore,  
 Et les honneurs d'vn si braue fuget :

Mais les voyant ma veuē est éblouye,  
 Le pers le sens, la raison & l'ouye  
 Par les rayons d'vn si gentil obiet.

**O**r ie me suis affranchy de prison,  
Où me tenoit cruellement en serre  
L'enfant Amour, ie vay libre sur terre  
Sauué des flots, & repris ma raison :

I'ay de mes yeux estrangé la poison  
Glissant au cœur qui le tue & l'enferre,  
I'ay trouué paix, & repoussé la guerre,  
Et sous la cendre étoufé le tison :

Reste vne humeur bouillante dans mes veines,  
Qui fait renaistre en moy nouvelles peines,  
Opiniastre, & reuerdir mes maux,

Ainsi qu'on void vne souche esbranchee  
A fleur de terre, & ia presque sechee  
Armer ses flancs de reiettons nouueaux.

**I**e ne voy rien qui ne me refigure  
Ce front, cet œil, ce cheueu iaunissant,  
Et ce tetin en bouton finissant,  
Bouton de rose encor en sa verdure.

Son beau sourcil est la iuste vouture  
D'vn arc Turquois, & le rayon issant  
Du poinct du iour est son œil languissant,  
Son sein, le sein qui surpassé nature.

Quand i'oy le bruit des argentins ruisseaux,  
Le pense ouir mille discours nouueaux,  
Qu'Amour compose en sa bouche de bafme.

Si c'est le vent, il me fait souuenir  
De la douceur d'vn amoureux soupir,  
En soupirant qui me vient piller l'ame.

**H**a déplaisans plaisirs, hâ trop aigres douceurs,  
Aigres douceurs vraymēt qui les cœurs époisonnent,  
Trop déplaisans plaisirs rigoureux qui ne donnent  
Pour tout contentement, qu'vn monde de malheurs!

La cause c'est Amour, qui sous feintes faueurs  
Ouure les libertez qui serfs nous emprisonnent,  
Nous deliure entre amis qui traistres nous raaçonnent,  
Pour nous faire sentir ses cruelles rigueurs.

Tout ainsi que l'on voit les Pardes affamees,  
A la suave douceur des odeurs parfumees  
Qui sortent de leur peau, attirer apres soy

Les animaux deceus, pour en faire leur proye :  
Tout ainsi ce cruel affamé me defuoye  
Par ne sçay quels appas, pour se paistre de moy.

**P**ovr tout iamais ie quitte l'esperance  
Qui me paiffoit d'vn amoureux desir,  
Pour tout iamais ie quitte le plaisir  
Que i'espérois auoir pour recompense.

Plus ne me plaist vne vaine apparence,  
Plus ie ne puis vne amitié choisir,  
Que celle-là, seule qui peut faisir  
Les Dieux au ciel, tant elle a de puissance.

I'aime trop mieux souffrir cent cruautez,  
Et de ses yeux voir les rares beautez,  
Que de ioüir de quelque autre rebelle.

Car plus me plaist de mourir malheureux  
Sous fa rigueur, que viure bien-heureux  
Sous la douceur d'vne autre moins cruelle.

## VŒV A L'AMOVR.

**L**es fruits versez du giron de l'Autonne,  
 Pour l'entretien de l'homme en ces bas lieux,  
 Sont consacrez deuotement aux Dieux  
 Pour leur partage, auant qu'on les moissonne :

Le laboureur leur pend vne couronne  
 D'espiz crestez : l'autre, deuotieux,  
 De raisins noirs vn long tortis pampreux  
 Tresse à l'entour des flancs d'vne colonne.

Et moy, Amour, i'appendray les fruits meurs  
 De mon printemps, les plus belles chaleurs,  
 Aux piés sacrez de ton image sainte.

Pren-les, Amour, ne refuse mon vœu,  
 Ils font à toy, ils viennent de ton creu,  
 Sans plus ils font arrosez de ma plainte.

**T**v demandes, BAIF, qui est ce Souuenir,  
 Ce tant doux Souuenir qui cause mon martyre,  
 Pour lequel, amoureux, nuit & iour ie soupire,  
 Et qui fans souuenir me fait fol deuenir.

BAIF, ie te supply te vouloir contenir  
 De plus le demander, d'autant que ie desire  
 Ton repos & le mien, contente-toy d'en rire,  
 Sage de mon malheur pour le temps aduenir.

Car si le cognoissois, i'ay bien ceste assurance  
 Que ce mien souuenir feroit la souuenance,  
 Possible à ton grand mal, de ta vieille langueur.

Doncques contente-toy, & plus ne m'importune,  
 A fin que la douleur entre nous deux commune,  
 Ne te face recheoir en ton premier malheur.

**H**A bien-heureux dormeur, dont la paupiere close  
A deux boucles d'airain fait vn somme eternel  
Sur le mont de Latmie, attendant que du ciel  
La Deesse à l'œil brun doucement se dispose,

Secrete pour tirer dessus ta léure close,  
Veufue de sentiment, vn baisser perennel,  
Sans estre mal traitté sous le bras criminel  
D'Amour, qui nuit & iour mille maux me propose.

En dormant tu reçois l'air doux de ses soupirs,  
En dormant tu reçois mille & mille plaisirs,  
Sans trauailler en vain tes passions esteindre.

Ie vy, ie sens, ie fers, ie me plains & ie voy,  
Mais las ie ne voy rien qui cause espoir en moy  
De viure, de sentir, ny seruant de me plaindre.

### L'autre commençoit ainsi.

**Q**ui n'a veu quelquefois à la chaleur ardante  
Les mouchettes à miel laisser leurs pauillons,  
Et bruyantes par l'air à poinctes d'aiguillons  
Se choquer, se mesler d'vne fureur piquante :

L'Arondelle au trauers de famine beante,  
Et d'ailes & de bec rompre leurs bataillons,  
Puis les donner en proye aux legers tourbillons,  
Apres ceste gorgee en la troupe ondoyante :

Vienne voir mes pensers, mes soupirs & mon cœur,  
Mes yeux & ma raison tombez en cet erreur,  
Pesle-mesle exerçans vne guerre cruelle :

Quand Amour affamé pour se paistre y suruient,  
Frappant à coups de traits, tant que vainqueur deuient,  
Ainsi qu'à coups de bec la legere Arondelle.

De son front, qui n'a veu sous vn air doux & serain la belle face de Diane, errante par les carrières du ciel, qu'il le regarde seulement, qu'il regarde vne table d'yuoire, ou d'albastre bien poly, où les Graces à l'enuy ont mis & graué leurs chiffres & deuises, pour marque memorable, qu'elle doit vne fois paroistre l'vne des mieux nees & plus accomplies creatures, qui se voyent en ce mode vniuersel. Ses yeux resembloient deux astres ou deux flambeaux du ciel, les rayons desquels vont esblouyssant tout homme qui s'en approche. Le berger discourant auecques moy, me fit cet honneur que de me descourir ses passions, & parlant des yeux de sa maistresse disoit ainsi : Hâ trop beaux & trop clair-voyans yeux, feure demeure & vray feiour de ce petit affronteur Amour, la forge & l'affinoir où il forge, trempe & acere ses sagettes : yeux qui donnez le vent & l'air aux ailes amoureuses de mes pensees, les leuant de terre, pour les tirer à la contemplation des choses celestes, & admirer ses vertus : & si la peur ou l'affection ne moderoit quelque peu l'ardeur qui me consomme, ou ne glaçoit mon sang alteré & épars dedans mes veines , ie mourrois de mort soudaine, toutesfois douce & defree, pour l'enuie que i'ay de mettre fin à mes peines lâgoureuses. Et quoy ? ouurant ses yeux largement fendus, & grossissans à fleur de teste, il me semble qu'elle promette quelque beau iour. Comme le Soleil apres vn noir & fascheux orage vient à rompre de ses rayons la brune espaisseur de la nuë : ainsi vn seul trait de ses yeux languissans, rend serain & esclaircit la cruelle tempeste, que fa façon rude & farouche fait naistre & fourdre dedâs mon cœur. Il me recita de mesme haleine vn Sonnet qu'il auoit faict sur ces beaux yeux, & commençoit.

**Y**EVX, non pas yeux, mais celestes flambeaux,  
**S**eurs gardiens & guides de mon ame,  
**Q**ui déguisez la plus heureuse trame  
**D**e mes beaux iours en cent tourmens nouueaux.

**Y**eux que ie voy, soit que les astres beaux  
**D**orent le ciel, soit que la sainte flame  
**D**u beau Soleil sa perruque renflame,  
**S**oit qu'il se plonge au soir au fond des eaux.

**D**oncques, beaux Yeux, si vous avez enuie  
**D**e furuenir au secours de ma vie,  
**I**lettez sur moy quelque trait d'amitié :

**O**u me trouuez dedans vous quelque place  
**P**our me guider au sentier de sa grace,  
**O**u me niez du tout vostre pitié.

Ses iouës estoient entre-mesflees d vn teint blanc & vermeil, semblables à vn feston de roses trempé dedans du laict, où les gracieux sous-ris, les douceurs, les faueurs, & les Graces auoyént creusé deux petites fossettes, arrondies & esgallement mises. Or ayant ce bon-heur que de la voir, i'eus redoublement d'aduenture : car ce Berger qui en estoit passionné, ne me cela rien de son affection, me monstrat quelques Sonnets de sa façon, & les chanta sur le Luth fort gentiment. Le premier commençoit ainsi.

**A**MOVR estant lassé de trainer par les cieux  
**S**on arc, son feu, ses traits, & son aile courriere,  
**S**on carquois, son bandeaup, promptement delibere  
**D**e donner à son dos quelque repos heureux.

Il voûte en deux sourcils son arc dessus vos yeux,  
 Il rend à vostre cœur sa flamme prisonniere,  
 Au rayon de vos yeux sa sagette meurdriere,  
 Ses ailes il les pend à vos crespez cheueux.

Il cache son carquois sous l'enfleure iumelle  
 De ce marbre abouty d'vne fraize nouuelle,  
 De son voile courant vostre visage beau :

Ainsi s'est desfarmé, & en vous ont pour place  
 L'arc, les feux & les traits, l'aile, trouss & bandeau,  
 Le sourcil, le cœur, l'œil, le poil, le sein, la face.

**V**n desir trop ardant d'vn vol libre & hautain  
 Jusques dedans le ciel me porte sur ses ailes,  
 Mais approchant trop pres des flammes immortelles,  
 Il brusle son plumage & trebûche soudain.

Son vol pourtant ne cesse, ains trouue vn nouveau train,  
 Et ratache à son dos plumes toutes nouvelles :  
 Il reuole, il retombe, ainsi font éternelles  
 Les peines que ie sens & que ie souffre en vain.

Car volant mon desir, ma peine ne s'enuolle,  
 Et tombant il ne tombe, ains plus ferme se colle  
 Et s'attache à mes nerfs : & d'autant que ce feu

Qui brusle son plumage, est plus celeste encore  
 Que celuy d'ici bas, coup à coup me deuore,  
 Et me bruslant tousiours ie languis peu à peu.

Ce pauure Berger estoit tellement passionné ,  
 qu'à peine me pouuoit reciter ces beaux vers ,  
 s'estimant heureux de m'auoir rencontré pour  
 descharger son cœur, & moy pareillement d'en-

tendre les discours d'un si gentil esprit : il disoit à tous propos : O terrace, prez, monts, iardins & bois, fideles secretaires & feurs tesmoins de mes flammes, combien de fois auez-vous receu mes soupirs trenchans dedans vostre branchage espais, appellant la Mort, ou l'Amour, à mon secours ? Hâ condition fascheuse, & trop estrange aduenture ! le demeurer me martyre, & le fuir me passionne : l'esperance me guide, & le desefpoir destrousse mes entrepris : la presence me desespere, & l'absence me fait esperer : ma petitesse m'eleue, & sa hautesse amoindrist mon affection : le malheur qui plus me presse, est celuy duquel ie desire plus l'accroissemēt, ce qui plus me plaist, est ce qui plus me cause de desplaisir :

**E**t bref c'est vne chose estrange  
Qu'il semble qu'un contraire eschange  
De plaisir ou de passion,  
Nous punisse par le contraire  
Du bon-heur qui nous vient attraire  
A suivre nostre affection.

Il semble que nostre poursuite  
Ne soit seulement qu'une fuite  
Du bien que plus nous pourfuiuons :  
Ce qu'aimons plus, plus nous trauaille  
Pour nous remettre à la tenaille  
De cela que plus nous fuyons.

Comme celuy qui se propose  
De n'auoir iamais autre chose  
Dedans la bouche que l'honneur,  
Rien qu'entreprises glorieuses,  
Plus souuent s'escourent venteuses,  
S'honorant de son deshonneur.

Mais las! trop importun souuenir, pourquoy  
me tires-tu hors du sentier pour me faire four-  
uoyer, & confesser ce que plus ie veux taire? &  
descouvrir ce que plus ay volonté de celer?  
permets aumoins que ie soupire où le desir me  
poind, ou me laisse mourir : car affeure-toy

**Q**v'APPROCHANT ses beautez ie ne voy qu'vne peur,  
Qui soudain vient faisir mon ame languissante :  
D'autre costé ie sens vne frayeur glissante  
Dvn fascheux desespoir qui me tient en erreur.

L'Esperance à son tour m'enyure de douceur,  
Et me faisant aimer le mal qui me tourmente,  
A son dos est la Mort qui le trait me presente :  
Mais voulant mettre fin par elle à mon malheur,

La Peur me rend vaillant, du Desespoir i'espere,  
Et le feul Esperer fait que ie desespere :  
La Mort me donne vie, & suis en cet effort

Vaincu, desesperé, esperant, & sans vie :  
A telles passions ont mon ame affeure  
La Peur, le Desespoir, l'Esperance & la Mort.

Puis soupirant disoit : Mon amy, puis que i'ay  
commencé à vous discourir des beautez de ma  
maistresse, ie vous diray

**Q**v'AMOVR voulant forger, dorer, tremper, & ceindre  
Les sagettes de feu, quand il est enuieux  
De donner vn beau coup dvn trait qui vole mieux,  
Et qui dessus vn cœur puisse mieux mordre & poindre :

Il tire de son cœur le fer pour le contraindre,  
Et le battre au marteau, l'or fin de ses cheueux,

Pour le bien affiner, le trempe dans ses yeux,  
Et prend pour l'amorcer de ses graces la moindre.

Il estime ce trait plus cruel que les siens,  
Ores qu'ils soyent forgez des marteaux Lemniens.  
A mon dam ie le sçay : car à la seule trace

De ce trait rigoureux en moy i'ay recogneu  
Du cœur & des cheueux, des yeux & de la grace,  
La puissance du fer, l'or, la trempe, & le feu.

Plus ie vous diray que le laict caillotté sur la ionchee, n'a le teint si frais ne si douillet que sa gorge : elle est longuette, grassette, & marquee de deux petits plis sous le menton : elle est si blâche, que rien ne le peut estre plus, & semble qu'Amour l'ait choisie, pour luy seruir de colonne pour pendre les despouilles qu'il va butinant sur les hommes. Ceste gorge finist en vn fein large, blanchissant, sans monstrer ny muscle, ny iointure, ny apparence d'os. Ce beau fein, siege de la Chasteté, se renfle en deux petites montagnettes, tailles à demi-bosse, abouties d'une petite fraizette rougissante au milieu, tirât & repoussant mille soupirs mignards d'une iuste cadence, ainsi qu'on voit les petits flots sur la gréue de la mer, se renfler & s'estendre sous la contrainte d'un petit vent mollet. La taille belle, la façon gentille, de bonne grace, bien nourrie, bien apprise, de bonne nature, & de bonne maison : Et loue Dieu (disoit-il en soupirant) de mon malheur, pour n'auoir descouvert autres beautez que celles que chacun voit : car si ce qui paroist me rend malheureux, combien ce threfor recelé pourroit redoubler de souhaits, & multiplier de nouuelles affections en ma pauure

ame? ame qui ne fert que de curee perpetuelle  
à mes amoureux ennuis, acharnez dessus elle  
& alterez de son humeur, comme le gourmand  
Autour des entrailles renaissantes du miserable  
Promethee. Mais, Amour, tu me fais esgarer  
du sentier entrepris, pour me precipiter au mal-  
heur qui plus me plaist. C'est toy qui es l'argousin  
de la galere, où ie traime la cadene comme vn  
forçat : c'est toy qui m'as dreslé le piege pour  
me faire entre-tailler, puis à teste baissee trebû-  
cher en ton erreur : c'est toy qui troubles mon  
sang, qui charmes & abus'es mes yeux, faisât par  
là esgarer ma raison de pensers en pensers, pour  
vne qui n'a, & ne sçauoit auoir cognoscience  
du martyre que i'endure pour ses beautez. Ayât  
fini ces discours il tira vn papier de son sein, &  
me disant : Tenez, voyla le portrait de ma maistresse,  
que i'ay fait & tracé au pinceau, il n'y a  
que les premiers traits, mais tel qu'il est ie vous  
prie le regarder pour l'amour d'elle & de moy.  
C'estoit véritablement le portrait de sa maistresse  
assez legerement elabouré. Ie le vous liray. Il  
parle au peintre, & commence ainsi.

### LE PORTRAIT DE SA MAISTRESSE.

 vs donc Peintre, sus donc auant  
Peintre gentil, Peintre sçauant,  
A ce tableau que l'on me trace  
Au vif, le portrait & la grace  
De ma maistresse que ie voy  
Maintenant absente de moy,  
Mais comme i'ay la souuenance  
De ses beautez en son absence.

Fay-luy les cheueux houpelus,  
 Frisez, retors, blonds, crespelus,  
 Que simlement on entreuoye  
 Sans coeffe vn beau cordon de soye  
 De ses couleurs, pour voir partis  
 En gréue leurs anneaux tortis.

Ou bien si tu les veux espandre,  
 Laisse-les mollement descendre  
 Flotans en ondes librement  
 Sur son tetin mignonnement :  
 Mi-cachant la maiesté braue,  
 La douceur & la honte graue  
 De son front, ainsi que tu vois  
 De nuit par l'espaisseur d'vn bois,  
 Ou par le reply d'vne nûe  
 Rayonner la Lune cornue :  
 Ou sous le pampre verdissant  
 Rougir le raisin pourprissant,  
 Et prendre couleur sous l'ombrage  
 De son frais & pampreux fueillage.  
 Et si ton art permet encor,  
 Fay, Peintre, que le crespe d'or  
 Qui ses beaux cheueux represente  
 En ce tableau, souefuement sente  
 La mesme odeur que font les siens,  
 Lors qu'en embûche tu t'y tiens,  
 Amour, pour vuider de ta trouffe  
 Mille morts tout d'vne fecouffe.

Apres, fay-luy le front poli,  
 Large, plein, sans ride, & sans pli :  
 Et qu'en polisseur responde  
 Au crystal reglacé de l'onde,  
 Dont l'hyuer aux cheueux rebours  
 A bridé la bouche & le cours.

Mais sur tout garde-moy la grace

Du fourcil, laissant bonne espace  
 Entre deux, sans les assembler,  
 Et qu'on les face ressembler,  
 Et si bien courber leur vouture,  
 Qu'ils trompent l'œil & la nature.  
 Car ie vueil qu'il semble vrayment  
 Qu'vn filet rare proprement  
 Y soit collé, dont l'apparence  
 Me porte signe d'asseurance,  
 Telle qu'Iris ceignant les cieux  
 La porte entre nous & les Dieux.

Mais, mon Dieu, ie ne fçauroy feindre  
 De quel pinceau tu pourras peindre  
 Ses beaux yeux, dont les doux attraits  
 M'ont pris & dardé mille traits :  
 Et si leur grace est bien pourtraite,  
 Et leur force bien contrefaite,  
 Le crain, las! que par ce tableau  
 Encor vn escadron nouveau  
 Qui fort de l'œil qui me maistrise,  
 Sorte pour redoubler ma prise.

L'vn soit benin & gracieux,  
 L'autre felon & furieux :  
 L'vn trempé de la douce amorce  
 De Venus : l'autre de la force  
 Du Dieu guerrier, à fin aussi.  
 Qu'estans tous deux meslez ainsi,  
 Cœillant le doux on espere,  
 Et craignant l'autre, on desespere.

Sans te mouuoir le nez traitis,  
 Troussé, mignard, & non voûtis,  
 Dont le profil & la iointure,  
 Imitent si bien la nature  
 Qu'on ne iuge autrement le trait  
 Etre sinon hors du portrait.

A ceste iouē, auant qu'on trempe  
 Le pinceau, & que l'on detrempe  
 D'autres couleurs, pour animer  
 Ce beau teint qui la fait aimer :  
 Et pour au vif le contrefaire,  
 Sçais-tu, Peintre, qu'il te faut faire?  
 Il te faut mettre avec les lis  
 Des œillets fraischement cueillis,  
 Et meslier le tout ensemble :  
 Ou bien comme la rose tremble  
 Nageant dessus le lait caillé,  
 Tel & pareil soit émaillé  
 Son teint, & sa rougeur encore,  
 Telle que la porte l'Aurore.

Mon Dieu, mon Dieu, ie ne sçay plus  
 Où i'en suis, & quant au surplus,  
 Je voy, Peintre, qu'il me faut taire :  
 Car ta main ne peut contrefaire  
 Le trop diuin enchantement  
 De sa bouche bien proprement :  
 Mais fay-la qu'elle me contente  
 Seulement, pour la douce attente  
 Que i'ay de baisser quelquefois  
 Celle qui me tient sous ses loix.

Pein-la fraischement vermeillette,  
 Fort attrayante, vn peu grossette,  
 Bref, si bien la contrefaisant  
 Qu'elle deuise en se taisant :  
 Et qu'entre ses léures de rose  
 Cache la mignardise enclose,  
 Et le baisser qu'elle donroit  
 Volontiers à qui la priroit.

Hà, Peintre, tu n'as rien encores  
 Acheué, si tu ne colores  
 Au vif ce menton fossélu,

Poli, graffelu, pommelu,  
 Frais, douillet, comme sur la branche  
 Au matin la Congnace franche  
 Rousoye en son coton nouveau  
 Par dessus sa iaunastre peau.

Hà, mon Dieu, quelle beauté rare  
 Je voy, qui le Scythe barbare,  
 Et le plus cruel nourriçon  
 De Tygre, ou de roc enfançon,  
 Flechiroit en la douce peine,  
 Tant elle est doucement humaine!

Mais, Peintre, pour mieux conceuoir  
 Ces beautez, & faire apparoir  
 Les traits hardis de ton ouurage,  
 Il te faut enter ton image,  
 Et la planter dessus vn col,  
 Où toutes les graces d'vn vol  
 Drescent leurs ailes ébranlees  
 En mille doucettes volees,  
 Et qu'à l'enuy facent deuoir  
 Ce rameux albastre émouuoir :  
 Soupirant leurs douces haleines  
 Parmy l'entre-las de ses veines,  
 D'vn doux & mignard tremblement,  
 Comme on voit sous vn petit vent  
 Trembloter l'herbe mi-panchée  
 Du pié passager non touchee :  
 Ou comme d'vn branle inegal,  
 L'aiguille enclose en vn crystal,  
 De pierre d'aimant animee,  
 Court apres l'Ourse enamouree.  
 Puis que ce col soit finissant  
 En vn sein large blanchissant,  
 Où la Chasteté presidante  
 Y soit chastement rougissante

Auec la Honte : mais i'ay peur  
 Que ton art dérobe l'honneur  
 De ces montagnes iumelettes,  
 De ces roses mignardelettes,  
 De cet albastre soupirant,  
 De ce marbre qui va tirant  
 De ses flancs vne haleine douce  
 Qu'en tirant doucement repousse,  
 De sa cuisse, de ses genoux,  
 Comme ie croy, mollement doux,  
 De la plus graffette partie  
 De fa gréue autour arrondie.  
 Car oncqves ie n'eus ce bon-heur  
 De les voir, ny ceste faueur  
 De baisser le voile qui semble  
 S'animer quand son tetin tremble.

Cache donc ces rares beautez,  
 Que dy-ie, las! mais cruautez,  
 Qui tiennent mon ame asseruie,  
 Troublant le repos de ma vie :  
 Cache-les d'vn accoustrement  
 D'vn crespe noir, si iustement  
 Que parmy sa simple vesture  
 Les flots de sa blanche charnure  
 On entre-voye, que les plis  
 Monstrent les membres accomplis  
 En leur rondeur, & façons telle,  
 Que sous la grace naturelle  
 Soit aussi bien la maiesté  
 De son port, comme sa beauté :  
 A fin de parfaite la rendre,  
 Si bien qu'il n'y ait que reprendre.

Il suffit; Peintre, oste la main,  
 Oste, ie la voy tout à plein.  
 Hâ, mon Dieu, ie la voy, c'est elle,

Et possible est que la cruelle  
 Par la peinture que ie voy  
 Parlera doucement à moy.

Le ne fais doute que ceste trop longue châfon vous aura ennuiez, mais si ie l'eusse oubliée, possible vous en eussiez esté mal-contens. Ce Berger n'eust mis fin à ces discours, n'eust esté qu'en nous pourmenât sur la terrasse qui regarde le septentrion, nous apperceuimes vne troupe de Bergeres, chacune portant son ouurage, qui se déroboit dedans vne forest voisine des murailles du chasteau, pour faire l'enceinte d'vne croupe de montagne qui est en ce bois. Ceste route est releuee en façon de terrace, pratiquee en rondeur, couverte d'vne fueillee si espaisse & si touffue, que le Soleil en fa plus ardante chaleur ne sçauroit transpercer. Or ceste forest est celle mesme où Pan ce grād veneur, les Faunes, Satyres, Dryades, Hamadryades, & toutes les deïitez forestieres ont accoustumé de faire leur retraitte. Elle est partie de longues & larges routes, pour plus aisément & avec plus de plaisir, courir le cerf à force, le sanglier & le cheureul. En quelques endroits y a des pauillons quarrez, faits & massonnez exprés pour relayer, ou pour faire l'assemblee : il y a des petits vallōs, au fond desquels coulent des fontaines fraîches & argentines, & petits ruisseaux, pour refraischir les meutes des chiens eschauffez, & le veneur alteré. Or ces Bergeres prindrent leur place à l'ombre d'vn grand orme cheuelu, toutes traualiant apres leur ouurage. Et parce qu'elles sçaouyent fort bien que ce Berger faisoit l'amour à l'vne de leurs compagnes, aussi qu'il y auoit

assez long temps qu'elles ne l'auoyent veu, l'appellent. Luy me prie luy faire compagnie. Il vous laisse à penser si cela lui fut agreable, de l'appeller & le prier, pour aller au lieu où il se defiroit le plus. Apres les auoir baifees & fait la reuerence à toutes l'vne apres l'autre, il leur conte de son voyage. Puis se tournant dist à son laquais qu'il luy baillaist vn papier qu'il luy auoit donné en charge : il prend ce papier, & tire de petits pennaches bien iolis & en donne à toutes ces Bergeres, leur disant la bonne souuenance qu'il auoit eue d'elles, puis leur bailla vn petit escrit où estoient ces petits vers.

**V**OULEZ, pennaches bien-heureux,  
Volez à ces coeurs amoureux,  
Et saluez leur bonne grace :  
Puis baifant doucement leurs mains,  
Faites tant que dedans leurs seins  
Vous puissiez trouuer quelque place.

A fin que si l'Amour vainqueur  
Leur pouuoit eschauffer le cuer  
De mesme feu dont il m'allume,  
Vous puissiez pour les contenter  
Gentillement les éuenter  
Par le doux vent de vostre plume.

Ne pensez ce present nouveau  
Estre fait de plume d'oiseau,  
Amour de ses plumes legeres  
L'a fait pour ne voler iamais,  
Laissant en vos mains desormais  
Toutes ses ailes prisonnieres.

N'ayez donc crainte que l'Amour,  
 Qui ne souloit faire feiour  
 Icy comme oiseau de passage,  
 Soit maintenant en liberté,  
 Puis que vous tenez arresté  
 Le vol leger de son plumage.

Ces Bergeres furent fort contentes de ces petites nouueautez : mais ayant donné place à les presens, l'vne de la troupe Iuy dist : Vous auez tousiours quelques gentillessez pour les Damoyselles, mais ce n'est pas tout, nous sçaueons toutes où tendent vos soupirs : & quant à mon endroit, ie croy fermement qu'en fin Amour vous fera grace, vous faisant iouyr librement de l'heur que vous pretendez. Mais quoy? si faut-il que vous nous appreniez quelque bonne chanson, pendat que nous sommes ici de loisir: vous n'estes iamais desgarny de telle marchandise, nous vous cognoissions assez, puis il nous faut mesnager le temps , vous sçauez l'heure qu'il nous faut retourner. Vrayment, respondit ce Berger, si Dieu m'a departy quelques graces en cela que vous desirez, ie serois de mauuaise nature, ingrat, & mal appris, si aux prieres d'vne si gentille & si honorable compagnie ie refusois de vous le monstrer, pour vous donner contentement en ce que ie puis. Ie vous diray quelques Sonnets, & croy que vous ne doutez du suget. Non, respondirent ces Bergeres, ils feront de l'Amour. Lors ce Berger, se haussant vn peu & tournant les yeux vers celle qui le tenoit prisonnier dedans les siens, commence ainsi.

**O**EIL, non pas œil, mais esclair qui foudroye  
Et va brulant le rampart de mon cœur :  
Œil qui s'est fait de mon ame seigneur,  
La retenant pour en faire sa proye :

Œil qui me suit quelque part que ie soye,  
Me repaissant quelquefois de douceur,  
Et quelquefois d'vnne telle rigueur,  
Que tout confus hors de moy me renuoye.

Comme vn Faucon pendu dedans les cieux  
Pour ses appas va pourfuiuant des yeux  
Le couleureau dessus l'herbe menue :

Ainsi l'esclair, qui viuement reluit  
En ses beaux yeux, m'aguette & me poursuit,  
Puis me leuant en ses rayons me tue.

**H**é que ne suis-ie ou dessus Erymanthe,  
Ou sur Rhodope vn Terme rendurci  
En corps de glace, ou d'Herme le sourci  
Tousiours couvert de neige blanchissante ?

Hé que ne suis-ie vne fleur languiffante  
Dessus l'espine, ou en bronze transi ?  
Ou dans la mer vn roc à la merci  
Des vents mutins, abois de la tourmente ?

Sans sentiment & sans affection,  
Veuf de pouuoir, & franc de passion,  
Ie ne craindroy la cruauté de celle

Qui tient mon cœur esclauë tellement,  
Qu'il n'ose pas dérober seulement  
La liberté de soupirer pres d'elle.

**I**L estoit nuit, & la trace cornue,  
D'vn beau croissant erroit parmy les cieux,  
Et peu à peu se monstroit à nos yeux  
De petits feux vne troupe menuë :

Quand i'auisay vne Nymphe cogneue  
Non des mortels, ains feulement des Dieux,  
Mais las! Amour de mon aise enuieux,  
Pour m'aueugler cent & cent traits me rue.

Si l'auisay-ie au bord d'vne claire onde,  
Qui mignotoit sa cheuelure blonde,  
Autour d'vn front de benigne douceur,

Monstrant à nud vne charnure blanche,  
Vn fein d'yuoire, vne gorge, vne hanche,  
Mais vn oeil las! qui me fist playe au cuer.

**P**Lvs soupire mon cœur, plus de soupirs nouueaux  
S'enflét dans ma poitrine, & plus mon oeil lamente,  
Plus ie sens de mes pleurs que la source s'augmente,  
Et que de mes deux yeux renaissent deux ruisseaux.

Plus ie pense adoucir de ces astres iumeaux  
La fiere cruauté, plus la sens violente :  
Plus ie tais ma douleur, plus se monstre apparente,  
Plus i'appaise mon mal, plus ie sens de trauaux.

En tel erreur ie suis, que la troupe Belide  
Qui se trauaille en vain de recombler le vuide  
D'vn tonneau pertuisé, ou que ce criminel

Qui tourmente son marbre, ou que ce miserable  
Larron du feu celeste, à l'homme non traitable,  
Qui repaist vn Vautour de son foye éternel.

**C**et œil de Mars, cet œil tel que i'aimois,  
**A**lloit brulant mon ame en telle forte  
 Que le regret de l'esperance morte  
 Me fait la mort souhaiter mille fois.

Ce port diuin, & ceste douce vois,  
 Ce doux maintien, & ceste grace accorte,  
 Me tenoit pris d'vne chaisne si forte  
 Que m'affranchir libre ie ne pouuois :

La Mort le fit, mais Amour ayant crainte  
 De voir en moy totalement estainte  
 L'affection, il rallume ce feu

Ia languissant, & de nouvelle amorce  
 Il paist mon cœur, luy redonnant sa force,  
 Et de la chaisne il fait vn nouveau neu.

**H**EUREVSE nuit qui d'vne douce oïllade  
 Me careffas, quand au coulant d'vne eau  
 Le vey d'Amour reluire le flambeau,  
 Dont fus épris, & tout soudain malade.

Mon Dieu, c'estoit vne belle Naiade  
 Qui m'attira de son viilage beau,  
 Puis me dressa vn peril si nouveau,  
 Que ie tombay soudain en l'embuscade!

Que n'estiez-vous, Nymphes aux beaux talons,  
 A mon secours, quand dessus vos fablons  
 Tant de beautez en rocher me changerent?

Hà ie fçay bien, les Tritons dépitez  
 Voyant pres d'eux tant de diuinitez,  
 Tous vergongneux dessous l'eau se plongerent.

**I**n voy dessus le port vne lumiere belle  
 Se mourir peu à peu, ie voy vn vent mutin  
 Ia menacer le voile, & i'oy l'oiseau marin  
 Appeler importun la tempeste cruelle :

Le mas & le timon de ma fraisle nacelle  
 Est ia vieil & cassé, & le cruel destin  
 Va forçant mon voyage à si mauaise fin,  
 Que de peur le nocher en fremist & chancelle.

Desia deux ou trois fois il s'est sauué des flots  
 Courroucez contre luy, il en a sur le dos  
 Encore vn souuenir qui meschant l'importune.

Ie m'asseure pourtant que si ces astres beaux,  
 Vos yeux, dessus le port luy seruent de flambeaux,  
 Qu'à peine de naufrage il recourra fortune.

**H**a Barquerol mille fois plus heureux  
 Que moy chetif, que la fortune vire  
 Deçà delà sans secours de nauire,  
 Et dans ceste eau qui peris langoureux !

Tu vas, tu viens, tu cours auantureux,  
 Cherchant fortune où le vent te retire :  
 Mais moy ie suis en estrange martyre  
 Emprisonné dans ces flots amoureux.

Dieux! ie pensois que ce ne fust qu'un songe  
 D'auoir pensé qu'Amour se mist au plonge,  
 Pour faire ardoir les Nymphes dessous l'eau :

Mais ie fçay bien, & à ma perte grande,  
 Comme sa main dessous l'onde commande,  
 Et ce qu'y peut son amoureux flambeau.

**D**IEVX de la Seine aux verdoyans rousseaux,  
**A** dos courbé sur l'arene menuë,  
 Qui pressurez d'vne barbe chenuë  
 Sur vostre sein mille petits ruisseaux :

Prenez pitié de deux Tritons nouueaux  
 Qui vont traçant vne trace inconnue,  
 Pour retrouer vne Deesse nue  
 Qui dans ses yeux porte deux astres beaux.

Si la pitié loge dedans vos cœurs,  
 Destournez-les de ces vagues erreurs,  
 Et les guidez sur le port d'asseurance,

Puis vous gardez vous mesmes d'estre pris :  
 Car ses beaux yeux ont quelquefois épris  
 Vn qui sur vous auoit toute puissance.

**T**v n'estoist pas ceste barque parlante  
**I**Qui conduisoit la troupe de Iason,  
 Pour conquerer la Colchique toison,  
 A frizons d'or iusqu'en terre pendante.

Tu n'estoist pas ceste barque volante,  
 Qui découurrit l'amoureuse poison  
 D'vne Sirene, allumant le tizon  
 Au plus profond d'vne ame languissante :

Ny celle-là dont les palles nochers  
 Furent changez en croupes de rochers,  
 Rochers fugets aux poinctes de la foudre :

Mais bien tu fus celle qui au soufler  
 D'vn doux soupir, s'esuanouit en l'air,  
 Le bois en feu, & les nochers en poudre.

**I**e n'auray iamais peur de foudre ny d'orage,  
**N**y de noir tourbillon qui se brasse dans l'air,  
 le n'auray iamais peur des poinctes de l'esclair,  
 Ny de la cruaute d'un impiteux naufrage :

Puis que l'enfant Amour m'a sauué de la rage  
 Et des vents & des flots dessus la haute mer,  
 Puis qu'il n'a dedaigné luymesme de ramer  
 Mon nauire sans mas, sans voile & sans cordage.

Il en est le pilote, & de ses ailerons  
 Il arme de ma nef les deux flancs d'auirons,  
 Il dresse pour le mas la mieux volante vire,

Pour hune son carquois, pour voile son bandeau,  
 Et pour l'astre besson son amoureux flambeau,  
 Hé qui voudroit (*& Dieux!*) combattre mon nauire :

**I**e baise & baise & rebaise cent fois  
**C**ent fois le iour caste chemise belle,  
 Que me donna ma Nymphette cruelle  
 Qui tient mon cœur esclauë sous ses loix :

Puis la baissant, d'une plus humble voix  
 Le pry des Dieux la troupe non mortelle,  
 Qu'ell' ne me soit comme on dit que fut celle  
 Qui fit brusler le domteur d'Achelois.

Le crain pourtant ma voix n'estre entendue,  
 Mais bien plustost qu'elle volle espandue  
 Avec le vent : car ie sens peu à peu

Croistre dans moy vne nouvelle flamme,  
 Qui fait, cruelle, vn fourneau de mon ame,  
 Et de mon corps vn grand tizon de feu.

**T**'esbahis-tu si de soupirs ardans  
 Vn escadron s'elance de ma bouche?  
 T'esbahis-tu si ie reste vne souche,  
 Deuant les yeux mille morts me dardans?

T'esbahis-tu si de soucis mordans.  
 Vn vain espoir l'esperance me boûche?  
 T'esbahis-tu s'vne œillade farouche  
 Me va naurant le cœur iusqu'au dedans?

Dieux, que ne peut la clarté languissante  
 De ton œil brun dessus mon ame errante,  
 Pour se muffer en quelque corps nouveau!

Et puis ta bouche, au flair de son haleine  
 Vn glas, vn feu, vn roch, vne fontaine  
 Forme de moy, qui soupire au tombeau.

**H**EVREUSES fleurs, & vous herbes heureuses  
 Que ma maistresse en s'allant esgayer  
 Presse d'vn pié mignardement leger,  
 En discourant ses plaintes langoureuses :

Heureux ruisseaux, & vous rives heureuses,  
 Qui la fentez, bien-heureux le sentier  
 Où en marchant forme le pas entier,  
 Dont mille fleurs renaissent amoureuses.

Hà Seigneur Dieu, que n'ay-ie ce plaisir  
 Que vous auez, fans le pouuoir choisir,  
 I'en suis jaloux, & mon cœur s'en mutine.

Car si auiez quelque bon sentiment,  
 Vous scauriez bien que vous portez vraiment  
 Sur vostre émail quelque charge diuine.

PENDANT que vostre main docte, gentille & belle,  
 Va triant dextrement les odorantes fleurs  
 De ces prez esmaillez en cent & cent couleurs,  
 Par le sacré labeur de la troupe immortelle :

Gardez qu'Amour tapy sous la robe nouuelle  
 De quelque belle fleur n'éuente ses chaleurs,  
 Et qu'au lieu de penser amortir vos douleurs,  
 D'un petit trait de feu ne vous les renouuelle.

En recueillant des fleurs la fille d'Agenor  
 Fut surprise d'Amour, & Proserpine encor :  
 L'une fille de Roy, l'autre toute Deesse.

Il ne faut seulement que soufler un bien peu  
 Le charbon eschauffé, pour allumer un feu,  
 Duquel vous ne pourriez en fin estre maistresse.

**Q**VICONQUE fut celuy qui premier mit des ælles  
 Sur le dos de l'Amour, & en fist le portrait,  
 Seulement son pinceau sçauoit peindre le trait  
 Des petits papillons, ou bien des arondelles.

Mais s'il eust peint l'ardeur de ses flammes cruelles,  
 La force de son arc, la rigueur de son trait,  
 Son vol prompt & leger, au vif il eust portrait  
 D'un grād Dieu, tel qu'il est, les forces non mortelles.

Hà Peintres, ie vous pry vitez d'autre couleur,  
 A fin de viuement animer sa rigueur,  
 Et de ses traits aigus la cruelle poincture.

Vous l'avez peint trop doux, trop leger, & ie croy  
 Si le portiez au cœur aussi pesant que moy,  
 Que vous le changeriez en quelque autre figure.

**L**e souuenir du bien, est si tresgracieux  
Qu'il surpasse en plaisir mesme la iouissance,  
C'est luy qui du passé refigure l'absence,  
Bien-heurant le present pour en paistre nos yeux :

Mesme le souuenir du mal nous rend heureux,  
Le soldat d'vne playe ennoblist sa vaillance,  
Le nocher sur le port vante l'experience  
Qu'il a contre les flots, & les vents orageux :

Si donc le souuenir du bien nous reconforte,  
Si le plaisir gouste double fruit nous apporte,  
Et si du mal encor la memoire nous plait :

Pourquoy, en repensant à tes vertus celestes,  
A tes sages discours, à tes graces modestes,  
Tout ce que ie conçoy sans te voir me desplaist?

**E**n cent perles ie vey vne blanche perlette  
Qui fait de sa beauté vergongner l'Oriant,  
Et mussier le Soleil alors qu'il va tirant  
Hors du sein de Tethys sa tresse blondelette :

Ie la vey, mais (mon Dieu!) sa grace doucelette  
M'entra si bien au cœur, qu'autre bien soupirant  
Ie ne suis, & mon mal, qui croist en empirant,  
Pour auoir guarison autre bien ne souhaitte.

Si ie la puis auoir, si ne feray-ie pas  
Comme feit celle-là qui n'en feit qu'un repas,  
Pour dvn si grand excés auoir si courte ioye,

Ie l'auray dans mon cœur enclose, & dans mes yeux  
Tout le temps de ma vie: Hé qui voudroit (ô Dieux)  
A si peu de rançon rendre si noble proye?

**Q**VE me vaut de tracer par les sentiers diuers  
Des rochers & des móts en mainte & mainte forte,  
Si tousiours pour compagne en mes malheurs ie porte  
Vne poison qui brusle & mes os & mes nerfs?

Peu fert le vol hasté d'vne secouſſe forte  
De l'oifeau qui nourriſt en plume feux couuers,  
Peu vaut le pié leger de la Biche au trauers  
Des flács qui porte vn plób iufqu'à tant qu'ell' foit morte.

L'oifeau brusle en volant, & tant plus de ſon œille  
Il branle les cerceaux, & plus il amoncelle,  
Et fait croiſtre le feu qui le meine au trefpas :

La Biche en ſefforçant de s'eſlancer, eſlance  
La mort qu'ell' porte au flanc : & moy ſi ie m'auance  
le redouble ma mort en redoublant mes pas.

**C**HER & chaste defir, quand absent de tes yeux,  
Morne, triste & pensif, ie repenſe à tes graces,  
A tes rares vertus, dont les autres ſurpaſſes,  
Ainiſi qu'vn beau croiſſant les feux qui font aux cieux :

Quand il me refouuient des diſcouſs amoureux  
Riches d'vn beau parler que ſi bien tu compafſes,  
Quand tu nemets les pas deſſus les vieilles traces  
Du feu qui brusle encor de ton printemps heureux :

Ie quitte dédaigneux les beautez plus exquises  
Qu'on ſouhaitte en vn corps, toutes les mignardifes,  
Les attraitz, les appas, qui charment nos esprits.

Bref, ie dédaigne tout, l'œil qui me ſouloit plaire,  
Le front & le tetin commence à me déplaire,  
Et rien que ta vertu ne me peut rendre espris.

**S**i tost que de te voir ie n'ay plus ce bon-heur,  
**A**ussi tost ce cruel me met à la tenaille  
**D**'vn regret importun qui tousiours me trauaille,  
**S**ans donner tant soit peu de tréue à ma douleur.

**I**l glisse par les yeux au rampart de mon cœur,  
**I**l l'affiege, il l'assaut, luy donne la bataille,  
**Q**ui pis est, cruaute! quelque part qu'il m'affaille  
**I**l fait vne grand' breche & demeure vainqueur.

**H**à regret importun, si tu veux que ie meure,  
**O**u que ton prisonnier à iamais ie demeure,  
**S**erf de tes passions en si dure prison,

**D**onne-moy liberté, qu'aumoins ie puisse encore  
**V**oir ce doux souuenir qui sans fin me deuore,  
**E**t qui de son parler a vaincu ma raison.

**P**uis que tu n'es en rien à mon mal secourable,  
**E**t que sans ton secours ie meurs en languissant,  
**P**uis que de iour en iour mon malheur renaissant  
**R**edouble mes ennuis d'vne peine importable,

**P**uis que ton œil diuin ne m'est point fauvorable,  
**A**ins plustost de ses traits va le mien banissant  
**L**oin de la maiesté de ton front blanchissant,  
**E**t de l'humble douceur de ta face honorable :

**P**ourquoy, en me flattant d'vne vaine esperance,  
**P**rens-ie, mal auisé, vne ferme assurance  
**D**e meriter en fin estre ton seruiteur?

**I**e la prendray pourtant, & si ie t'importune,  
**A**ccuse ta rigueur, l'Amour & la Fortune,  
**C**ause que ie languis vainement en erreur.

Toys mes meilleurs pensers sont confits en l'aigreur  
 T D'Amour, & toutesfois diuers en telle sorte,  
 Que lvn me rend vaincu sous sa puissance forte,  
 Et l'autre compagnon de sa force & grandeur.

Lvn me fait esperer, me paissant de douceur,  
 Et l'autre plus fascheux vn desespoir m'apporte,  
 Lvn me bannist de l'heur, l'autre m'ouure sa porte,  
 Et le plus asseuré ne me donne que peur :

Ils tiennent toutesfois tous vne mesme trace  
 Pour trouuer la faueur que i'espere en la grace  
 De la Dame pour qui ie soupire & ie vis.

Puis ce gentil esprit va subornant mon ame,  
 Et m'eschauffe le sang d'vne si douce flame  
 Que sans les voir à l'œil, viure fain ie ne puis.

I e n'ay membre sur moy, nerf, ny tendon, ny veine,  
 Qui ne fente d'Amour l'amoureuse poison,  
 I'ay perdu liberté, i'ai perdu la raison,  
 Doucement enyuré d'vne esperance vaine:

I'ay tout le dos courbé de trauail & de peine,  
 Ie languis sous le faix, ie suis fait par trayson  
 Hoste perpetuel d'vne forte prison,  
 Qui se voit dans les yeux de ma douce inhumaine.

Hà charge trop pesante, hè trop pesant fardeau,  
 Vrayment cil qui premier fit Amour au pinceau,  
 Et qui dessus le dos luy figura des ælles,

Il estoit ignorant des vertus de ce Dieu,  
 Qui iamais ne s'enuole, & ne change de lieu,  
 Et ne sçauoit finon peindre des arondelles.

Ces Bergeres fort contentes du discours de ces beaux Sonnets, curieuses de tirer tout ce qu'elles pourroyent de luy, l'importunerent de façon qu'il fut constraint leur confesser ce qu'il auoit rapporté de son voyage. Entre autres nouveautez, ie vous conteray dvn miroir qu'il leur monstra, ie m'asseure que vous confesserez que c'est le plus bel ouurage & le mieux parfait qui fut iamais veu. Le pié de ce miroir est en triâgle, comme tout le reste, il est de porcelaine eleué en demy-rond, enrichy de mille petits animaux marins, les vns en coque, les autres en escaille, les autres en peau, tous entortillez par le reply des vagues & des flots courbez, & entassez lvn sur l'autre : & semble à voir ces troupes escaillées, que ce soit vn triomphe marin. On voit sur l'vne des faces, entre ces petits animaux, deux Tritons esleuez par dessus les autres, qui embouchent leurs coques, tortillees & abouties en poincte, mouchetees de taches de couleur, aspres & grumeleuses en quelques endroits, ils ont la queuë de poisson large & ouuerte sur le bas. Sur l'autre face est vn rocher, où y a vn Roy assis en maiesté, couronné d'vne couronne de ioncs mollets, meslez de grandes & larges fueilles qui se trouuent sur la gréue de la mer : il porte la barbe longue & herissee de couleur bleue, & semble qu'vne infinité de ruisseaux distillent de ses moustaches, allongees & cordonnees dessus ses léures : il tient de la main dextre vne fourche à trois poinctes, de l'autre il guide & conduit ses cheuaux marins galoppás à bouche ouuerte, ayans les piez dechiquetez & decoupez menu comme les nageoires des poissons : ils ont la queuë entortillee comme serpens. Les roües de ce char sont faites de rames & d'aurions, assemblez pour fendre & couper la tourmente, &

l'espaisseur des flots, comme à coups de cizeau.  
 De l'autre face est vne Deesse en face riante,  
 belle & de bonne grace : elle a vn pié en l'air,  
 & l'autre planté sur vne coquille de mer, con-  
 duisant d'une main vn petit enfant portant des  
 ailes sur le dos. Entre ces colonnes sont mises  
 les graces de ce miroir, enchaßées en tableau  
 fort bien elabouré de petites vignettes, lierres,  
 où rampét mille petits animaux, comme freslons,  
 mousches, guespes, sauterelles, cigales, lezars,  
 & mille sortes de petits oisillons.

Ces filles non contentes d'auoir veu vne partie  
 de ce qu'il auoit rapporté, le prierent de leur  
 dire s'il ne sçauoit point quelque gaye chanson,  
 & qu'elles estoient plus amoureuseſ de telles  
 gentilleſſes, que de toutes autres choses qu'on  
 leur pourroit rapporter. Ce Berger qui ne de-  
 mandoit qu'à les entretenir, ne se fait impor-  
 tuner d'avantage, ſeulement les pria d'excuer  
 la rudeſſe de fa voix, & la mauuaife liaison de ce  
 qu'il châteroit: toutesfois que la chanson n'estoit  
 que chaste & modeſte en tout, mais amoureufe,  
 & faite ſur les demandes d'un baifer. Elles le  
 prient de poursuiurē l'entreprise, & qu'elles  
 ſ'afeuroyent de fon honnête & gentil naturel.  
 Il prend le Luth qu'il auoit enuoyé querir,  
 puis mariant la corde & la voix, chante ces vers.

**D**OUCÉ & belle bouchelette  
 Plus fraîche & plus vermeillette  
 Que le bouton aiglantin  
 Au matin,  
 Plus fuaue & mieux fleurante  
 Que l'immortel Amaranthe,  
 Et plus mignarde cent fois  
 Que n'est la douce roſee,

Dont la terre est arrosee  
Goute à goute au plus doux mois:

Baise-moy ma douce amie,  
Baise-moy ma chere vie,  
Autant de fois que ie voy  
Dedans toy

De peurs, de rigueurs , d'audaces,  
De cruaitez , & de graces,  
Et de sous-ris gracieux,  
D'amoureaux, & de Cyprines  
Deslus tes léures pourprines,  
Et de morts dedans tes yeux.

Autant que les mains cruelles  
De ce Dieu qui a des ælles  
A fiché de traits ardans  
Au dedans  
De mon cœur : autant encore  
Que dessus la rive More  
Y a de sablons menus :  
Autant que dans l'air se ioüent  
D'oiseaux, & de poissons nouënt  
Dedans les fleuves cornus.

Autant que de mignardises,  
De prisons, & de franchises,  
De petits mors, de doux ris,  
Et doux cris,  
Qui t'ont choisi pour hostesse :  
Autant que pour toy, maistresse,  
I'ay d'aigreur & de douceur,  
De soupirs, d'ennuis, de craintes :  
Autant que de iustes plaintes  
Le couue dedans mon cœur.

Baise-moy donc, ma fucree,  
 Mon desir, ma Cytherée,  
 Baise-moy mignonnement,  
 Serrément,  
 Iusques à tant que ie die :  
 Las, ie n'en puis plus, ma vie,  
 Las, mon Dieu, ie n'en puis plus !  
 Lors ta bouchette retire,  
 A fin que mort ie soupire,  
 Puis me donne le surplus.

Ainsi, ma douce guerriere,  
 Mon cœur, mon tout, ma lumiere,  
 Viuons ensemble, viuons,  
 Et fuiuons  
 Les doux sentiers de Ieuinesse :  
 Aussi bien vne vieillesse  
 Nous menace sur le port,  
 Qui toute courbe & tremblante  
 Nous attraine chancellante  
 La maladie & la mort.

Ceste chanson leur fut plus agreable que la premiere, pour les mignardises & le desir passionné d'auoir vn baifer de sa maistresse. Or apres plusieurs discours qui seroyent longs à vous reciter, elles tomberent sur la definition de l'Amour, tout à propos, pour sçauoir l'opinion de ce Berger. Les vnes disoyent que c'est vn charme, qui vient par les yeux, puis qui coule dedans les veines ayant trouble le sang, qu'il trouble la raison : l'autre, que c'est vne humeur pareille qui se rencontre en deux personnes de semblable affection : les autres, la vertu : les

autres, la beauté, la bonne grace : bref chacune en dist sa ratelee, luy donnant fondemēt propre au bastiment de son cerueau. Quand ce vint au Berger à dire son opinion, il recite vn Sonnet qu'il en auoit fait autresfois. Ie ne l'ay voulu oublier, pour vous faire iuges s'il est fait à propos.

**I**e veux dire qu'Amour n'est qu'vn fascheux esmoy,  
Qu'vn desir importun, qu'vn obiect qui déuoye  
Le train de la raison, qu'vne humeur qui fouruoye  
Çà & là par les sens, & les met hors de soy :

Ou si l'Amour est rien, c'est bien ie ne sçay quoy,  
Qui vient ie ne sçay d'où, & ne sçay qui l'enuoye,  
Se paist ne sçay comment, de ne sçay quelle proye,  
Se sent ie ne sçay quand, & si ne sçay pourquoi.

Comme vn esclair meslé des poinctes de la foudre  
Sans offenser la chair, broye les os en poudre,  
Ainsi ceste poison seche & brusle le cœur.

S'il n'est rien de cela, c'est vn malheur estrange  
Qui consomme vn verius l'espoir de la vendange ,  
Et iamais ne permet d'en voir le raisin meur.

Ce Berger ayātacheué sa definition d'Amour,  
I'vne de ces Bergeres tournant l'œil & la parole  
vers celle pour laquelle il auoit si bien & si  
promptemēt rencontré sur la nature de l'Amour,  
luy dist : Vrayment, compagne, si iamais berger  
merita quelque faueur pour sa bonne grace ,  
pour sa bonne façon , & pour son gentil esprit ,

cestuy-cy merite bien que vous faciez quelque conte de luy. Lors ceste Bergere toute honteuse, l'œil baissé, avec vne douce modestie : Je ne doute point (dist-elle) que l'affection qu'il me porte ne merite beaucoup, & que les preuves que i'ay de son honnête feraice n'ayent gaigné quelque lieu en ma bonne grace : mais estant, comme véritablement ie suis, sous la puissance d'un pere, sous la rigueur d'une mere, & en garde d'une venerable maistresse, il faut qu'il s'asseure de n'auoir iamais œil ny faueur aucune de moy, que par leur commandement : & faut qu'il pense que ses passions ont autant de puissance de m'esmouvoir à l'amour, comme si i'estoys vne statue de bronze, de marbre, ou de porphyre. Alors ce pauvre Berger doutant quelque fascheux rapport, pour vne si cruelle responce, d'une voix lente & tremblante dist : Puis que la puissance & la contrainte forcee du Destin, puis que la fortune & le malheur ont coniuré contre moy, puis que la source de mes yeux ne sçauroit fournir d'eau pour esteindre le feu qu'Amour a fait en mon cœur, ie ne puis moins faire que d'appeller le temps & l'occasion à mon secours : le temps pour adoucir sous le doux vent de ses ailes legeres la rigueur du désastre qui me poursuit : l'occasion, pour quelque douce esperance, qui ce pendant entretiendra mes passions. Puis tournant les yeux vers ceste rigoureuse maistresse, dist :

**A** Dieu mon cœur, adieu ma chere amie,  
Adieu mon ame, or adieu mes amours,  
Mes amours non, mais las tout le rebours,  
Que i'espereois de toy ma douce vie !

Adieu par qui ma liberté rauie  
 S'est faite esclave au plus beau de ses iours,  
 Adieu par qui i'espérois le secours  
 Qui deust forcer le destin & l'enuie.

Or ie te pry de me faire cet heur  
 Que tu reçoioue' aumoins mon pauure cœur :  
 Tien, le voyla, ie te pry de le prendre.

Si mes soubpirs n'ont sceu flechir le tien,  
 Iette sans plus ton œil dessus le mien,  
 Tu le verras soudain reduit en cendre.

Le vous promets que ce pauure Berger dit adieu de si bonne grace, & de telle affection que les larmes vindrét aux yeux de toutes ces filles. Pendant ces discours cinq heures sonnent, retournent au chasteau le plus legeremēt qu'elles peurent, entrent dedans la salle, font deux grandes reuerences, lauent leurs mains, se mettent à table pour souper : & parce qu'elles auoyent assez legerement disné pour l'interpretation du tableau, se mettent toutes en appetit. Elles n'eurent si tostacheué de souper, que voyla arriuer vn messager, qui leur annonce l'heureuse naissance d'un petit Prince, issu de la race de ceste venerable maison : elles se leuent de table, louans Dieu de ce tant désiré enfantement. Ce messager, apres auoir fait sa charge à l'endroit de ceste bonne maistresse, accoste les filles, leur conte du grand & superbe preparatif du baptesme de cet enfant, & tel veritablement que l'Europe n'en veit onc vn pareil. Entre autres choses, il leur monstra par escrit vne petite masquarade qui se fist le soir mesme que

ce Prince nasquit : elle fut assez legerement faite, & fans y auoir autrement pensé, toutesfois assez gentille, & assez proprement inuentee. Ce furent les filles qui delibérerent de dresser ce masque, à fin que par quelque gentille allaignesse, elles mōstrassen l'enuie qu'elles auoyent de fauoriser leur maistresse en la naissance de ce Prince. Trois s'habillerent comme les trois Graces, non pas nues, comme les ont peintes & grauees la plus part des anciens, mais vestues d'un habit de satin blanc, à grande broderie de canetille d'argent, & argent trait, ceintes iustement sous l'enfleure soupirante de leur tetin, d'une ceinture large & bouclee sur le costé, vn accoustrement de teste gentil & promptement inuenté, enrichi de couronnes de laurier. Elles portoyent de grands coffins d'eclisse pleins de roses, de lis, de myrte, de mariolaine, de giroflees, & de toutes sortes de fleurs qui se peurent trouuer pour la saison : entrent dedans la chambre, dansans vn petit ballet fait à propos, puis verserent les fleurs sur le berceau de ce Prince & sur le lit de l'accouchee, chantans vne chanson parlant aux Nymphes de la Meuse. Mais auant que la premiere commençast (disoit ce messager) vne petite rougeur entremeslee d'une douce honte, s'espand sur son visage, portant l'œil à demi-clos & modestement haussé, puis entr'ouurant le coral soupirat de ses léures pourprines, commence en ceste façon.

## CHANT D'ALLAIGRESSE

SVR LA NAISSANCE

DE MONSEIGNEVR LE MARQVIS DV PONT

HENRY DE LORRAINE (1).

**S**us auant, troupe gentille,  
 Qui dormez au fond des eaux  
 De la Meuse, qui distille  
 En doux & coulans ruisseaux :  
 Sus, arreftez, Nymphelettes,  
 Vos courses argentelettes,  
 Et bien-heurez ce beau iour,  
 En qui le ciel a fait naistre  
 Vn beau Prince, qui doit estre  
 La fleur d'Armes, & d'Amour.

Vn beau Prince qu'on peut dire  
 Trois & quatre fois heureux,  
 Race d'ayeulx qui l'Empire  
 Ont tenu cheualeureux,  
 Et dvn grand Roy (2), dont la gloire  
 Eleue au ciel la memoire  
 Dvn nom qui doit viure, encor  
 Que les honneurs se changeassent,  
 Et que les ans retournassent  
 En l'ancien siecle d'or.

1. Henri de Lorraine, né à Nancy en 1563, du mariage de Charles III, duc de Lorraine, avec Claude de France; mort en 1624.

2. Claude de France était fille de Henri II.

Sus donc, venez faire hommage  
 A ce Prince nouveau né,  
 A qui le ciel en partage  
 A de long temps ordonné  
 Que sa fortune auancee  
 Sur la contrainte forcee  
 Et du Sort, & du Destin,  
 Doit vne fois en sa vie,  
 Maugré le ciel & l'enuie,  
 Rompre les cornes du Rhin.

Et vous Graces immortelles,  
 Graces, mignonnes des Dieux,  
 Tirez vos rondes mamelles,  
 Et de vos doigts precieux  
 Posez ce Prince en sa couche,  
 Puis luy mettez en la bouche  
 Ce petit bout vermeillet,  
 Ceste fraize rougissante,  
 Sur l'enflure blanchissante,  
 Qui iette vn ruisseau de lait.

Dvn lait qui le face croistre  
 Vaillant, vertueux, & doux,  
 Et en croissant apparoistre  
 Braue & beau par dessus tous,  
 Tant que sa léure mignotte  
 A petits soupirs suçotte  
 L'Amour, la gloire, & l'honneur  
 De ses nourrices les Graces,  
 Pour le guider sur les traces  
 D'vne Lorraine grandeur (1).

1. Les vœux du poète furent exaucés : Henri de Lorraine, surnommé *le Bon* par ses contemporains, peut être placé au premier rang dans cette grande lignée de princes.

Et vous petites mouchettes,  
 Douces fillettes du ciel,  
 Belles & blondes Auettes,  
 Venez confire le miel  
 Dessus la léure pourprée,  
 Dessus la langue sucree  
 De ce petit enfançon,  
 Qui ia monstre de son pere  
 Les vertus, & de sa mere  
 Les graces & la façon.

Que le ciel porte visage  
 Clair, doux, tranquile, & serain,  
 Chassant tout espais nuage :  
 Que les vents rompent leur train  
 Dedans l'air, & puis que l'onde  
 De la marine profonde  
 Mette bas toute rigueur,  
 Exerçant comme traitable  
 Mollement dessus le sable  
 Sa colere & sa fureur.

Que la terre à sa naissance,  
 Ainsi qu'à celle des Rois,  
 Verse l'heur & l'abondance,  
 Et qu'il pleue à ceste fois  
 Vn Printemps, vne rosee,  
 Tant que la plaine arrosee  
 D'une moisson de fenteurs,  
 S'abreuee, & que son haleine  
 Embasme l'air & la plaine,  
 Les bois & les monts d'odeurs.

Que les plaintes importunes  
 Ne trauaillett plus nos yeux,

Mais que de ioyes communes  
 S'enfient la terre & les cieux,  
 Jusques aux larmes roulantes  
 Et les roches larmoyantes  
 De Niobe au noir courroux:  
 Qu'on ne voye qu'allairesses,  
 Que graces, que gentillesses,  
 Peintes sur le front de tous.

Et vous Nymphettes Lorraines,  
 Caressez à qui mieux mieux  
 Dessus vos herbeuses plaines  
 Ce choisi mignon des Dieux,  
 Ce Roy vertueux & sage (1),  
 Ce Roy, le second image  
 De Dieu, en sa maiesté:  
 Qu'heureuse en soit l'accroissance  
 Au doux repos de sa France,  
 Par sa diuine bonté.

Et que sa grace il luy donne  
 Chassant de luy tout mechef,  
 Faisant fleurir sa couronne  
 Tout autour de son beau chef:  
 Qu'il augmente, & qu'il benie  
 Par sa bonté infinie,  
 Nostre Royne (2), en tout bon-heur,  
 Nostre Royne, & que sa grace  
 S'espande dessus la race  
 Du nostre, & de son seigneur.

Et vous les trois Sœurs ouurieres  
 A trancher le cours du temps,

1. Charles IX. — 2. La reine mère.

Tirez les trames entieres  
 Et le filet de ses ans :  
 Puis filez la destinee  
 De l'enfance la mieux nee  
 Que le Soleil sçauroit voir,  
 Soit en sortant de sa couche,  
 Soit entrant, lors qu'il se couche  
 Tout poudreux dessus le soir.

Filez sa tendre ieunesse,  
 Et tournez tant le fuzeau ,  
 Que les ans, ny leur vistesse  
 N'approchent de son berceau :  
 Puis luy plantez la victoire,  
 L'heur, la vaillance , & la gloire,  
 Et l'honneur dedans la main,  
 Tant que sa force viuante  
 Trompe la pince mordante  
 De vostre cizeau d'airain.

Ceste femonce finie par ces trois Graces aux Nymphes de la Meuse, soudain arrivent trois autres Bergeres masquees, cōtrefaisant les trois Parques, filles de la Nuit, pour bien-heurer par leurs souhaits le desiré enfantement de ce Prince. Elles estoient en cottes de turquin violet, frangees & houpees de soye cramoisie, troussées à menus plis dessous la hanche, les bras nuds iusques au noeud de l'espaule, tenant en main vn flambeau noir, & iettant fumee de fort gracieux parfum : ceintes sous les flancs d'une ceinture large d'un bon demi-pié, bouclee sur le costé à boucles d'airain, faites & cizelees de leurs chiffres & deuises, entre-lacees de bonne grace. Mais d'autant que les trois premières

estoyent belles, ieunes & polies, ces trois sœurs estoyent vieilles & ridees, toutesfois de belle apparence. Elles portoyent les tressles de leurs cheuelures pendantes sur les espaules repliees d'vnne bandelette de soye incarnate : l'vne portoit au costé gauche vne quenoille de cuire, garnie de longues poupees de laine blanche, puis à doigts couplez tiroit & retiroit le fil trois fois retors de la vie de ce ieune Prince, puis le tirant elle le pollissoit à petites morsures, puis entr'ouurant la bouche quelquesfois elle deroboit vn peu d'humeur avec le petit bout de la langue pour donner secours à ses léures alterees. L'autre faisoit pirouëtter en rond ce fuzeau fatal, contrôleur de nostre vie. L'autre tenoit vn cizeau d'airain, & menaçoit de trancher le fil retors de la vie de ce beau Prince. Deuant leurs piez y auoit trois grands paniers d'eclisse, pleins de molles & delicates toissons, iusques à outrepasser les bords. Or ceste troupe, sans donner tant soit peu de trefue à leur labeur, delibere de chanter les souhaits de ce Prince, en troupe premiere-ment, puis l'vne apres l'autre. D'ocques entr'ouurant leurs léures prophetes, chantent la fatale destinee & les futurs oracles de ce Prince nouvellement né, d'vnne voix que les ans, ny l'enuie, ny le malheur de nostre temps ne sçauroyent mordre ny reprendre. Or tournant le fuzeau commencent en ceste façon.

### TOVTES TROIS ENSEMBLE.

**C**OUREZ, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,  
L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,  
Et le corps animé de la plus gentille ame  
Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.

## LA PREMIERE.

Moy qui domte les ans, & retranche des ælles  
 La contrainte forcee, & le vol du Destin,  
 Je veux qu'il puisse ioindre aux terres paternelles  
 Et Calabre & Sicile (1), & les courses du Rhin.

## LA SECONDE.

Ie luy donne en souhait l'honneur & la victoire,  
 La grandeur de sa race & l'appuy dvn grand Roy,  
 Le repos & la paix, la vaillance & la gloire,  
 La bonté, la vertu, la iustice & la foy.

## LA TIERCE.

Le veux par mon souhait que sa blonde ieunesse  
 Voye de pere en fils prosperer sa maison,  
 Le veux qu'il puisse voir en sa blanche vieillesse  
 Les rides dé sa mere, & son pere grison.

## ENSEMBLE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,  
 L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,  
 Et le corps animé de la plus gentille ame,  
 Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.

## LA PREMIERE.

Croissez, Prince, croissez, en croissant ie vous donne  
 Cet heur, que sans malheur croissiez heureusement:  
 C'est l'arrest du Destin, le Ciel ainsi l'ordonne,  
 Et les astres, benins à vostre enfantement.

## LA SECONDE.

Croissez, Prince bien né, croissez, l'autre lumiere,  
 Croissez, l'astre nouueau de ces Princes Lorrains,  
 Croissez, Prince, croissez, croissez, race guerriere,  
 Aimé de deux grands Roys vos deux oncles parrains (2).

1. Allusion aux droits des princes Lorrains sur le royaume de Naples, comme descendants du roi René d'Anjou.

2. Charles IX et Philippe II d'Espagne, ses oncles maternels.

## LA TIERCE.

Croissez, Prince, croissez, gentil, courtois, honneste,  
 Bien appris, bien adroit, sage, & vaillant guerrier :  
 Par augure certain ie mets fur vostre teste  
 Dés le premier berceau ce chapeau de laurier.

## EN TROUPE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame, &c.

## LA PREMIERE.

le loge pour iamais les viues estincelles,  
 L'arc, la trousse & les traits d'Amour dedans vos yeux :  
 L'attache au beau coral de vos leures iumelles  
 Les baisers, les attraits, & les ris gracieux.

## LA SECONDE.

Dessus vostre beau front, de main non violable,  
 L'engraue la vaillance, & l'heur & la bonté,  
 Le comble des beautez sous vn port venerable,  
 Et avec la douceur la graue maiesté.

## LA TIERCE.

Ainsi de bouche en bouche on dira les louanges  
 De ces Princes Lorrains, iusqu'aux flots de la mer,  
 Les flots les pousseront iusqu'aux riuies estranges,  
 Et les riuies aux vents, & les vents dedans l'air.

## EN TROUPE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,  
 L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,  
 Et le corps animé de la plus gentille ame,  
 Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.

Apres la lecture de ceste masquarade, qui fust  
 iugee assez bien inuente, pour auoir esté faict  
 sur le champ, ce messager, homme gentil & bien  
 appris, leur fait vn long discours du superbe

appareil de ce baptistere, & de la venue du Roy : entr'autres il fit vn conte d'vn masque le plus estrange qui fust onc. C'estoit vne vieille querelle des quatre elemens , contre quatre planetes , combatans pour la grandeur du Roy, & pour maintenir sa puissance : mais en fin Iupiter descendant de son throne, assis sur son aigle, gardien de sa foudre, les deuoit appointer, faisant le Roy seigneur de la terre yniuerselle, se reseruant le ciel. La Terre, disoit ce messager, est vne grosse masse où coulent fleuves , fontaines, ruisseaux, s'enflet roches, montagnes calfatees de mousse, de fleurs, d'herbes, d'arbrisseaux : en quelques lieux se descouurent villes, chateaux : au milieu preside la Nature, descourant vn nombre infini de secondees mamelles , pour donner nourriture & arroser ce lourd element. La Mer est vne autre masse flots sur flots amassée, où se voyent Baleines mouuans la queüe, la bouche & les yeux, Dauphins au dos courbé, Marsoüins, & vne infinité de monstres marins : là preside Neptune tenat son trident , commandant en son gouernement humide. L'air est vne autre masse de nuës repliees & entassees l'vne sur l'autre, où se courbe en demi-rond ce bel arc bigarré de couleurs, qui semble faire vne ceinture au ciel quand il veut pleuuoir : là preside Iunon. Le Feu est vn autre amas de flammes ardentes, où Vulcan forge au marteau les poinctes entortillees , & les traits acerez des foudres de Iupiter. Je vous dy grossement ce que c'est, laissant vne autre infinité d'entreprises, d'estranges artifices de feu , qui s'y verront , forts assiegez , batailles de fauages , courses à pié, à cheual, rompre lances, piques, combatre à la barriere, & mille autres gentils exercices. Si ie puis auoir le memoire de ces magnificēces,

disoit ce messager à ces filles, ie vous l'enuoye-  
ray : & pour gage de ma promesse, voyla vne  
petite Eclogue que ie vous donne, la lisant vous  
en verrez le fuget.

### TOINET, BELLIN, PEROT. (1)

#### BELLIN.

**D**E viuoter chetif, Toinet, que ie suis las !  
Sans trefue le malheur va talonnant mes pas,  
Oncques ie n'esprouuay le repos de la vie,  
Le porte sur le dos vne eternelle enuie  
Qui va trompant mon heur, & faulsant mon dessain.

#### TOINET.

Or que i'aille à poings clos, le bonheur de ma main  
S'enuole avec le vent : i'ay tenté la Fortune  
En cent & cent façons, mais sa main importune  
Coup à coup me renuerse, & me fait trebucher.  
Hà peu cruel Destin, que ne vins-tu trancher  
Le filet de mes ans, lors qu'aux voix des Cigales  
On me fit accorder les fleutes inegales,  
Les chalumeaux de canne (a), & quelquesfois aussi  
Le flageol amoureux, & d'vn vent adouci

a. Var.: *Les chalumeaux d'auoine.....*

1. *Toinet*, Antoine de Baïf; *Bellin*, Remy Belleau; *Perot*, Pierre de Ronsard.

La première partie de cette églogue, jusqu'à la variante de la page 156, formait le commencement d'un poème imprimé en 1560, puis en 1566 (Paris, in-4, Rob. Estienne), sous le titre de: *Chant pastoral sur la mort de JOACHIM DU BELLAY, angevin*. Dans ce Chant figurent: *les Pasteurs Thoinet, Bellin et une Nymphe de la Seine*.

Trainer à petits fauts la troupe camusette  
Aux fredons animez du son de ma musette?

## BELLIN.

Toinet mon cher souci, Toinet, il ne faut point  
Se repentir d'auoir si proprement conioint  
Les chalumeaux ensemble, & d'auoir mis en bouche  
Le pipeau qui si bien en tes léures s'embouche,  
Pan fleuta le premier, & les Faunes apres,  
Qui firent tressaillir les monts & les forests  
Au son de leur bouquin, & n'eurent iamais honte  
De faire des bergers quelque petit de conte:  
Puis tu n'as pas appris à manier les dois  
Sous vn petit sonneur. Ianot (<sup>1</sup>) a fait ta vois,  
Il t'a montré comment (& en a pris la peine)  
Il falloit retrancher les soupirs & l'haleine,  
Comme il faut donner vent, l'allonger, l'accourcir,  
Le haster, l'enaigrir, le feindre, l'adoucir:  
Comme il falloit aussi dessus la chalemie  
Chanter vne chanson en faueur de l'amie.  
Puis n'as-tu pas gardé avec les pastoureaux  
Et Perot & Bellot (<sup>2</sup>), les boucs & les cheureaux?  
Et cent fois avec eux dedans les eaux clairettes  
Relaué la toison des brebis camusettes?  
Soufflé dans leur pipeau? & de tes propres mains  
Corne à corne conté leurs chéures & leurs dains?

## TOINET.

Bellin, ces deux bergers ne sont plus és montagnes,  
Ils ont abandonné les bois & les campagnes,  
Les argentins ruisseaux & les tertres boissus,  
Et se sont dérobez de ces antres mouffus,

1. Jean Daurat.
2. Ronsard et du Bellay.

Loin de leurs compagnons, pour aller à la ville,  
 Pour laisser Galatee, & chercher Amarylle,  
 Eschange qui leur plaist, pour auoir eu cet heur  
 De forger leur fortune (*a*), & tromper le malheur.  
 Ils y vont bien souuent, ayant les mains chargees  
 De fromage & de lait, & de fraisches ionchees,  
 Ou d'vne peau de chéure, ou de quelque toison,  
 Sans rapporter leurs mains vuides à la maison :  
 Puis ils ont d'heritage vn troupeau sous leur garde,  
 Et tousiours le Dieu Pan (*i*) de bon œil les regarde,  
 Tousiours les fauorise, & nous pauures chetifs  
 Nous languissons és bois entre les plus petits.

## BELLIN.

Mais ie te pry, Toinet, laissons-là les complaintes,  
 Ie veux chanter à toy les cruelles attaintes  
 De Caton mon souci, Caton que i'aime mieux  
 Que mon cœur, que ma vie, & cent fois que mes yeux.

Ie gaignay l'autre iour pour iouster à la lutte  
 Vne toison de laine, & pour tirer en butte  
 Vn arc d'yuoire blanc, la fleche & le carquois  
 Recouvert par dessus d'vn marroquin Turquois :  
 Et riche tout autour de cent peintures belles  
 Refigurant au vif les beautez naturelles  
 D'vn vieil antre moussu, d'vn argentin ruisseau,  
 D'vn taillis cheuelu, d'vn rocher, d'vn cousteau,  
 Et le dos recourbé d'vne haute montagne,  
 Sur le ventre applani d'vne verte campagne :  
 Les Faunes, les Syluains, au rond des chesnes vieux  
 Vont talonnant de pres les Nymphes aux beaux yeux.

Puis on voit sur le flanc dans le creux d'vne oualle,  
 Sur vn tapis de fleurs de couleur iaune & palle

*a. Var. (1566): De trouuer la fortune.....*

1. C'est-à-dire le Roi.

Le pitoyable Adon estendu de son long,  
 Venus assise aupres, qui en larmes se fond,  
 Versant dvn oeil terni plus de pluye nouuelle,  
 Que ne coule de sang par la playe cruelle,  
 Et ne s'espand en vain : car de luy & des pleurs  
 Se naist vne moisson de roses & de fleurs, (a)  
 La vermeille en ternist, & la blanche en derobe  
 Le beau pourpre vermeil pour les plis de sa robe.  
 On voit autour du corps mille & mille Amoureaux,  
 Les vns la larme à l'oeil ébranlent les cerceaux  
 De leur dos emplumé, & le sang de la playe  
 Roulant à petits flots, deçà delà ondoye,  
 Emportant (b) la blancheur de ce marbre transi.

Les autres bauolant, dvn mouuoir adouci  
 Le vont lechant du bout de leurs pennes dorees :  
 Les autres vont versant de cruches azurées  
 De l'eau pour le lauer, & de leurs doigts marbrins  
 Nettoient à l'enui les membres yuoirins  
 De ce corps englacé, & de face ternie  
 Cyprine va meslant sa bouchette blefmie  
 A la bouche d'Adon, veufue de l'heureux bien  
 Qu'elle souloit baisant mesler avec le sien. (c)

Lvn fiche de son arc la corne contre terre,  
 Et de bras & de piez tout courbé le tient ferre :  
 L'autre de la main dextre à l'autre bout se pend  
 Hors de terre guindé, & le pié gauche estend  
 Sur le ventre de l'arc : puis en trainant la corde  
 Sous le bras dextrement il le plie & l'encorde.

a. Var.:

*Se naist vne moisson de cent sortes de fleurs.*

b. Var.: *Empourprant.*

c. Var.:

*Qu'ell' souloit en baisant tremper avec le sien.*

Vn autre est si bien mis fur le corps endormi  
 D'vn long sommeil ferré, qu'au visage blesmi,  
 Et aux membres glacez on voit la couleur belle  
 Et l'esprit retourner au branle de son aile :  
 Tant doucement & bien il esuente ce corps,  
 Qu'on voit presque mouuoir les membres desia morts.

Les autres sont en foule, & de main enfantine  
 Branlent contre la dent de la beste mutine  
 Vn gros espieu nouailleux, & au lieu de brandon  
 S'arment tous à l'enui des armures d'Adon.

Or voyla le carquois que ie mettray pour gage,  
 Si tu restes vainqueur, ce sera ton partage,  
 Regarde si tu veux accorder à ce point.

## TOINET.

Quant à moi ie suis prest, ie ne m'excuse point.  
 I'ay du gentil Bougar (1) vne coupe taillee  
 D'vn fresne bien choisi : cil qui me l'a bailee  
 L'auoit receuē en prix, pour auoir quelquesfois  
 Vaincu de son flageol vn berger dans ces bois,  
 Ie la garde soigneux qu'ell' ne soit point touchee.

Elle est faicte au grand tour, obliquement creusee,  
 Cernant vn double rond, en ouale estendu :  
 Sur les flancs de la cuue on y voit espandu  
 Le tortis raboteux d'vne tendre vignette,  
 Monstrant tout à l'entour sa fuelle verdelette,  
 Dont naissent à l'enui, de mille & mille parts,  
 Vn escadron mouuant de verdoisans lezards,  
 De bourdonnans frelons, & de rouges limaces,  
 Et d'autres dans les creux de leurs tendres cocastes.

Le tige est tout courbé de petits oisillons  
 Becquetans sur le dos des legers papillons :  
 Le pié, bien reuestu de la mesme racine

1. Ce Bougar ou Bougard doit être un sculpteur de l'époque.

Qui sort des entrelas troufiez de branque-vrsine,  
Ombrageant tout le bas de son fueillage tors.

On y voit serpentant & courant sur les bors  
De la patte arrondie, vn tortis de lierre,  
Qu'vn filet delié en cent floccons enserre,  
Liant subtilement la branche tout autour :  
Le tout si bien poli, qu'en y voyant le iour,  
Se flechit doucement de la léure pressée.

Le couuercle est taillé d'vne fueille amassée  
L'vn sur l'autre en escaille, & le bord contrefait  
De petits escargots, qui monstrent le refait  
Et le deffait aussi de leur corne craintue.

De ces fueilles de chesne vne espaisseur nasee  
De trois glans apparoist sur la poincte dressée,  
Qui semblent sous le faix d'vne barque pressez,  
Dont le bois figuré en ondes se fouruoye,  
Et semble avec le iour que l'eau dedans ondoye.

Au milieu de la barque il se plante vn vaisseau  
Creusé du mesme bois, où sur le renouveau  
Ie mets du serpolet à la fueille nouuelle  
Pour ietter dans le fein de Caton trop cruelle.

L'anse de ceste coupe est faicté d'vn leurier  
Haulté sur le deuant, que le gentil ouurier  
A si bien labouré, que la teste arrongee  
Et mise entre ses piez, est si bien allongee,  
Qu'estant sur les ergots estendu de son long  
Il semble s'efforcer à boire dans le fond  
De quelque ruisselet à la source argentine.

Or voyla le thresor de ma pauure cassine,  
Elle est encor pucelle, & sent encor du bois  
La nouuelle fraischeur, & les artistes dois  
De ce gentil ouurier (*a*), qui tailla l'engraueure,  
Et ce vase embelli de si iuste emboucheure.

*a.* Var.: *De ce gentil Bougard.....*

Ie la mets contre toy, pour pareille valeur  
 Que l'arc & le carquois : si ton gaige est meilleur  
 Ie mettray le surplus. Mais ie voy, ce me semble,  
 Au bord de ce ruisseau, à l'ombre de ce tremble, (a)

a. Var.: . . . . . à l'ombre de ce tremble,  
*Quelque Diuinité, car vne horreur ie sens  
 Qui me fait herisser & chanceler mes sens.  
 Vne froide sueur s'escoule de mes veines,  
 Qui me glace le sang : les choses ne sont vaines.*

BELLIN.

*Le presage est certain, car ie sens comme toy  
 Rouler vne frayeure haut & bas dedans moy :  
 I'ay crainte que ce iour ne couue que tristesse.*

THOINET.

*Ha, Bellin, ie la voy, ha! c'est vne Deesse :  
 Ie recognoy ses pas, son visage & sa vois.  
 Il y a du malheur espandu par ces bois,  
 Car elle est des Bergers messagere fidele :  
 Mais toufiours apportant quelque triste nouuelle.*

BELLIN.

*Ha, Pan, Dieu des forests, onques ie n'eus cet heur  
 De receuoir de toy quelque douce faueur,  
 Contre le ciel despit ta puissance est mal seure :  
 Nous auions entrepris de chanter par gageure  
 Lvn à l'autre à l'enuy, mais toufiours le destin  
 Sur le point du plaisir nous coupe le chemin.*

THOINET.

*Approchons mon Bellin : les Dieux sont accostables,  
 Nous entendrons au vray ses plaintes lamentables. (1)*

1. Ici commençait la Complainte de la Nymphe, qui se retrouve à la fin de la deuxième Journée de la Bergerie. Les vers que nous donnons en variante raccordaient la première partie de l'élogue

Perot ce grand cheurier : c'est luy, ie l'entreuoy,  
 C'est le iuge, à propos, & de toy & de moy,  
 Il luy souuient encor de l'ancien ramage,  
 I amais il n'oublira le train du pasturage.

BELLIN.

Hà, Perot, le Dieu Pan d'vn regard adouci  
 Puisse oillader tes Boucs, & de toy ait souci.

PEROT.

Hé, qu'avez-vous, garçons?

TOINET.

Il nous est pris enuie  
 De chanter l'vn à l'autre en faueur de l'amie,  
 La gageure est ia faicte, il ne faut que chanter,  
 Tu seras nostre iuge, il te faut escouter :  
 Tu verras vne coupe & vn carquois d'yuoire,  
 Le loyer de celuy qui aura la victoire.

PEROT.

I'ay l'oreille vn peu sourde (1), haulsez vn peu la vois,  
 Et vous seyez tous deux à l'ombre de ce bois.

TOINET.

Tout est rempli du nom de Iupiter,  
 S'il faut chanter, par luy seul ie commence :  
 Par luy la terre & le vague de l'air  
 Est habité & plein de sa puissance.

BELLIN.

Je porteray mon front de lauriers verds  
 Touſiours couvert, c'est l'arbre que ie pris :  
 Car Apollon a souci de mes vers,  
 Il me cherif, il m'aime, & fauorife.

avec cette Complainte, pour former le *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay*.

1. Ce sont toujours les mêmes personnages. Perot est bien Ronsard, et sa surdité le fait encore mieux reconnaître.

TOINET.

L'eau de la Sarte, & les rues du Clin,  
 Et l'ombre espais de la verte Gastine,  
 Seront tesmoins comme i'ay le cœur plein  
 Du nom aimé de ma belle Francine (1).

BELLIN.

Ces lauriers verds, où le vent de Zephyre  
 Niche en tout temps, & les oiseaux de l'air,  
 Scauent le nom pour lequel ie soupire,  
 Mesmes ces rocs ne le pourroyent celer.

TOINET.

De ces peupliers les escraces emprantées  
 Portent son nom engraué de mes dois,  
 Touſiours croissant comme croiffent mes plaintes,  
 Qui de douleur font larmoyer ces bois.

BELLIN.

L'entour poly du flageol que ie porte  
 Est engraué des lettres de son nom :  
 Si ie l'embouche, il faut que ce nom forte,  
 Dieux! ie ne puis chanter autre chanfon!

TOINET.

Sur le Printemps les brebis camusettes  
 Dedans les prez ne recognoiffent mieux  
 Le trefle espais, ny le thym les auettes  
 Entre les fleurs, que ie cognois ses yeux.

BELLIN.

Aux fleurs le vent, aux espiz meurs la gresle,

1. *Gastine*, forêt du pays vendômois chantée par Ronsard. *Clain*, petite rivière qui coule près de Poitiers où Baïf connut la maîtresse qu'il a célébrée dans *les Amours de Francine*. Une visite de Baïf à Francine fournit à Ronsard le sujet de ce charmant épisode du second Livre de ses Amours, *le Voyage à Tours*. (Voir Commentaires de Remy Belleau.)

La grosse pluye au verd bourgeon qui poind  
Donne la mort, & à moy l'œil de celle  
Quand par courroux ell' ne m'œillade point.

TOINET.

De faule amer se paissent les cheureaux,  
Et les bleds verds de celeste rose,  
De thym l'abeille, & d'herbe les aigneaux,  
Moy d'vn baifer de sa bouche sucree.

BELLIN.

Le petit fan ne cognoist mieux sa mere  
Au temps nouveau en luy suçant le pis,  
Ny le berger son chien & fa louuiere,  
Que moy les yeux de celle qui m'a pris.

TOINET.

I'ay de Perot vne toison houpee  
De laine blanche, & la peau d'vn cheureau  
De mainte marque en rond entrecoupee,  
C'est pour Caton, car le present est beau.

BELLIN.

I'ay de Bellot vn tortis d'amaranthe,  
De mariolaine, & de passeuelours,  
De pouliot, de narcisse, & d'acanthe,  
Ce beau present sera pour mes amours.

TOINET.

Au plus matin la gaye sauterelle  
Ne se paist mieux de l'appaſt faoureux  
Qui vient du ciel, que des yeux de la belle  
Se paist mon cœur doucement langoureux.

BELLIN.

Ma Francine est plus fraische que la rose,  
Et sa couleur plus blanche que le lis,  
Plus beau le teint de sa léure decloſe,  
Que les œillets au poinct du iour cueillis.

TOINET.

Fuyons, bergers, & menons paistre ailleurs  
 Nostre troupeau, & quittions la musette,  
 Le fier serpent est tapy dans ces fleurs,  
 Fuyons, bergers, ie voy qu'il nous aguette.

BELLIN.

Comme des prez la parure est vermeille  
 Au mois d'Auril, m'amour est tout ainsi,  
 Et le miel doux que nous confit l'abeille  
 Dedans fa bouche, est en la sienne aussi.

TOINET.

Plus qu'vn cheureuil ma Francine est fuyarde,  
 Plus que le vent ou le coulant d'vnè eau :  
 Plus dedaigneuse & cent fois plus hagarde  
 Que celle-là qui deuint vn roufeau.

BELLIN.

Ma Catelon à la course s'egale  
 Au ieune cerf lancé de son repos :  
 De cruaute à la Vierge, en Theffale  
 Qui en laurier fist reuerdir ses os.

TOINET.

Si le Dieu Pan en rien ne fauorise  
 Ny mon flageol, ny ma musette aussi,  
 I'ay mon lanot (1) qui la vante & la prise,  
 Et qui de moy a tousiours eu souci.

BELLIN.

Si le Dieu Pan n'a de moy cognoissance,  
 I'ay mon Charlot (2) qui m'œillade en son lieu,  
 C'est mon seul bien, c'est ma chere esperance,  
 Ie l'aime aussi, car c'est vn demi-Dieu.

1. *Janot* désigne toujours Jean Daurat, son maître.

2. Le cardinal Charles de Lorraine, « l'Apollon des beaux esprits de son temps. »

## TOINET.

Fuyons bergers, fuyons la troupe armee  
 De ces frelons, que ie voy peu à peu  
 Passer l'espais d'vne nue enfumee  
 Qui sort d'vn chesne où on a mis le feu.

## TOINET.

C'est mon Ianot qui fait que ie fredonne  
 Sur mon pipeau à l'ombre de ces bois,  
 Il daigne bien s'abaiffer quand ie sonne,  
 Pour escouter les douceurs de ma vois.

## BELLIN.

C'est mon Charlot qui fait que ie soupire,  
 C'est à luy seul que ie dresse mon vœu :  
 Par luy ie vy, sa faueur me retire  
 L'esté sous l'ombre, & l'hyuer pres du feu.

## TOINET.

I'ay mon Ianot qui tousiours me fait place  
 A l'ombre frais, & fournit de rouseau,  
 D'huile & de fil, & de cire mollasse,  
 Pour affuter les trous de mon pipeau.

## BELLIN.

C'est mon Charlot, qui m'a de son laitage  
 Tousiours fourny, & n'a iamais pérmit  
 Que i'eusse faute ou d'œufs ou de fourmage,  
 Et au troupeau des bergers il m'a mis.

## TOINET.

De leurs toreaux la tortisse ramee,  
 Leurs pasturons puissent iaunir en or :  
 Leurs eaux, leurs prez, & leur terre semee  
 Soyent de rubis & de perles encor.

## BELLIN.

Que de leurs boucs les barbes & les cornes,  
 Et le long poil se changent en or fin,

De leurs pastis les caillous & les bornes  
En or massif, & leurs ruisseaux en vin.

## PEROT.

Bergers, le souuenir d'vne maistresse belle  
Fait tousiours inuenter quelque chanson nouuelle :  
Vous me semblez égaux, & à vostre chanter  
Il me souuient de voir corne à corne luter  
Deux belliers eschauffez iusqu'à perte d'haleine,  
Ne voulant point quitter le troupeau ny la plaine.  
Or vous estes amis, vous n'auez pas chanté  
L'vn à l'autre pour gain, ny pour estre vanté  
D'auoir de son ami desfrobé quelque gloire,  
Il faut partir le gain, & partir la victoire.  
Et quant aux gages mis, Toinet merite bien  
D'auoir le tien Bellin, & toy d'auoir le sien.

Mais desia le soleil du sommet des montagnes  
Peu à peu se desfrobe, & dessus les campagnes  
On ne voit plus brouter ny chéures ny cheureaux,  
Les bouuiers amassez remmenent leurs toreaux :  
Bergers, il s'en va tard, ie crains de faire attendre  
Trop long temps à souper ma bergere Cassandre.

Pendant ce discours, qui n'ennuya gueres à ces Bergères, huit heures sonnent, & soudain toute la compagnie fort de la terrace & donne le bon soir à ceste venerable princesse, chacun se retirant à son logis, ie descens comme les autres ceste fascheuse descente, & perdis ma compagnie. Or à fin que fçachiez l'affiette de ce lieu, comme i'auois entrepris de vous dire dés le matin, il y a au pié de ce chasteau vne petite villette (1) ceinte de murailles, & de la Marne, qui va lechant ses bords : ceste ville est

1. Joinville.

riche de toutes les commoditez que les bergers, cheuriers, bouviers, laboureurs pourroyent souhaitter, fust pour trouuer panetieres ouurees & taillees au poinçon avec leurs écharpes, colliers herissez de cloix pour les mastins, houlettes tournees, polies & bien ferrees, fust de pince, fust de crochet : musettes au ventre de cerf à grand bourdon, embouchees de cornes de daim, ou de laton, fleutes, flageolets de canne de sureau, d'escorce de peuplier, cages d'ozier & de ronces escarrees & pertuisees avec vne brochette rougie au feu, & eclissees de petits barreaux de troinelle pelee, garnies de cocasses de limas, pour feruir d'abreuvoir & d'augettes pour les oiseaux, couples de crein de cheual, sonnettes, iects, longes, veruelles, petites prisons de ioncs mollets, pour enfermer des sauterelles, ceintures, rubans, bracelets, vans, fleaux, eclisses, oules, bartes, terrines, tirouers, & toutes sortes de vaisseaux propres à la bergerie, vacherie & labourage. Entr'autres ie vey vn Berger, qui manioit le tour si proprement que les petits vases qui se deroboyent de ses doigts estoient si delicatement tournez & polis, que les pressant doucemēt de la lēure ils se ployoyent & obeissoyent comme le plus fin papier qui se trouue, encore qu'ils fussent de buis, de corneiller, d'yuoire, de corne de bufle, d'ebene, ou d'autre bois. Ce Berger estoit si parfait en son art qu'il tournoit les moleures des chapiteaux de colonettes en quarré, en triangle, en oualle, & en toutes figures. Ie vous descriray vn chef-d'œuvre qu'il fist de sa main : C'est vn baston que luy-mesme auoit inuenté, vous iugerez par ce que ie vous en diray s'il est beau : La poignee est de corne de cerf, blanche, polie, & bien arrondie sur le tour; l'en-

tour de ceste poignee est tracé de sept lignes & sept espaces, desquelles y en a six de mesme longueur : la septiesme est plus longuette que les autres, & c'est celle qui monstre & marque les heures, deuant midy en descendant, & celles qui suyuent apres en montant. Les douze signes du zodiaque sont compris dedans les six espaces en montant iusques au solstice d'Esté, & six en deualant. Ces six lignes sont tirées égales en longueur & paralleles, mi-parties d'une ligne plus courte: puis entre ses diuisiōs, qui sont douze, y a encore deux petites lignes & trois espaces, qui ne sont que marques ou poincts, lesquelles contiennent entre elles l'espace de cinq iours, lesquels multipliez six foix, font trente iours, ou trente degrez, que tient chacune espace, ou signe du zodiaque, lesquels mis ensemble, font le cours solaire, ou vn an entier. Il y a d'autres lignes tortues, qui tournent obliquement, marquees & tirees sur celles qui tombent à plomb : par elles se cognoist la hauteur du Soleil, chaque heure, chaque iour, & chaque signe, felon le cours d'iceluy. Par le mouuement du chapiteau ou pommelle inferieure ourat vne petite eguille qui s'y emboiste, & l'arrestant au iour & signe du mois, tenant aussi le baston perpendiculairement, on cognoist les heures & minutes par l'ombre du Soleil. La haute pommelle est faite de bois d'ebene, où sont marquees douze espaces contrefaites en petits goldrans, lesquels par le subtil mouuement d'une calamite ou eguille aimantee enseignent les quatre diuisions de la terre, le Leuant, le Ponant, le Midy, le Septentrion. Les huit qui restent descouurent les vents constants & inconstans, & monstrent le chemin que l'on veut tenir par tout le monde. Le tige de ce

baston se met en quatre pieces, qui seruent de quatre fleutes à neuf trous, fort belles & bien cōpasfees: ce que me monstrant ce gentil ouurier, se trouuerent quatre ieunes Bergeres, si à propos qui les accorderent, & chanterent ceste chanson.

## CHANSON.

**O** cruel enfant  
Qui vas triomphant  
De mon cœur captif  
Qui tremble & chancelle

Sous ta main cruelle  
**Poureux & craintif :**

Trois fois abatu  
Tu m'as combatu,  
Esclauë à tes loix :  
Mais ceste victoire  
Seule a plus de gloire  
Que toutes les trois.

Vaincu des beaux yeux  
Doux & gracieux  
D'vne, dont l'ardeur  
Et la chaste flame  
Va brulant mon ame,  
Et seiche mon cuer.

Or que i'apperçoy  
Que ie n'ay de toy  
Ny trefue ny paix,  
Amour, ie deteste  
Ta flamme celeste,  
Ton arc, & tes traits.

Puis que ce doux feu  
 S'esteint peu à peu,  
 Qui chaud me bruloit,  
 Sain ie me retire  
 Du fascheux martyre  
 Qui me trauailloit.

Si ta cruaute,  
 De ma loyauté  
 Triomphe à ce coup,  
 Amour, ie despite  
 Tes pas & ta suite,  
 Ta force & ton coup.

Plus ne me deçoit  
 L'œil qui me forçoit  
 En mes ieunes ans,  
 Plus ie ne m'abuse  
 D'vne douce ruse  
 Qui trompoit mes sens.

Ce bel or frizé  
 Que tant i'ay prisé  
 Plus ne me tient pris,  
 Le lis & la rose  
 Sur ton sein éclosé  
 Me vient à mespris.

Ie quitte cet heur  
 D'estre seruiteur  
 A ta Deité,  
 Pour faire vn échange  
 D'vn seruice estrange  
 A ma liberté.

Tu n'es qu'vn trompeur,  
 Effronté menteur,  
 Qui traistre seduit  
 Par douce finesse  
 La tendre ieunesse,  
 Qui folle te suit.

Tant que tu voudras  
 Tu te vanteras  
 Estre fils des Dieux,  
 Mais au vray ie pense  
 Que telle femence  
 Ne croist dans les cieux.

Ton arc me desplaist,  
 Rien plus ne me plaist  
 Qui vienne de toy,  
 Tes feux ne me touchent,  
 Tes fleches rebouchent  
 Mouffes contre moy.

Mon œil preuyant,  
 N'est plus larmoyant  
 En tes vains plaisirs,  
 L'ame qui s'appaise  
 N'est plus la fournaise  
 De nouueaux soupirs.

Va, contente-toy  
 D'auoir pris de moy  
 Et sens & raison,  
 Iamais ton enfance  
 N'aura de puissance  
 Sur mon poil grison.

Apres auoir chanté & reioint ce baston, ce gentil artizan m'enseigna comme il pouuoit seruir à arpéter, à prédre largeurs, longueurs, & hauteurs : à cognoistre quel chemin fait la Lune en vne heure artificielle, les distances des estoiles fixes de l'une à l'autre : comme le creux de la pommelle peut seruir à mettre crayos & peintures liquides, & celuy des fleutes à mettre plumes, pinceaux, compas, esquierre, papier, pour designner paisages, villes, chasteaux, & bastimens rustiques : pour mettre aussi petits coutelets, pour faire modelles à leuer fardeaux plus à l'aïse, releuer charrettes & chariots versez : engins hydrauliques, pour puiser l'eau subtilement du bas en haut. Il me monstra aussi comme on trouuoit aisément la demy-toise sur le dos de ce baston, qui contient trois piez, chacun pié douze pouces, chacun pouce douze onces ou lignes : les marques en font d'yuoire sur le bois d'ebene : de ces trois piez on en fait la toise qui est de six, on en fait la coudee qui est d'un pié et demy, la perche doublant la demy-toise huict fois : de l'autre costé on y trouue l'aune, côme de Paris, de Lyon, de Prouins, la canne & la brasse. Au reste il peut seruir pour aller par pays, & pour s'appuyer estat bien ferré par le bout d'embas, & bien encorné d'une belle corne de Daim. Voyla le baston que me donna ce gentil artizan: ce que ie n'ay voulu obmettre pour les commoditez d'un si gentil instrument. Or pour clore & pour sceller ce beau iour d'un sceau & d'une marque memorable à iamais, ie vey dedans la prairie, sur les bords de la Marne, vne troupe de Nymphes portans le crespe d'or de leur cheuelure, flotant & ondoyant sur leurs espalues, cordonné seulement d'un petit ruban

de couleur, & ferré d'vne couronne de peruanche : Je la peu fort aisément discerner du laurier, parce que la Lune lors fauorisoit mon bon-heur, luy ayant fait ceste requeste.

**L**VNE porte-flambeau, seule fille heritiere  
Des ombres de la nuit au grand & large sein,  
Seule dedans le ciel qui de plus viste train  
Gallopes tes moreaux par la noire carriere :

Seule, quand il te plaist, qui retiens ta lumiere  
D'vn œil à demi-clos, puis la versant soudain  
Monstres le teint vermeil de ton visage plein,  
Et les rayons sacrez de ta belle paupiere :

Laisse-moy, ie te pry, sous le silence ombreux  
De tes feux argentez au seiour amoureux  
De ces rares beautez qui m'ont l'ame rauie,

Et cause que sans peur i'erre dedans ce bois.  
Vagabond & seulet, comme toy quelquesfois  
Pour ton mignon dormeur sur le mont de Latmie.

Elles monstroyent l'vne à l'autre, en toute priuauté (car elles ne me pouuoyent apperceuoir) leurs gorges, leurs gréues, & leurs seins. Entre autres i'en vey vn large, blanchissant, rehausié de deux montagnettes soupirantes d'vn doux & mignard tremblement, abouties de deux petites fraizettes rougissantes sur le bout : le teint de ceste enfleuré mignonne ressemblloit vn vase de crystal comblé de lis & de roses, tant estoit naifusement coloré. Toutes estoient en cotillons, l'vne le portant iaune, l'autre verd, l'autre d'escarlatin violet, tissus en broderie de leurs chiffres & deuises. Elles auoyent les piez

nuz sans chaussure, descouvrant quelquesfois en dansant vn talon qui ressemblloit mieux vne rose attachée contre la base d'vne colonne, que ce que c'estoit : quelquesfois monstroyent vne gréue longue & droite, semblable à deux colonnettes d'albastre bien choisi, pour le soustien & fondement d'vne si noble architecture. Or ayât donné contentement à mes yeux, de si doux & si gracieux appas, il falloit bien que l'oreille receust quelque plaisir : & pour ne la laisser mal-contente, vne de la troupe commence vne chanson, mais non sans auoir esté importunee de ses compagnes, parce qu'elle asseuroit l'auoir trouuee en la pochette d'vne Bergere, qui la tenoit fort cherement, ayant esté composee en sa faueur en la personne de son amy qui souhaittoit la baiser : elle commence ainsi.

OMME la vigne tendre  
Bourgeonnant vient estendre  
En menus entrelas  
Ses petits bras,  
Et de façon gentille,  
Mollette s'entortille  
A l'entour des ormeaux,  
A petits nœuds glissante  
Sur le ventre rampante  
Des prochains arbrisseaux.

Et comme le lierre  
En couleurant se ferre  
De maint & maint retour  
Tout à l'entour  
Du tige & du branchage  
De quelque bois sauusage,

Espandant son raisin  
 Deffus la cheuelure  
 De la verte ramure  
 Du chesne son voisin.

Ainsi puissé-ie estreindre  
 Ton beau col, & me joindre  
 Contre l'yuoire blanc  
     De ton beau flanc,  
 Attendant l'escarmouche  
 De ta langue farouche,  
 Et la douce liqueur,  
 Que ta léure mignonne  
 Liberale me donne,  
 Pour enyurer mon cuer.

Sus donc, que ie t'embrasse!  
 Auant, qu'on entrelasse  
 Tout autour de mon col  
     Le marbre mol  
 De tes longs bras, maistresse :  
 Puis me baise & me preſſe,  
 Et me rebaise encor  
 D'vn baifer, qui me tire  
 L'ame quand ie soupire  
 Deffus tes léures d'or.

De moy, si ie t'approuche,  
 I'enteray fur ta bouche  
 Vn baifer eternel,  
     Continuel :  
 Puis en cent mille sortes  
 De bras & de mains fortes  
 Sur ton col me liray  
 D'vn noeud qui long temps dure,

Et par qui ie te iure  
Qu'en baifant ie mourray.

Si i'ay cet heur, ma vie,  
Ny la mort ny l'enuie,  
Ny le somme plus doux  
Ny le courroux,  
Ny les rudes menaces,  
Non pas mesme les Graces,  
Les vins, ny les appas  
Des tables ensucreees,  
De tes leures pourprees  
Ne m'arracheroyent pas.

Mais sur la bouche tienne  
Et toy deffus la mienne  
Languissans nous mourrions,  
Et pafferions,  
Deux ames amoureusees,  
Les riues tortueuses  
Par deffus la noire eau,  
Courant dedans la falle  
De ce Royaume palle,  
En vn mesme bateau.

Là par les vertes prees  
De couleurs diaprees  
En ce royaume noir,  
Nous irions voir  
Les terres parfumees,  
Qui sans estre entamees  
Sous le coutre tranchant,  
De fecondes mammelles  
Les moiffons eternelles  
Sont tousiours épanchant.

Là tousiours y soupire  
 Vn gracieux Zephyre,  
 Qui d'vn vent doucelet,  
     Mignardelet,  
 Se iouē & se brandille,  
 Se branche, & se pandille  
 D'ailerons peinturez  
 Sous la forest myrtine  
 Et la verte crespine  
 Des beaux Lauriers facrez.

Là les lis & les roses  
 De leurs robes décloses  
 Font renaistre en tout temps  
     Vn beau printemps,  
 L'œillet & l'amaranthe,  
 Le narcisse & l'acarthe,  
 Cent mille & mille fleurs  
 Y naissent, dont l'haleine,  
 L'air, les bois & la plaine  
 Embasme de senteurs.

Là sur la rive herbeuse  
 Vne troupe amoureuse  
 Rechante le discours  
     De ses amours :  
 Vne autre sous l'ombrage  
 De quelque antre fauusage,  
 Lamenter ses beaux ans,  
 Mais las! en ce lieu sombre  
 Ce n'est plus rien qu'une ombre  
 Des images viuans.

Ie sçay bien, qu'à l'entree  
 Vne troupe facree

Clinera deuant nous,  
 Et deuant tous  
 Nous fera ceste grace  
 De choisir nostre place  
 Dessus de verds gazonz,  
 Tapissez de veruaine,  
 De thym, de mariolaine,  
 Et d'herbeuses toissons.

Ie sçay qu'il n'y a dame,  
 Non celle dont la flame  
 Vint la flame tenter  
 De Iupiter,  
 Qui s'offençaſt, cruelle,  
 De nous voir deuant elle  
 Nous mettre au plus haut lieu,  
 Ny celle qui la guerre  
 Alluma dans sa terre  
 Fille de ce grand Dieu.

Ceste chanson finie, ie demeure tout éperdu,  
 tant pour la douceur de la voix larronnesse de  
 mon ame, que pour les parolles passionnees de  
 l'amour. Et croy que ceste Nymphé auoit choisi  
 ce fuget propre à ses passions, autrement il  
 n'eust esté possible de si bien chanter & de si  
 bonne grace, sans estre époinçonnee de quelque  
 amoureuse affection. I'ay ouy au mois d'Auril  
 les accens redoublez, & tirez à longue haleine,  
 & les fredons entre-coupez du Rossignol, i'ay  
 ouy le tin-tin des Cigales au mois le plus chaud  
 de l'Esté, i'ay ouy doucement glisser la rosee  
 sur les herbes emperlees de son degout, i'ay  
 ouy entre deux montagnes cauerneuses les vieilles  
 querelles de la parlante Echo, i'ay ouy couché

dessus vn ruisselet, tapissé de verdure & calfeutré  
 de mousse, le murmure d'une eau roulante à  
 petits flots au trauers de petites pierrettes & de  
 grauois menu, i'ay ouy dedans le saint horreur  
 des forests les plus obscures les chansons de  
 Daphnis : mais, pour dire la verité, ceste voix  
 estoit toute autre chose. Or de peur d'estre des-  
 couvert, i'eu patience derriere vn saule creux,  
 où ie m'estoys tapi, ou de frayer, voyant tant  
 de diuinitez ensemble, ou de peur d'interrópre  
 leur plaisir, ou sous l'esperance d'en entendre  
 dauantage : mais ie ne demeuray gueres que  
 soudain ie ne les veisse toutes au plonge fendre  
 l'eau à coups de bras, puis soudain s'euanouir  
 & se defrober de mes yeux. Enyuré de tant de  
 plaisirs, enuiron les dix heures ie me retire en  
 ma chambre pour prendre mon repos. Je vous  
 laisse à penser si ce dormir me fut plaisant &  
 doux. Car si tost que le sommeil eut couvert de  
 ses ailes humides la lasse & paresseuse paupiere  
 de mes yeux, l'enchanteresse & charmeresse  
 memoire de ce que i'auois veu & entendu ce  
 beau iour, accompagné d'Amour, de plaisir, &  
 possible de quelque passion, tous ensemble vien-  
 nent suborner mes sens, faisant nouvelle recharge  
 & nouvelle escarmouche à mes apprehensions.  
 Car non seulement il me sembloit voir ce que  
 i'auois veu, ouyr ce que i'auois ouy, entendre  
 ce que i'auois entendu, admirer ce que i'auois  
 admiré, mais ie pensois véritablement auoir tel  
 heur, de continuer le plaisir de mes yeux. Mais  
 las ! Somme trompeur, trop ialoux de mon  
 plaisir, & mortel ennemy de mon aise, vrayement  
 à bon droict les Anciens te faisoient sacrifices,  
 & parfumoyent tes autels d'encens & de pauot:  
 tu n'es qu'une douce fumee qui s'euanouist  
 en l'air, tu n'es qu'une odeur passagere, qui

trauersant nos apprehensions charme & ensorcelle nos sens, tu n'es qu'un masque fantastique, trompeur & menteur, deguisant le faux en apparence de vray. Ha belle & trop amoureuse Aurore, tu pouuois bien demeurer écore quelque temps en ta couche pourpree, frizottant le poil de ton mary grison, sans que l'Amour t'époinconnast de si tost nous ramener le iour. Ha belles & gentilles estoiles, pourquoi n'auez-vous repoussé & mis en fuite les cheuaux du Soleil, sans mettre fin à mes songes si plaisans? Que pleust à Dieu que ceste nuict m'eust esté vne nuict perpetuelle, sans iamais pouuoir desfiller mes paupieres pour œillader ce beau Soleil, & qu'un songe tel couuaist eternellement dessus mes yeux. Et si me voulois faire tant de grace, le caressant ie dirois :

**V**IEN, Somme, vien, ton pouuoir n'est aux cieux,  
Rien n'y sommeille, & de l'humeur forciere  
De ton pauot, arrose ma paupiere,  
Mon front, mon poil, mes tempes & mes yeux!

Charme le mal d'un charme obliuieux  
Qui me trauaille, & fait que plus n'espere  
Mon pauure cœur, qui soupirant s'altere  
Et qui n'eut onc faueur d'esperer mieux.

Vien donc à moy, & du vent de tes æelles  
Euente vn peu les angoisses cruelles  
Qui sans pitié me minent iusqu'à l'os :

Et tous les ans, si tu m'es fauorable,  
Ce mesme iour i'espandray sur la table  
De ton autel, du miel & des pauots.

Mais quoy? ie cogneu lors que tout ce qui prend vie, & tout ce qui soupire sous ce grand ciel ne se peut continuer en son estre, & qu'il faut par necessité qu'il prenne quelque fin fuyant le fil ordonné de la main de ce grand Dieu. Ainsi ie passé ce beau iour & ceste douce nuit. Le vous prie, si toute nostre vie estoit dispensee en ceste façon, mesnageant les iours & les heures en tels plaisirs, sans offense, sans malheur, sans apprehension fascheuse, sans alteration de nostre naturel, francs & libres d'auarice, d'envie & d'ambition, aurions-nous regret en mourant d'auoir vescu si doucement en ce monde?

FIN DE LA PREMIERE IOVRNEE DE LA BERGERIE.





**LA SECONDE IOVRNEE**

**DE LA BERGERIE**

**DE**

**REMY BELLEAV.**





A MONSEIGNEVR LOYS

MONSIEVR DE LORRAINE. <sup>(1)</sup>

**M**ONSEIGNEVR, aussi tost que i'eus cet honneur d'estre appellé à la conduitte, gouvernemant & institution de Monseigneur le Marquis d'Elbeuf vostre cousin, ie me trouue (& presque sans y penser) au chasteau de Ioinuille sans liures, sans volonté d'estudier, & moins d'escrire, matté d'vne longue & fascheuse maladie, resolu de ne forger autre meilleure fortune pour l'aduenir, que d'employer ma vie, mon industrie, & mon labeur à conduire & guider le gentil & magnanime esprit de mon seigneur & maistre, & faire

1. Monseigneur Louis de Lorraine, cardinal de Guise, archevêque de Reims, fils de François de Guise; mis à mort à Blois, par ordre de Henri III, le lendemain de l'assassinat de son frère Henri-le-Balafré (24 décembre 1588).

seruice tres-humble à vostre tres-noble & tres-illustre maifon. Toutesfois comme malaifémēt, & mesme à coups de fourche nous ne pouuons estranger ny bannir de nostre escurie, ceste premiere, ie n'ose dire vaine, affection d'escrire, ie croy, ou que le trop de plaisir & de loisir, ou la beauté naturelle du lieu & de la faison, ou bien l'honneste & douce conuersation d'vne gaye & vertueufe compagnie , me remirent fur les erres de mes premières brisees, commençant à faire tantost vn Sonnet, tantost vne Complainte, vne Eclogue, vne description, & ne sçay telles quelles fictions Poëtiques, felon l'occacion qui lors se presentoit, avec vne infinité de tels vains & petits arguments, & fugets de legere marque & de peu de valeur, de sorte qu'estant en ceste ville, voulant recoudre ces inuentions mal coufues, mal polies & mal agencees, sans l'esperer ie trouue vn liure ramassé de pieces rapportees, chose véritablement qui n'a membre, ny figure qui puisse former vn corps entier & parfaict. Toutesfois, Monseigneur, cognoissant la bonté de vostre doux & gracieux naturel, affeuré de la faueur que vous portez à la vertu & aux bonnes lettres, & que prendrez plaisir à recognoistre en la lecture de ce petit ramas, quelques traicts tirez & choisis des cendres de la venerable

Antiquité, i'ay bien osé luy donner iour sous  
vostre nom, & le vous presenter : esperant vous  
donner en peu de temps vn ouurage mieux  
tissu & ourdy de meilleure main. Prian Dieu,  
Monseigneur, vous donner tres-longue & tres-  
heureuse vie. A Paris, ce douziesme iour de  
May, M. D. LXXII.

Vostre tres-humble & tres-  
obeissant seruiteur

R. BELLEAV.



IN REMIGII BELLAQVEI  
BVCOLICA.

*Pastorum Musam Damonis & Alphefibæi  
Mirata in prato sœpe iuuenga suo est.  
At quæcunque suo pastor canit Alphefibœo  
BELLAQVEVS, mirans Gallia tota probat.*

Io. AVRATVS  
*Poeta Regius.*



LA SECONDE IOURNEE  
DE LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV.

---

**A**V plus matin renaissant la douceur & continuation de ces plaisirs avec l'entrefuitte de ce beau iour, ayant laué mes mains, ma bouche & mes yeux, d'eau fraîchement pusee de la belle & claire fontaine qui sourd de ce couftau, le genoil en terre, les mains iointes, la face vers le ciel, ie dresse mes humbles prières à ce grand Dieu, auteur de tout bien, plein de vérité, de iustice & de misericorde, fuyant l'heureuse memoire des complaintes & doleances de ce bon Job, disant.

## PRIERES. (1)

## I.

**D**ELIVRE-MOY de peine & de langueur,  
Mes iours sont courts , ce n'est rien de ma  
vie : .  
Qu'est-ce de l'homme ? & d'où te viët l'enuie  
D'en faire cas , & de l'aimer , Seigneur ?

Pour l'esprouuer de moment en moment  
Tous les matins tu luy fais voir ta face ,  
Le visitant des faueurs de ta grace ,  
Et prens souci mesme de son tourment.

Mais quand fera-ce , ô mon vray Redempteur ,  
Que i'auray trefue , & que de ma saliue  
le pourray sain arrouser ma gencieue ,  
Et l'aulant refreschir ma douleur ?

Dieu gardien , i'ay peché : mais pourquoy  
M'as-tu créé si contraire à toy , Sire ,  
Que ce malheur me charge & me rend pire  
En combatant moy-mesme contre moy ?

Oste , oste donc de ce pauure perclus  
L'iniquité , haste-toy de m'absoudre !  
Car aussi tost que feray mis en poudre  
En me cherchant ne me trouueras plus.

1. Paraphrase de divers passages du *Livre de Job*. Ces vers ont été imprimés, sous le titre de *Prières et saintes Doléances de Job*, dans un recueil où figuraient des strophes et cantiques du sieur de Valagre, de la Maison-Fleur, Philippe des Portes, Joachim du Bellay, Ronsard et autres auteurs du temps. Ce recueil a paru en 1587 (Paris, Matthieu Guillemot).

## II.

De viure plus ma pauure ame s'ennuye  
 Et se desplaist du malheur de sa vie :  
 Doncques, Seigneur, librement ie diray  
 Ce qui la tient de si pres assiegee,  
 Et en l'aigreur de mon ame affligehee,  
 A toy, Seigneur, ainsi ie parleray.

Ne me condamne : il n'est pas equitable,  
 Ou me declare en quoy ie suis coupable,  
 Pour me iuger. Hé veux-tu reproouer  
 Et ruiner ta pauure creature,  
 De tes saints doigts l'ouurage & la facture,  
 Et des meschans le conseil approuuer?

As-tu les yeux de chair, comme nous, Sire?  
 Vois-tu ainsi que l'homme? & ton Empire,  
 Tes iours, tes ans, comme ceux des humains,  
 S'escoulement-ils? Et quoy? as-tu enuie  
 De rechercher si asprement ma vie  
 Veu que ne puis eschapper de tes mains?

## III.

Tes mains m'ont fait & repelestri de chair,  
 Comme un potier qui de grace gentille  
 Tourne en vaisseaux vne masse d'argille :  
 Puis tout soudain tu me fais trebucher.  
 Souuienne-toy, auant que me damner,  
 Que de limon & de bourbe fangeuse  
 Tu m'as formé, & qu'en terre poatreuse  
 Apres ma mort me feras retourner.

Tu m'as coulé comme le lait nouveau,  
 Qui s'espaissit & se caille en presure,

De nerfs & d'os assemblé ma figure,  
 Puis reuestu & de chair & de peau :  
 Tu m'as donné & la vie & les ans,  
 Me conduisant au sentier de ta grace ,  
 Et aux rayons de ta diuine face  
 Guidé mes pas, mon esprit & mes sens.

## III.

Combien ay-ie de forfaictures ,  
 D'offenses iniques & dures ?  
 Monstre-moy en quoy i'ay meffait ,  
 Et me declare mon forfait .  
 Pourquoy me caches-tu ta face ,  
 Et me bannissant de ta grace  
 Destournes ton visage amy ,  
 Me tenant pour ton ennemy ?  
 Veux-tu esprouuer ta puissance  
 Contre la fueille qui ballance ,  
 Qui chancelle & branle à tous vens ?  
 Quoy ? me veux-tu liurer bataille ,  
 Pursuyuant le chaume & la paille ,  
 Qui n'a plus d'humeur au dedans ?

Hà ! tu me tiens trop de rudesse ,  
 Seigneur , & sous ta main maistresse  
 Ie souffre trop de passions ,  
 Trop de maux , trop d'afflictions ,  
 Et rigoureux de chaisne dure  
 Tu tens mes piez à la torture ,  
 Et aux ceps qui sont imprimez  
 Dessus mes talons décharnez .  
 Et comme le bois mort se mine ,  
 Pourry & mangé de vermine ,  
 Tout ainsi ie vis en langueur :

Ou comme le drap d'vne robe,  
 Où la tigne ronge & derobe  
 Le fil, la grace, & la couleur.

## V.

L'homme nay de la femme, en viuant peu de temps,  
 Est plein de mille maux & de mille tourmens :  
 Il est comme la fleur qui naissant est coupee,  
 Et fuit ainsi que l'ombre, & n'a point de duree :  
 Tu ne laisses pourtant de luy porter faueur,  
 Le tirant avec toy en iugement, Seigneur.

Hé qui peut (sinon toy) rendre vne chose pure,  
 Qui de nature est salle, & de semence impure?  
 Son âge est limite, & tiens par deuers toy  
 Le nombre de ses mois, dont la borne & la loy  
 Iamais ne s'outrepasse. Esloigne-toy donc, Sire,  
 Et le laisse en repos iusqu'au iour qu'il desire,  
 Autant qu'un crediteur apres le long feiour,  
 Du beau iour qu'on luy doft souhaitte le retour.

## VI.

Sera-ce toy, qui sous la terre basse,  
 Et au plus creux d'enfer me cachera,  
 Iusques à tant que ta fureur se passe,  
 Et ta rigueur, Seigneur, s'appasera?  
 Dy-moy le iour que tu auras memoire  
 De moy, Seigneur, & que verray ta gloire.  
 Hé penfes-tu qu'homme sans ton support  
 Puisse reuiure apres qu'il sera mort?

I'attendray donc toute la vie mieane,  
 Iusques à tant que mon eschange vienne,

Puis m'appellant respondray à ta vois :  
 Car bien te plaist l'œuvre de tes saints doigts.  
 Je ne fay pas dont ne sçaches le nombre,  
 Sans toutesfois me tirer de l'encombre  
 De ce peché, qui m'opresse & me nuit,  
 Ne donnant trefue au malheur qui me suit.

## VII.

Mon haleine est devenue  
 Si courte & si corrompue,  
 Et la fin me presse tant  
 Que ie ne voy plus que l'ombre,  
 Et la fosse noire & sombre  
 D'un sepulchre qui m'attend.

Les voisins qui m'accompagnent  
 Ce sont ceux qui me desdagnent,  
 Et tous se mocquent de moy :  
 Mon oeil tout honteux s'abaisse,  
 Et demeure en la détresse,  
 Seigneur, que d'eux ie recroy.

Sauve-moy donc ie t'en prie,  
 Et defen ma pauure vie :  
 Loge-moy dedans ton fort,  
 Puis vienne qui me combatte  
 Main à main & qui m'abatte,  
 Touſiours feray le plus fort..

Mes emprises font pafsees,  
 Mes iours, mes vœux, mes pensees,  
 Et tous mes desseins rompus :  
 Le iour m'est nuit, & m'est claire  
 La nuit au lieu de lumiere,  
 Tant mes sens sont corrompus.

I'ay fait mon lit en tenebres,  
 Et sous les tombes funebres  
 le m'en vay tenir prison.  
 La pourriture est mon pere,  
 Les vers ma sœur & ma mere,  
 Et le tombeau ma maison.

Où est donc mon esperance,  
 Et qui a la cognoissance,  
 Seigneur, de ce que i'attens,  
 Sinoa toy, qui seul embrasses,  
 Qui tranches, & qui compasse  
 Le ciel, les iours & les temps?

## VIII.

Mes os sont pris tout le long de mon dos  
 Contre ma peau, & ma chair vlceree  
 En s'y collant s'est du tout retiree,  
 Et ne suis plus qu'vne ordonnance d'os,  
 Sauf eschappé des fieres destinees,  
 Monstrant la peau de mes dents descharnees.

Prenez pitié, prenez pitié de moy  
 Vous, mes amis, iusqu'à tant que ie meure :  
 La main de Dieu m'a touché à ceste heure  
 En sa fureur, ie le sens & le voy ;  
 Laissez-moy donc puis que Dieu me tourmente,  
 Ne rongez plus ma charongne puante.

Que mon propos fust escrit en papier,  
 Et ma douleur en pierre bien taillee,  
 Ou d'vn burin grauee & cizelee  
 Sur vne table ou de plomb, ou d'acier,  
 A celle fin qu'elle fust eternelle  
 Et à iamais on eust memoire d'elle.

Le sçay que Dieu vit eternellement,  
 Et sçay aussi apres que la vermine  
 Aura rongé la chair de ma poitrine,  
 Que de mes yeux le verray pleinement,  
 Et se tiendra le dernier sur la terre  
 Haut esleué pour nos pechez enquerre.

Lors ie verray là haut dedans les cieux  
 Sa maiesté, & contemplant sa face  
 Me cacheray sous l'aile de fa grace :  
 Et rien que luy ne verray de mes yeux,  
 Pauure pecheur, ayant mis l'esperance  
 De mon salut en sa grande clemence.

## IX.

Pourquoy m'as-tu tiré du fond de la matrice,  
 Moy qui ne suis qu'ordure & que fange & que vice ?  
 Mort-né ie fusse mort, iamais œil ne m'eust veu  
 Chetif comme ie suis, & ferois aussi peu  
 Que i'estoys auant que d'estre :  
 Car si tost que ie vins naistre  
 L'on m'eust du ventre au tombeau  
 Porté comme en vn berceau.

Le nombre de mes iours est bien petit, ô Sire !  
 Laisse-moy donc parler, permets que ie soupire,  
 Et que ie me console auparauant qu'aller  
 Aux lieux sombres & noirs où me faut deualler  
 Sous la terre tenebreuse,  
 Au lieu de la nuit ombreuse,  
 En ce lieu où est le fort  
 Que tient l'ombre de la mort.

Au lieu où sans retour il nous conuient descendre,  
 La proye du tombeau, des vers, & de la cendre :

Au lieu où le defordre & la sedition  
Exercent pesle-mesle vne confusion

Entre les nuits eternelles,  
Loin de nos lumieres belles,  
Deffous l'Empire d'horreur,  
D'ombres, de plaints, & de peur.

Ayant mis fin à mes prieres, sortant de mon logis, de bonne aduenture ie rencontre lvn de mes plus familiers amis, auquel ie fey le discours de poinct en poinct, des songes qui m'estoyent suruenus en celle douce & plaisante nuit. Sans y penser, ce gracieux propos nous defrobe la souuenance d'autres entreprises, de façon que nous nous trouuons à la porte d vn iardin le plus beau & le plus accompli qu'on pourroit souhaitter, soit pour le cōplant d'arbres fructiers, à pepin, ou à noyau, comme de pommes, poires, guignes, cerises, griottes, oranges, figues, grenades, pesches, auant-pesches, presses, persiques, paties, perdigoines, raisins muscats, prunes de damas noires, blanches, rouges : bref de tous les meilleurs fructs & plus exquis qu'on sçauroit recouurer en nostre France, aux saisons ordonnees par la prouidēce de ce grand Dieu : soit pour la beauté du par-terre, arroussé de trois fontainettes d'eau viue qui sourd des flancs de ce rocher, & qui fait vn canal de largeur d'une toise & demie, passant au trauers de ce iardin, enrichi de compartimens, entrelas, bordures, chiffres, armoiries, allees, clostures, cabinets, labyrinthes, berceaux, arcades, & de tous autres enrichissemens que l'œil pourroit souhaitter. Or ne voulant perdre l'occasion de ceste douce rencontre, ie me delibere de librement communiquer à ce mien amy

vne partie de mon labeur. Le premier qui se presenta, ce fut vne complainte de Promethee, attaché à bras estendus sur le mont Caucafe, dont luy fey lecture. Je vous laisse à interpreter, sous les eschanges de ce temps, ce qui se peut entendre sous la peau de ceste fable tant celebre des anciens.

## COMPLAINTE DE PROMETHEE. (1)

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD.

**N**OBLE race des Dieux, semence Titanine,  
Qui retires du ciel ta premiere origine,  
Cousine de ce Dieu qui porte à trois fourchons  
Vne fourche en sa main, la crainte des Tritons,  
Cousine de ce Dieu qui choisit en partage,  
Maistrisant ses puisez, le celeste heritage.

Et toy, ô Terre, mere & des Dieux & des ans,  
Qui premiere enfantas l'audace des Titans,  
Si la pitié se loge en ta douce poitrine,  
C'ellade tendrement ceste chair ta cousine,  
Ce ventre decharné, ces tendons & ces nerfs,  
La proye du tombeau, des ombres & des vers :  
Et si tu sens encor les douceurs d'une mere,  
Sonde iusques au fond l'apostume & l'vlicere

1. « Quoique Belleau ait toujours vécu dans la religion catholique, dit l'auteur de la *Bibliothèque françoise*, il a laissé échapper dans sa comédie intitulée *la Reconue* un trait qui a rendu sa foi suspecte à quelques-uns. » Ce poème de Prométhée nous semble venir à l'appui de l'opinion émise par l'abbé Gouget : ne retrouve-t-on pas en effet, dans cet « audacieux » qui essaie de dérober un rayon du feu céleste pour animer son œuvre; ne retrouve-t-on pas, dans la peinture de « cette misérable curée », l'image de la foi nouvelle qui veut projeter son flambeau sur l'humanité, du protestantisme persécuté, anéanti, mais toujours renaissant et vivace?

Qui me ronge le flanc, & voy ce pauure corps  
 Sans foye, sans poulmon, qui souffrant mille morts  
 Ne sçauroit trespasser, tant il est miserable.

Approchez donc, Cousins, & de main favorable  
 Secourez vostre sang, secourez vostre nom,  
 Et le tige sacré de la noble maison  
 Dont vous estes issus, & que la nonchalance  
 De vos coeurs paresseux n'efface la vaillance  
 De vos premiers parens, qui vous ont rendus tels,  
 De vous faire egaller presques aux immortels.

Donc ne forlignez point, & que la seule gloire  
 D'vne entreprise braue esleue la memoire  
 De vos actes guerriers, imitant vos ayeux,  
 Qui pour brauer le ciel eschelerent les Dieux :  
 Voyez ce pauure corps, aux cymes raboteuses  
 De ces monts esleuez en poinctes fourcilleuses,  
 Lié, pris, garrotté, ainsi que le nocher  
 Espiant mont sur mont la tempeste approcher,  
 Garrotte son nauire, & d'ancre & de cordage,  
 Pour desfier le vent, & les coups de l'orage,  
 Qui va poussant les flots iusques au ciel profond,  
 Puis les va recreusant du ciel iusques au fond,  
 Renuersant vn grand mont de vagues entassees,  
 Battant & rebattant les costes empoisees,  
 Et les flancs entr'ouverts de son courbe vaisseau,  
 Qui tremble à la mercy & du vent & de l'eau.

Secourez donc, Cousins, ceste ame genereuse,  
 Ame trop fine & fiere, & trop audacieuse,  
 Qui premiere entreprit aller dedans les cieux  
 Descouvrir les threfors que recelloyent les Dieux :  
 Qui premiere entreprit d'vne main larronnesse,  
 Mesme dedans le fein, & sous la main maistresse  
 De ce grand Iupiter, de defrober le feu  
 Pur, celeste & diuin, aux hommes incogneu :  
 Hommes vrayment grossiers, faits & poitris d'argille

Molle, grasse, gluante, & terrestre, & fragile,  
 Suiette à se casser en cent & cent morceaux.  
 Hommes sans sentiment, semblables aux vaisseaux  
 Que le potier gentil d'vne masse assemblee  
 Façonne en esbranlant la course redoublee  
 Du moyeu de sa roue, & la tournant cent fois  
 En ces vistes retours, les fait naistre en ses dois.  
 Hommes sans air, sans feu, sans esprit, & sans ame,  
 N'eust esté mon larcin qui rapporta la flame  
 Du sein de Iupiter, la cachant dans le fond  
 De la molle espaisseur qui fait enfler le ionc.  
 Ha flamme malheureuse, & cherement rauie!  
 Flamme, en te rauissant tu m'as rauy la vie!  
 La main de Iupiter, du monde l'artizan,  
 Irrité contre moy, m'a filé ce lian,  
 Forgé, tourné, trempé dessous la main ouuriere  
 De ce grand forgeron : inuention meurtriere,  
 D'attacher membre à membre en tourment eternel,  
 A gros clous aimantins, vn pauure criminel.  
 Ha cruelle industrie, & plus cruel encore  
 Le meurtrier affamé, qui gourmand me deuore,  
 Et qui fait que ie reste & de chair & sans chair,  
 Hoste perpetuel de ce maudit rocher :  
 Rocher, dure maison des plus dures Furies,  
 Le sanguin eschaffaut de leurs forceneries.

Donc pour me tourmenter, cet aigle, ce bourreau,  
 Ce ministre ensoufré, ce carnacier oiseau,  
 Qui couue sous le vol de son aile courriere  
 De ce grand Iupiter la foudre & la colere,  
 De trois iours en trois iours d'vn vol triste & gaucher  
 Vient d'ongles & de bec à couper, à hacher  
 De mes poumons enflez l'esponge renaissante,  
 Et de mes creux boyaux la pliffure innocente.  
 Miserable curee! & ce friant repas  
 Fait naistre à chaque fois quelque nouveau trespas.

Puis quand il a gorgé son ventre insatiable  
 Soudain reuolle au ciel, & d'vn cry effroyable  
 Ouurant son bec crochu & renflant ses poulmons  
 Va remplissant cet air, ces roches, & ces monts,  
 Desployant librement és celestes contrees  
 Ses ailes de mon sang gloutement enyurees :  
 Et faut que Iupiter serue de receleur  
 A ce bourreau cruel, tyran de mon malheur.  
 Puis quand mon estomac, mes boyaux & mon foye  
 Decharnez ont renduit quelque nouuelle proye,  
 Cet oiseau affamé, haue & palle de faim,  
 Pour se paistre, goulu, se plonge sur mon sein,  
 A fin de tiraſſer à secouſſes mordantes  
 Et d'ongles & de bec mes entrailles viuantes.

Ainsi gardant l'arrest du destin qui me suit,  
 Malheureux ie nourry celuy qui plus me nuit :  
 Et qui plus me tourmente, est que vif ie n'espere  
 De pouuoir en mourant rompre ceste misere.  
 Car mourir ie ne puis, souffrant en ces desers  
 Tout le malheur commun de ce grand Vniuers,  
 N'ayant plus doux voisins, en mes peines cruelles,  
 Que Scythes, que rochers, que rigueurs eternelles,  
 Que neiges, que frimas, que glace, que durté,  
 Barbares de nature, & pleins de cruauté.

Pour auoir detrempé de la terre amassee,  
 A fin d'en faconner l'image compassee  
 De l'homme, en retastant la paste entre mes dois :  
 Pour l'auoir animee & d'esprit & de vois,  
 Pour auoir eschauffé ceste masse, de sorte  
 Qu'au sortir de ma main, elle qui sembloit morte,  
 Commence à se mouuoir, commence à esbranler  
 Ce limon detrempé qui s'efforce à parler :  
 Pour auoir emprunté de la flamme celeste  
 Dedans le ciel voûte! Les estoiles i'atteste  
 Que ie ne l'ay pensé, ny fait, ny attenté

En mespris des hauts Dieux ny de leur maiesté.  
 Car si tost que i'eu mis le feu dedans sa bouche,  
 En soupirant trois fois, ceste idole farouche  
 Prend couleur au visage, & voulant s'embellir  
 Commence à s'animer, s'allonger, s'amollir,  
 Commence à manier ceste ordonnance belle,  
 Et comme vn ieune enfant ce fantosme chancelle,  
 Marchant comme celuy que l'extreme chaleur  
 D'vne fieure alteree, ou la froide rigueur  
 Ont tiré de l'accez, qui ne peut ioindre ensemble  
 Les genoux engourdis, ny le pié qui luy tremble.

Les nerfs prindrent la force & tout le sentiment,  
 Le foye le desir, & les poumons le vent  
 Qu'on aspire de l'air : l'ame & la fantaisie  
 Se mirent au cerueau, le plus chaud de la vie  
 Se logea courageux au plus profond du cœur,  
 Que le sang entretient en sa moite chaleur.  
 En cent & cent rameaux se fourcha la grand' veine  
 Pour refraischir le corps, ainsi qu'vne fonteine  
 S'escarte en cent ruisseaux & cent petits surgeons  
 Pour arroser les prez & la moëlle des ions.  
 Pour liaison des os & de leurs emboitures  
 Se firent des tendons, des nerfs & des coutures,  
 Et des muscles aussi, à fin de s'abaiffer,  
 Se mouuoir, se courber, s'allonger, se hausser.  
 La main d'ongles s'arma, & les os se vestirent  
 D'vne robe de chair, & puis vuides remplirent,  
 Ainsi que d'vne graisse, ou d'vn suif surfondu,  
 Leur vuide qui se creuse en rondeur estendu.  
 La bouche s'entr'ouurit, & ceste viue idole  
 Pousse hors peu à peu le vent de la parole :  
 Comme le Rossignol, qui sur le renouveau  
 Apprenant à couper son ramage tant beau,  
 Ne fait que gazouiller, & de sa voix foiblette  
 Ne peut encor enfler sa petite gorgette.

Puis assurant ses pas, il commence à marcher,  
 A rire, à soupirer, se plaindre, se fascher :  
 D'vn poil aspre & rebours la teste se herisse,  
 Le coude, le iarret, & le genoil se plisse,  
 La léure prend son teint, descoutant au dedans  
 Pour renfermer la langue vn double clos de dents,  
 Le poil bien arrengé aux bords de la paupiere,  
 Comme aurions couplez aux bancs d'une galere,  
 Commence à s'allonger, puis desillant les yeux,  
 Veit pour son coup d'essay la lumiere des cieux.

Il veit ce beau Soleil, l'œil de Dieu & du monde,  
 Tournoyant dans le ciel : il veit la terre & l'onde,  
 Les cerfs dans les forests, & les oiseaux dans l'aer,  
 Et le peuple escaillé qui court dedans la mer.  
 Il veit les monts vestus de fleurs toutes nouuelles,  
 Et les champs arrosez de fecondes mammelles  
 De fontaines d'eau viue, & d'argentins ruisseaux.  
 Il veit dedans le ciel cent sortes de flambeaux :  
 Il veit dos contre dos becheuet accouplees  
 A l'entour de l'essieu, deux Ourfes estoilees.  
 Il veit les yeux ardans, & les plis du Dragon,  
 La Vierge port' epy, & la nauire Argon,  
 Le Bellier, le Lyon, le Verseau Ganymede,  
 Et le Cheual vollant sur le chef d'Andromede,  
 Les cornes du Toreau, le Cancer, les Afnons,  
 Mais ils n'estoyent encor nobles de ces beaux noms.  
 Il veit sans entamer de la poincte mordante  
 Ou du coutre ou du soc, la poitrine innocente  
 De la Terre s'enfler, il veit son sein germer  
 En fertiles moissons, sans peine & sans semer.  
 Il veit sans s'etonner sur les plaines humides  
 Et Glauque, & Panopee, & les soeurs Nereides  
 La teste hors des eaux, mais il les veit de loin :  
 Car les pins cheuelus n'auoyent senti le coin,  
 Ny le tairiere encor, ny le fer des doloires

Pour creuser en vaisseaux & fustes & galaires.  
 On n'auoit point encor, de voile & d'auiron,  
 Vollé dessus le dos & tranché le giron  
 De Tethys la chenué, & ses ondes pucelles  
 Librement estendoyent leurs courses eternelles,  
 Sans crainte de s'enfler de tourbillons venteux,  
 Ou de blanchir leur sein sous les flots escumeux.

Pour auoir donc pestri ceste noble figure,  
 Qui contemple & qui voit toute l'architecture  
 De ce grand Vniuers, qui fait hommage aux Dieux  
 Et qui rend en mourant mon larcin dans les cieux,  
 Qui a fait & basti des temples & des villes,  
 Rangé les citoyens dessous les loix ciuiles,  
 Et les peuples errans tous ralliés en vn,  
 Fait fumer les autels d'encens & de parfum :  
 Qui premier a trainé le coutre & la charrue  
 Sur les flancs de la terre, & la teste cornuë  
 Des bœufs couplez au ioug, halletant & soufflant  
 Sous le soc argenté qui les champs va taillant :  
 Qui premier a trouué l'experience humaine  
 De partir en faisons & le temps & la peine  
 Du simple laboureur, marié les rameaux  
 De la Vigne sauusage aux branches des Ormeaux,  
 Vogué sur l'Ocean à rames et à voiles,  
 Mesuré le Soleil, la Lune & les Estoiles :  
 Bref, qui pour enrichir les premieres beautez  
 Du monde mal-polí, a les arts inuentez.  
 Donc pour auoir bien fait, las! faut-il que i'endure  
 Attaché, malheureux, sur ceste roche dure,  
 A gros crampons de fer & de piez & de mains,  
 De cet oiseau cruel les assauts inhumains?

Ainsi se lamentoit l'imager Promethee  
 Cruellement traitté sur la cyme éuentee  
 Du roc Caucasién, n'ayant en son malheur  
 Plus fidelle secours que la langue & le cœur.

Suyuant ceste longue & fraische arcade , rauis en admiration par la lecture de ces beaux vers , nous entrons dedans vn autre cabinet , qui fait l'encongnure de la pante de la muraille : là nous nous reposons , prenans plaisir à la lecture dvn autre poëme . C'estoit la fable d'Ixion , dedans le ciel , naifusement representé , qui fait l'amour à Iunon . Ce que Iupiter ayant descouert , pour l'abuser luy contrefait vne feinte Iunon d'vne nuee , qu'il engroffa , pensant que ce fust celle qu'il poursuyuoit . De ce masque nasquirent les Centaures , figure de l'Amour ambitieux , ce que verrez mieux descrit par le discours de ces beaux vers : le poëme comméce en ceste forte .

### L'AMOVR AMBITIEVX D'IXION.

**I**l chante d'Ixion l'emprise audacieuse ,  
L'impudence , l'orgueil , & l'idole venteuse  
De la feinte Iunon , grosse de vent & d'aer ,  
Ouурage industrieux des mains de Iupiter :  
Qui feul entre les Dieux , plein d'amoureuse grace  
Et d'humaine pitié , pour purger son audace ,  
Le rauit dans le ciel , luy faisant cet honneur  
De monstrar à ses yeux son espouse & sa sœur ,  
La royale Iunon , & tant d'autres Deesses ,  
Tant de diuinez , tant de belles Princesses ,  
Tant de rares beautez , tant de thresors cachez  
Dans ce palais voûté , tant d'honneurs recherchez  
Des hommes d'icy-bas , mais qui n'ont la puissance  
Sinon apres la mort d'en auoir cognoissance :  
Tant de rayons dorez qui roulement de trauers ,  
Biaizant la rondeur de ce grand Vniuers :

Tant d'astres, tant de feux, tant de lumieres belles,  
 Tant de ronds agencez sur les cornes iumelles  
 De celle qui de nuit galoppe ses moreaux,  
 Pour donner trefue au Dieu qui croupit dans les eaux :  
 Tant d'animaux couplez, tant de flammes errantes,  
 Tant de cloux attachez sur les voûtes roulantes  
 Du lambris estoilé de lamperons facrez,  
 Sous le crystal voûté des pauillons dorez :  
 Tant de cercles en cours, tant de feux, tant d'images,  
 Transformez, bien-heureux, en estranges visages,  
 Ourses, Dragons, Serpens, Chéures, Belliers, Toreaux,  
 Lyons, Aigles, Dauphins, Cancres, Poissons, Oiseaux :  
 Et pour armer son fort, tant de venteux nuages,  
 Gros de foudre, d'esclair, de tonnerre & d'orages,  
 Tant de traits ensouffrez, la puissance des Dieux  
 Et de leur maiesté, citoyenne des cieux.

Heureux qui iouissant de ces faueurs celestes,  
 Bruslas de passions & de feux immodestes :  
 Heureux qui iouissant du souuerain bon-heur  
 Sauourois à longs traits l'ambrofine douceur,  
 Et le nectar sucré de l'immortelle vie :  
 Mais la fange mortelle, immortelle ennemie  
 Des saintes puritez de la Diuinité,  
 Te rendit ennemi de ta felicité :  
 Et tant plus Jupiter se monstra faurable,  
 Moins tu luy fus courtois, honneste & desirable.  
 Car pour s'estre rendu trop familier à toy,  
 Plus luy fus ennemi, & plus manque de foy,  
 Abusant de l'honneur & de la courtoifie  
 Qu'humain il te portoit, sans que la ialousie  
 Le trauailloit en rien, ne pensant à l'erreur,  
 Qu'ingrat, tu machinois pour souiller sa grandeur.  
 Car t'ayant inuité pour manger à sa table,  
 Enyuré de nectar, & du mets desirable  
 Dont se faouillent les Dieux, osas bien malheureux

T'adresser à Iunon, & en fus amoureux.

Amour, traistre à sa race, allume dans ses veines  
 Vn feu prompt & subtil, dont les chaudes haleines  
 Luy alterent le sang, luy feichent les poulmuns  
 De soupirs eschauffez : ainsi que fur les monts  
 Aux rayons du Soleil les neiges écoulees  
 Se fondent peu à peu par les fraisches valees :  
 Ou tout ainsi qu'on voit que les feux pallifans  
 Saccagent les tuyaux des espiz iaunissans.  
 Il veit la maiesté de son port venerable,  
 Ses graces, son parler, sa façon accostable,  
 Et ses yeux seulement dignes de contenter  
 Les diuines ardeurs de ce grand Jupiter.  
 Il veit sur son beau sein vne moisson de roses,  
 Mille baisers mignars entre ses léures closes,  
 Les crespillons frisez de ses beaux cheueux blons,  
 Et l'yuoire polli de ses bras gros & lons,  
 Le coral soupirant de ses léures mollettes,  
 Vn sentier odoreux entre deux montagnettes,  
 Vne façon gentille, vn fouris gracieux,  
 Et le fourcil voûté, la grace de ses yeux.  
 Il sent le basme doux des haleines soufflees  
 De sa bouche vermeille, & de ses dents perlees :  
 Bref, en fiéure d'amour, espie l'heure & l'heur  
 D'aborder la Deesse, & luy ouurir son cœur,  
 Trouuant à ses pensers si tres-heureux passage,  
 Qu'oubliant le deuoir, le seruice, & l'hommage  
 Deuz à sa maiesté, il ose peu à peu,  
 De rage espoinçonné, luy descouurir son feu.

Mais plus cache son mal, plus chetif il essaye  
 De monstrer sa douleur, & rengreger sa playe,  
 Plus la veit plus il brusle, & plus il suit ses pas  
 Plus il tombe en erreur, & de vie en trespas :  
 Se consommant ainsi que la torche enciree  
 Qui s'amorce du feu, quand la meche ensoufree

S'esprend, la flamme glisse, & pourfuiuant sa pois  
Deuore le coton, & la cire & le bois.

Amour sans fin le pousse, & la peur le retire,  
L'vn le fait esperer, & l'autre le martyre :  
Mais qui peut resister à l'effort de ce Dieu?  
Ce miserable amant trouue l'heure & le lieu  
De tirer à l'escart ceste belle Princeffe,  
Et luy dire en secret la douleur qui le presse,  
Sans crainte que ce Dieu, qui d'vn bras punissant  
S'arme dedans le ciel d'vn sceptre rougisant  
A trois sillons de feu, élançast sur sa teste  
Les traits auant-coureurs de sa fiere tempeste :  
Sans crainte que ce Dieu, feuere & sourcilleux,  
Descouurist les fureurs de ce fol orgueilleux  
Comme il fist tost apres : car la chaste Emperiere  
Depite, vergongneufe, & rouge de colere,  
Accostant son espoux, luy dist de point en point  
L'audace d'Ixion, qui viuement la poind.

« Quoy? dist-elle, faut-il apres estre irritee  
De cent nouueaux larcins, que ie sois inuitee  
Par vn traistre assassin, de souiller ma grandeur,  
Et les chastes flambeaux du lit de mon Seigneur?  
Moy, fille de Saturne, & l'espouse royale,  
Et la sœur de ce Dieu, qui de main liberale  
Verfe de nostre ciel la manne & le miel doux  
A ces hommes ingratis du bien qu'ils ont de nous?  
Hommes vrament ingratis, impudens, pleins d'audace,  
Indignes des faueurs de l'immortelle grace,  
Indignes d'œillader la grande arche des cieux,  
Et le flambeau doré de ce Dieu radieux :  
Comme si leurs encens, ou leurs beaux sacrifices,  
Leurs Boucs, ou leurs Toreaux, ou leurs grāds edifices  
Sacrez à nostre honneur, nous pouuoyent maistriser  
De leur donner secours, ou les fauoriser :  
Comme si les odeurs des offrandes premières

Importunant le ciel de leurs humbles prieres,  
 Montassent iusqu'à nous, qui n'auons rien commun  
 Auecque leurs autels, leurs Boucs, ou leur parfum. »

A tant met fin Iunon à ses iustes complaints,  
 Quand ce grand Iupiter pour ses iustes attaintes,  
 Ayant le sang esmeu, & le visage pers,  
 Fist trembler dessous luy la Terre & les Enfers,  
 En secouant le chef, promettant à sa femme  
 Se venger promptement de ce meurtrier infame.  
 Mais auant qu'esbranler la course à son tombeau,  
 Le faisant à iamais en vn tourment nouveau  
 Le bourreau de soymesme, inuente vne industrie,  
 Pour finement tromper l'ardeur de sa furie.

Hé qu'est-il impossible à ce grand Iupiter?  
 Pour mieux courir sa ruse, il cache dedans l'aer  
 Vn fantosme venteux, figurant vne image,  
 Sous le crystal enflé d'vn amoureux nuage.  
 Il l'anime de vent, la reuest d'vne peau,  
 Donne le teint vermeil à son visage beau :  
 Prend la molle toison d'vne nue entassee  
 A longs replis frisez, puis l'ayant ramassee  
 En gros ballons enflez, en recourbant le dos  
 La brasfe, la pestrist, & la foulle à poings clos :  
 Puis l'ayant courroyee, & mollement trempee,  
 Il en ébauche vn corps, en fait vne poupee  
 Grosse de vent & d'air, toute semblable d'yeux,  
 De couleur & de voix, de taille & de cheueux  
 A la belle Iunon, à fin que la parole,  
 Sous le masque emprunté de ceste vaine idole,  
 Par ces menteurs attrait tirassent Ixion,  
 Pour luy enfler le cœur de vaine ambition.  
 Et pour mieux faire voir ceste feinte sorciere,  
 Luy mouille vne compagne, Iris la messagere,  
 Luy bigarrant les doigts, les léures & le front,  
 D'incarnat, iaune & pers, qui semblable la font

A celle qui courriere annonce les nouvelles  
 Des hommes d'icy-bas aux troupes immortelles :  
 A fin que sous le fard de ce corps mensonger  
 Pipast plus finement ce barbare estranger.

« Va, va, dist Jupiter, idole charmeresse,  
 Trouue cet amoureux, & dy que ta maistresse  
 L'attend dessus Athos, pendant que suis absent  
 Escarté loin du ciel, & que le mal recent  
 D'vne ialouse ardeur luy va troublant son ame,  
 Libre aussi bien que moy, de defrober la flame  
 De quelque doux larcin : puis presente à ses yeux  
 Ceste feinte Iunon, fantosme ingenieux. »

Ayant dit ces propos, ces feintes animees  
 De soupirs & de voix, & des chaudes fumees,  
 Des esponges de l'air, notant à coups de bras,  
 Fondent dessus le mont, & plongent à chef bas.  
 Iris reuolle au ciel, parfaict son ambassade  
 A ce pauure amoureux, furieux & malade  
 D'estrange passion : mais ce discours menteur  
 Le fait tost esperer d'allenter sa fureur.

D'aise doncques surpris, ceste feinte courriere  
 Le voile d'vne nuë, & luy donnant carriere  
 Le guide droit au lieu où ceste image feint  
 L'attendoit pour tromper la rage qui le poind.  
 Car si tost qu'il la veit, cuidant que ce fust celle  
 Qui commâde aux honneurs de la troupe immortelle,  
 Il l'embrassee & la baise, & comme furieux  
 Luy presse l'estomac, mord la bouche & les yeux,  
 Les léures & le col de la feinte menteuse,  
 Appaisant les fureurs de sa flamme amoureuse  
 D'embrassemens legers, & d'vn baifer pipeur  
 Sous le vif contrefait de l'image trompeur :  
 Suçotant, mordillant à petites secousses  
 Le coral imité de ses deux léures douces  
 Sous le fard d'vne peau. Hâ trop outrecuidé,

Qui d'vn vol trop hardi & follement guidé  
 Tentas, audacieux, d'vne fiere impudence  
 Souiller de germe humain la celeste semence,  
 Voulant mesler ta race à la diuinité,  
 Qui n'a rien de commun à nostre humanité !  
 Toy qui d'impiété ayant l'ame pollue,  
 Couarde à la vertu, au vice resolute,  
 Errante & vagabonde, & qui ne voit sinon  
 Mille bourreaux affreux pour defaire Ixion :  
 Ne trouuant sur la terre homme ni Dieu propice  
 Qui te voulut purger du sanguin malefice  
 Dont tu es attaché, te rendant odieux,  
 Et viuant & mourant, aux hommes & aux Dieux,  
 Pour le meurtre assassin au sang de ton beau-pere  
 Que tu fis trebucher, meu de froide colere,  
 En vn torrent de feu, pour l'hostelage doux  
 Qu'il esperoit de toy, gendre & nouuel espoux. (1)  
 Car t'ayant inuité au relief de la nosse,  
 Au lieu de le cherir tu luy creuse' vne fosse  
 Couverte par dessus, & poudree au dedans  
 D'artifices de feu & de mouchons ardans,  
 Qui le bruslerent vif, & le mirent en poudre :  
 Ainsi qu'en vn fourneau, où l'on met pour dissoudre  
 La miniere de fer, le feu gourmand & vif  
 Deuore ce qu'il trouue & le brusle hastif.  
 Mais le bon Iupiter, plein de toute clemence,  
 Le tira dans le ciel pour purger son offense,  
 Où le trop de faueur le rendit amoureux,

1. Ce récit est assez embarrassé. Il faut, pour le comprendre, se rappeler qu'Ixion, ayant épousé Dia, fille de Déionée, précipita son beau-père dans une fosse pleine de charbons ardents. N'ayant pas trouvé de prêtre qui osât le purifier d'un tel crime, il se jeta au pied des autels de Jupiter, qui l'admit à sa table. Ixion, épris de Junon, tenta de la séduire. La pièce explique bien comment Jupiter substitua à la déesse une nuée, etc. Ce mythe a une origine hindoue.

Non pas en petit lieu, mais trop audacieux  
 Il s'attaque à Iunon, dont ne veit que l'idole :  
 Prompt et iuste guerdon de son emprise fole,  
 Qui le fist trop oser, en fin le deceuant  
 Embrassant pour le vray vne image de vent.

Or le germe bastard de ceste fausse estreinte  
 Fist engroffer la nuë, & la rendit enceinte,  
 Et ne vint à son terme, ains accoucha soudein  
 D'un monstre si fertil, que le monde en est plein.  
 Forcee elle auorta, & creua de grossesse,  
 Ayant le ventre plein de ceste piperesse,  
 Qui sous les faux attraitz & faueurs d'un bon œil  
 N'a rien dedans le cœur que le vent d'un orgueil.  
 C'estoit Ambition, race prompte & legere,  
 Qui courant çà & là, ainsi qu'une estrangere,  
 Où le vent la conduit, n'a point autre dessein  
 Qu'à forger sa fortune, & fuyure l'incertain.  
 Heritiere des vents & fille de la Nuë,  
 N'ayant rien sur sa peau qu'une apparence nuë,  
 Qu'une montre du vray, sans arteres, sans cœur,  
 Sans veines, sans poulmon, sans foye & sans chaleur,  
 Qui voguant çà & là d'une viste secouffe,  
 Fait voile où la faueur, & le bon vent la pousse,  
 Nourrissant au dedans, sans trefue & sans repos,  
 Vn feu de soufre vif, qui brusle iusqu'à l'os.  
 N'ayant dans l'estomac qu'estoupes alterees,  
 A fin de donner vie aux flammes ensoufrees,  
 Dont nuit & iour se paist, sans cesse desirant  
 L'apparence d'honneur qu'elle va soupirant  
 Ores par le desir, ores par ialousie,  
 Ores par la grandeur, par force ou par enuie,  
 Comme le vent la pousse en estranges hazards,  
 Race qui tient encor des Centaures bastards,  
 Qui premiers engendrez de l'idole feconde  
 Coulerent icy-bas pour en peupler le monde.

Mais vouloir entreprendre en plus haut lieu d'honneur  
 Qu'on ne doit esperer, le plonge en cet erreur,  
 Outrepassant la borne & la iuste mesure  
 Du pié qui le conduit, qui le guide & l'assure.  
 Car les feux trop hardis & l'effort violent  
 De ce Dieu qui l'enfla d'un orgueil insolent,  
 Le firent pour exemple au plus profond abyme  
 Exercer, malheureux, les peines de son crime :  
 Poussant, tournant, virant, hastant & poursuivant  
 D'un malheur indomté, le mal qu'il va fuyant.  
 Car le fuyant le suit, & la fuite est la suite,  
 Le tour & le retour des maux de son merite,  
 Roulant à dos versé tantost haut, tantost bas,  
 Les yeux deuers le ciel, & de teste & de bras  
 De son mal renaissant les courses eternelles,  
 Piez & mains garroté sur les volantes ælles  
 D'un rouet cramponné à gros liens de fer,  
 Supplice inusité aux ombres de l'Enfer.

Toy doncques, Barquerol, qui à voiles hautaines  
 Vogues sur l'Ocean des amoureuses plaines,  
 Garde, ie te supply, que le trop de faueur  
 Ne te face oublier & te hausse le cuer,  
 Plus souuent abusant des graces attrayantes,  
 Des humaines douceurs, des carresses riantes  
 De quelque bon visage ou de quelque œil gentil,  
 Qui te verse en l'erreur d'un estrange peril.  
 Garde, ie te supply, que l'amoureux orage  
 D'un gouffre perilleux ne te pousse en naufrage.  
 Si tu veux butiner, poursuy l'égalité,  
 C'est le port d'asseurance, & la tranquillité  
 Touſiours y fait feiour : mesure ta puissance  
 Iustumement à ton pié, & iamais ne t'auance,  
 Si tu cherches ton heur, d'entreprendre plus haut  
 Où le desir te pousse & la force te faut.

Or qu'Amour soit sans yeux, si faut-il prédre garde

De ne voler trop haut : car qui trop se hazarde  
 En fin mal-avisé trebuche d'un faux pas,  
 Ne seruant que de fable aux yeux du peuple bas.  
 Et pense que la main, la main industrieuse  
 De ce grand Artisan n'est point si paresseuse,  
 Qu'elle ne forge encor mille nouueaux tourmens  
 Pour abaisser l'orgueil de ces trop vains amans.

Ces beaux vers nous meirent en verve de la poësie, nous guidant sur les traces du iour de deuant pour aller en queste de l'amour. Pourfuyant donc le tour de ce iardin, nous lisons les soupirs d'une Nymphe : & commencent en ceste sorte.

### COMPLAINTE. (1)

**I**L faisoit tard, & ia la nuit muette  
 Alloit courant sous son aile brunette  
 D'un voile obscur la poincte des rochers :  
 Ia fur la mer les timides nochers  
 Auoyent dressé le timon & les voiles  
 A la faueur du ciel & des estoiles,  
 Qui tremblotoyent sur le coulant de l'eau,  
 Au lustre d'or d'un beau croissant nouveau :

1. Cette pièce et celle qui la suit avaient été primitivement publiées sous le titre de *l'Innocence prisonnière* et de *l'Innocence triomphante*. Une troisième, *la Vérité fugitive*, devenue *Chasteté* (v. note p. 67, 1<sup>re</sup> Journ.), complétait ce recueil (in-4°, 1561, sans nom d'imprimeur). Les variantes que nous donnons sont empruntées à cette édition.

*L'Innocence prisonnière* est un plaidoyer en faveur du prince de Condé, après son arrestation aux États généraux d'Orléans et sa condamnation à mort (1560). On se rappellera que Condé était seigneur de Nogent ; c'est à ce titre que le poète nogentais, attaché à la maison de Guise, pouvait encore défendre la cause de l'ennemi de ses illustres protecteurs.

Quand tout soudain de la mer azurée  
 le vey fortir vne Nymphe sacree  
 A demy corps sur les flots paroissant,  
 Ainsi qu'au ciel paroifsoit le croissant,  
 Qui frizotoit d'vne main longue & belle  
 De ses cheueux vne blonde cordelle,  
 A filons d'or vaguement espandus,  
 Et dessus l'onde en ondes estendus :  
 Puis entr'ouurant vn rang de perles fines,  
 Va soupirant ces paroles diuines,  
 Croisant les bras, & iettant l'œil aux cieux,  
 Et de tels mots se lamentoit aux Dieux :

« Dieux, qui versez de cruches argentees  
 Dedans ces flots, les courses indomtees  
 De cent ruisseaux & cent fleuues cornus :  
 Dieux, qui ramez sur les replis chenus,  
 Et qui trainez sans timon & sans hune  
 Avec les vents, le coche de Neptune :  
 Et vous, Tritons, qui dvn cor esmaille  
 Allez soufflant sur le dos escaillé  
 De ces Dauphins : & vous, belles Naiades,  
 Tournez vers moy vos piteuses œillades,  
 Et entendez mes plus aigres douleurs,  
 Compagnes, las! du crystal de mes pleurs.

» Vous avez veu dessus les rives molles  
 Ariadné perdre au vent ses paroles,  
 Et de Thetis entendu les regrets,  
 Pleurant son fils le plus vaillant des Grecs :  
 Escoutez donc la voix triste & dolente,  
 Et les regrets d'vne Nymphe innocente,  
 Qui maintenant n'a secours ny recours,  
 Pour se douloir, qu'à ces flots qui sont sourds.  
 Les bois, les rocs, & les verdes campagnes,  
 Et le sommet des plus hautes montagnes

Sont les tesmoins de cet outrage mien,  
Mais de l'entendre ils ne m'ont fait ce bien.

» Donc maintenant vous, ondes éternelles,  
Or que soyez de nature cruelles,  
Escoutez-moy, & vous humbles Zephyrs,  
Lors que serez enflez de mes soupirs,  
Portez soudain dessus vos ailes peintes  
Jusques au ciel mes languissantes plaintes,  
Puis que ça bas rien ne me peut venger,  
Ny de mon chef ce malheur estranger.  
C'est donc à vous à qui ie me vien rendre,  
Puis que la terre a desdaigné d'entendre  
Ma iuste plainte, encor que de ma vois  
Soyent animez les rochers & les bois,  
Qui, possible est, rechanteront l'outrage  
Fait à l'honneur de mon chaste courage (a),  
Que i'ay souffert atteinte sous la main  
D'un faux rapport doublement inhumain.

» I'estoy contente, & viuoy bien-heureuse,  
Seule à par moy, tant soit peu soucieuse  
De la grandeur, encore que tel lieu  
Me fuit donné de nature & de Dieu.  
Car ie n'eus onc l'aile tant abaissee  
Que ie ne l'eusse aisément auancee  
Et mise au vol librement parmy l'aer,  
Si retranché ne m'eusse le voler :  
Rien que la paix & la crainte diuine  
N'auoit entree en ma chaste poitrine,  
Rien plus apres ne commandoit sur moy  
Que le seruice & l'amour que ie doy  
A mon Seigneur, que garderay fidelle (b)

*a. Var.: De mon haut parentage....*

*b. Var.: L'amour de mon Roy,  
Que i'ay gardé & garderay fidelle....*

Iusqu'à la mort, tant soit-elle cruelle :  
 Assez par tout la preuve se respand,  
 Pour tesmoigner de la foy de mon sang.  
 Mais tout soudain la desloyale Enuie,  
 Ialouse, helas ! des douceurs de ma vie,  
 Vient s'opposer à l'heur de mon repos,  
 Vient à troubler & ma chair & mes os,  
 Mon cœur, mes sens, & de mon innocence  
 Veut triompher, ainsi que de l'offense.

» Donc ce fut toy, qui trahis le bon-heur  
 De mon repos, Enuie au double cuer,  
 Vieille marâtre, affreuse & descharnee,  
 Aux piez boiteux & à l'eschine ernee,  
 Qui paiz ton foye en la chair des serpens,  
 Touſiours portant la roüille sur les dens,  
 Dedans les yeux vne traistresse œillade,  
 Dans l'estomac vne humeur aigre & fade,  
 Deſſus la langue vne peste, vn erreur,  
 Sur le visage vne palle frayeuse,  
 Dedans la main mille & mille sagettes,  
 Mille boucons, mille flammes secrètes,  
 Dont le plus iuste & mieux cognoiffant Dieu  
 Honteusement icy perdroit fon lieu.

» Donc ce fut toy, ambitieuse & braue,  
 Qui de parler & d'apparence graue  
 Te vins asfeoir deſſus mon pauure chef,  
 Logis mal-propre à ſi traistre mechef :  
 Car ie n'eus onc ſi mauuaife penſee,  
 Que de vouloir en rien rendre offenſee  
 La fermeté (a) de mon maiftre & Seigneur.  
 Tu le ſçais bien, ô Dieu, qui dans mon cuer  
 Descouure' à l'œil mes paſſions empreintes,  
 Si i'en nourry qui foynet doubles ou feintes.

a. Var.: *La Maieſté....*

Non, non, ma terre & ma sainte faueur  
 N'ont point cherché de mendier l'honneur  
 Ny la grandeur d'vne si basse forte.  
 L'Ambition en sa naissance auorte (a),  
 Et se descouure, en remarquant le nom  
 De pere en fils d'vn infame furnom.

» Or ie me rens où le fort me conuoye  
 Et la Fortune, & pour n'estre la proye  
 Ny le ioüet d'vn langage trop vain,  
 Ferme en mon cœur, i'abandonne soudain  
 Ce que plus cher i'estimois en ce monde,  
 Et par les champs (b) errante & vagabonde  
 Seule à par moy ie contoy mes douleurs,  
 Baignant mes yeux d'vne source de pleurs,  
 Sans toutesfois perdre la cognoissance  
 De ce grand Dieu qui met en apparence  
 La verité, quand saison il en est,  
 Et foudroyant tout ce qui lui desplaist.  
 Car fa iustice est iuste & véritable,  
 D'autant qu'il est le seul iuge équitable.  
 Son parler saint n'est charmé ny pipeur,  
 N'est point fardé, mensonger ny trompeur,  
 Nous le voyons, la verité non feinte

a. Var.:

*Non, non, ma terre & ma race & mon sang  
 N'ont point cherché de maintenir leur rang  
 Ny leur grandeur en si honteuse sorte :  
 La Cruauté en sa naissance auorte.....*

b. Var.:

*Ny le ioüet de si cruelle main,  
 Seure en ma foy i'abandonne soudain  
 Ce que plus cher i'estimois en ce monde,  
 Et par la France.....*

Se monstre au iour par sa parole sainte.  
 Nous en voyons les signes descouuers,  
 Et trop cogneus par ce grand Vniuers,  
 Si ne voulons d'vn masque d'impudence  
 Couurir, meschans, nostre vieille ignorance,  
 Et nous flatter nous-mesmes en nostre erreur,  
 Ou pour vn bien, ou pour vne faueur,  
 Qui pour vn temps sur la terre semee  
 Se perd au vent ainsi qu'vne fumee.

» Or ce grand Dieu, qui courbe sous sa main  
 Tout ce grand ciel, & qui dessous le frain  
 Retient l'orgueil de la race mortelle,  
 Lors qu'on pensoit (<sup>a</sup> volonté cruelle!)  
 Souiller l'honneur de mon chaste vouloir,  
 Vient dans le ciel haut se faire apparoir,  
 Armant de feu sa dextre rougissante (<sup>a</sup>)  
 Pour accabler l'audace pallissante  
 D'vn qui pour estre & libre & mieux à luy,  
 Veut triompher par le malheur d'autrui. (<sup>b</sup>)  
 Puis desployant les poinctes de sa foudre  
 Renuerse tout, saccage & met en poudre  
 En ruinant & iettant à l'enuers  
 Le dur effet d'vn cœur feint & peruers,  
 Qui me donna suffisant tesmoignage  
 De la fureur emprainte en son courage.

*a. Var.:*

*Lors qu'on pensoit (ô volonté cruelle!)  
 Le tige saint de son peuple abyfmer,  
 Vient tout soudain de sa puissance armer  
 Et de son nom sa dextre rougissante.....*

*b. Var.:*

*D'vn cuer mechant qui pour ne s'offenser  
 En son plaisir, ne veut Dieu confesser.*

» Le ciel tesmoin de l'heur & du malheur  
 Aura pitié de ma iuste douleur,  
 En me sauuant, & me seruant de guide,  
 Entre les flots de ceste plaine humide. (a)

» Tire-moy donc de ce fascheux esmoy,  
 Venge mon tort, & pren pitié de moy,  
 De moy qui suis esclaue & prisonniere  
 A la merci d'vne vague legiere.

» Vien donc, Seigneur, & me sois consolant,  
 Assure-moy que ton œil surueillant  
 Garde les bons, & que l'ame innocente  
 Est bien suiette à la pince mordante (b)  
 Et de l'Enuie & d'vn mauuais rapport.

Sois donc, Seigneur, mon rampart & mon fort,  
 Mon seur appuy : Dauid fut mis en fuitte  
 Par les deserts, à l'instante pourfuite  
 D'vn faux rapport, dont il fut le vainqueur.  
 Ioseph fut proye à l'ardente fureur  
 Et au rapport d'vne impudique femme,  
 Pour de peché ne souiller point son ame,  
 Qui toutesfois, innocent, fait paroir  
 La volonté de son chaste vouloir.

» Doncques, Seigneur, te monstrant veritable,  
 Tourne vers moy ta face pitoyable,  
 Fay le sentier : car fortir ie ne puis

*a. Var.:*

*Le ciel s'en deult, l'air, la terre & les vents  
 Soupire encor le sang des innocents,  
 Et se plaindra humble deuant la face  
 De ce grand Dieu, qui defia le menace.*

*b. Var.:*

*Garde ton peuple, & mesme que les Princes  
 Sont tous subiets aux mordantes espences.....*

Sans ton secours du peril où ie fuis :  
 Monstre, Seigneur, à la pauure Innocente  
 Dedans le ciel ceste coulonne errante  
 A grands fillons, qui de longs traits de feu  
 Traçoit devant le passage incogneu  
 Au peuple saint, par la flamme chenuē  
 Durant la nuit, & le iour par la nuē.

» Doncques, Seigneur, guide-moy sur le port :  
 De tous costez vne image de mort,  
 Le trait au poing va menaçant ma teste,  
 Reste fans plus qu'vne horrible tempeste  
 Ne m'engloutisse & me perde en son sein,  
 Si ie n'ay tost le secours de ta main. »

A tant se teut, & le ciel se defferre  
 Tout aussi tost dvn foudroyant tonnerre  
 A costé gauche, & ie vey de mes yeux  
 (Miracle estrange) en ces flots perilleux  
 Mille Tritons, mille Naiades belles  
 Qui soufleuoyent sous le bat de leurs ailes  
 Ceste Deesse, & luy donnoyent encor  
 Mille baisers, & mille presens d'or,  
 Puis se trouuant sur le port d'asseurance  
 Dresse son vol du costé de la France,  
 Et disparut tout ainsi qu'vn vaisseau  
 Forcé du vent se perd au fond de l'eau.

### CHANT DE TRIOMPHE. (1)

**I**a dans le Ciel la belle Aube doree  
 Pouffoit le iour de sa couche pourpree,  
 Et du Soleil les coursiers attelez

1. Publié après que Condé fut rendu à la liberté, sous le titre de *l'Innocence triomphante*. (V. note page 210.)

Aux deux limons, par les champs estoilez  
 Au grand galop auançoyent leur carriere :  
 Quand le sommeil sur ma lasse paupiere  
 Couuoit moiteux, tenant mes yeux estraints  
 Dvn doux lien sous ses ailes contraints :  
 Lors qu'en songeant ie descouure & i'aduise  
 La maiesté d'vne Deesse assise  
 Dessus vn char de Triomphe, esmaillé  
 De fin azur, martelé & taillé,  
 Comme ie croy, de la main forgeronne  
 Du Dieu boiteux, és forges de Lemnonne.

En or massif le branquart s'allongoit,  
 Dessus le tour des rouleaux s'arrengeoit  
 Au lieu de cloux vn rang de perles fines,  
 Les bords frangez d'ondoyantes cespines  
 Dvn or filé à grands houpes flotoyent  
 Dessus les flancs des cheuaux qui ronfloyent  
 Et repoussoyent d'vne cadence fiere  
 Contre les vents la bruslante poussiere,  
 Et remordoyent sautant & hennissant  
 Le frein aux dents, d'escume blanchissant :  
 Le poil poly, & la couleur naïfue  
 Plus que la neige en blancheur excessiue,  
 Estoit en eux, & toutes les beautez  
 Que l'on souhaitte en cheuaux bien domtez.

Ceste Deesse en son char triomphante,  
 Braue portoit vne robe ondoyante,  
 A longs replis, que les humbles Zephyrs  
 Enfloyent au vent de leurs tiedes soupirs :  
 Et paroisoit comme Venus la belle,  
 Quand par le ciel en sa coche immortelle  
 Se fait rouler, quand ses oiseaux mignards  
 Dvn vol pressé deux à deux fretillardz,  
 En tremoussant de leurs ailes legeres,  
 La font glisser doucement en Cytheres.

Du costé droit la Pitié vers les cieux,  
 A iointes mains alloit dressant les yeux :  
 De l'autre part pour compagne fidelle  
 La Verité se tenoit aupres d'elle,  
 Dedans sa main braue portant l'escu  
 De viue Foy, sous lequel a vaincu  
 La Cruauté de sa dextre guerriere,  
 Desfous ses piez la tenant prisonniere,  
 Et garrotee en cent chaifnes d'airain,  
 Roüillant les yeux enyurez d vn desdain,  
 Et soupirant vne fureur mutine  
 Dessus sa langue & dedans sa poitrine,  
 Monstrant d'horreur le visage tout blanc,  
 Et vomissoit vn torrent plein de sang,  
 Branlant encor sa main enfanglantee,  
 Et menaçant de sa bouche enchantee  
 D'Opinion & de charme trompeur  
 Cil qui ne croit par force en son erreur. (a)

Là les Fureurs, les tourmens, les orages,  
 Pendoyent au char, comme mortes images :  
 Là soupiroit la pallissante Mort,  
 Riche despouille à si vaillant effort :  
 Là l'Imposture (b) en signe de conqueste,  
 La bouche close, & couverte la teste  
 D'vne grand' nuë, alloit à pas contez :  
 Là les malheurs (c) renuersez & domtez  
 L'accompagnoient d'vne fort longue fuite  
 D'hommes masquez au visage hypocrite,

a. Var.:

*D'Opinion, de mensonge & d'erreur  
 Celuy qui suit les traces du Seigneur.*

b. Var.: *L'Ignorance.*

c. Var.: *Les Abus.*

Tous reuestus de grand's robes de dueil,  
De couleur perse, ayant la larme à l'œil. (a)

Là descouroit cent testes monstrueuses  
L'Opinion aux langues venimeuses,  
L'Opinion qui n'eut iamais de bout,  
Qui croit en tout, & qui doute de tout,  
Qui n'a cerveau que de cire aussi molle  
Que ce qui naist du vent de sa parole :  
L'Opinion qui n'a rien de certain,  
Qui tousiours bruit & se trauaille en vain  
De se bastir vne ferme assurance  
Sur le fablon de legiere inconstance.  
L'Hypocrisie au visage plombé,  
Là descouroit vn genoil recourbé,  
Vn sourcil trouble, vne longue criniere,  
Pleine de crasse, & de grise poudriere :  
Là se douloit & portoit sur le dos  
La Repentance, & repos sans repos,  
Et sous vn masque en apparence vaine,  
L'espoir douteux, & la douleur certaine.

Là le Peché, la face contrebas,  
Se mord, se ronge, & se mange les bras :  
Il estoit falle, infect & detestable,  
Sous vn attrait traistrement faurable,  
Et s'il auoit la couleur & la peau  
Telle qu'un mort retiré du tombeau,  
Le poil rebours, la barbe herissee,  
L'œil escaillé, la dent noire & cafee,  
La léure torte, & le regard affreux,  
Bossu, boiteux, bref tout malencontreux :  
Et se douloit, chetif, de se voir estre,  
O changement! accablé sous la dextre

a. Var.: *Afis sur vn cercueil.*

De celuy-là qui vainqueur l'estouffoit,  
Sur qui vaillant nagueres triomphoit.

Puis couple à couple vne troupe captiue,  
A bras croizez marchoit toute craintive,  
L'œil contre terre honteusement baissé,  
Et me sembla que plus pres auancé  
l'enten sa voix, qui chantoit à la gloire  
De l'Eternel vn hymne de victoire  
Si doucement que raurir ie me sens  
Tost par l'oreille, & mon cœur & mes sens.

« Seigneur (dit-elle) ô Seigneur que i'adore  
Seul dans les cieux, que i'aime, & que i'honore  
De tout mon cœur, seul autheur de mon bien,  
Pere de tout, & qui tout feis de rien :  
Qui fais rouler sur l'un & l'autre pole  
Le Ciel voûté au vent de ta parole :  
Qui tiens au frein (comme dans vn vaisseau)  
Es bords marins la colere de l'eau :  
Qui nous fais voir par la nuit tenebreuse  
Des astres beaux la danse lumineuse,  
Puis les chassant, qui redores le iour  
D'vn beau Soleil qui renaist à son tour :  
Qui nous fais voir par fuittes éternelles,  
Quatre saisons de parures nouuelles,  
En fleurs, en fructs, en espirs barbelus,  
En raisins noirs, en arbres cheuelus,  
En cent thresors que Nature desserre  
Pour nostre bien sur le sein de la Terre  
Qui nous anime, & en effecls diuers,  
Ce qui soupire en ce grand Vniuers.

» Soit donc loué le Seigneur à toute heure,  
Et son saint nom, car c'est luy qui m'asseure  
De sa grandeur, me promettant les cieux,  
Qui tient ma langue, & qui m'ouure les yeux.

Sus donc, Seigneur, que les peuples estranges  
 Sgacent ton nom, & chantent tes louanges,  
 Puis qu'au soupir seulement de ton los  
 Tremblant de peur s'écartèrent les flots  
 Loin du coulant de la mer estonnee,  
 Quand de peril la troupe destournee  
 Veit des rochers les argentins ruisseaux  
 Rouler à val par les sentiers nouueaux,  
 Veit le sommet des plus hautes montagnes  
 A petits bonds sauter par les campagnes,  
 Ainsi qu'on voit fauteler l'aignelet  
 Dedans la pree enyuré de son lait.

» Sus donc, mon ame, auant, qu'on se dispose  
 A le vanter! car ma léure declose  
 Autre que luy iamais ne vantera,  
 Autre que luy iamais ne chantera :  
 Car il est seul qui commande & preside  
 Dedans le Ciel, c'est l'escorte & la guide  
 Des fouruoyans, c'est luy seul qui a mis  
 Le bras vainqueur dessus ses ennemis.

» Il nous affeure, & sa puissance amie  
 De nostre bien n'est iamais endormie :  
 C'est le confort des pauures affligez,  
 C'est le secours des peuples outragez,  
 C'est le Seigneur sous l'ombre de ses ælles  
 Qui nous defend des menaces cruelles  
 Dvn cœur peruers (<sup>a</sup>), & qui nous va gardant  
 Des feux lancez du Soleil trop ardent  
 Durant le iour, & durant la nuit brune  
 Du froid caché sous les rais de la Lune.

» Dessus mon chef ia douleur sur douleur  
 S'amonceloit, & malheur sur malheur,

*a. Var.: De ces peruers.....*

Ia Faux-rapport m'aguetoit pour m'estreindre  
 En ses liens, pour tremper & pour teindre  
 Dedans mon sang ses traits empoisonnez.  
 Et comme on voit les espiz tronçonnez,  
 Cassez, froissez en brindelles menues,  
 Quand en Esté vn bataillon de nues  
 Armé de foudre & de gresle & d'esclair,  
 Tonnant, bruyant & sifflant dedans l'air,  
 Auec les vents butine & met en vente  
 Du laboureur la moisson & l'attente :  
 Ainsi i'estoy la honte, & le desdain,  
 Et le ioüet d'vne cruelle main,  
 Qui de fureur & de flamme amorcee,  
 De toutes parts me tenoit efforcee.

» Desia la mort m'attendoit sur le pas,  
 Pour me trainer aux ombres de là bas :  
 Desia m'estoit l'esperance rauie  
 De fauourer les douceurs de la vie :  
 La Cruauté & la trop vaine Foy (*a*)  
 Ia se vantoyent de triompher de moy,  
 • Et de mon nom effacer la memoire,  
 Pour s'enrichir au butin de ma gloire,  
 Et à longs traits s'enyrer de mon sang.  
 Mais ce grand Dieu qui sa grace respand  
 Dessus les siens, & qui soigneux les garde,  
 En se vengeant quelque chose qu'il tarde,  
 Qui les rend forts, & qui ne permet pas  
 Qu'un petit poil seulement tombe bas  
 Hors de leur chef, car il en tient le conte,  
 Vient au combat, les renuerse & les domte,  
 Et reste seul (comme il est glorieux)  
 Sur le malin braue & victorieux,

*a.* Var.: *La pariure Foy.....*

Et de bon œil tournant vers moy sa face,  
 Me prodigua les thresors de la grace  
 Qu'Isac receut, quand humble alloit panchant  
 Le col pressé sous le glaive tranchant.

» Mais il ne faut consulter les oracles  
 Des liures saints, les euidens miracles  
 Qu'on voit à l'œil escouler de ses mains  
 Nous seruiront de fidelles tesmoins.  
 Tu le scias bien, France, mais ie n'essaya.  
 Icy pourtant de refraischir la playe  
 Qui tousiours saigne, & qui ne guarit or,  
 Et qui pourroit apostumer encor,  
 Si de pitié ta face tu ne tournes  
 Vers nous, Seigneur, & si tu ne destournes  
 De nostre chef le foudre punissant,  
 Si tu ne viens, ô Seigneur, bannissant  
 Loin de ton peuple, & de ta pauure France  
 (Qui t'en requiert) les traits de ta vengeance.  
 Las! c'est assez, contente-toy, Seigneur,  
 Mets, s'il te plaist, trefue sur ta rigueur!  
 Las! c'est assez, elle a fenty les armes  
 De ta fureur (*a*), tu le vois à ses larmes  
 Qui sont encor pendantes à ses yeux :  
 Estanche-les d'un pardon gracieux,  
 D'un œil benin, ou d'autre benefice,  
 Qui dans le ciel repousse ta iustice,  
 Pour ne venir aux rigueurs de ta Loy.  
 » Mais en faueur de ton peuple & de moy,  
 Sauue, Seigneur, ceste nef balancee,  
 Ia sur le dos de la vague eslancee  
 Pour l'engloutir, & sous vn air serain  
 Fay-nous sentir les faueurs de ta main :

*a. Var.: De ta grandeur.....*

Si que puissions en la terre promise,  
 Entrer heureux, à fin que l'on te prise  
 De cœur entier, comme le peuple Hebrieu  
 Libre le fait, quand retiré du lieu  
 De sa prison, de sa peine incroyable,  
 D'effort, de faim, de labeur importable,  
 Sur les tyrans d'Asie tu le mis,  
 Le fer au poing au Royaume promis.

» Aumoins, Seigneur, permets que l'innocence (*a*)  
 De nostre Roy ne porte nostre offense,  
 Et que tres-bon (*b*) il ne souffre pour nous  
 Le trait vengeur de ton iuste courroux.  
 Garde, Seigneur, de toute ame maligne,  
 Comme tuteur ceste race orpheline,  
 Si que voyons la mere, & les enfans,  
 Auec leur France à iamais triomphans. »

A tant se teut ceste voix chanteresse,  
 Et le sommeil tout aussi tost me laisse,  
 Ne voyant rien paroistre dans les Cieux,  
 Que le Soleil qui m'entroit dans les yeux.

Dedans vn canton de ce Iardin, estoit vn  
 payssage representant les honneurs & plaisans  
 exercices dvn mois de May. Là se voyoit vne  
 troupe de Nymphes legerement, mais propre-  
 ment vestues, les vnes dormoyent dessus l'herbe  
 tendrette, & mollement trempee du degout  
 emperlé de la fraische rosee : les autres dan-  
 soyent dvn pié dispos & gaillard : les autres

*a.* Var.:

*Aumoins, Seigneur, aumoins fay que l'enfance...*

*b.* Var.: *Et qu'innocent.....*

cueilloyé de leurs mains delicates des œillets, du thym, de la mariolaine, des roses franches, aiglantines, muscades, entre les ronces & les espines, seruât de fort & de rampart pour armer, & seruir de gardes à si noble & si gentille fleur: les autres laçoyent des tresses à trois cordons pour en façonner des chappeaux, & en courronner le crespe d'or de leurs cheueux crespelus, ondoyans, & vaguement espars dessus leurs espaules : les autres faisoyent la Musique pres le murmure doux d'un ruisselet argentin, inuitant le Rossignol à redoubler, comme à l'enuy, ses fredons mignardement decoupez & doucement fuyuis : autres faisoyent l'amour, se bai soyent, s'entre-donnoyent la cotte-verte (1). Les beautez d'ocques & singularitez de ce lieu & du fuget, avec les douces fraifcheurs d'une si belle & plaisante matinee, embasme des souefues odeurs de ce parterre, nous inuiterét à chanter de mesme haleine les louanges de ce doux mois.

### DESCRIPTION DV PRINTEMPS.

**N**OICY l'Aronde passagere,  
Qui de son aile printaniere  
Chassant les glaces de l'hyuer  
Rend ferain & l'air & la mer :  
Puis de sa bouchette cornue  
Ainsi que d'un petit marteau,  
Maçonne & creuse le berceau  
Pour la ieune & tendre venue  
Du petit emplumé bestail,

1. Se caressaient sur l'herbe.

Qu'elle musse, quand elle arriue  
 D'outre mer, sous vne soliue,  
 Ou sous la voûte d'vn portail :  
 Ne voulant descouurir l'inceste,  
 Le crime & la table funeste  
 Qu'elle dressa pour tout iamais,  
 Infame de son entremets.

Le bouton de la rose franche  
 S'enfle sur l'espineuse branche,  
 Et aux rais d'vn nouveau Soleil  
 Emprunte son beau teint vermeil :  
 Les vignes souples reuerdiffent,  
 Ouurant l'œil d'vn tendre bourgeon,  
 Les arbres d'vn nouveau ietton  
 Arment leurs flancs qui raeunissent,  
 Auparauant qui vieillifsoyent.  
 Les eaux vont espurant leurs sources,  
 Commençant à faire leurs courses  
 Plus claires qu'elles ne souloyent.  
 Plus ne se voyent desbordees  
 Les eaux, ny leurs courses bridees  
 De glaçons, qui d'vn pas cruel  
 Courrent sur vn nouveau degel.

Les cerfs dans les forest bondissent,  
 Les poustres (1) dans les prez hennissent,  
 Le poisson fraye dessous l'eau,  
 Sur le roc lutte le cheureau :  
 Le blé meurdry de la froidure,  
 Et blesme de iarçans frimas,  
 Maintenant n'a plus le chef bas,  
 Mais touffu reprend sa verdure :

#### 1. Juments.

Es bois les oisillons petits,  
 Sauuez des neiges importunes,  
 Vont iargonnant de leurs fortunes  
 Deffous les pauillons faitis  
 D'vn bois ramé, ou d'vn bocage,  
 Ou deffus le moufhu riuage  
 D'vne fontaine fautellant,  
 Ou d'vn ruisselet doux-coulant.

La terre gelee & recuite  
 Du froid, par la douce entresuite  
 De mille printaniers plaisirs,  
 Se destrempe aux vents des Zephyrs :  
 La bize farouche & cuisante  
 Ne nous retient plus au foyer,  
 Ny les froidures de l'hyuer,  
 Dans le toict la troupe bellante :  
 Les prez bigarrez de couleurs  
 Plus ne blanchissent de bruines,  
 Ny paresseux en leurs cassines  
 Plus ne chomment les Laboureurs :  
 Bref, le soleil, la terre, & l'onde,  
 Et toute l'apparence ronde,  
 Ramenent leur belle faison  
 En France, & des biens à foison.

Tout y rit, fors toy larmoyante,  
 Fors toy, France, triste & dolente,  
 Qui ne peux choisir le bon-heur,  
 Pour t'affranchir de ton malheur :  
 Et semble que le voisinage,  
 Ny le pays, ny l'amitié  
 Ne peut rompre l'inimitié  
 Qui se forge sous cet orage :  
 Et ne sçay quel astre fatal

Nous pouffe à ce vent, qui nous guide,  
 Comme dessus la plaine humide  
 Le bateau glisse à contreua,  
 Sans que nous sentions en nous-mesme  
 De ce temps la rigueur extreme,  
 Et comme esblouis nous courons  
 Pour trebucher où nous tiron.

Fay donc, Seigneur, que nos Prouinces,  
 Nos temples, nos feux, & nos Princes  
 Se couplent dvn lien si doux  
 Que la paix demeure entre nous :  
 Que les querelles domestiques,  
 La vengeance ny la rancueur,  
 Ou quelque autre importun malheur,  
 N'offensent plus nos Republiques,  
 A fin que nous puissions heureux,  
 Sans guerre, sans peur, sans enuie,  
 Tirer le fil de nostre vie  
 Hors de ces troubles orageux,  
 Et qu'en ceste faison nouvelle  
 Nous voyions la gente Arondelle,  
 La terre, & le ciel, & les ans,  
 Nous ramener vn beau Printemps. (1)

Ayant doncques paracheué le tour de ce iardin, la chaleur commençant desia fort à se renforcer pour la hauteur du Soleil, nous tournons à main gauche, entrós en vn petit bocage fort espais, & fort peuplé de grands arbres, marque des plus belles de ce lieu : puis nous

1. Les voeux du poète ne furent pas exaucés, puisque la Saint-Barthélemy eut lieu l'année même où la Deuxième Journée de la Bergerie parut pour la première fois.

retirant sous la fraischeur de l'ombre d'un Plantain<sup>(1)</sup> large & branchu, discourant de l'Amour, nous tombons en propos de la guarison de ceste violente & incurable passion, sçauoir s'il y a pratique de remedes pour s'en tirer. L'un disoit que le temps ayant fait la playe, & entamé la partie plus offensee, porte l'emplastre & l'appareil pour la reioindre, & pour la guarir : l'autre que l'absence y peut beaucoup, moyennant un autre exercice plus violent pour destourner les apprehensions desia ensorcelees, par la puissance de l'obiect, qui perpetuellement se presente à nos yeux comme un fantasme pour nous trauiller : l'autre que le desdain causé de quelque mauuaise grace, ou de quelque vaine ou fausse & imaginee persuation, engendre le mespris, le mespris la dissolution de ce nœud, qui parauat faisoit la liaison de deux esprits estroittement conioincts & vnis par le ciment d'Amour : l'autre que le trop de priuauté & de iouissance, ou le trop de cognoissance, rendoit vne amitié vulgaire, & en fin commune & vniuerselle à tous, que le plus prompt & plus souuerain remede à ceste fiéure, estoit de se donner au change, descharger sa colere à toutes breches & à toutes rencontres, estant l'vnique purgation pour destourner ceste humeur trop abondante dedans les veines, qui peu à peu gaigne le fort de la raison, où semant la sedition, trouble ce qui est de plus tranquille en nostre ame. Puis discourûmes sur les charmes & sorcelleries ordinaires des Anciés, qui fut occasion que ie tiray de mon sein vne petite Eclogue sur les remedes de l'Amour. Il y a trois bergers, Ianot, Bellin, & Perot<sup>(2)</sup>.

1. Platane.

2. Baïf, Belleau, Ronsard.

## ECLOGVE.

## SVR LA GVARISON D'AMOVR.

AV SEIGNEVR DE FONTENAY,  
FRANÇOIS HOTMAN (1).

## IANOT.

**B**ROVTEZ, chéures, broûtez, broûtez l'herbe  
tendrette  
Sous les ombrages frais de la verte coudrette,  
Broûtez, & remportez ce foir dedans le test  
Le ventre plein de trefflé, & le tetin de laict.

## BELLIN.

Broûtez, chéures, broûtez, que l'humeur nourriciere  
Que le ciel engourdy retenoit prisonniere  
Sous les glaces d'hyuer, comble de laict nouueau  
Le pis trois fois enflé de mon petit troupeau :  
Si qu'en peu de seiour mes biquettes barbues  
Soyent confites en graisse, & de poil bien vestues.

## IANOT.

Hà Dieu ! que ie vous plains, quand la froide faison  
Vous retient si long temps, camuses, en prison,  
Où vous ne broûtez point les herbes nouuellettes,  
Où vous ne fleurez point les odeurs des fleurettes,  
Et ne voyez de l'œil les verdissans rameaux,  
Ny le frais argentin des gazouillans ruisseaux,  
Ny faouerez du ciel la celeste rosee,  
Dont l'herbe en ce doux mois est si bien arrosee.

1. Célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1524, mort à Bâle en 1590. Ses œuvres ont été publiées à Genève en 1599 (3 v. in-folio).

/ BELLIN.

Allez doncques paissant, & passant ce beau iour  
 Sous les douces faueurs du ciel, & de l'Amour :  
 Allez, & n'ayez peur que les dents assassines  
 Des vieux loups affamez n'abordent vos cassines.

IANOT.

Allez, & n'ayez peur que le ciel dessus vous  
 Descharge appesanti son humide courroux :  
 Car i'ay veu le Soleil aux tresses annelees,  
 Sortir net, pur & beau, des campagnes fallees,  
 Et harsoir du croissant, qui le beau temps semont,  
 Les cornichons poinctus versez en contremont.

BELLIN.

Broûtez donc hardimēt, broûtez donc, camufettes,  
 Dedans ces beaux pastis esmaillez de fleurettes :  
 Ie vous guide de l'œil, & vous fuy pas à pas,  
 Et si vous arrestez, paissant, ie ne faux pas  
 De m'arrester aussi : car c'est pour vous, compagnes,  
 Que ie vy bien-heureux en ces vertes campagnes,  
 Et c'est à vous aussi que ie donne mon cuer,  
 Ma houlette, mon chien, ma fleute, & mon labeur.

IANOT.

Mais ie voy ce me semble vne troupe esgaree  
 D'aigneaux & de brebis, esparse par la pree :  
 Sont celles de Perot qui, la nuit & le iour,  
 N'estime rien plus cher que parler de l'Amour.

BELLIN.

C'est luy, ie le cognoy, car il n'a rien en teste  
 Ny plus auant au cœur, que la fiere tempeste,  
 Et l'espineux souci de cet enfant oiseau,

Qui le fait oublier soymesme & son troupeau :  
 Et pense autant à luy que de mains languissantes  
 Il pense à ramasser les fueilles pallissantes  
 Des vieux chesnes branchus, que la bize en sifflant  
 Es premiers iours d'Hyuer és bois alloit pillant.

## LANOT.

Hà ! qu'il est mal-seant au pastoureau champestre  
 De se rendre forçat, & trainer le cheuestre.  
 Sous les voiles d'Amour, aussi il ne doit point  
 Auoir autre souci, que de tenir en point  
 Tout son petit bestail, & de gente allaigresse,  
 Le garantir du loup, & quand la nuit le preſſe  
 Le ramener au teſt, & de soigneufes mains,  
 Corne à corne, conter les chéures & les dains ,  
 Le garder du pourry, & de la clauelée,  
 De charme, de venim, & d'herbe ensorcelée,  
 Le tenir dans la pree en Eſté fraischement  
 Pres le coulant d'ven eau , en Hyuer nettement  
 Sous la chaleur d'ven chaume, & garder qu'ven œillade  
 Ne le face rongneux, ou pouſſif, ou malade :  
 Non pas faire l'amour, & beuuant ce poifon  
 S'enyrer doucement & perdrre la raison ,  
 Deuenir fol, aueugle, & prendre la sagette  
 Pour le baston nouailleux de la douce houlette :  
 Perdre le ſentiment au lieu de l'auoir bon ,  
 Laifer moisir au croc & l'anche & le bourdon ,  
 Sans daigner ſeulement tant foit peu prendre peine  
 De luy preſter les doigts, ou la langue, ou l'haleine.  
 N'auoir autre souci que d'escorcher la peau ,  
 Et la molle toifon de fon pauure troupeau :  
 N'auoir autre souci que de la douce flame ,  
 Qui coulant par les yeux, va reschauffant fon ame ,  
 Discourir de la grace, & du trait des beaux yeux  
 De fa fiere maistrefſe, & du ris gracieux

Qui se dore en sa bouche, & sur ses lèures closes,  
Va desfrobant l'odeur des œilletts & des roses.

## BELLIN.

Ié le vay accoster, c'est luy, car ie cognois  
Sa houlette, son chien, & l'entens à la vois.

## PEROT.

Fay dōc, fay dōc, Amour, que mes douleurs s'appaissent,  
Que mon feu s'amortisse, & mes soupirs s'accoisent,  
Ou que ma playe aumoins reçoiue guarison!  
Fay que mes sens troublez, mon œil, & ma raison,  
Oubliant ces beaux yeux, qui si fort me desuoyent,  
Dessous leurs traits ardans desormais ne fouruoyent!  
Donne quelque secours à ce pauure berger,  
Et le retire, Amour, du perilleux danger  
De mort, qui le poursuit, & de la folle attente  
Qui doucement le trompe, & point ne le contente!

## IANOT.

Perot, gentil berger, qui ça & là espars,  
Laisse' aller ton troupeau sans chien, de toutes parts,  
Perot, où penses-tu? ie t'ay cogneu si sage,  
Et si bien aduisé au fait du pasturage,  
Et maintenant, ô Dieu! que tu deuiens grison,  
En ceste malheureuse & fascheuse saison,  
Tu parles de l'Amour : quelle fureur estrange  
A fait de tes pensers vn si nouuel eschange?  
Quel charme, quel venim, quelle herbe, quel malheur  
A plongé ta nature en ce maudit erreur?

## PEROT.

Hà! qu'il est doux à voir, lors que la mer troublée  
D'un grand monceau de flots & de vagues enflee,  
Du haure recourbé, le branle d'un vaisseau,  
Flotter à mas rompu sur les vagues de l'eau!

## BELLIN.

Mais plus doux voir celuy qui fans mas & fans voiles,  
 Remerciant le ciel, les vents, & les estoiles,  
 A vaincu la tourmente, & se voit sur le port  
 Eschappé doucement du peril de la mort.

## PEROT.

L'ardeur que ie nourris à l'entour de mon ame,  
 Allume dedans moy vne si douce flame,  
 Que le plus grand plaisir qu'on sçauroit estimer  
 N'est rien au prix du feu qui me vient consommer.

## IANOT.

Pay senti comme toy ses amorces friandes,  
 Ses feux, ses rets, ses traits, & ses ruses plus grandes :  
 Mais l'âge & la raison, le tourment & la peur,  
 M'ont tiré de l'accez dont i'estois en fureur.

## PEROT.

Si tu sçauois, Ianot, quelque bonne recette  
 Contre les feux ardans du feu qui me sagette,  
 De bon cœur te prirois la vouloir engrauer  
 Sur ceste escorce tendre, à fin de l'esprouuer.  
 Je te donne vn cheureau le plus gras de la troupe,  
 Ou si tu l'aimes mieux, ie te donne vne coupe  
 De fresne bien madré, faite dessus le tour,  
 Si tu me peux guarir des charmes de l'Amour.

## IANOT.

Ie te diray, Perot, i'ay fait experience  
 De quelques grands secrets dont i'ay la cognoissance.

## PEROT.

Il ne faut rien celer, à fin de secourir  
 Vn amy trauailé, qui cherche à se guarir :  
 Et si par ton moyen ie puis tirer ma vie

Esclau des rigueurs de ma fiere ennemie,  
 Le priray le Dieu Pan que ton petit troupeau  
 Croisse de iour en iour, & deuienne plus beau :  
 Que l'Hyuer luy soit doux, & pour son pasturage  
 L'herbe touſiours aux prez, & au teſt le fourrage  
 Ne luy manque iamais, & qu'en toute faſion  
 Le fourmage & le lait fe caille en ta maſon.

## IANOT.

Va te plonger trois fois dans le fleue d'Argire (1),  
 Et te laue le corps, puis moitte le retire  
 Et l'effarde à la Lune, à fin que la vigueur  
 Et le charme de l'eau penetre iusqu'au cuer :  
 Ou te couure le corps de la terre empoudree,  
 Du pié iusques au chef, où se fera voitree  
 Vne mule brehaigne (2) : ou pren du cameleon,  
 Pour chasser ce venim, le foye & le poulmon.  
 Pren le poil du caſtor, & le reduis en poudre,  
 Sur vn feu de cyprés, puis le laisse diſſoudre  
 Vne nuit dedans l'huile, & t'en graiffe le chef,  
 C'est vn charme diuin pour guarir ton mechef.  
 Ou ſi tu peux, Perot, pren de la trefſe blonde  
 De celle qui te rend malheureux en ce monde,  
 Et t'en lace vn ruban, puis en le deſpliant  
 Et crachant par trois fois, dy : « le vay deſpliant  
 Ce cordon, qui retient mon ame prisonniere. »  
 Puis le bruſle, & au vent iettes-en la pouſſiere  
 Droit par deſſus le dos, car c'est charme tres-bon,  
 Pour en perdre l'odeur, la memoire & le nom.  
 Pren l'aile d'un hibou, puis la trempe & la mouille  
 Dans le pourpre forcier du ſang d'une grenouille,

1. La nymphe Argyre (*arguros*, argent), c'est-à-dire dans le fleuve argente.

2. Stérile.

Hostesse des buissons, puis marche, & en trois tours,  
 L'arrachant plume à plume, arrache tes amours.  
 Ou si tu veux, Perot, faire preuve certaine  
 Pour tromper la fureur de l'amoureuse peine,  
 Coupe vn rameau de fresne, & t'en arme le flanc,  
 Les tempes & le front, puis escry de ton sang  
 Les lettres de son nom dessus l'escorce tendre,  
 Et fay ferment au ciel de iamais n'entreprendre  
 Sur les loix de l'Amour, le grand maistre des Dieux :  
 Ainsi tu flechiras la rigueur de ses yeux.  
 Voyla ce que ie sçay de plus vrayes recettes,  
 Pour estaindre l'ardeur de tes flammes secrètes.

## PEROT.

La dernière me plaist, mais las ! ie cognois bien  
 Que pour guarir mon mal il ne se trouue rien  
 De propre, ny de prompt, & qu'il n'y a magie  
 Qui puisse prolonger les soupirs de ma vie !  
 Rien ne me peut changer, ny vous, ny vos trauaux  
 Ne pouuez estranger le moindre de mes maux.  
 Non pas si ie beuuois les ondes iaunissantes  
 D'Hebre au fablon doré : les neiges pallissantes,  
 Les antres ny les bois, les deserts ny les mons,  
 Ne sçauroyent appaiser le vent que mes poumons  
 Soupirent à longs traits d'vne haleine cuisante.  
 Non, si i'estoisois alors que l'escorce mourante  
 Des ormeaux cheuelus, se ride & se fletrist  
 Sur le limon du Nil, qui fecond les nourrist :  
 Amour maistrise tout, & maistre de mon ame,  
 Retient ma liberté dans les yeux de ma dame :  
 Et ne voy rien çà bas, qui promette support  
 Aux charges de mon mal, qu'vne soudaine mort.  
 Mais en memoire aumoins d'vne maistresse dure,  
 Bergers, ie vous supply bastir ma sepulture  
 Dans le fort espineux de quelques vieux halliers,

Le repaire des loups, des ours, & des sangliers :  
 Où iamais le Soleil aux crespinnes dorees  
 Ne darde ses beaux rais, mais les nuits obscurees,  
 L'horreur & la frayeure pallissant à l'entour  
 Sous les rigueurs du ciel, y facent leur seiour :  
 Les songes, les demons, la gresle & les orages,  
 Y facent à iamais leurs venteux hostelages.  
 Qu'il n'y ait que serpens, qu'orfrayes & corbeaux,  
 Huppes & chahuans, & les tristes oiseaux,  
 Dont le vol gauche & lent, & les diuins murmures  
 Ne portent aux humains que finistres augures.  
 Mais sur tout ie vous pry que dedans mon cercueil,  
 Du costé de mon cœur, l'odeur de ce bel œil  
 Soit mise en vn fachet, sous les toiles fatales,  
 Ouurage industrieux de ses mains liberales.  
 Et vous supply, Bergers, que vous preniez vn don  
 En memoire de moy, ma loure à haut bourdon,  
 Ma fleute, mon flageol, mon chien, ma panetiere,  
 Et gardez que le nom de ma maistresse fiere,  
 Pour auoir bien aimé, ne soit mis au hazard  
 Des traits enuenimez d'vn importun iazard :  
 Mais qu'il vous soit sacré, chaste, saint, honorable,  
 Comme vous cognoissez que ie l'ay venerable,  
 N'ayant tant de regret de me voir dessiecher  
 Mourant, que d'absenter cet œil qui m'est si cher :  
 Puis grauez au poinçon, sur l'escorce voisine  
 D'vn fresne bien choisi, ma mort & ma ruine,  
 A fin qu'en bien croissant, croisse & s'enfle tousiours  
 L'immortel souuenir de mes chastes amours.

« Cy gift le bon Perot en sa crespe iouuence,  
 Qui receut plus de bien qu'il n'eut onc d'esperance :  
 Mais le trop luy fist perdre & le sens & l'odeur  
 De faouurer l'Amour qui le mist en fureur,  
 La fureur à la mort, & la mort sous la terre,  
 Qui dessous ces halliers son pauure corps enserre. »

IANOT.

Retirons-nous, Perot, le Soleil se retire.

PEROT.

Mais las! sans retirer cet amoureux martyre  
 Qui de sa violente & plus viue chaleur  
 M'altere le poumon, & m'eschauffe le cuer.

FIN DES MOYENS PLVS PROMPTS, ET CHARMES PLVS VIOLENTS,  
 SVR LA GVARISON D'AMOVR.

La lecture de ces plaisantes receptés nous mist en la recherche de la cause de ce mal, disant que l'intemperature du corps est la source & l'origine des passions, & perturbations de l'ame : la passion, alteration, & alienation des sens, cause que le desir & la volonté de l'esprit, perd sa legitime & naturelle action : & comme la temperature d'humeurs modere & met au frein de la raison les promptes & violentes affections de l'esprit, tenant en bride les courses legeres de l'appetit desordonné, ainsi l'intemperature, mortelle ennemie de l'vne & de l'autre santé, trouble les sens, allume vn feu de sedition dedas nous, qui fait que suyuant ceste affection corporelle, l'esprit fouruoye & tombe en erreur. Et comme la violence d'Amour glissant secrettemēt dans nos veines, par l'obiect, & par le rayon d'vn œil, assiege en fin le fort de la raison, & par consequēt apporte d'estranges & dangereux changemens au corps : ainsi le corps affligé de maladie, communique son mal aux actions de l'esprit, le faisant participer de sa passion, de forte que si le sang est pur & net, & la tempe-  
 rature de l'humeur iustumēt moderee, l'homme

a l'esprit plus net, plus tranquille, & moins suiet à se passionner de l'Amour. Conclusion, la source & l'origine de ce mal prouient de l'intemperature & abondance d'humeur, receuant les violentes impressions dvn obiect exterieur, laquelle humeur estant purgee, chasse & appaise la fureur de ceste passion amoureuse. Allongeant le fil de ces propos, nous entendons la voix dvn pescheur sur les bords de la Marne, qui va bagnat de ses ondes repliees les murailles de ce iardin: il estoit appuyé du dos contre vn faule creux, espiant de l'œil le tremblement leger du liege de sa ligne deliée, amorcee dvn moucheron, pour tromper l'innocence du poisson affamé, surpendu aux languettes de l'hameçon: il disoit des chansons sur la pescherie, & vous promets qu'il auoit esté fort bien nourry, de bonne grace, & de bonne nature, comme vous cognoistrez cy apres. Nous ayant descouverts, il commence à chanter à pleine voix, comme s'il eust coniuré de nous donner plaisir.

### LE PESCHEVR.

ENTILLE Pauureté, secours de nostre vie,  
Nourrice des vertus, mere de l'industrie,  
Du manoeuvre artizan le fidelle entretien,  
Hostesse de l'honneur, exercice du bien,  
C'est toy, Dame, c'est toy qui de bonté naïue  
Nous fais viure contens : car ta grace inuentive  
Enfante les Soucis, les Soucis le Labeur,  
Le Labeur la Santé, & au front la Sueur,  
La Sueur la Vertu, la Vertu la Noblesse,  
La Noblesse l'Honneur, & l'Honneur la Richesse.

C'est toy, Dame, c'est toy, humaine qui te ris  
 De l'orgueil des plus grands, que tu tiens à mespris :  
 C'est toy, Dame, c'est toy, qui donnes la science  
 Aux hommes mal-polis, faisant experience  
 Des labeurs inuentez, sans laisser engourdis  
 Les membres de paresse, & de somme estourdis.  
 Car du branle importun de ses ailes legieres  
 Secouant le sommeil de nos lentes paupieres,  
 Tu deffilles nos yeux, puis les soucis mordans  
 Nous rongent les costez, & de mouchons ardans  
 Nous ventousent la peau, seulement pour l'enuie  
 D'eschapper doucement les hazards de la vie.

Ce Pescheur toutesfois (1), or que la pauureté  
 Le tallonnaist de pres, s'estoit fort enreté  
 Dans le piege d'Amour : car ce doux feu s'amasse  
 Quelquefois sans esgard dedans vne ame basse.  
 Il estoit amusé, pensif, dessous le frais  
 D'un rocher cauerneux, & ie croy tout exprés  
 Pour faire sous l'horreur de ces voûtes moussues  
 Ses complaintes aux vents, & aux vagues bofusses :  
 Pendant que ses filets, sa ligne, son harnois  
 Se fechoyent estendus moites sur le grauois :  
 Attendant que le vent eust soufflé sa colere,  
 Pour repousser en mer la barque poissonniere,  
 Et tendre ses engins, son trible, son tramail,  
 De ses doigts artisans l'ordinaire trauail.

Or les rocs d'un costé; aux poinctes sourcilleuses,  
 Faisoyent borne aux fureurs des vagues escumeuses,  
 Et s'estoit retiré pour le flot violent,  
 Puis l'orage appasé alloit ainsi parlant :

1. L'auteur se met ici lui-même en scène; cette heureuse médiocrité qu'il chante, le nom de la maîtresse qu'il célèbre, le démontrent facilement.

« Dôcques ma triste voix, mes sanglots & mes plaintes,  
 Mes soupirs redoublez & mes larmes non feintes,  
 Iront avec les vents? Hâ trop cruel Destin!  
 Qui me pousse en fureur pour les yeux de Catin :  
 Me forçant d'embrasser ce qui plus m'est contraire,  
 Et ne puis, malheureux, le voyant m'en distraire?  
 Je croy que cet archer, ce gentil descocheur,  
 Vestit pour me tromper le masque d'un Pescheur.  
 Pour amorcer il prit les yeux de ma cruelle,  
 Les fiche à l'hameçon, se mist en ma nacelle,  
 Et moy, pauvre chetif, tirant pour le poisson  
 Je deuore goulu la ligne & l'hameçon.  
 En prenant ie fus pris, & depuis n'eus la force  
 De pouuoir degorger vne si douce amorce :  
 Depuis ie n'eus repos, car soudain la fureur  
 S'eslance dans mes yeux, & deuale en mon cuer :  
 Soudain ie fus surpris, & dedans la marine  
 Je desrobe ce feu, qui brusle ma poitrine.

» Le ciel tranquille & beau, & les vagues de l'air  
 S'accordent au repos des vagues de la mer :  
 Les Thons, les Marsouins, les Dauphins, les Baleines,  
 Dorment sur le sablon, sans sentir les haleines  
 Des Zephyrs appaisez, & semble que ceste eau  
 Soit vn marbre poly, ou quelque grand tableau  
 Entremeslé d'azur, où les rives muettes  
 N'entendent iamais le iargon des Mouettes,  
 Prophetes du fort temps, ny les noirs tourbillons  
 Ne froncerent les eaux en humides sillons :  
 L'Huistre, dedans le creux de sa boîte emperlee,  
 Dort contre le rocher estoitement collee :  
 Tout est tranquille & coy, fors que moy malheureux,  
 Qui flotte à la merci de ces vents amoureux.  
 Ma fortune pourtant n'a point d'autre assurance,  
 Que tout ce que ie fay, que tout ce que ie pense,  
 Ingrate, te desplaist & te vient à desdain.

» Pour te faire plaisir ie chante, mais en vain,  
 Et ma voix seulement à ces rochers cogneuē  
 S'enuolle avec les vents, compagne de la nuē :  
 Si fçay-ie bien pourtant que plus grandes que toy  
 Et de meilleure part, tiendroyent conte de moy,  
 S'elles auoyent ballé sous la douce cadance  
 Des accens de ma voix. Ainsi la cognoissance  
 De ton amour me nuit, & ferois bien heureux  
 S'oncques ie n'eusse esté de Catin amoureux.

» le tendrois maintenant quelque amorce secrete  
 Pour prendre du poisson, voguant en ma barquette,  
 Hachant & renuersant à grands coups d'autiron  
 La grand' plaine salee, errant à l'enuiron  
 De quelque vieille roche, espiant la contree  
 Fertile de poisson, d'escaille & de maree,  
 Pour la porter en ville, & n'apporter ma main  
 Vuide dans ma maison, mais pesante d'airain.

» Le ferois maintenant de grand's nasses d'esclisse  
 Et de saule & d'osier, & de ionc qui se plisse,  
 I'en ferois l'emboucheure estroite & longue, à fin  
 D'y trouuer le turbot prisonnier au matin :  
 De long poil de cheual ie ferois de la tresse,  
 Où pendroyent attachez la ligne tromperesse,  
 Et le fer amorcé de trois cents hameçons,  
 Pour defrober les nuits, & tromper les poisssons :  
 Je lacerois des rets, attachant au cordage  
 De ce bois qui dans l'eau legerement furnage,  
 Et puis pour l'affondrer iusques dans le sablon  
 Du plus creux de la mer, i'y lacerois du plon.  
 I'aurois tousiours chez moy mille ruses gentiles,  
 Mille sortes d'appas, mille façons subtiles  
 Pour faire des engins, des baches, du veruain,  
 A fin de n'estre oisif & de chaffer la faim :  
 Tousiours ferois en mer, pour tromper la fortune,  
 Et butiner apres les troupes de Neptune :

Bref, la chasse au poisson me feroit le plaisir  
 Sur tous autres plaisirs que ie voudrois choisir.  
 Mais las ! i'ay ce malheur, que plus ie me tourmente,  
 Bannissant loin de moy ce qui plus me contente,  
 Moins me prens à mercy, ainsi perdant le temps  
 Je ne te fers sinon d'ombre & de passetemps.  
 Qu'as-tu fait des presens que ie t'ay faits, cruelle ?  
 Où est ce fin coral & ceste pierre belle,  
 Cet ambre, ce parfum, tant de perles de pris,  
 Qu'en te moquant de moy, ingrate, tu as pris ?

» C'estoit doncques pour toy, oeil felon, plein d'enuie,  
 Que i'ay dessus la mer, au hazard de ma vie,  
 Cherché les plus beaux dons qu'on sçauroit souhaiter  
 Pour emperler ton col & pour te contenter ?

» Mais puis que ie cognoy que ie ne puis complaire  
 Seulement à tes yeux, hâ ie me veux retraire  
 Sous l'extreme rigueur des soupirs d'Aquilon,  
 Dessus la mer de glace, ou conter le fablon  
 De la rive Erythree, & voir le peuple More,  
 L'Afrique, la Libye, & plus auant encore,  
 Poussé d'vne fureur, ou ie me ietteray  
 De la plus haute roche en mer, & me noiray !  
 Seulement ie vous pry, ô Deitez sacrees,  
 Qui douces habitez sous les ondes vitrees,  
 Tombant receuez-moy, à fin qu'entre vos bras  
 La cheute me soit douce, & soit doux le trespass.  
 Nymphes, ayez égard à ma peine soufferte,  
 Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,  
 Ayez pitié de moy, & me caressez tous,  
 Quand plongé dessous l'eau ie seray pres de vous.  
 Possible quelque iour ceste roche vantee,  
 Infame de ma mort, ne sera plus hantee :  
 Et le sage nocher, approchant ceste part,  
 Destournant son vaisseau fera voile à l'escart. »

Ainsi se lamentoit ce Pescheur miserable,  
Imprimant ses regrets sur le mouuant du sable,  
Et n'eut pointacheué si tost que dans les cieux  
La courriere des nuits n'apparust à mes yeux.

Le vous promets que ce gentil Pescheur nous donna tant de plaisir, & recita de si bonne grace ceste Eclogue passionnee, qu'il nous fit oublier & nos propos, & rompre nostre dessein, nous donnant hardieffe de l'accoster, & de nous informer de luy, & de sa fortune plus auant. Apres plusieurs discours, il nous conta comme il auoit esté autresfois sur la mer, & qu'un vieil Marinier Sicilien (1), luy auoit appris le suget de ceste complainte avec vne infinité d'autres : nous luy fusmes tant importuns, qu'il nous fit ceste courtoisie d'en reciter vne autre à voix basse, de deux Mariniers pescheurs : & commence ainsi.

## LES PESCHEVRS.

AV SEIGNEVR ANTOINE DE BAIF.

**D**EUX Pescheurs amoureux retirez de fortune,  
Sous le creux d'un rocher pour la vague  
importune,  
Le tonnerre, l'esclair, & l'orage nouveau,  
Qui tous comme à l'enuy les battoyent dessus l'eau,  
Lors que leurs compagnons espoinçonnez d'enuie

1. Théocrite, que Remy Belleau a imité dans la plupart de ses églogues et qui lui a fourni le sujet de la pièce précédente et de celle qui suit. Le début du *Pêcheur* est presque mot pour mot celui de la 21<sup>e</sup> idylle de Théocrite.

De pescher du poisson, le secours de leur vie,  
 Arrachoyent d'hameçon, de ligne & d'esperuier  
 Leur butin escaillé sautant sur le grauier,  
 Se mettent en discours du temps & de leurs pertes,  
 De mille cruautez en leurs amours souffertes.  
 Hé! qu'est-il en ce monde impossible à l'Amour?

Ces deux pauures Pescheurs, en ce peu de seiour,  
 Ne perdent point le temps, mais priuément ensemble  
 Discourent du filet qui si fort les assemble,  
 Et des traits messagers & postes de ce Dieu,  
 Qui iamais ne rougist pour se mettre en bas lieu.  
 Ils se plaignent tous deux de leurs maistresses fieres,  
 Laissant là creuasser leurs barques poissonnieres  
 Aux haleines des vents, moisir leur attirail,  
 Leurs nasses, leurs engins, & pourrir leur tramail,  
 Sans daigner seulement se mettre en allaireffe  
 De les tendre au Soleil, tant sont pleins de pareffe :  
 Et sans le souuenir, qui prouient de la faim,  
 Y passeroyent les nuits iusques au lendemain.  
 Lvn s'appelloit Ianot, de nature gentile,  
 Bon pescheur à la ligne, à chanter bien habile :  
 L'autre auoit nom Thenot, ieune, frais & dispos,  
 Qui commence premier à dire tels propos. (1)

#### THENOT.

O saintes Deitez, Deefses Nereides,  
 Qui douces habitez les campagnes humides,  
 Si vous nourristes onc en ce marin seiour  
 Ce feu prompt & subtil qui prouient de l'Amour,  
 Vierges, departez-moy de ces nouueautez rares,  
 Des perles, du coral, que les nochers auares  
 Vont fouillant dans la mer, ou quelque autre butin

1. Belleau leur a donné les deux noms de Baïf (Jean-Antoine) à qui la pièce est dédiée.

Pour flechir la rigueur des beaux yeux de Catin!  
 Ou si ces beaux presens n'ont pouuoir de l'attraire,  
 Trouuez ie vous supply, dans ce marin repaire,  
 Quelque nouvelle plante, ou quelque bonne odeur,  
 Pour adoucir mon mal, & guarir ma douleur!

## IANOT.

Protee, grand berger des campagnes vitrees,  
 Des troupeaux escaillez, & des Nymphes sacrees,  
 La guide & le pasteur, escoute ceste fois,  
 Et me donnant secours enten ma triste vois!  
 Fay qu'Ysabeau s'accorde à mes humbles prieres,  
 Ou ces rochers battus des vagues marinieres,  
 Comme moy malheureux d'un martyre nouveau,  
 Seruiront à mes os de marque & de tombeau.

## THENOT.

Comme vn esquif courrier volle d'ailes legieres  
 Souefuement deffus l'eau, quand les haleines fieres  
 Des vents impetueux ne la font escumer,  
 Et qu'on voit seulement le grand front de la mer  
 Se frizer doucement en petites fronceures  
 Sous les tiedes soupirs & les molles enfleures  
 Des Zephyrs tremblottans, ainsi couloient mes iours  
 Sous les douces faueurs du ciel & des Amours,  
 Lors que viuant heureux ma cruelle ennemie  
 Eschauffoit dans son cœur les soupirs de ma vie.

## IANOT.

Depuis, ô cruaute! que son visage ami,  
 Se destournant de moy, s'est fait mon ennemi,  
 Comme vn vaisseau battu & rebattu des ondes  
 Quand les vents mutinez des fondrieres profondes  
 Poussent haut le sablon iusques au fil de l'eau,  
 Et troublent l'Ocean d'un orage nouveau,  
 Tout ainsi i'ay vescu depuis que ma rebelle

Se monstre à mes desseins & fascheuse & cruelle,  
Depuis qu'elle commence (δ trop fascheux esmoy  
Qu'il faut que ie confesse) à se moquer de moy.

## THENOT.

La Carpe & le Brochet habitent és riuieres,  
Les Saumons citadins des costes poissonnieres  
Reposent dans la mer, l'Ombre sur le grauois,  
L'Huistre contre le roc, les Cerfs dedans les bois :  
Et moy qui n'ay repos tant seulement vne heure,  
Vagabond & seulet, sans adueu, sans demeure,  
l'erre autour de la porte où mon cœur fait seiour,  
Esclauë & prisonnier dans les rets de l'Amour.

## IANOT.

I'ay la cadene au pié, & n'ay pour me conduire  
Pilote qu'vn enfant, qui pousse mon nauire  
A la mercy des vents, au golfe de la mort,  
Au lieu de le guider feurement à bon port.

## THENOT.

La Perche aime l'eau douce, & les Thons la salee,  
Le Cancre les rochers, l'Anguille l'eau troublee :  
Et moy i'aime les yeux de Catin mon soucy,  
Qui n'eut oncques de moy ny pitié ny mercy.

## IANOT.

Sans ma gente Ysabeau, la rive fablonniere,  
La bache, le veruain, la coste poissonniere,  
La ligne, l'hameçon, & bref rien ne me plaist,  
L'air & le poisson mesme, & la mer me desplaist.

## THENOT.

Sans ma belle Catin, le gentil exercice  
De tramer des filets, & des engins d'esclisse,  
De canne, de roseaux, enyurer le poisson,  
Le prendre à l'esperuier, au feu, à l'hameçon,

Espier le temps propre à faire vne tendue  
 Aux bouches d'vne escluse, vne amorce espandue,  
 Ne me vient à plaisir : bref deux astres iumeaux  
 (O puissance d'Amour!) me bannissent des eaux.

## IANOT.

Le pescheur aime l'eau, la ligne, la nacelle,  
 L'amorce, l'hameçon, & la pesche nouuelle :  
 Et moy i'aime le sein, la bouche & le discours  
 D'Ysabeau mon soucy, ma grace & mes amours.

## THENOT.

Le marinier a peur de la tempeste fiere,  
 D'vn escueil, d'vn abord, d'vn rocher, d'vn corsaire :  
 Et moy de la colere & des yeux de Catin,  
 Qui me tire en l'erreur d'vn malheureux destin.

Ainsi se lamentoyent de leurs maistresses belles  
 Ces Pescheurs amoureux, aux tempestes cruelles,  
 N'ayans remede prompt pour vomir ce poison  
 Que parler de ce mal qui trouble la raison.

Ce Pescheur ayant acheué ce petit discours,  
 descouure quelque changement de temps, qui  
 comméçoit à se courrir d'vn fort espais nuage,  
 de forte qu'il sembloit nous menacer de quelque  
 pluye. Toutesfois apres auoir ietté l'œil au  
 Ciel, & nous assurant du contraire, nous dist  
 qu'il auoit autresfois appris d'vn grād Marinier (1)  
 à faire iugement de tels presages, disant ce qui  
 s'ensuit prenant son commencement des signes  
 & apparences celestes qu'on peut recognoistre  
 au leuer & au coucher du Soleil, disant.

1. Aratus, poète grec, contemporain de Théocrite. Il a composé sur l'astronomie un poème intitulé *les Phénomènes*.

## APPARENCES CELESTES

DU SOLEIL (1).

**S**i vous auez besoin pour faire vn long voyage  
D'vn iour tranquille & beau, il faut que son  
visage

Soit pur, net & poly, & qu'on n'y voye point  
Vn trait tant seulement qui souille son beau teint,  
Et que son cercle, alors que sa face nouuelle  
Va redorant les champs de sa flamme immortelle,  
Ne soit point marqueté de diuerses couleurs :  
Car ce sont du fort temps certains auant-coureurs.

Si de mesme parure, à l'heure qu'on deslie  
Les toreaux sur le soir, sa face est embellie  
De clarté pure & nette, & de gentille ardeur,  
En se couchant ainsi sans nuë & sans noirceur,  
Espanchant sa clarté mollement temperee,  
La iournee ensuiuant te soit bien asseuree.

Mais c'est & pluye & vent quand son cercle eslancé  
Paroist sur le matin cave, creux, enfoncé,  
Et que de son beau chef la tressure doree  
Rend ses rais mi-partis, les vns deuers Boree,  
Les autres vers le Sud, & que tant seulement  
Se monstre le milieu de son rond iustement.

Regarde puis apres la face rayonnante  
De ce Dieu flamboyant (si la clarté brillante  
A tout le moins permet de se voir à tes yeux),  
Car elle est veritable, & son feu radieux

1. Ces *Apparences du Soleil et de la Lune*, intercalées par l'auteur dans la 2<sup>e</sup> Journée de ses Bergeries, font partie du poème d'Aratus, traduit plus tard en entier par Remy Belleau et imprimé dans notre 3<sup>e</sup> volume.

Iamais n'est mensonger, mais toute l'asseurance  
Des eschanges du Ciel vient de sa cognoissance.

S'il est rouge en visage, & qu'il porte le teint  
D'incarnat, iaune & pers, ou comme l'on voit peint  
Le repli d'vne nuë, alors qu'elle chemine  
Haute esleuee en l'air d'vne couleur sanguine,  
Ou que dvn noir obscur il voile son flambeau,  
C'est signe tres-certain d'vne abondance d'eau.

S'il est rouge sans plus, c'est vn venteux orage :  
Mais si confusément il porte le visage  
Taché de rouge & noir, c'est augure tres-feur  
De voir & pluye & vent peste-mesle en fureur.

Si le Soleil sortant de sa couche doree,  
Ou se plongeant au soir dans la mer azuree,  
Darde en poincte ses rais, ioints ensemble & couplez,  
Et en vn mesme lieu ramassez & doublez,  
Ou s'il est englouti de l'espaisse fumiere  
D'vn nuage enfumé, quand de la nuit premiere  
Il vient iusques au iour, & du iour iusqu'au soir,  
Tels iours ne courent point que l'on ne voye choir  
Grande rauine d'eau sur les flancs de la terre.

Si deuant que ce Dieu la paupiere desserre,  
On voit sur le leuant le brouillas amassé  
D'vne petite nuë, & tost apres haulisé,  
Il monstre dans le ciel sa face coloree  
De beaucoup de couleurs, au dedans bigarree,  
Et ses rayons aussi, lors te faut assurer  
Que la pluye à venir doit longuement durer.

Si son cercle au matin en croissant on voit naistre,  
Et plus large & plus grand se faisant apparoistre,  
Puis comme languissant & rehaussant son feu  
Il va rapetissant sa largeur peu à peu,  
Il porte le beau temps : mais alors qu'il deualle  
Dans le sein de Tethys, s'il a la couleur palle  
Et blesme sur le soir, c'est orage certain.

## APPARENCES DE LA LVNE.

**N**oy deffous l'ombre espais de la Nuit claire  
 & brune  
 Dvn & d'autre costé les cornes de la Lune,  
 Qui change fort souuēt & de forme & de teint:  
 Car Vesper de son ombre en cent façons la peint.  
 Puis la face du temps la figure & la borne,  
 Luy plantant sur le front & l'vne & l'autre corne  
 Sur le troisiesme iour sans plus, & sur le quart :  
 Et felon qu'elle est peinte, alors elle depart  
 Ces deux iours feulement par ces formes empreintes,  
 Pour tout le mois entier asseurances non feintes.

Si le troisiesme iour elle estend son flambeau  
 Delicat, pur & net, elle est pour le temps beau :  
 Mais si le teint vermeil de sa face nouuelle  
 Deuiêt rouge & sanguin, c'est vn vent qu'elle appelle.

Si le quatriesme iour vne lente espaisseur,  
 Vne crasse, vn brouillas, vne espaisse grosseur  
 Va courant son visage, & par dedans les nuës  
 Ses cornes va trainant rebouches & mousfues,  
 Se ressentant encor du trois humide & lent,  
 C'est de l'eau fort voisine, & bourrasque de vent.

Si courant le troisiesme on ne la voit penchee,  
 Ny la corne en dedans crochue & rebouchee,  
 Mais que des deux costez son croissant vniment  
 Drefle ses cornichons au ciel également,  
 Dés le soir tu verras vne tempeste fiere  
 De vents impetueux courir la nuit entiere.

Si le quatriesme iour on la voit tout ainsi  
 Droit esleuee au Ciel, sans pencher le sourci,  
 C'est d'orage vn amas : mais si la haute corne  
 Se recourbe en dedans debile, lasche & morne,

Atten le vent Boree : s'elle croche en amont  
C'est pour vn vent Austral que tels signes se font.

Si dvn cercle arrondi peint de rouge teinture,  
Entierement par tout s'attache vne ceinture  
A la troisiesme Lune enuironnant ses bors,  
Il te faut esperer vne tempeste alors :  
Et d'autat qu'elle est rouge & beaucoup plus ardente,  
Elle en est plus cruelle & plus fort violente.

Quand dvn visage plein au ciel va paroissant,  
Ou quand elle est trenchee en son demy-croissant,  
Et d'vne & d'autre part regarde sa lumiere :  
Ou bien quand elle croist en sa flamme premiere,  
Et qu'vn nouveau croissant dresse son premier cours,  
Ou lors qu'elle respand ses cornes en decours,  
Puis quelle est sa couleur : car sa seule teinture  
Donne de chasque mois certaine coniecture.

Son lustre clair & beau marque le temps serain :  
S'elle est rouge sans plus, elle enseigne le train  
Et le chemin des vents : s'elle est brune & tachee,  
C'est de l'eau qui ça bas doit tost estre espanchée.

Or chasque iour du mois ne porte iugement,  
Mais le troisiesme iour, & le quart feurement  
Iusqu'au nouveau croissant qu'on la voit mi-partie,  
Et depuis ce croissant, iusqu'à tant que remplie  
On luy voye la face, & depuis ses pleins iours  
Iusques au decroissant qui languist en decours.

Or le quatriesme iour fidellement te donne  
De tout le mois courant cognoissance tres-bonne,  
Et le troisiesme aussi iusqu'au mois finissant :  
Si deux cernes ou trois dvn voile brunissant  
Ceignent entierement tout le rond de la Lune,  
Il te faut affeurer qu'il doit naistre de l'vne  
Vn grand vent, & de l'autre vn temps serain & clair :  
Le vent de celle-là qui se froisse par l'air,  
Le temps serain & beau de celle en l'air semee,

Qui languist peu à peu & s'escoule en fumee.  
 Si deux tant seulement couronnent son beau front,  
 C'est orage certain s'elle ne tient son rond,  
 Et comme en ondoyant sa face est courbe & torte,  
 C'est orage plus grand & tempeste plus forte,  
 Et plus forte beaucoup si ce cerne est tout noir,  
 Ou, s'il se rompt par l'air, plus dure encore à voir.

Dôcques tu cognoistras, soigneux, par la nuit brune,  
 Pour tout le mois entier les signes de la Lune.

Puis quand la mer est trouble, escumeuse & enflee,  
 Et qu'on entend de loin sur la gréue ensablee  
 Murmurer vn long bruit, & le marin escueil  
 Dreffant la teste au ciel ronfle & s'enfle d'orgueil :  
 Ou quand les hauts sommets des roches sourcilleuses  
 S'animent à siffler des haleines venteuses,  
 C'est presage assuré d'orageux tourbillons.

Ou quand dessus le sec, ou les moites sablons,  
 En foule de la mer retourne la Mouëtte,  
 Et grosse de iargon de sa bouche caquette,  
 Puis se reporte en mer, c'est un signe de voir  
 Tost apres fur les eaux vn grand vent esmouvoir.  
 Ou quand par l'air serain contre les vents rebelles  
 En troupe le Heron va desployant ses ailes :  
 Quand le Canart sauusage & les oiseaux plongeons  
 Frappent de l'aile en terre, ou au sommet des mons  
 La nuë devient longue, & de la blanche espine  
 Des chardons herisiez vole la laine fine  
 Comme petit duuet, vieilliee de leurs fleurs,  
 C'est signe tres-certain des plus grâds vents futurs.

Ou quâd la mer est sourde, & ses floccons paroissent  
 Surnageant çà & là, ou les nuaux se froissent  
 Au plus chaud de l'Efté, & de foudre & d'esclair,  
 De ceste part le vent se mutine par l'air :  
 De ceste part aussi, que par la nuit brunette  
 Des estoiles du ciel vne flamme se iette

Et s'escoule par l'air à longs fillons ardans,  
 Blanchissans par derriere, & sans fin se dardans :  
 Mais si les traits aigus de ces feux ordinaires  
 Tombent confusément lvn à l'autre contraires,  
 Sans ordre se meslant, de toutes parts le vent  
 Il te faut esperer : car il aduient souuent  
 Qu'il varie au souffler, & ne peut-on cognoistre  
 Quelle part aux humains il se fait apparoistre.

Si d'Eure ou d'Aquilon l'esclair va s'elancant  
 De Note ou de Zephyr, le nocher pallisant  
 Doit peindre double peur sur son triste visage,  
 Tant le ciel & la mer luy vont forgeant d'orage :  
 Car l'air par trop chargeé alors veut espancher  
 Vn deluge de pluye, & de foudre vn rocher.

Puis on voit quelquefois vne troupe de nuës  
 S'entasser en roulant comme toifons chenuës,  
 Messagers de la pluye, & l'air se va troublant,  
 Quand l'arc qui ceint le ciel son cercle va doublant.

Ou quand on voit autour d'vne estoile brillante  
 Vn cerne fait en rond de couleur brunissante :  
 Ou des marests bourbeux les oiseaux peinturez  
 Sans repos se plonger dans les flots azurez :  
 Ou sur les bords d'vn lac la legere Arondelle  
 Battre l'eau en vollant & du ventre & de l'aile :  
 Ou les peres germains des petits grenouillaux  
 Sans trefue gazouiller la teste hors des eaux  
 Sur la riue fangeuse, ô race miserable !  
 La proye des Serpens : ou d'vn chant lamentable  
 Le Hibou solitaire au matin s'attrister :  
 Ou sur le haut riuage en callant se planter  
 La Corneille iasarde, arriuant la tempeste,  
 Ou se baigner dans l'eau, & l'espaule & la teste :  
 Ou quand mesme on la voit toute dans l'eau nouer  
 Et d'vn graue chanter en troupe s'enrouer.  
 Mesme entre les troupeaux la Genisse beante

Le muffle vers le ciel, a senty l'eau coulante  
 Tirant l'air embrouillé de ses larges naseaux :  
 Et les sages fourmis de leurs petits caueaux  
 Tost retirant leurs œufs, & la chenille errante,  
 La chenille aux cent pieds contre les murs rampante,  
 Seur tesmoin de la pluye : on voit mesme les vers  
 (Entrailles de la terre) errans & descouuers.

Alors voit-on ausfi la Poule appriuoisee,  
 Noble race des Coqs, d'une voix redoublee,  
 Comme l'eau dessus l'eau distille, cacailler,  
 Ou de son bec cornu son pennache espouiller.

Et quelquefois aussi & Corbeaux & Chouettes  
 De la pluye future ont esté les prophetes,  
 Quand on les voit en troupe ensuiure le chanter  
 D'un Milan rauisseur, & de voix imiter,  
 Quand l'eau sentent rouler de la celeste voute,  
 Presque le bruit de l'eau, qui tombe goute à goute :  
 Ou quand plus grauement ils redoublent leurs vois,  
 Battant leur aile espaisse : ou quand dessous les toits  
 Ou dessous les auvents la Chouette legiere  
 Se retire à couvert, ou l'Oye cazaniere  
 Va tremouffant de l'aile, ou sur le marbre mol  
 La Mouette en criant va redoublant son vol.

Doncques celuy vraymēt qui la pluye veut craindre  
 Ne doit prendre à mespris de ces signes le moindre.  
 Ou quand plus asprement on voit les moucherons  
 Mordre iusques au sang, & de leurs piquerons  
 Outrepasser la chair : ou par la nuit ombreuse  
 Tout autour des nazeaux de la lampe nuiteuse  
 Des petits potirons en grains s'amonceiller :  
 Ou comme en ondoyant la flamme sommeiller,  
 Et souuent petiller iettant ses estincelles,  
 Comme petits bouillons, & ses flammes iumelles,  
 Et ses rais languissans perdre force & vigueur.  
 Ou quand au plus serain, à l'ardante chaleur

On voit voler en haut vne troupe legiere  
 De Canars insulans : la poisle cuisiniere,  
 Le chaudron, la marmitte, estinceller au feu,  
 Tu te dois affeurer qu'il se tarde bien peu  
 Que l'orage ne tombe : ou quand dessous la cendre  
 Le charbon flamboyant fait vne crouste tendre,  
 Semblable aux grains de mil, tu pourras bien deuant  
 Prognostiquer l'orage, & la pluye & le vent.

C'est vn temps pur & beau, quand en troupe la Gruë  
 D'vn vol libre & dispos tient sa course éstendue:  
 Mais c'est signe certain que l'orage s'ensuit  
 Quand la vieille Corneille on oit chanter la nuit :  
 Ou bien quand sur le soir à soudaine retraitte,  
 Retournant du manger babille la Chouette,  
 Ou le Pinçon fringotte au leuer du matin :  
 Et bref quand les oiseaux pour l'orage mutin  
 Fuyent loin de la mer, & la Rouge-Gorgette,  
 Et l'Orchil, vont rentrant en leur creuse logette :  
 Ou quand dessus le soir en troupe les Chouquars  
 Bien graffement repeuz, se couchent babillars :  
 Ou quand la blonde Auette en cent lieux marquetee  
 Ne s'esloigne en paissant de sa vouste eclissee,  
 Voisine de son miel & de ses pauillons :  
 Ou quand la Gruë en l'air n'estend pas les fillons  
 De son vol droitement, mais recule en arriere :  
 Ou quand par le vent coy l'Aragne filandiere  
 Rompt le fil de son crespe, & par l'air ne l'estend :  
 Quand aux cendres le feu à grand' peine s'esprend,  
 Ou que du lamperon la flamme est paresseuse,  
 Espere ce iour-là la tempeste orageuse.

Ce Pescheur nous ayant communiqué ces  
 diuins presages, non content de nous auoir  
 donné tant de plaisir, nous fait present d'un

papier, qu'il disoit auoir apporté d'vn voyage  
qu'il auoit fait sur mer, où estoient viuement  
empreintes les larmes sur le trespas de son bon  
maistre & de sa bonne maistresse.

## LARMES SVR LE TRESPAS

DE MONSEIGNEVR RENÉ DE LORRAINE,  
MARQVIS D'ELBEVF (1).

THENOT, IANOT, BELLIN, MARINIERS.

THENOT.

**V**ENE tremblante peur tient mon ame faisie  
Et me caille le sang, oncques iour de ma vie  
Je ne vey tel orage, & femble à voir la mer  
Que le monde s'esbranle à fin de s'abyfmer.  
Qu'en penses-tu, Ianot?

IANOT.

Le peril où nous sommes  
Me fait desesperer de la race des hommes :  
Je ne voy que malheur, qu'vn air gros & fumeux,  
Qu'vn trouble mutiné, qu'vn amas escumeux  
Ply sur ply redoublé : ie ne voy qu'vn nuage,  
Qu'vn tourbillon venteux, qu'vn noircissant orage

1. Le quatrième fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, né le 14 août 1536, mort en 1566.

Publié pour la première fois (Paris, Gabr. Buon, 1566, in-4) sous ce titre : *Larmes sur le trespas de René de Lorraine et de Louise de Rieux, marquis et marquise d'Elbeuf*, ensemble le *Tombeau de François de Lorraine, duc de Guyse*. (V. pour ce dernier p. 60.)

Courant, bruyant, sifflant, desfobant de nos yeux  
L'esperance de vie, & le iour & les cieux.

## THENOT.

Ie ne voy que l'horreur d'vne fumiere esfesse,  
Couurant de tous costez vne aboyante presse  
De bataillons enflez, pesle-mesle estriuans  
Sous les feux fecouuez des haleines des vents,  
Hostes soudains et fiers de ces roches armees  
De tonnerre, d'esclair, & de grosses fumees :  
Bref ie n'entens sinon les prophetes iargons  
Des mouettes, des vents, & des vistes plongeons,  
Qui d'vn vol gauche & prompt portet les aduentures  
De quelque orage grand : car ces diuins augures  
Ne monstrent dedans l'air, sur l'eau, ny sur le port,  
Que les palles frayeurs d'vne image de mort.

## IANOT.

On ne voit plus en rond, à voustures doublees,  
Les Dauphins s'efgayer sur les plaines salees,  
Ny les Tritons soufflans en leurs cors esmaillez,  
Guider dessus les eaux les troupeaux escaillez.

## THENOT.

Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,  
Sages, ont delaissé la grand' plaine deserte,  
Preuoyant ce defastre, & cuidant qu'en ceste eau  
Dieu voulust rebastir quelque monde nouveau :  
Car cet orage est tel, & la tourmente telle,  
Que iamais œil mortel n'en veit de si cruelle.

## IANOT.

Mais i'entreuoy Bellin qui marche droit à nous,  
Il est triste en visage, & plombé de courtoix,  
Morne, palle & pensif, baissant l'œil contre terre  
Comme frappé de l'astre, ou d'vn coup de tonnerre :

Il a quitté les rets, l'amorce & l'hameçon,  
 La ligne, le veruain, la rive & le poisson,  
 Et se va retirer en quelque antre fauusage,  
 Pour pleurer sa fortune, & là finir son age.  
 Ie le vay accoster. Bellin, approche-toy :  
 Que veut dire ce temps? tire-nous hors d'esmoy.

## BELLIN.

Ne vous estonnez point de ces diuins presages,  
 Legers auant-coureurs des sinistres orages :  
 Car c'est le iour fatal, le iour trop malheureux  
 Que l'on ferre, ô malheur! le corps cheualeureux  
 D'un beau prince Lorrain dans la fosse poudreuse,  
 Le seiour tenebreux de la Parque orgueilleuse,  
 Des ombres, de la peur, & de pleurs, & d'ennuis,  
 Sous l'empire d'horreur, du sommeil & des nuits.  
 Qui voguant pour son Roy, & courant la fortune  
 Sur le dos escumeux des sillons de Neptune,  
 Comme vn simple forçat, pour faire son dessein,  
 Enduroit le trauail, la sueur et la faim :  
 Enduroit, genereux, le chaud & la froidure,  
 Commandant sur la poupe, espiant l'auanture  
 De combatre ou mourir, estimant à grand heur  
 L'eschange de sa vie à ce beau nom d'honneur.  
 Imitant ses ayeux, qui du fer de leur lance  
 Grauerent dans le Ciel l'honneur & la vaillance,  
 Ne forlignant en rien en tous actes guerriers  
 Et faits cheualeureux, dont ces preux Cheualiers  
 Tous issus de sa race ont auancé leur gloire  
 Jusqu'aux monts Palestins, marques de leur memoire.

## THENOT.

Tefmoyn en soit celuy qui braue se fit Roy  
 Sur le peuple ennemy de Dieu & de la Loy,

Ce vaillant conquereur qui rangea ses armes  
Sous les ombres captifs des palmes Idumees (1).

## IANOT.

Tesmoin en soit celuy qui du peuple mutin  
Fit rougir le fablon du riuage du Rhin (2),  
Et ce grand cheualier qui remit en franchise  
La liberté des Roys, du peuple & de l'Eglise,  
Qui sans estre vaincu a tousiours eu cet heur,  
Et viuant & mourant, de demeurer vainqueur (3).

## THENOT.

Tesmoin en soit celuy qui à rames couplees  
Hachant & renuersant les ondes empoulees,  
Dés sa ieunesse tendre a si bien combatu,  
Que les vents & les temps, publiant sa vertu,  
Diront que si la mort d'vne ialouse enuie  
N'eust si tost retranché les beaux iours de sa vie,  
Qu'il rangeoit accablez sous sa vaillante main  
Les plus forts ennemis du beau tige Lorrain.  
Mais Dieu, qui n'aime pas le sang ny la vengeance,  
A remis leur bon droit sous sa iuste balance,  
Attendant que le temps, ministre à sa rigueur,  
Rabaisse leur orgueil & dompte leur fureur.

Diray-ie ce qu'il fit, prodigue de sa vie,  
En tous actes guerriers, seulement pour l'enuie  
D'honorer son renom de quelque belle mort?  
Alors qu'il affronta iusques dedans le port,  
Party de Malthe exprés, enuiron la Diane,  
Pour vaincre ou pour mourir, la troupe Rhodiane?

1. Godefroy de Bouillon, premier roi chrétien de Jérusalem,  
l'une des tiges de la maison de Lorraine.

2. Claude sauva la Lorraine de l'invasion des paysans révoltés de l'Alsace et de la Souabe.

3. François de Guise, le chef du parti catholique.

Ordonnant tout ainsi, dans ses vaisseaux couplez,  
 Que le chef qui commande aux escadrons ailez  
 Des mouchettes à miel, ce volant capitaine  
 Aux ailerons dorez, qui partissant la peine,  
 Se fait craindre & seruir, aux vnes commandant  
 De confire le miel, aux autres ce pendant  
 Volant de fleur en fleur muffer en leurs cuissettes  
 Dvn petit bec larron les odeurs des fleurettes,  
 Aux autres de reduire es pauillons croustez  
 Le lambris canelé de leurs palais voustez,  
 Aux autres receuoir les fleurantes rapines  
 De l'essaim trauaille, pour pendre en leurs cassines.  
 Car si tost qu'il les veit, il range flanc à flanc  
 Galeres en bataille, & soldats ranc à ranc,  
 Fait dresser les paouis contre les bataillolles,  
 Fait recresper au vent bandiere & banderolles,  
 Et les esclaves Turcs emmenoter soudain,  
 Pour mettre mieux à chef son furieux dessein,  
 A fin qu'il demeurast planté sur l'accourcie (1),  
 Braue pour commander, & raccourcir sa vie  
 Si besoin en estoit, ferme comme vn rocher  
 A l'abord dvn vaisseau, ou bien à l'accrocher,  
 Met la flamme à l'anten', voit son artillerie,  
 Puis prouë contre prouë en si grande furie  
 Courent s'entre-heurtant à force d'auirons,  
 De rames & de bras, que les deux esperons  
 Volerent haut en l'air en esclas & en poudre,  
 Hachez, froissez menu comme dvn coup de foudre.  
 Ainsi que deux toreaux piquez de l'aiguillon  
 Dvne ialouse ardeur, pire que le freslon,  
 Courent fumant, muglant, & de force forcee  
 Se choquent front à front, corne & teste baissee.  
 Puis ils viennent aux mains, & à coups de canon

1. Passage pour aller de la poupe à la proue du vaisseau.

Il defrobe le mats, la poupe & le fanon,  
Rase voiles & bancs, bancades & antene,  
Apostis, & fougons iusques à la carene.

Tout se voit descouvert, sans plus on voit voler  
Testes & tolopans, bras & iambes en l'air,  
Sous la brune espaisseur d'une grosse fumee  
Dont le Ciel se couurit, & la mer animee  
D'espouuantables cris, rouge & teinte de sang,  
Se trouble à l'enuiron & rehausse le flanc. (1)

Diray-ie ce qu'il fit, quand ces troupes cruelles  
L'eurent outré, naure de cent playes mortelles,  
Comme estant demy-mort, il reprit tost le cœur,  
Et seul les soustenant, seul demeura vainqueur,  
Batant, frappant menu, tout ainsi que la gresle,  
Coup sur coup redoublé, qui hache & qui martelle,  
Traistresse, defrobant dessous vn air serain  
Du pauure laboureur l'esperance & le grain?

## BELLIN.

Tesmoin en soit celuy qui de nouuelle playe  
Dueil sur dueil redoublé par son trespas essaye  
De me faire hayr la lumiere des cieux,  
Ou me noyer chetif au torrent de mes yeux,  
Mon maistre, mon seigneur, le secours de ma vie,  
Que i'ay dans son tombeau pauuret enseuelie,  
Sans iamais esperer de pouuoir de rechef  
Nourrir ce poil grison qui languist sur mon chef :  
Sans iamais esperer de trouver telle place  
D'honneur ou de faueur, car si de quelque grace,  
De careffe ou d'accueil l'homme se peut vanter,  
Le pouuois à bon droit des grands me contenter. (2)

1. René de Lorraine commandait les galères du roi lors de la campagne d'Italie.

2. On sait en effet que Belleau avait été admis fort jeune

Mais, h<sup>a</sup> cruelle mort! h<sup>a</sup> mort cruelle & fiere!  
 Qui ne loge' en ton cœur ny pitié ny priere,  
 Lalouse de mon heur, d'<sup>vne</sup> traistresse main  
 Tu nous as defrobé ce beau prince Lorrain,  
 Ce Marquis grand & fort, ieune, vaillant, adextre,  
 Fust qu'il branlaſt à pied vne pique en fa dextre,  
 Ou qu'il piquast les flancs à grands coups d'esperon  
 D'<sup>v</sup>n cheual blanc d'escume, ou à coups d'autron  
 Voguaſt en fa galere, ou donnaſt vne charge  
 A l'abord d'<sup>v</sup>n vaisſeau, paré de fa grand' targe,  
 Auancé d'<sup>v</sup>n plein ſaut : car ainsi ie l'ay veu  
 Rouge de feu gregéois & de lances à feu,  
 Poudreux, noir, ensoufré & couuert de fumee,  
 Se lancer furieux contre la poupe armee,  
 Combatant peſle-mesle à bouche de canon,  
 Pour acquerir d'honneur vn immortel renom.  
 Tout ainsi qu'<sup>v</sup>n esclair qui paſſe & qui trauerſe  
 D'<sup>v</sup>n feu prompt & ſubtil l'espaiſſeur noire & perſe  
 D'<sup>v</sup>n gros air mutiné coup fur coup foudroyant,  
 Des traits de Iupiter les rochers poudroyant.

Que fit-il tout ieunet pres des murs de Boulongne,  
 Viuement animé des fureurs de Bellonne?  
 Que fit-il à Ranthi, quand marchant des premiers  
 Il força l'Eſpagnol de cent cheuaux legiers?  
 Se demeſlant ainsi d'<sup>vne</sup> preſſe guerriere  
 Qu'<sup>v</sup>n Sanglier arroqué dedans une fondriere  
 D'<sup>vne</sup> meute de chiens, eſcumant, heriffant,  
 Qui de hure & de dents fe fait voye en pouſſant.  
 Que fit-il genereux deſſus la rieu Angloife,  
 Eſtant fait Viceroy dedans l'isle Eſcoſſoife?

auprès du marquis d'Elbeuf. Etais-ce à titre de compagnon de jeux et d'études, ou bien les talents de Belleau, qui ne comptait que huit ans de plus que René, s'étaient-ils déjà assez révélés pour qu'il fût digne d'être le précepteur du père avant de devenir celui de Charles son fils?

Que fit-il sur la Meuse, en Itale, en Piémont,  
Sur les rives du Tybre & sur les bords du Tront? (1)

Diray-ie de son cœur? & comme estant en selle,  
Monté sur vn coursier aux murs de Ciuitelle,  
Vn mousquet foudroya son cheual sous l'arçon?  
Et comme sans frayeur ny changer de façon  
Retourne au petit pas retrouuer sa tranchée?  
Comme la pique au poing & la teste panchée,  
Vn premier iour de May, il donnoit vn assaut  
Sans vn commandement qui le mit en defaut?

Diray-ie ses bontez, sa nature gentile,  
Sa façon compagnable & sa grace facile?  
Ses discours bien couplez, son gracieux accueil,  
Vne douceur naïfue, & comme d'vn bon œil  
Il careffoit courtois les hommes remarquables  
Du beau nom de vertu, qui les rend venerables?

Diray-ie les effets de son gentil esprit,  
Prompt, gaillard, inuentif, & comment il apprit  
La musique, le bal, l'esperon & l'escrime,  
A forger, à tourner, & conduire la lime,  
Pour n'estre en faction oisif, ou partisan,  
Imitant ce grand Dieu, du monde l'artisan,  
Qui iamais ne repose, ains tourne, pousse & guide  
Ce grand tour merveilleux qu'il retient sous sa bride?

Ses plus grands passetemps estoient à s'exercer  
A ietter, à pousser, tirer, franchir, lancer  
La barre, le ballon, l'arc, le saut & la pierre :  
Mais sur tous il aimoit & la chasse, & la guerre,  
A piquer les cheuaux les moins faits & plus forts,  
Nourrisstant courageux dedans vn noble corps  
Vne ame genereuse, accorte, prompte, aimable,  
Sous vne maiesté doucement accostable.

1. L'auteur associe René aux faits d'armes de son frère François sous les yeux duquel il combattait.

Bref vn grand cheualier, vaillant & gracieux,  
 S'est desrobé de nous pour aller dans les cieux,  
 Où se riant il voit les passions humaines,  
 Les troubles, les discords, les actions mondaines  
 De ce siecle de fer, tenant place au milieu  
 De ses freres germains qui sont aupres de Dieu :  
 Ayant marqué d'honneur leur race & leur memoire,  
 Pour de la terre au ciel emporter la victoire.  
 Car leur vaillante main, ny leurs temples guerriers  
 N'ont conquesté sinon la faueur des Lauriers,  
 Viue marque à iamais d'vne gloire immortelle,  
 Pour le sang genereux de ceste race belle,  
 Digne de commander dans le ciel, & non pas  
 De foulter ceste terre indigne de leurs pas.

Car leurs rares vertus n'ont sceu si bien combatre  
 Qu'ils ayent peu fuir, rompre, vaincre ou abatre  
 Le soupçon & la dent, la fureur & l'effort  
 Du poison de l'enuie, & de Mars, & de Mort.

Ainsi se lamentoyent aux vagues importunes  
 Ces trois pauures Pescheurs de leurs tristes fortunes,  
 N'ayant autre secours en ces nouveaux tourments,  
 Que femer leurs soupirs aux haleines des vents.

### TOMBEAV DE MADAME LOYSE DE RIEVX, MARQVISE D'ELBEVF (1).

**V**IERGES Deesses Nereïdes,  
 Qui dessous les voustes humides  
 De ce grand bastiment venteux,

1. Louise de Rieux, comtesse d'Harcourt, mariée au précédent le 3 février 1564.

Auez de vos mains roufoyantes  
 Effuyé les larmes roulantes  
 Des viues sources de vos yeux,  
 Lors que Thetis escheuelee,  
 Sur le corps du fils de Pelee  
 Deschirant son visage beau,  
 Fit ses complaintes dessous l'eau :  
 Pleurez ceste bonne Princesse,  
 Ceste Nymphé, ceste Deesse,  
 Qui a rendu sur vostre bord  
 Les derniers soupirs de la mort.

Et que la celeste rosee  
 Dont ceste rive est arrosee  
 Au mois de nos mois le plus doux  
 S'escoule en larmes emperlees,  
 Et que les campagnes salees  
 Flots sur flots s'enflent de courroux.  
 Puis que les flancs des roches dures,  
 Et toutes vos ondes pariures  
 Sentent l'eschange des Zephyrs  
 En longues fuittes de soupirs :  
 Si que la memoire honteuse  
 De ceste mort trop despiteuse  
 Flotte de mer en mer, à fin  
 De ne trouuer ny bord ny fin.

Palemon, Glauque, Panopee,  
 Fuyez ceste arene trempee  
 D'un desbord escumant de pleurs :  
 Et vous à voiles & à rames  
 Qui courez sur ces eaux infames,  
 Fuyez & faites voile ailleurs,  
 Puis que les fieres Destinees,  
 Desrobant les douces années

De ceste Princesse, ont pris port  
 Toutes ensemble sur ce bord :  
 Et que les vents et les orages  
 Soient les hostes de ces riuages,  
 Hostes indignes de loger  
 Mesme le Barbare estranger.

Ayant rauai la chaste flame  
 De la plus noble & plus chere ame  
 Qui iamais enrichit vn corps,  
 Chere ame, qui maintenant erre,  
 Sous les tenebres de la terre,  
 Entre les images des morts.  
 Suiuant de si pres à la trace  
 Son cher espoux, qu'en peu d'espace  
 Se trouuent entre leurs ayeux  
 Faits nouueaux citoyens des Cieux :  
 Tant son amour fut violente  
 Que trop longue luy fut l'attente  
 De mourir, pour auoir cet heur  
 Au ciel de suuire son Seigneur.

Car le regret de son absence  
 Luy trancha si tost l'esperance  
 De sa vie & de son bon-heur,  
 Que soudain la douleur extreme,  
 Sans confort sinon de soy-mesme,  
 Luy gela le sang & le cœur.  
 Et comme la rose pourpree  
 Fueille à fueille dessus la pree,  
 Batuē de pluye & de vent,  
 Tombe fletrie en vn moment,  
 Ainsi ceste Dame bien née,  
 Ceste Princesse espoinçonnee  
 De violente affection,  
 Mourut en ceste passion.

Hà mort trop fiere & trop cruelle !  
 Qui as raui ceste ame belle,  
 L'arrachant ainsi que la fleur  
 Qui dessous la poincte mordante  
 Du soc se renuerse mourante,  
 Perdant la force & la couleur,  
 Pour la conduire, legere Ombre,  
 En ce Royaume noir & sombre,  
 Et la guider sur les retours  
 De ces grands marescages fours,  
 Où les Parques inexorables  
 Dessous leurs fuseaux imployables  
 Tournent & deuident les ans,  
 Et les iours des pauures viuans.

Passant par les forests obscures,  
 Où les riuieres non pariures  
 S'enfient à hauts bouillons ardans :  
 Où cent colonnes aimantines,  
 Et cent portes diamantines  
 Sont ouuertes à tous venans,  
 Pour trouuer la terre embasnee,  
 Douce, qui sans estre entamee  
 Du soc ny du coutre tranchant,  
 Va ses richesses espachant :  
 Où les Ombres sur les fleurettes,  
 Au murmure des ondelettes,  
 Heureusement trompent les temps  
 Dessous les faueurs d'un Printemps.

Pleurez donc ceste ame gentille,  
 Ceste ame courtoise & tranquille,  
 Pleine d'amour & de bonté,  
 Entre les petits compagnable,  
 Entre les Princes venerable,

Sous vne douce maiesté :  
 Qui d'vne voix foiblette & tendre  
 Souspire encor dessous la cendre  
 L'amour & les soucis cuifans  
 Qu'elle auoit de ses deux enfans :  
 Prince & Princesse dont la grace  
 Porte les marques de sa race,  
 Et les vertus dessus le front,  
 Qui beaux & bien-heureux les font.

Or viuez, le precieux gage,  
 Le riche & bien-heureux partage,  
 Issu du beau tige Lorrain,  
 Cousin de race & d'alliance  
 A CHARLES, qui dés sa naissance  
 Porte le sceptre dans la main.  
 Viuez, & en plus longues fuittes  
 Et en plus heureuses conduittes  
 Tirez le filet de vos iours,  
 A fin qu'ils ne vous soyent si cours,  
 Mais que Dieu liberal vous donne  
 Sous vne vieillesse grifonne  
 Ceste faueur, en le fuiuant,  
 De sauourer l'heur en viuant.

Et vous, ô âmes genereuses,  
 Viuez entre les bien-heureuses,  
 Couplees de ce mesme lien  
 D'amour, qui durant vostre vie  
 Nourrissoit vos cœurs sans enuie  
 D'auoir iamais vn plus grand bien :  
 Venez doncques bien asseurees  
 Là haut és celestes contrees,  
 Et que la cendre de vos os  
 Prenne en la fosse vn doux repos,

Iusques au iour que la iustice  
 Du grand Dieu bannira le vice  
 Loin du Ciel, les bons triomphans  
 De l'heur promis à ses enfans.

Et vous, Nymphettes Prouençales,  
 Versez de vos mains liberales,  
 Sur le tombeau de ces deux corps,  
 Des œillets, des lys & des roses,  
 Et toutes les odeurs escloses  
 Qui s'embasment dessus vos bords :  
 Et souhaitez qu'à iamais tombe  
 Sur le marbre de ceste tombe  
 Le sucre, la manne & le miel,  
 Douces faueurs de vostre ciel.  
 Puis engravez sur ceste roche  
 L'ingrat & funeste reproche  
 Des Parques, qui pres de ceste eau  
 Mirent deux corps en vn tombeau :

Passant, icy dessous enclosoe  
 En repos la cendre reposé  
 D'vn Princeſſe dont le nom,  
 La vertu, le sang & la race,  
 L'honneur, la douceur & la grace  
 Viuront d'vn eternel renom :  
 Qui de dueil aigrement saifie,  
 Dedaignant soy-mesme & sa vie ,  
 Apres la mort de son Seigneur  
 Qu'elle auoit plus cher que fon cœur,  
 Aima trop mieux mourir contente  
 Le fuiuant, que de viure absente,  
 Honorant l'ombre de ses pas  
 D'vn noble & bien-heureux trespass.

Ces larmes ne furent pas recitees sans que tous n'en espandissions de nos yeux, meuz à compassion, pour l'estrange mort de ces deux nobles personnages, & pour la perte de l'espérance de tant de pauures seruiteurs : ce qui nous fit souuenir du peu d'asseurâce des choses qui sont en ce monde, estant assaisonnes d'une faulce confite de douceur & d'aigreur, de plaisir & de desplaisir. Partant de ce lieu, prenons congé de ce gentil Pescheur, le priant nous venir trouuer sur l'heure du disner pour nous aider à tirer le fil de ce beau iour. Ce pendant mon compagnon & moy retombons sur le dernier propos que nous auions tenu ensemblement, qui estoit des charmes & forceleries d'amour, disant ce mien compagnon que la douce rencontre de ce Pescheur auoit été occasion qu'il ne m'auoit mostré vne Eclogue d'une Sorciere : quoy disant me monstre vne fueille de papier, où estoit vne description d'hyuer, fort à propos, & vous promets que la lecture nous fut vn souuerain rafraischissement à la grande chaleur qui lors estoit en sa force, commençât ainsi.

### L'HYVER.

AV SEIGNEVR ESTIENNE IODELLE. P. (1)

**L**'HYVER palle de froid , au poil aspre & rebours,  
 Des fleuves languissans auoit bridé le cours,  
 La bise commadoit sur les tristes campagnes,  
 Les arbres semployēt morts, le sommet des mōtagnes,

1. L'un des poètes de la Pléiade, sinon le plus célèbre par ses œuvres, du moins le plus fameux par ses joyeusetés. A Jodelle revient l'honneur des premières représentations de comé-

Les rochers & les bois, pour la froide saison,  
 Portoyent de neige espaisse vne blanche toison :  
 On ne voyoit sinon les rues descouvertes  
 Des mares paresseux, & les bordures vertes  
 Des fontaines d'eau viue, & des coulans ruisseaux :  
 Dedans les chesnes creux se mussoyent les oiseaux  
 Le pied dedans la plume, & la famine dure  
 Seule les tiroit hors pour chercher leur pasture :  
 Les lingots distilez en poinctes de glaçons  
 Pendoyé aux bords des toits, l'onglee & les frissons,  
 Mesme devant le feu, de la troupe tremblante  
 Tenoyent les doigts iarcez de froidure mordante.  
 Bref, l'extreme rigueur de la morte saison  
 Tenoit clos & couvert chacun en sa maison.

En la nostre pourtant la petite mesgnie (1)  
 Ne se trouuoit iamais de paresse engourdie,  
 Quelque temps que ce fust, chacun voulant choisir  
 Quelque honneste labeur pour se donner plaisir :  
 Car si tost que l'oiseau à la creste pourpree  
 Reueilloit du matin la lumiere doree,  
 Vn chacun se leuoit. Collin, ce bon cheurier  
 Bien né pour le mesnage, & non moins bon ouurier,  
 D'emboucher le flageol, encor que la vieillesse  
 Luy raccourcist le vent, d'vne gente allagresse  
 Commandoit à ses gens, aux vns d'auoir le foin  
 De donner aux toreaux de la paille & du foin,  
 Aux pourceaux de la foine, aux brebis camusettes  
 Des fueilles pour brouter & des branches tendrettes,  
 Aux autres commandoit de faire des gluaux,  
 Des laçons, des filets pour tromper les oiseaux,  
 D'équiper la charrue, & pour son attirage  
 Tresser du poil de chéure à faire du cordage.

dies et de tragédies, dans lesquelles, ainsi que le dit Pasquier,  
 son ami Belleau « ioüoit les principaux roulets. »

1. Famille.

De forte que chacun sçauoit son faict, tant pour le regard de la bouuerie, que pour la bergeie. Le soir venu, apres auoir soupé chacun reproenoit son ouurage & trauailloit à l'entour d'un grand feu, filles, garçons, tous pelle-mesle, soulageant leur trauail des chansons qu'ils disoient, & des contes qu'ils faisoient l'un apres l'autre. Je vous en feray vn d'une Sorciere, le plus gentil du monde, que nous fit Thenot, & vous fera à mon avis agreable, pour les charmes estranges qu'il disoit auoir veus & entendus, nous contant qu'une fois allant à la recourse d'une de ses brebis, que le loup luy auoit emportee, il auoit esté surpris de la nuit, & que s'estant esgaré dedans vn bois fort espais, & fort esloigné de gens, se trouua de maladventure pres de la loge d'une vieille, où la lumiere le guidoit, & où veritablement il se fust fait cognoistre, n'eust esté que par vn des pertuis de la porte il la veit en furie, disant ces propos.

**T**ovr cela qu'on peut voir me rend obeissance,  
L'abbaisse des rochers la superbe arrogance,  
Et de leurs flancs cauez ie fay saillir les eaux  
Qui s'amassent en lacs, & coulent en ruisseaux.  
Le grand trouble escumeux de la mer se retire  
Honteux dessous ma voix, les soupirs de Zephyre  
S'appasent deuant moy, & me sont seruiteurs  
Les vents, legers appas des marines fureurs.  
Ie rebouche l'acier, & l'audace des armes  
Couarde s'engourdit sous le vent de mes charmes.  
Les tigres, les lyons, les serpens esmaillez,  
Et le troupeau muet des poiffons escaillez, (1)

1. Il y a évidemment ici une lacune qui se reproduit dans toutes les éditions. Cette pièce est du reste de celles trouvées

Charmes si violens que leur puissance forte  
 S'estend iusques au ciel, & du ciel à la porte  
 Où les triples abois d'une effroyable horreur  
 Aux Ombres de là bas donnent crainte & frayeur.

Le fay bien plus encor, car i'arrache la Lune  
 Du ciel en terre basse, & si de couleur brune  
 Elle porte le teint, ie le fais argentin,  
 Iaune, paille-doré, ou de pourpre sanguin,  
 Ainsi comme il me plaist, rendant ferue & fuiette  
 Sa carriere à mes vers, & sa face brunette.  
 Par mes charmes forciers ie retarde le train  
 Des cheuaux du Soleil, que ie mets sous le train :  
 I'arreste à contrepoil les coulantes riuieres,  
 le retire les morts du fond des cimetieres,  
 Et les fay cheminer, leur rattachant des nerfs,  
 Et des yeux empruntez par le chant de mes vers.  
 Ie commande aux arrests des celestes lumieres,  
 Et fay quand il me plaist, par figures forcieres,  
 Flots sur flots entassez les grands monts escumer,  
 Et les pins cheuelus reuerdir en la mer.  
 I'altere, quand ie veux, la terre & les herbages,  
 le fay pleurer le marbre & parler les images  
 De bronze & de metail, & ferrer de la main  
 Dans les temples voulez la sueur de l'airain.  
 C'est moy qui fay partir des esclatantes nuës  
 Le tonnerre ensoufré, & les toissons chenuës  
 Qui farinent la terre, & les cheurons ardans,  
 La grefle, le frimas sur les ailes des vens.  
 L'oyant ainsi parler, vne frayeur soudaine,  
 Ce disoit ce berger, me desrobe l'haleine :  
 Vne froide sueur coule sur mes genoux  
 Qui me caille le sang & me haste le poux.

en manuscrit après la mort de Belleau et publiées par ses amis,  
 sans que l'auteur ait eu le temps d'y mettre la dernière main.

Du pied iusques au chef ie remire sa grace,  
 le contemple ses yeux, ie contemple sa face.  
 Tout le long de son dos ses cheueux en deux parts  
 Flotoyent mal-agencez de tous costez espars,  
 Dessous vn front ridé se monstroit l'ouuerture  
 Dvn grand œil esbraillé, frangé d'vne ceinture  
 Teinte en pourpre sanguin, comme il auient souuent  
 A l'entour de la Lune au leuer dvn grand vent.  
 Elle auoit le nez court, la face pallifante,  
 D'escume & de courroux la léure blanchissante.

Puis fait vn cerne en terre avec les doigts, se  
 plante au milieu, iette sur des charbons ardans  
 du soufre vierge, de l'hysope, de la ruë, & vne  
 poignee de laine noire arrachee d'entre les  
 cornes d'vne brebis qu'elle vouloit sacrifier,  
 puis se mouille les yeux & le visage du sang  
 dvn hibou, à fin que les tenebres de la nuit,  
 comme elle disoit, ne l'empeschassent de voir,  
 à fin aussi qu'elle ne se troublaist, ou trouuast  
 espouuantee de la diuersité des figures estranges  
 à l'inuocation des esprits. Se met vne langue  
 & vn œil de serpent dans le sein, se poudre le  
 corps du cœur dvn lyon, feché aux rayons de  
 la Lune, pour auoir commandement sur les  
 serpens, sur les oiseaux, & sur toutes les bestes  
 fauages.

Puis ie la vey mordant d'vne pince enrouillée  
 Ses ongles tout crasseux, & toute escheuelee  
 S'oindre le corps de graisse & de venin recuit,  
 Puis va parlant ainsi aux ombres de la nuit :

« O Dieux qui commandez sous les noires contrees,  
 Dans le vague de l'air, sous les ondes vitrees,  
 Et toy, Lune, qui tiens dessous vn voile obscur

Tout ce monde renclos, le silence & la peur,  
 Alors que pour auoir vos lumieres propices,  
 L'on fait à vostre honneur des secrets sacrifices,  
 Trouuez-vous en ce rond, & de charmes sorciers  
 Auancez le galop à vos ieunes coursiers.  
 Hastez-vous ie vous pry, que ie pouffe en furie  
 De tout point ce cruel qui tient ma pauure vie  
 Serue de sa rigueur, & qui ne daigne pas  
 Faire pour me cherir tant seulement vn pas.  
 Ie luy feray sentir la force de mes charmes,  
 Ie le feray brusler tout vif dedans ses larmes  
 De rage espoinçonné, l'estreignant de si pres  
 Que s'il ne veut aimer il mourra tost apres.  
 Et plus tost on verra les courantes riuieres  
 Trainer encontremont leurs humides carrières,  
 Ou le ciel auallé plus bas que n'est la mer,  
 Faire place à la terre & de flots escumer,  
 Que son ame ne brusle en sa froide poitrine,  
 Comme dedans le feu brusle ceste resine. »

Disant ces mots, elle iette de la poix resine  
 dedans le feu, & en parfume vne image de  
 cire vierge qu'elle tenoit en la main gauche.  
 Ceste image estoit estroittement lacee par le col  
 de trois cordons de laine, de couleurs differentes : puis tournant trois tours à l'entour du  
 cerne, autant de fois elle piquoit ceste image,  
 avec vne longue aiguille de cuiure, enforcelee  
 par la pointe, la part où deuoit estre le cœur  
 en ceste cire, disant ces vers :

Tout ainsi i'espoinçonne & traperse le cœur  
 De ce cruel ingrat qui me met en fureur,  
 L'estreignant aussi fort en l'amoureux martyre  
 Qu'entre ces lacs courans i'estrains fort ceste cire.

Elle n'eut pas si tostacheué de murmurer ces mots entre ses dents, que ie voy la Lune changer de couleur, & peu à peu s'abaïfer, se courant de l'espeſſeur d'vne nuë, brassant, ce me sembloit, vn orage dessus ceste logette, que ie vey peu apres assiegee de hurlemens et de cris espouuentables. Ce qui me fit retirer plus viste que le pas dedās ma petite cassine, surpris de fiéure & de frayeur, pour l'estrange aduenture de ces charmes que ie vey tres-volontiers, pour apprendre à mes compagnos de fe garder de telles & si violentes passions.

Aimant trop mieux garder mes brebis camusettes,  
Sur la molle fraischeur des herbes nouuellettes,  
Que trauailler mon ame & la nuit & le iour,  
Languissante à iamais sous les charmes d'Amour.

Voyla le doux fruit que nous recueillismes à la faueur de ceste fraische matinee. Ayant pris nostre petit repas, discourant des plus grandes & plus souhaitables faueurs de l'Amour, nous disons que le baifer bien pris & bien doané estoit véritablement vne des plus rares felicitez qui se pouuoyēt remarquer en ce plaisir, estant le vray rafraischissement de l'ame passionnée & esprise de ce feu. Sur ce propos nous lissons des baiſers, mais s'il se descouure en ces mignardises quelque trait dont les chastes oreilles se pourroyent sentir offensées, en cela, s'il leur plaist, ils accuseront les antiques Grecs & Romains, sur le patron desquels le tout a été façonné & mis en œuvre.

## SVR LES BAISERS

DE R. BELLEAV,

S. DE SAINTE-MARTHE. (1)

**I**l vous baise, baisers, & dans vostre harmonie  
 Le gouste vne pareille ou plus grande douceur,  
 Que n'estoit celle-là que goustoit vostre auteur,  
 Quand il vous recueilloit és léures de s'amie.

Mais ie desireroy que sa Muse accomplie  
 Nous chantaft le doux bien de ce dernier bon-heur,  
 Que cherche pour la fin de toute son ardeur  
 Quiconque au feu d'Amour brusle sa douce vie.

S'il a receu cet heur, il le doit bien vanter,  
 S'il ne l'a point receu, il ne peut contenter  
 Les fçauans en amours : car vous estes passage

A autre plus grand bien : et felon mon aduis,  
 Qui vous a pris baisers, s'il n'a pris d'avantage,  
 Estoit digne de perdre encor ce qu'il a pris.

1. Scèvole de Sainte-Marthe n'est pas seulement le grave jurisconsulte; on reconnaît dans ce sonnet l'auteur des *Vers d'amour*, charmant tribut payé par le poète aux mœurs de l'époque.

## BAISERS

DE REMY BELLEAV (1)

A NICOLAS HANEQVIN,

SEIGNEVR DV FAY (2).

**M**OUCHES qui maflonnez les voustes encirees  
 De vos palais dorez, & qui des le matin  
 Volez de mont en mont pour effleurer le  
 thym,  
 Et fuçotter des fleurs les odeurs sauourees :

Dreflez vos ailerons sur les léures sucrees  
 De ma belle maistresse, & baifant son tetin  
 Sur sa bouche pillez le plus riche butin  
 Que vous chargeastes onc sur vos ailes dorees.

Là trouuerez vn air embafmé de fenteurs,  
 Vn lac comblé de miel, vne moiffon d'odeurs :  
 Mais gardez-vous aussi des embusches cruelles.

Car de fa bouche il fort vn brasier allumé,  
 Et de souspirs ardans vn escadron armé,  
 Et pour ce gardez-vous de n'y brusler vos ailes.

1. Les chantres de l'amour devaient être naturellement en grand honneur à cette cour galante des Valois, et les poètes érotiques de l'antiquité étaient les maîtres dont s'inspiraient ces doctes et charmants esprits. Les Baisers de Belleau sont encore imités de Jean Everard, plus connu sous le nom de Jean Second. Quoique mort à vingt-quatre ans, Jean Second a laissé, sous le nom de *Baisers*, des poésies latines fort légères et partant fort estimées alors.

2. Gentilhomme percheron, de la famille des Hurault de Cheverny. (V. Mémoires de Cheverny.)

**Q**VAND ie preffe en baifant ta léure à petits mords,  
 Vne part de mon ame est viuante en la tienne,  
 Vne part de la tienne est viuante en la mienne,  
 Et vn mesme soupir fait viure nos deux corps.

Mais la tienne s'ennuye & cherche le dehors,  
 A fin de retrouer fa demeure ancienne,  
 La mienne la veut fuiure, & delaiffe la sienne,  
 Ainsi pour vous ie suis viuant entre les morts.

Et si tu n'as au cœur quelque amoureuse enuie  
 De venir promptement au secours de ma vie,  
 Le demeure sans poux, sans force & sans chaleur.

Baise-moy donc, maistresse, & me fois fecourable,  
 Aumoins pour ceste fois, d'vn baisier fauorable,  
 Qui bien-heureux me face en vn si beau malheur.

**C**e begayant parler, ce sous-ris amoureux,  
 Cet œil à demi-clos, ces blanchettes perlettes,  
 Ce coral soupirant, ces roses vermeillettes  
 Me font en vous baifant deuenir langoureux.

Puis versant doucement ce doux miel sauoureux,  
 Qui coule à petits flots de vos léures pourprettes  
 Sur ma langue, qui sent les rencontres secrètes  
 Des poinctes de la vostre, hé que ie suis heureux!

Ou soit que ie t'embrasse, ou soit que ie fuçotte  
 Le petit bout moiteux de ta langue mignotte,  
 Qui vient en couleurant dedans moy s'elancer,

Ou soit que ie m'enyure en ton haleine douce,  
 Ie sens vne douceur qui me pousse & repousse,  
 Tirant mon ame à soy, & me fait trespasser.

**H**a ! que i'aime à sentir les pointes serpentines  
Errantes ça & là, de costé, de trauers,  
D'vne langue qui flotte entre les rancs ouuers  
De roses, de crystal, & de perlettes fines!

Hà ! que i'aime à sucer ces paroles diuines,  
Riches d'un beau langage & de propos diuers!  
Hà ! que i'aime à baifer ces tetons descouuers,  
Et voir ce poil frizé d'ondoyantes crespinnes!

I'aime bien tout cela : mais surtout ie me meuns,  
Quand en bafant ie voy les poignantes ardeurs  
De cet oeil amoureux, qui du mien s'est fait maistre,

Quand en bafant ie tire vne moite liqueur,  
Quand en bafant i'aspire vne tieude chaleur,  
Qui me rend malheureux, & me plaist bien de l'eftre.

**Q**VAND ie baife tes yeux, ie sens de toutes parts  
La fleur de l'Oranger, la fleur de l'Aubespine,  
Le Thym, le Poulliot, & la Rose aiglantine,  
La Framboise, la Fraise, et les fleurons de Mars :

Mais quand en me bafant douce tu me depars  
Les soupirs desfrobez de ta blanche poitrine,  
Le iarçon tremblottant de ta léure poupine,  
Et l'air entrecoupé de petits mots mignars,

Le quitte, dedaigneux, les tables plus friandes  
De la bouche des Dieux, ie quitte leurs viandes,  
Le Nectar, l'Ambroisie, & la Manne & le Miel :

Le les quitte vrayment, & la troupe immortelle  
Ores me commandast de manger avec elle:  
Car sans toy ie ne veux commander dans le Ciel.

**Q**VAND ie vay recueillant dessus tes leures douces  
 Vn baifer moite & glout,  
 Quand ta langue & la mienne à petites secoufes  
     Frayent bout contre bout,  
 Ceste humeur deuient glere, & se prend, & se caille,  
     Pour faire vn petit corps,  
 Ie te sens qui desia nuit & iour me trauaille  
     De mille et mille morts.  
 Le corps que ie conçoy en ces douces estreintes  
     Est un monstre nouveau,  
 Car gros ie sens bouger en mes costes enceintes  
     Vn ieune enfant oiseau.  
 Ie sens des traits aigus, & des ailes bruyantes  
     Qui me battent le flanc,  
 Ie sens le bout d'vn arc & des flammes ardantes  
     Qui m'eschauffent le sang.  
 Ie croy que c'est Amour qui se germe en ma bouche  
     De ceste douce humeur :  
 C'est huy, ie le sens bien, car il fait escarmouche  
     Au rempart de mon cœur.  
 Et conçoy tout ainsi par ta bouche (ma vie)  
     Qu'on dit, par le baifer,  
 Sur le sable recuit des deserts de Libye,  
     La Vipere s'enfler.  
 Mais ie crains que ce Dieu cherchant nouuelle issuc,  
     Au lieu de me guarir,  
 Ainsi que la Vipere en naissant ne me tue,  
     Et me face mourir.

**I**le n'en mentiray point, quand ce baifer ie pris  
**S**ur les bords rougissans de ceste leure tendre,  
 le restay si transi que ie ne puis apprendre  
 De quels liens charmez furent lors mes espris.

**A**-t-il point quelque feu qui m'ait le cœur espris  
 Pour le faire brusler et le reduire en cendre?  
 Non, car ie sens vn froid dedans mon corps s'épandre,  
 Qui traistre et desloyal en baissant m'a surpris.

**E**st-ce point de ses yeux quelque ialouse enuie  
 Qui m'a de ses attrats ainsi l'ame rauie,  
 Et detrempé le cœur de l'aigreur que ie sens?

**O**uy : car en fuçottant le miel dessus fa bouche,  
 l'ay veu, & m'en souuiens, vne œillade farouche  
 Qui de ses traits aigus a desrobé mes sens.

**L**ors que pour vous baifer ie m'approche de vous,  
**E**n soupirant, mon ame à secrettes emblees  
 S'escoule hors de moy, sur vos léures comblees  
 D'un Nectar dont les Dieux mesmes feroyent ialoux.

Puis quand elle s'est peuē en ce breuuage doux,  
 Et la mienne & la vostre ensemble sont meslees,  
 Tout aussi tost ie sens les forces escoulees  
 De mon corps affoibly qui demeure sans poux.

Que feras-tu, chetif? qu'en dites-vous, ma vie?  
 C'est par vostre douceur qu'elle a tousiours fuiuie,  
 Que son corps est resté de ses membres perclus.

Hà! changez ce baifer : hè! changez-le, maistresse,  
 Changez-l', ou dans vos bras mon ame ie vous laisse.  
 Non, ne le changez pas, mais ne m'en donnez plus.

**H**à! ne me baisez plus, mignonne, ie me meurs,  
 Vostre langue à ce coup a mon ame rauie :  
 Adieu doncques mon ame, adieu doncques ma vie,  
 Ces soupirs de ma mort soyent les auant-coureurs.

Puisqu'il conuient mourir entre tant de douceurs  
 Confites de Nectar, de Miel, & d'Ambroisie,  
 Mourez, l'enfant Amour à mourir vous conuie :  
 Qui voudroit dedaigner ses tant douces faueurs?

Mais voyez, ie vous pry, la noble architecture  
 Et le marbre animé de vostre sepulture  
 Où serez pour iamais, c'est le temple d'vn Dieu.

Ce n'est rien que coral, que blanchettes perlettes,  
 Que baume, que parfum, que roses vermeillettes.  
 Mon Dieu, qu'il est heureux qui meurt en si beau lieu!

**H**à! doux baiser, fils aifné de la Rose  
 Qui déroba de la playe d'Adon  
 Le teint vermeil, & prit de Cupidon  
 Le doux parfum dans sa léure declose.

Hà! doux baiser, où la grace repose  
 De mon plaisir, baiser le seul brandon  
 Qui fit ardoir l'amoureuse Didon,  
 Lors qu'elle fut dans la cauerne enclose.

Ie sçay fort bien que baiser ses beaux yeux  
 Est vn plaisir qui n'appartient qu'aux Dieux,  
 Mais approcher ceste bouche diuine,

Ie ne sçay rien pour le confessier mieux,  
 Ou soit en terre, ou soit dedans les cieux,  
 Qu'on peut iuger d'vn tel bien assez digne.

**E**N m'efgayant vn foir sur le petit riuage  
De mon fleuve argentin, mon Desir, i'apperceut  
Volteer dedans l'air deux petits traits de feu  
Qui me sembloyent trainer quelque fuitte d'orage.

Ie m'arreste tout court pour iuger ce presage,  
Sans me troubler en rien, ne me sentir esmeu :  
Mais foudain ie les voy s'approcher peu à peu  
Pour me courrir le chef, les yeux & le vifage.

Puis entr'ouurant la bouche, & voulant m'efforcer  
A fin d'auoir secours, ils viennent s'elancer  
Au profond de mon ame, où ils font residence.

Alors ie senty bien que ces feux allumez  
Estoyent de ma Catin les soupirs animez,  
Dont elle auoit promis consoler mon absence.

**Q**VAND esperdu ie voy les beaux yeux de ma Dame,  
Le ne voy rien ça bas que i'estime plus cher  
Que les baisser, les voir, & les pouuoir toucher,  
Et tirer de leurs rais quelque gentille flame.

Quand ie voy son tetin, ie sens partir mon ame  
Errante ça & là, à fin de l'approcher :  
Quand ie voy son beau front, ie deuiens vn rocher,  
Et sous sa blanche main tout craintif ie me pasme.

Mais quand ie sens de pres la celeste rosee  
Dessus le fin coral de sa léure arrosee,  
Et l'air de ses soupirs, ie demeure transfi.

Bien est vray que son oeil en cent corps me transmue,  
Le tetin & la main, mais la bouche me tue,  
Et douse en la baifant me fait reuiure aussi.

**H**é! vous refuez, Catin, fus ayant que l'on vienne,  
Et d'vn baifer doré qu'on tire doucement  
Mon ame chancelante, à fin que promptement  
Par eschange gentil ie me païsse en la tienne.

Sus donc embrasse-moy, mignonne, qu'on me tienne  
La bouche sur la bouche, & la dent sur la dent,  
Puis l'entrouurant vn peu, darde legerement  
Vn petit trait de bouche en pourfuiuant la mienne.

Tout ainsi que l'on voit sur le Printemps nouveau,  
Dans le trou d'vn rocher, le petit couleureau  
Suiure le moucheron de sa langue doublee :

Puis me ferre aussi fort que ferrément se ioint  
L'Huistre dans son escaille. Ainsi l'ame se poind.  
Et fait dans nostre bouche vne douce meslee.

**Q**ue ie te crains, Catin, car ce petit archer  
Enfonçant l'autre iour son arc pres de l'oreille,  
Tout aussi tost qu'il veit la beauté non pareille  
De tes yeux languissans, ne peut onc descocher.

Il veit ta grace belle, il veit ton beau marcher,  
Ta taille, ton tetin, & la rare merveille  
Du coral soupirant de ta bouche vermeille,  
Où soudain il s'eslance, à fin de s'y cacher.

Il la baife cent fois, & en cent mille fortes  
Pârfumant ces baisers des odeurs que tu portes,  
Iurant de n'adoucir tes cruelles rigueurs.

Et c'est pourquoi, mon cœur, vous estes si cruelle,  
Si dure, si fascheuse, & si douce & si belle,  
Et pourquoi vostre bouche est si pleine d'odeurs.

**N**'est-ce grand cas qu'vn feul trait de ses yeux,  
Vn feul mouuoir, vne seule estincelle  
Me fait brusler d'vne flamme cruelle,  
Et le brusler m'est doux & gracieux?

N'est-ce grand cas qu'vn cresp industrieux  
A petits nœuds, vne blonde cordelle,  
Me tient lié d'vne douce cautelle,  
Et le lien m'est mal delicieus?

N'est-ce grand cas qu'vne bouche emperlee  
En me baisant a mon ame affolee,  
Et court apres en la voulant cherir,

Et me plaist fort de demeurer sans ame?  
Ainsi m'est doux de brusler de sa flame,  
Estre en ses lacs, & en baisant mourir.

**Q**ui n'a veu quelquefois au leuer du Soleil,  
Lors qu'il ramene au ciel sa charrette doree,  
Vn beau matin de may, sur la rose pourpree  
Vne fraische blancheur sous vn beau teint vermeil,

Vienne voir ma maistresse, alors que le sommeil  
Luy tient les yeux fermez, & la bouche ferree:  
Il verra d'un beau teint sa face coloree,  
Qui n'a, & qui n'eut onc au monde son pareil.

Il verra tout autour les Amours & les Graces,  
Les faueurs, les rigueurs, les douceurs, les audacees,  
Les Zephyrs tremblottans dans ses crespes cheueux.

Mais las! faites, ô Dieux, s'autre que moy l'approche,  
Que sa bouche ternisse, & deuienne de roche:  
Non, ne le faites pas: si, faites, ie le veux.

**M**AIS las! où volez-vous, belles blondes auettes,  
Et trauaillez si loin vos crespes ailerons,  
Pour suçoter le miel à petits becs larrons,  
A fin de le muser en vos tendres cuissettes?

Venez auecques moy, venez mes doucelettes,  
Sur la bouche à ma dame, & de vos piquerons  
Gardez bien d'offenser les deux riches tendrons,  
Rougissans sur les bors de ses léures mollettes.

Plus ne vous faut chercher la fleurante moisson  
Sur les croupes d'Hymette, icy d'autre façon  
Emplirez en tout temps vos ruchettes escloses.

Car en sa bouche naist vn printemps odoreux,  
Vne fraische rosee, vn Zephyr amoureux,  
Dont fleurissent les lys, les oeillets & les roses.

**V**ENVS voyant vn iour peintes en vn tableau  
Les léures de Catin, elle deuient honteuse,  
Baisse l'oeil contre-bas, & toute vergongneuse  
De pleurs trempe son voile & son visage beau.

Elle appelle son fils & le ieune troupeau  
Des Graces & des Ieux, & se plaint dedaigneuse  
D'auoir eu des beautez la palme glorieuse,  
Et se voir maintenant vaincue dvn pinceau.

Hà! peintre trop gentil, qui troubles la poitrine  
De soupirs, & de pleurs les beaux yeux de Cyprine,  
Sous le mort contrefait de ces trompeux appas.

Et quoy? s'elle voyoit de la peinture viue  
La bouche soupirante & la grace naïfue,  
S'elle pouuoit mourir ne mourroit-elle pas?

**D**es mouchettes à miel les vnes vont aux fleurs,  
Les autres vont lechant les perlettes rofines  
Des larmes de Narcisse, & les gommes ambrines,  
A fin de les confire en celestes liqueurs :

Les vnes seulement y sont pour les honneurs,  
Et pour y descharger les fleurantes rapines  
De l'essaim trauailé, & pendre en leurs cassines  
Le lambris cannellé de cire & de fenteurs.

Tout ainsi peut-on voir la Cyprine doree  
Mefnager le butin en la bouche sucree  
De ma belle maistresse, à fin de l'embasmer :

Amour y fait le miel, les Graces le distillent  
En humides baifers, puis les Zephyrs les pillent  
Et en font des soupirs qui parfument nostre air.

**M**ais que dois-ie esperer de toy, ma douce Amie?  
Mais que dois-ie esperer de toy, mon cher soucy,  
Quand ie ne puis auoir seulement le mercy  
De tirer un baiser de ta bouche, ma vie?

Ou si i'en tire vn feul, c'est qu'il te vient enuie  
D'en careffer vn autre, & vrayment c'est ainsi  
Qu'on abuse aisément vn pauure cœur transi  
Des yeux traistres & fins d'vne douce ennemie.

Oncques ie ne baifay tes léures ensucrees,  
Que ie n'eusse tes yeux d'œillades esgarees,  
Et de regards troublez coniurez contre moy.

Si tu es quelquefois en ta face riante,  
Ce n'est que par acquit, ie n'y pers que l'attente.  
Que puis-ie donc attendre ou esperer de toy?

**I**e te coniure, Amour, par les traits que tu portes,  
Par le flambeau doré que tu tiens en ta main,  
Par le voile sacré qui couure ton beau sein,  
Ton visage, tes yeux, & tes ruses accortes.

**I**e te coniure, Amour, par les puissances fortes  
De ce grand Ciel ton pere, & par le ris humain  
De Cyprine ta mere, à dire le dessein  
De celle qui me tue en mille & mille fortes.

**I**e n'ay que desplaisir de son visage doux,  
Le n'ay rien que plaisir de son aigre courroux,  
Et me baise tousiours quand elle est en colere.

**S**elle est en son beau iour, ell' ne tourneroit pas,  
Fussé-ie Cupidon, ny les yeux, ny les pas.  
De telles passions que faut-il que i'espere?

**M**ON ame, tu te pers & t'enfuis esgaree  
Sur la bouche vermeille à ma belle maistresse,  
C'est là, ie le sçay bien : car elle est ton hostesse,  
Et mieux en autre lieu ne peux estre assurée.

Tu sçais bien le chemin, estant fort coustumiere  
D'y faire ta retraitte : & quoy? si la cruelle  
Ne te vouloit loger ny receuoir chez elle,  
Te fuyant, te chassant ainsi qu'vne estrangere?

Le t'irois rechercher : mais vn corps qui n'est ioint  
A l'ame, ne sent rien & ne chemine point :  
Mais ce qui reste encor de vif & d'amoureux,

Et deust-il en mourir, iroit pour le sauver :  
Et crains qu'il ne se perde en la voulant trouuer,  
Mais si c'est sur sa bouche, hé! que ie suis heureux!

**H**a, ie vous tiens, Catin, c'est vous que ie demande.  
Fuyarde, dedaigneuse, est-ce donc la façon  
De s'eschapper de moy? Ha, vous payrez rançon,  
Vrayment vous la payrez auant que ie vous rende.

Ou me laissez becquer ceste amorce friande,  
Ceste léure sucree, ainsi que le poisson  
Mordillant, fretillant autour de l'hameçon,  
Deuore ses appas d'vne bouche gourmande.

Ie la veux becqueter, suçotter, engloutir,  
Et si veux qu'elle fente, auant que de partir,  
D'vn petit trait de dent l'atteinte vengereſſe.

Hà! vous pleurez, mon cœur, si ne cuidois-ie pas,  
Doucement enyuré entre si doux appas,  
Non, ie ne cuidois pas vous offenser, maistresse.

**I**e puisse donc mourir promptement deuant toy,  
Catin, s'en te baſtant ma pauure ame escoulee  
Entre les deux coraulx de ta bouche emperlee,  
Presque n'a prins congé de fon hofte & de moy.

Ie puisse donc mourir, mon cœur, si ie ne croy  
Que vous ne reteniez mon ame enforcelee,  
Car la voſtre en baſtant a fait vne meslee,  
A fin de la ſurprendre & la tirer à soy.

Ie puisse donc mourir deuant voſtre prefence,  
Si ie ſçay que ie fais, si ie ſçay que ie pense,  
Tant ie suis enyuré d'amoureuseſſes douceurs :

Et si i'approche encor ceste bouche mignarde,  
A fin d'escarmoucher ceste langue fuyarde,  
Ie puisse donc mourir ſ'en baſtant ie ne meurs.

**M**a fillette, ma sœur, mon cœur, ma jaloufie,  
 Ma ioye, mon soucy, mon heur & mon malheur,  
 De mon chaste vouloir & la perle & la fleur,  
 Qui porte' en tes beaux yeux & ma mort & ma vie,

Ie languis, ie me meurs, si vous n'auez enuie  
 De me donner secours par la douce faueur  
 Dvn doux baifer, confit en la celeste humeur  
 Qui coule en la pressant de ta bouche, m'amie.

Ie finiray mes iours, car i'aime tant ces yeux,  
 Ces roses, ces œillets, ces sous-ris gracieux,  
 Et sur tout vostre sein & vostre léure tendre,

Que si pour me guarir ie ne reçoy de vous  
 Vn humide baifer sous vn visage doux,  
 Vous verrez tost reduit mon pauure cœur en cendre.

**H**a, ie vous pry, mes yeux, soyez-moy si courtois  
 De me fournir de pleurs, n'espargnez la fontaine  
 Qui ne tarit iamais de l'humeur de ma peine,  
 Soyez-m'en liberaux, au moins à ceste fois!

Ie sens vne douleur qui m'esloupe la voix,  
 Qui me glace le sang & retient mon haleine,  
 Ie voy desfa la mort cruelle qui me mene  
 Où les simples bergers sont grands comme les roys.

Ceste douleur me vient d'vne jalouse enuie  
 Que i'ay de voir, absent, les graces de ma vie  
 Auant que de mourir, & de baifer encor

L'yuoire blanchissant de sa chaste poitrine,  
 De voir ses yeux, sa main, & sa marche diuine,  
 Puis en baifant mourir dessus ses léures d'or.

**I**e disois, ma Catin, mon Dieu que ie vous baife!  
Je ne veux rien de vous finon le seul baifer :  
C'est bien peu de faueur, mais il peut appaiser  
L'ardeur qui me consomme en l'amoureuse braise.

Soudain vinstes à moy, & moy ie tressaus d'aife,  
Esperant ce bon-heur de vous pouuoir baifer,  
Et puis en vous baifant de pouuoir deuifer  
Du doux mal qui me plaift & me tient en malaife.

Mais las! que fistes-vous? vous vinstes seulement  
D'vn petit bout de léure approcher doucement  
Les deux bords languissans de la mienne alteree.

Quoy? est-ce là baifer, dites-moy, mon Desir?  
Non, mais c'est me laiffer, sous ombre d'un plaisir,  
Le regret importun d'une ioye esperee.

**T**ovr ainsi que l'on voit vne couple accouplee  
De ieunes coulombeaux dessus vn ruisselet  
Se baifer tour-à-tour, d'un bec mignardelet,  
Iargonnant, fretillant d'une gorgette enflee :  
  
Tout ainsi ie baifois ceste bouche emperlee,  
Ges roses, ces œillets, ce coral vermeillet,  
Tirant & repoussant vn soupir doucelet,  
Dont fut presque mon ame en sa bouche effoufflee.

Mais las! on dit bien vray que l'amoureux plaisir  
A tousiours à la queue vn nouveau desplaisir,  
Car apres ce baifer vn adieu me contente.

Alors ie cogneu bien que le bec compagnon  
Souuent trompe en baifant le pigeonneau mignon,  
Le repaissant en fin d'une trompeuse attente.

**I**e meure, mon Desir, si ce parler accord,  
Ce baifer moite & sec, ceste bouche enyuree  
Des odeurs d'vn printemps & de manne sucree,  
Ne m'ont fait en baisant compagnon de la mort.

Le meure, mon Desir, s'ils n'ont rauy si fort  
Et si fort trauailé ma pauure ame alteree,  
Que, folle de plaisir, elle fuit esgaree,  
Cerchant à son malheur quelque heureux reconfort.

Le meure, mon Desir, si ce baifer mignon,  
Ce baifer moite & sec, ce baifer compagnon  
De soupirs embasmez, ne rend tout ce qu'il emble.

Car s'il me fuce l'ame, ou le sang, ou l'humeur,  
Soudain me la redonne, & me rend ma chaleur,  
Et par vn doux soupir tous ses larcins ensemble.

**S**i tu veux que ie meure entre tes bras, m'amie,  
Trouffe l'escarlatin de ton beau pelisson,  
Puis me baise & me presse & nous entrelasson,  
Comme autour des ormeaux le lierre se plie.

Desgraffe ce colet, m'amour, que ie manie  
De ton sein blanchissant le petit mont besson :  
Puis me baise & me presse, & me tien de façon  
Que le plaisir commun nous enyure, ma vie.

L'vn va cerchant la mort aux flancs d'vne muraille,  
En escarmouche, en garde, en assaut, en bataille,  
Pour acheter vn nom qu'on furnomme l'honneur :

Mais moy ie veux mourir sur tes léures, maistresse,  
C'est ma gloire, mon heur, mon thresor, ma richesse,  
Car i'ay logé ma vie en ta bouche, mon Cœur.

**E**mbrasse-moy, mon Cœur, baise-moy, ie t'en prie,  
**P**resse-moy, ferre-moy, à ce coup ie me meurs,  
 Mais ne me laisse pas en ces douces chaleurs :  
 Car c'est à ceste fois que ie te pers, ma vie.

Mon amy, ie me meurs, & mon ame assouuie  
 D'amour, de passions, de plaisirs, de douceurs,  
 S'enfuit, se perd, s'escoule, & va loger ailleurs,  
 Car ce baiser larron, me l'a vreyment rauie.

Ie pasme, mon amy, mon amy, ie suis morte.  
 Hé! ne me baisez plus, aumoins en ceste sorte,  
 C'est ta bouche, mon Cœur, qui m'auance ma mort.

Oste-la donc, m'amour, oste-la, ie me pasme,  
 Oste-la, mon amy, oste-la, ma chere ame,  
 Ou me laisse mourir en ce plaisant effort.

**I**z vey, n'a pas long temps, le portrait si bien fait  
 Et si bien retiré de ma fiere aduenture,  
 Son visage si beau, que la gente nature  
 Pour y prendre plaisir en feroit vn plus laid.

Ie vey ce front, ce poil si tres-bien contrefait,  
 Cet œil si bien rendu, qu'en fa morte poincture  
 Il me faisoit trembler de sa feinte peinture,  
 Ne luy restant que l'ame à fin d'estre parfait.

Mais que m'en aduint-il? ô estrange infortune!  
 Pendant qu'en ce tableau fa bouche i'importe  
 De cent baisers mignards qui couuoyêt en mon cœur,

Pendant que ie soufflois en mille & mille sortes  
 Et la glace & le feu dessus ses lœures mortes,  
 Ie les vey ramollir & changer de couleur.

**A**PPROCHE-TOY, Catin, & me baise en la bouche,  
Approche-toy, m'amour, & viens aupres de moy.  
Hé! feras-tu tousiours & sans sçauoir pourquoy,  
M'amour, à ton amy & cruelle & farouche?

Si l'amour que tu dois à ce beau nom te touche,  
Ou si quelque pitié se loge dedans toy,  
Approche-toy, m'amour, autrement ie me voy  
Seicher deuant tes yeux comme vne vieille souche.

Monstre-moy donc, Catin, ces roses, ce crystal,  
Que ie suce & refuse, & baise le coral  
De ta léure sucree : ainsi que la sangsue

Qui se colle & se pend au iarret du pescheur,  
Suce tant, qu'enyuree & de fang & d'humeur,  
Tombe morte en suçant, & en viuant se tuë.

**M**ON Dieu, retirez-vous, retirez-vous, friande,  
Dedans vostre rampart, sans plus liurer l'affaut  
A ce pauure chetif, à qui le cœur defaut,  
Et qui rien que la mort pour secours ne demande.

Il n'est ia de besoin que plus il se defende :  
Hà! vous l'avez surprins, ouy, traistresse, en fursaut,  
Et tellement surprins, que maintenant il faut  
Que mort sur vostre bouche en vous baisant se rende.

Mais auant que mourir, ie te supply, mon cuer,  
Verse encor vn petit de la douce liqueur  
Qui s'escoule en pressant de ta léure iumelle :

Puis me donne vn soupir, & darde doucement  
Vn petit trait de langue assez legerement,  
Ainsi mourant, ma mort ne peut estre que belle.

**N**OYANT plus les discours discourus chastement  
De mon chaste Desir, ne voyant plus sa grace,  
Ne baissant plus sa main, sa bouche ny sa face,  
Ie deuiens sourd, muet, & pers le sentiment.

Moy-mesme ie me pers, cerchant allegement  
Au mal qui me tourmente, & si ne trouue place,  
Ruisseau, riue, canton, ny lieu qui ne me brasse  
Malheur dessus malheur, & tourment sur tourment.

Doncques estant banny de l'heureuse presence  
De ma chaste Catin, i'ay perdu l'esperance  
Qui douce m'allaitoit en si iuste deuoir.

Las! i'ay bien plus perdu, car te perdant, ma vie,  
I'ay perdu, malheureux, par ne sçay quelle enuie,  
Le parler, le sentir, le toucher & le voir.

### VERS SENAIRES IAMBIQVES.

**Q**VAND sur ta léure douce à plat ie vay suçant  
L'ambrosine douceur qui mon ame époisonne,  
Au ciel ie pense estre fait alors vn demy-Dieu,  
Ou quelque image plus diuin, si plus se peut.  
Mais ceste douceur tu detrempes si soudain  
De fiel, & d'aigreur, & de poison si cruel,  
Que moy qui viuois comme Dieu, content & grand,  
Miserable, chetif, triste, pensif, langoureux  
Ie deuiens : le pis est que ce mal m'entre si auant  
Au cœur, que mes sens & le plus chaud de ma vie,  
Vaincus de douleur, sont en estrange accident  
De mort, la fiéure en moy secrettement coulant,  
Qui court desseichant & minant mon pauvre corps,  
Et tellement me poind, que douce m'est la mort,  
Santé fureur extreme, & l'aigre doux amer.

**O**doux baifer colombin,  
Poupin, sucrin, tourterin,  
Qui sur ces leures decloses  
Vas pressottant, fleurottant,  
Mignottant & fuçottant,  
L'œillet, le lys & les roses.

Ces menus soupirs larrons,  
Ont tiré sur les fleurons  
De sa bouche tendre & molle  
Mon ame, qui de plaisir  
Soule, ne voudroit choisir  
Autre lieu tant elle est folle.

Mais, baifer, si tu voulois  
M'arroser vne autre fois  
De ceste humeur familiere,  
Le suis feur qu'au gré d'Amour,  
Bien tost seroit de retour  
En sa demeure premiere.

**L**AISSERAY-IE tes yeux, d'Amour la douce proye,  
Ne butinant rien d'eux, qu'vne piqueure au flanc,  
Comme cil qui naure laisse perdre son sang,  
Ne voulant, furieux, qu'on luy bande sa playe!

Mais cerchant guarison si faut-il que i'essaye  
S'il est vray ce qu'on dit, que le coup se reprend  
Retasté de l'autheur, & que l'Amour apprend  
De Telephe à guarir le mal dont il nous paye.

Doncques fuyuant ta grace, humble & deuotieux,  
Le te donne, maistresse, & ma vie & mes yeux,  
Imitant le Pasteur qui porte vne couronne

Pour mettre au frôt des Dieux haut en marbre esleuez:  
Mais se trouuant petit, la met deuant leurs piez,  
Excusant son defaut d'vne volonté bonne.

**N**AVRE de vos beaux yeux, ie traïne languissant,  
Sec, ectique & perclus, les trames de ma vie,  
Et viuottant ainsi, ie n'ay pourtant enuie  
Mettre fin au malheur, qui me va punissant.

Car la fiéure me plaist, & me va guarissant  
Le mal qui n'est fanté, mais ce qui plus m'ennuye  
Est le contentement, dont mon ame assouwie  
De son propre malheur se va tousiours paissant.

Sous les liens d'Amour ie trouue ma franchise,  
En prison liberté, sous le feu qui s'attise  
A l'entour de mon ame vn refraischissement.

Ainsi le bon Socrate en ses malheurs extremes,  
Ayant les fers aux piez, trouuoit sous ses fers mesmes  
Pour flatter son malheur vn doux chatouillement.

**V**n feu prompt & subtil sort des yeux de ma Dame,  
Qui m'altere le sang, & me rend furieux :  
Vn crespe d'or frizé volle autour de ses yeux,  
Qui presse de cent nœuds estroittement mon ame.

O gracieux lien, ô doux feu qui m'enflamme !  
Par vos saintes faueurs ie languis bien-heureux,  
Et me plaist de languir en ces lacs amoureux,  
Et brusler eschauffé d'vne si douce flamme.

Mais si tu veux, mon Cœur, promptement appaiser  
Ce feu gourmand & vif, il ne faut qu'un baifer,  
Et non pas un baifer qui l'ame point ne touche,

Mais un baifer mignard, long, humide & sucré :  
Hà Dieux ! ce seroit trop, estre en ce poil doré,  
Brusler de ses beaux yeux, & iouir de sa bouche.

**A**VTANT que de vos yeux se poussent de regards,  
Autant de traits aigus s'ancrent dedâs mon ame,  
Et le moins acré si tres-uant l'entame,  
Que ie meurs en langueur, nauré de toutes parts.

Yeux trempez de rigueur & chastement mignars,  
Vous auez de ce Dieu & les traits & la flamme,  
Mais gardez-vous aussi que vous-mesme il n'enflamme,  
Mirant en ce crystal vos beaux rayons espars.

C'est vn Dieu fin & caut, traistre & plein de vengeance,  
Si vous le dedaignez, gardez qu'il ne s'eflance  
Luy-mesme dedans vous par ce miroir trompeur,

Et que ce beau crystal ne soit ce crystal mesme,  
Dont Narcisse brulant de l'amour de soy-mesme,  
Echangea son beau corps en vne belle fleur.

**A**INSI que le berger voyant vn grand orage  
Se braffer dedans l'air, retire son troupeau,  
Ainsi ie fuis le trouble, & le tourment nouueau  
Où le desir me pousse, & l'amoureuse rage.

Mais tant plus ie le fuy, plus vn espais nuage  
De pensers orageux me trouble le cerueau :  
Plus ie cerche le port, plus mon freſle bateau  
Retombe à la mercy d'un impiteux naufrage.

Mais si par tes beaux yeux ie recognois le port,  
Et me puis retirer du peril de la mort,  
Il n'y aura paroy, ny table où ie ne dresse,

Où ie n'engraue l'heur, la trefue & le repos  
Que i'auray de l'Amour, nourrissant dans mes os  
Vn heureux souuenir de tes graces, maistresse.

**Y**EVX, hostes de mon ame, & les gardes fidelles  
 D'Amour deualisé de flammes & de dards,  
 Mais maintenant armé des amoureux regards  
 Qu'il prend des feux ardans de vos chastes prunelles!

Yeux, où naissent d'Amour les viues estincelles  
 Qui font que ie languis, que ie seiche, & que i'ars!  
 O sauoureux baifer, ô bouche qui depars  
 Vne moisson de fleurs de tes léures iumelles!

O cheueux gredillez en menus crespillons,  
 Des Zephyrs gracieux les doux euantillons!  
 O main, le vray support & secours de ma vie!

Si ie puis quelque iour descouurir le thresor  
 Caché sous ses beaux yeux & sous ses tresses d'or,  
 Sur le nectar des Dieux ie n'auray plus d'enuie.

**M**ON cœur s'alla camper dedás vos yeux, maistresse,  
 Cuidant se ramparer contre les traits d'Amour,  
 Pauure mal-avisé qui choisit vn seiour  
 Où depuis ne receut que malheur & destresse.

Il auoit pris ce lieu pour vne fortresse,  
 Mais ce soldat rusé, tout ainsi qu'un autour  
 L'empiete, le rauit, luy fait perdre le iour,  
 Le tenant prisonnier sous sa main pilleresse.

Il prit doncques mon cœur, & ne le vistes pas,  
 Ne sçachant que vos yeux confits de doux appas  
 Le vindrent suborner iusques dedans mes costes.

Apprenez donc, maistresse, à loger la pitié,  
 Apprenez à vos yeux n'ver de cruauté,  
 Et qu'ils traittēt, humains, plus doucemēt leurs hostes.

**I**'ESTOIS AUEUGLE, Amour, mal-apris, mal-adestre,  
Mais ton flambeau forcier me deffilla les yeux,  
Me fit voir & sentir vn thresor precieux  
De graces, que sans toy ie ne pouuois cognoistre.

Le thresor que ie vey aussi tost me fit estre  
Esueillé, prompt, accort, courtois & gracieux :  
Ores plus ie le voy, plus i'en suis amoureux,  
Et ne puis, affamé, à souhait m'en repaistre.

Mais que me fert, Amour, d'auoir les yeux ouverts?  
Plus ie voy, plus ie brusle, & plus sont descouverts  
Les maux que ic reçoy, moins ce feu diminué,

Plus ie vy d'esperance, & plus le desespoir  
Retranche mes pensers : que me fert donc le voir,  
Si le feu qui m'esclaire est celuy qui me tué?

**T**v m'as creué les yeux, ie le confesse, Amour,  
Et ta main delicate a fillé mes paupieres,  
Car depuis que ie vey les celestes lumieres  
De celle en qui ie vis, ie perdy le beau iour.

Depuis dedans mon ame ont tousiours fait seiour  
L'esperance & la peur, & tes ailes courrieres,  
Ton voile, ton flambeau, & tes fleches meurdrieres  
M'ont troublé le cerveau, fait ignorant & sourd.

Chasse, ie te supply, chasse, Amour, ceste nuë  
Qui flotte sur mon chef & me couure la veuë,  
C'est ton voile pipeur qui traistre me seduit.

Va en Gnid ou Paphon abuser l'innocence,  
Toy qui remets les vieux en leur premiere enfance,  
Et fais semblable à toy celuy qui plus te fuit.

**I**'avois n'a pas long-temps fait esclau mon cuer,  
 Pour seruir les beautez d'vne gente maistresse,  
 Esperant que le temps, l'amour & la caresse  
 De mon loyal seruice, adoucist sa rigueur.

En seruant i'espérois, mais vn espoir trompeur  
 Par vne douce amorce a pipé ma ieunesse,  
 N'ayant en fin receu que trauail & tristesse  
 Pour toute recompense & toute autre faueur.

Lassé de supporter ce trop fascheux martyre,  
 Cerchant nouveau party, content ie me retire  
 Sans plus rien esperer d'elle ny de ses yeux,

Fuyant la cruaute de ceste fiere amante,  
 Ainsi que le Nocher sauué de la tourmente,  
 Se trouuant sur le port, fuit les rocs escumeux.

#### SVR VN CHIFFRE. AV SEIGNEVR DE NOGENT.

**L**e Chiffre à ce beau nom, que si souuent ie baise,  
 Et pour qui i'ay voué mon seruice loyal,  
 N'est fait d'or ny d'argent, ny dvn autre metal,  
 Ny rougi sous le feu d'vne nouuelle braise.

Amour l'a rebrasé dans sa viue fournaise,  
 Detrempé de mes pleurs & forgé de mon mal,  
 Tiré de ce poil d'or & de ce fin coral  
 Qui rit sur vostre bouche & me tient à malaise.

Donc si les pleurs font miens & si le mal est mien,  
 Si le poil d'or frisé & le coral est tien,  
 Nous sommes de moitié en ce nouveau mestlange.

Maistresse, ie te pry, pren ce qui vient de moy,  
 Et me laisse iouir de ce qui vient de toy,  
 Tous deux ferons contens par ce nouuel eschange.

**L**e Chiffre que voyez c'est vostre nom, maistresse,  
Lacé dedans le mien à menus entre-lacs :

Pleust à Dieu que mon cœur retinst entre ses lacs  
Le vostre prisonnier d'vne aussi douce preffe !

Ie ne ferois ainsi, en ma tendre ieunesse,  
Charmé des traits d'Amour, ny de ses doux appas,  
Ny roy de vostre cœur ie ne languirois pas  
Sous le crespe doré de vostre blonde tressé.

Ie ne languirois pas sous le trait de vos yeux  
Qui m'ont derobé l'ame, & rendu furieux,  
Eselaue pour iamais de vos graces, ma Dame.

Mais en portant ce Chiffre où ne se cognoist rien,  
Iustement par moitié, qui ne soit vostre ou mien,  
Ie croy que sentirez vne part de ma flame. (1)

Ayant goufté les douceurs de ces baifers,  
n'estant chiche des prefens que les Muses luy  
auoyent departis liberalement, apres plusieurs  
discours des passions d'Amour, il nous a fait  
present de certaines petites chansons. La pre-  
miere commençoit ainsi.

A M. NICOLAS, SECRETAIRE DV ROY. (2)

**H**é! mon Cœur, que ie vis heureux  
Maintenant que suis amoureux!  
Hà! belle nuit entre les belles,  
Si souuent i'en auois de telles

1. On remarque que le chiffre du poète et de sa maistresse est également celui de son seigneur (B-C, c'est-à-dire *Belleau-Catin* et encore *Bourbon-Conde*), Louis de Bourbon, prince de Condé, à qui l'auteur a déjà dédié plusieurs pièces. (V. p. 210.)

2. Simon Nicolas, secrétaire du roi, « personnage remarquable pour ses vertus, bontez, gentillesses d'esprit et preud'homie, et

Le ne voudrois pas estre Dieu!  
 Tantost nous nous faschons ensemble,  
 Tantost vn baifer nous rassemble  
 Doucement : puis ce boutefeu  
 Amour, entre deux bouches closes,  
 Inuente mille douces choses  
 Pour nous en donner à choisir :  
 Sa flamme n'estant paresseuse  
 En la passion amoureuse  
 D'allumer vn nouveau plaisir.

Tantost nous luttons bras à bras  
 Dessus le lit, entre les draps,  
 Tantost nué me veut combatre,  
 Aueques son tetin d'albastre  
 Me pressant le ventre & le flanc :  
 Puis faisant tantost la farouche  
 S'enfuit, me dresse vne escarmouche  
 Et se couure d'vn linge blanc,  
 Ou du drap, ou de sa chemise,  
 Pour retarder mon entreprise,  
 Et me fait retirer honteux,  
 Ne voulant pas que ie l'approche,  
 Ferme tout ainsi qu'vne roche  
 Encontre les flots escumeux.

Comblé de plaisir ie m'endors :  
 Elle aussi tost dessus les bords  
 De mes léures se vient estendre :  
 Moy sentant de sa bouche tendre  
 Mille petits baisers mignards,  
 Le bout de sa léure mignotte

pour l'honneur qu'il porte à ceux qui font profession des bonnes lettres. » Ronsard lui a dédié une ode qui respire un certain parfum de joyeuseté. (RONSARD, éd. Blanchemain, t. 2, p. 349.)

Couleurant qui flotte & reflotte  
 Deçà, delà, de toutes parts,  
 Le meure, si mon ame atteinte  
 De trop de plaisir, n'est contrainte  
 Laisser ce corps, puis sur son sein  
 Penché tout transi ie souspire,  
 Faisant signe qu'elle retire  
 Sa bouche, ou ie mourrois soudain.

Safrette (1), que fait-elle apres?  
 Quand ie dors elle approche pres,  
 Leche ma paupiere fillee  
 Du bout de sa langue mouillee,  
 Et me fait entr'ouurir les yeux :  
 Puis se iettant sur moy, folastre,  
 Ioint au mien son tetin d'albastre  
 Bout à bout pour m'esueiller mieux.  
 Mais combien de façons gaillardes,  
 Combien de liaisons mignardes,  
 Combien d'embrassements nouueaux,  
 Combien sur ses léures mollettes  
 Fis-ie de morsures douillettes,  
 Et combien de baisers iumeaux?

Plustost la terre auortera  
 D'vn faux germe, & nous trompera,  
 Et le soleil plustost encores  
 Gallopera de coursiers mores  
 Par la grand' carriere des cieux :  
 Plustost les fleuves à leur source  
 Tourneront leur humide course,  
 Et plustost dans les chefnes vieux  
 Le poisson fera sa demeure,

1. Agréable, appétissante, vive, joyeuse.

Qu'ailleurs qu'entre tes bras ie meure,  
 Ne voulant vn plus doux lien,  
 Qu'ailleurs ie transporte ma flame :  
 Car vueille ou ne vueille ma Dame,  
 Vif & mort tousiours feray sien.

Sus donc, pendant que le beau iour  
 Nous permet de faire l'amour,  
 Soulons nos yeux des mignardises,  
 Des faueurs, des douces franchises  
 D'Amour, derobons ce plaisir.  
 Aussi bien la longue nuitee  
 A grands pas s'auance hastee,  
 Qui n'en donra pas le loisir.  
 Vn iour poussé de ceste sorte  
 Qui ces delices nous apporte,  
 Vaut mieux qu'vne montagne d'or,  
 Vaut trop mieux qu'vn siecle d'annees  
 Qui sans plaisir font escoulees,  
 Ny le sceptre des Rois encor.

Hà! si nous voulions dispenser  
 Nos iours, pour ainsi les passer,  
 Il n'y auroit ny nef armee,  
 Guerre ny discorde femeé,  
 Trouble ny fer en nos citez :  
 Le sang ny les flammes ciuiles  
 Ne couleroyent dedans nos villes  
 Entre les peuples irritez :  
 Les corps naurez de mains meurtrieres  
 Ne rouleroyent en nos riuieres,  
 Ny la France, ia par trois fois  
 Aux piez honteusement foulee,  
 Lasse courroit escheuelee  
 Pour auoir de nouvelles lois.

Ceste chanson finie, nous discourons de la grande & violente chaleur de ce iour, ne pouuant trouuer refraischissement plus doux ny plus agreable que la lecture de ces diuerses inuentions. A propos ce Berger me monstra vne petite comparaison dvn amoureux passionné de la cruaute de sa Dame & dvne Cigale, auant-courriere des chaleurs, douce & gracieuse prophete de l'Esté.

## LA CIGALE.

DV LATIN DE PASSERAT. (1)

A L VY-MESME.

**L**OIN de la ville, estrangé de mes sens,  
Ierre en ce bois champeſtre,  
Où nul tesmoin à mes fouscis cuiſans  
Ny iuge ne peut eſtre.  
Vne Cigale s'y plaint,  
I'y feray donc ma complainte :  
Poffible qu'elle eſt atteinte  
Du meſme trait qui me poind,  
Pendant que Pan ſous quelque antre fauage  
Sur le my-iour ſe retire à l'ombrage.

1. Jean Passerat, né à Troyes en 1534, professeur d'éloquence au Collège royal. C'est de lui que notre chartrain Regnier a dit avec quelque flatterie :

Passerat fut un Dieu ſous humaine ſemblance,  
Qui vit naître et mourir les Muses en la France,  
Qui de ſes doux accords leurs chansons anima ;  
Dans le champ de ſes vers fut leur gloire ſemée,  
Et comme un même ſort leur fortune enferma,  
Ils ont à vie eſgalle, eſgalle renommée.

*La Cigale* est une des rares pièces de Passerat qui aient eu les honneurs de la traduction. Du Four en a donné cependant quelques-unes dans son *Recueil d'épigrammes* imprimé en 1669.

Sus donc auant, souspire auecques moy  
 Ma libert<sup>e</sup> rauie,  
 De mesme corps nous sommes moy & toy,  
 Et de semblable vie :  
 Tu n'as que la seule voix,  
 Et la feule voix me rest<sup>e</sup>,  
 Et mesme douleur moleste  
 Nos membres sec<sup>s</sup> comme bois.  
 Ta douce voix monstre l'air qui s'enflamme,  
 Et la mienne est le t<sup>e</sup>smoin de ma flamme.

Ie chante assez, & iamais ne respond  
 Ma fourde rigoureuse :  
 Auec le masle, hé! tu ne chantas onc,  
 Cigale dedaigneuse.  
 Tout mon boire & mon manger  
 Ce sont pleurs : toy alteree,  
 Tu ne pais que de rosee  
 Pour faim & soif alleger.  
 Ton œil chancelle, & mon ame fouruoye :  
 Tu es du Parthe, & moy d'Amour la proye.

Tu es sans bouche, & de bouche n'ay plus  
 Le parler ny l'vsage,  
 Lors que ie veux, tout tremblant & perclus,  
 Luy descourir ma rage.  
 Aux champs l'ardante chaleur  
 De l'Eſt<sup>e</sup> doucement portes,  
 Mais dessus tes ailes fortes  
 Ne sens qu'vne feule ardeur :  
 Moy pour le feu de l'amoureux martyre  
 Et de Phebus, bruslé ie me retire.

Or adieu donc, seul honneur de ce bois,  
 Dame & Royne puissante,

Corps eschangé du sang Laomedois,  
Et l'image viuante.

Tousiours la manne & le miel,  
Et ceste humeur emperlee  
En larmes amoncelee  
Pour toy distille du ciel.

Tousiours la mere à Memnon te carefse,  
T'aime, t'honore, ô douce chanteresse.

De mesme haleine, ce Berger nous recita  
l'Epitaphe d'un petit chien, nommé Trauail.

## EPITAPHE DE TRAVAIL.

### AV SEIGNEVR DE LA CHARGVE.

**T**RAVAIL, ie cognois à ceste heure  
Qu'il faut que toute chose meure,  
Et qu'il faut que d'un mesme pas  
Nous courions ensemble au trespass.

Il n'y a faueur ny carefse  
Ny de Prince, ny de Princesse,  
Qui puisse retarder le cours  
Ny la vistesse de nos iours.

Trauail, qui passa ceste vie  
Et sans trauail & sans enuie :  
Trauail, libre de passion  
D'auarice & d'ambition :  
Trauail, qui d'humeur soucieuse,  
Ou d'autre opinion venteuse,  
Iamais n'entreprist amoureux  
Trauail son repos heureux,  
Deuoit-il pas estre deliure  
De la Parque, & doucement viure

Sans vieillir? Mais quoy? le destjn  
 Nous fait naistre pour prendre fin.  
 Car alors que ie le veis estre  
 Le seul fauori de son maistre,  
 Potelé, graffet, en bon point,  
 Prompt, gaillard, ie ne cuidois point  
 Que si gentille creature  
 Deust vieillir, & que la nature  
 Des la naissance l'auoit fait  
 Exempt de mort & de son trait.

Trauail auoit la taille belle,  
 Seruiteur secret & fidelle  
 De son maistre, s'il en fut onc.  
 Trauail n'auoit pas le nez long,  
 Il l'auoit court, longue l'oreille,  
 Et s'il auoit, rare merueille,  
 Le poil cendré, le poil tout gris,  
 Gris argenté, gris de fouris,  
 Poli, net : & la gente beste,  
 Lors qu'elle fentoit malhonneste,  
 Elle auoit bien le sentiment  
 De n'approcher l'accoufrement  
 De son maistre, ains tirant arriere  
 Tout honteux se cachoit derriere  
 Quelque coffre ou dessous le banc.  
 Trauail n'eut onc foye ny fang  
 Troublé de colere ou de rage,  
 Trauail cognoissoit au visage,  
 A la grace & à la façon  
 La mine d'ven mauuais garçon.

Trauail auoit cent mignardises ,  
 Cent & cent ruses bien apprises  
 Pour se montrer humain à tous :  
 Il estoit gracieux & doux,  
 Mesmement à ceux que son maistre

Vouloit pour amis recognoistre.

Trauail cognoissoit les faueurs  
 Qu'il deuoit mesme aux seruiteurs,  
 Grande au grand, & au moindre moindre.  
 Trauail sçauoit flatter & poindre,  
 Trauail estoit bon courtisan,  
 Trauail n'estoit point partisan  
 Pour faire entreprise secrete,  
 Iamais ne fit qu'vne retraitte,  
 Qu'vn seruice & qu'vne maison :  
 Trauail auoit de la raison,  
 Trauail n'alloit iamais au change.

Et quoy? n'est-ce pas chose estrange  
 Qu'il iugeoit de l'affection  
 Du maistre, & de sa passion?  
 S'il auoit la face tranquille,  
 Trauail ne l'auoit moins gentille,  
 Ou s'il auoit le front chagrin,  
 Trauail l'auoit triste & mutin :  
 Mais s'il auoit la face belle,  
 Trauail d'vne douce cautelle,  
 Par vn mignard allechement,  
 Contrefaisoit ce changement,  
 Puis de la queue & de la teste  
 Le careffoit, luy faisoit feste,  
 Ainsi qu'en la prospérité  
 Compagnon de l'aduersité.

Trauail faisoit la sentinelle  
 En court, & d'emprise fidelle  
 Gardoit la chambre, sçachant bien  
 Qu'oisiif il ne seruoit de rien,  
 A fuiure le pas de son maistre :  
 Ailleurs onc ne le veit-on estre  
 Tant soit peu loin de son Seigneur,  
 Tant luy fut loyal seruiteur.

Trauail auoit l'haleine douce,  
 Trauail n'auoit ny toux, ny pouffe,  
 Trauail auoit l'esprit gentil,  
 La dent blanche & le nez subtil,  
 Pour descourir vne embuscade :  
 Trauail estoit sain & malade  
 Ainsi que son maistre l'estoit.  
 Trauail sur la nappe sautoit  
 Hardiment, & pour faire prise  
 De quelque peu de friandise :  
 Car oncques il ne fut gourmand,  
 Vray est qu'il fut vn peu friand,  
 Mais ce n'estoit que d'allaigresse  
 D'vne douce & tendre ieunesse.

Iamais Trauail ne fut en cours  
 Ny pour les loups, ny pour les ours,  
 Seulement la gentille beste  
 Se mettoit doucement en queste  
 Apres le petit oisillon :  
 Ou bien volant le papillon,  
 Le freslon, la guespe ou la mouche,  
 Dressoit gaillard son escarmouche.

Trauail ne fut iamais repris  
 D'auoir offensé la perdrix  
 De son maistre: aussi la mignonne  
 Cognoissant la volonté bonne  
 De Trauail, sans guerre & sans peur,  
 Viuoyent vnis de mesme cœur,  
 Tant il auoit de preuoyance,  
 De bon sens & de cognoissance  
 D'aimer ce que son maistre aimoit,  
 Et de fuir ce qu'il fuyoit.

Mais quoy? la vieillesse importune  
 A bien fait changer de fortune  
 A Trauail en deuenant vieux :

Trauail est maigre & chassieux,  
 Il touffe, il se plaint, il se gratte,  
 Et faut maintenant qu'on l'apaste  
 Pour soustenir son pauure corps :  
 Ses membres font perclus & morts,  
 Ayant perdu en peu d'espace  
 La beauté, la force & la grace,  
 Et l'honneur de son beau printemps,  
 Tant forte est la pince des ans.

Or donc puis qu'il faut que la terre,  
 Trauail, ton petit corps enferre, .  
 Encor que meritasses mieux  
 D'estre au ciel que ce furieux,  
 Ce chien tout brulant de colere,  
 Qui nous eschauffe & nous altere,  
 Et qui de fiéureuse chaleur  
 Nous trouble le sang & l'humeur :  
 Je veux bastir ta sépulture,  
 Trauail, pour n'estre la pasture  
 Des loups gourmans ou des corbeaux,  
 Ou du peuple escaillé des eaux.

Le veux, Trauail, qu'en ces lieux sombres  
 Tu n'ayes frayeur ny des ombres,  
 Ny des Parques, ny de la voix  
 Du portier aux triples abois :  
 Car ayant choisi pour demeure  
 Ce lieu tranquille, ie m'asseure  
 Qu'en maison qui soit sous les cieux  
 Vivant ne pourrois estre mieux  
 Ny mourant : car de main soigneuse  
 Dessous vne lame poudreuse,  
 Pour dormir vn dernier relais  
 On te logera pour iamais,  
 Où feront grauez à la gloire  
 De Trauail & de sa memoire,

Pour n'estre la proye des vers,  
Ny de l'oubli, ces petits vers :

Cy gis Trauail, qui de son maistre  
Fut aimé ce qu'il pouuoit estre,  
Trauail qui son bon maistre aimoit  
Tant que maistre aimer se pouuoit,  
Qui sans peur & sans ialousie  
Tira les trames de sa vie,  
Et qui, lassé de viure plus,  
Mourut de vieillesse perclus.

### AV SEIGNEVR R. GARNIER.

**S**ORTEZ, amoureuseſ delices,  
Souſpirs, baiferſ, douces malices!  
Sus auant, ſous-riſ gracieux,  
Gayetez, & vous mignardifeſ,  
Graces, faueurs, folles emprifes,  
Sus, fuſ auant loin de mes yeux!  
Sortez, mignardeſ, ie vous prie,  
Laiſſez-moy fain de la furie  
De ce cruel, qui ſi long temps  
A trauailleſ mes ieunes ans,  
De ce Dieu forcier, qui tourmente  
Les coeurſ d'vn trompeufe attente,  
Et qui par vn charme diuin  
Les enyure d'vn doux venin.

Venez à moy, sage accointance,  
Honneur, chaſteté, continence,  
Repos, modeſtie & fanteſ,  
Et toy verité qui aguettes  
D'vn œil vif les fautes ſecrèttes  
D'Amour, rempli de cruauté :

Et s'autre puissance diuine,  
 Par herbes ou par medecine,  
 Peut guarir vn pauure amoureux,  
 Vienne à moy maintenant, heureux  
 D'estre libre de la rudeſſe  
 D'vne rude & fiere maistrefſe,  
 N'ayant plus le titre d'honneur  
 De ce beau nom de ſeruiteur.

En vain vous retournez, mignonnes,  
 Aigres douceurs & faueurs bonnes,  
 Et vous, ô gracieux eſmoy,  
 Plaifirs, carefſes attrayantes,  
 Souſpirs, baiſers, graces riantes,  
 En vain vous retournez à moy :  
 En vain ces beguayans murmures,  
 Ce miel, ce fiel, & les poinctures  
 De ces traits aigus & legers,  
 Viennent à moy pour meſſagers :  
 En vain certes vous prend enuie  
 D'affieger cil qui vous desfie,  
 En vain vous affiegez le fort  
 Qui peut ſouſtenir voftre effort.

Las ! pourquoy donc viens-tu eſtendre  
 Tes bras moulſ, & douce te rendre  
 Deſſus mon col, & deſcocher  
 De ces yeux trompeurs qui me tuent  
 Les traits ardans qui me transmuēnt  
 Tout vif dans le corps d'vn rocher ?  
 Ne ferre point les léures tiennes  
 Si ferrément contre les miennes,  
 Ne ferre point ce marbre blanc  
 Si ferrément contre mon flanc !  
 Je cognoy tes rufes, maifrefſe,

Ce n'est plus à moy qu'on les dresse :  
 Or que l'Amour soit inuentif,  
 Si ne suis-ie plus apprentif.

Mais ie voy, las ! vne eau coulante  
 D'vn roule tremblottant fuyante  
 De ses yeux escouler soudain :  
 Ie voy vne pluye emperlee  
 En petits pois amoncelee  
 Bouillonner dessus son beau sein :  
 Ie voy vn larmoyant orage  
 A petits flots sur son visage  
 Couler du torrent de ses yeux :  
 Lentens ses soupirs furieux,  
 Ses façons, ses iustes complaintes,  
 Ses sanglots, ses larmes non feintes,  
 Et tout ce que peut dire vn cœur  
 Outré & vaincu de douleur.

Que feray-ie, moy miserable ?  
 Verray-ie, cruel impnable,  
 Fondre cet œil qui m'est si cher ?  
 Seray-ie fort contre ses charmes,  
 Ses soupirs & ses chaudes larmes,  
 Qui me font deuenir rocher ?  
 Auray-ie pas vn cœur de glace,  
 Si froid ie regarde sa face  
 Et ses beaux yeux sans l'esmouvoir  
 A pitié pour la recevoir ?  
 Seray-ie si dur, si barbare,  
 Que voyant ceste beauté rare  
 Ie ne puisse amollir mon cœur  
 Pour luy demeurer seruiteur ?

Non, non, fortez, sage accointance,

Honneur, chasteté, continence,  
 Repos, modestie & santé,  
 Et toy vérité qui aguettes  
 D'un œil vif les fautes secrètes  
 D'Amour plein de ma loyauté!  
 Venez, amoureuses delices,  
 Soupirs, baisers, douces malices,  
 Graces, faueurs, venez à moy,  
 Accompagnez mon doux esmoy!  
 Venez à moy, ie vous veux fuiure,  
 Constant & resolu de viure  
 Et mourir fol & furieux  
 Doucement dessous ses beaux yeux.

## VERS SAPPHIQUES. (1)

**C**OMPARABLE aux Dieux l'homme peut se vanter  
 Qui se fied heureux vis-à-vis de tes yeux,  
 T'oit & voit de pres de naifve douceur  
 Sous-rire & parler!

Grace qui les sens me derobe, & qui fait  
 Sauteler dedans moy & debatre mon cœur :  
 T'œilladant ie meurs, & la voix s'accourcist  
 Foible dedans moy.

1. « Les vers sapphiques ne sont, ny ne furent, ny ne seront jamais agréables, s'ils ne sont chantz de voix viue, ou pour le moins accordez aux instrumens, qui sont la vie et l'ame de la poësie. Car Sapphon chantant ces vers ou accommodez à son cystre, ou à quelque rebec, estant toute rabuffee, à cheueux mal-agencez et negligez, avec un contour d'yeux languissans et putaciers, leur donnoit plus de graces que toutes les trompettes, fifres et tabourins n'en donnoyent aux vers masles et hardis d'Alcee, son citoyen et contemporain, faisant la guerre aux tyrans. »  
 (RONSARD.)

Mes soupirs font lents, & ma langue d'vn froid  
 Morne s'engourdist : subit vn petit feu  
 Sous ma peau s'esprend, se repand & prend cours,  
 Qui seiche mon cœur.

Rien de mes yeux morts ie ne voy, que l'horreur  
 D'vene double nuit, mon oreille sans fin  
 Tintoninne & bruit, la sueur de mon corps  
 Froide s'espanchant.

Ie fremis tremblant, le frisson me faisist,  
 Palle ie blefmis comme l'herbe des champs,  
 Sans chaleur, sans pouls, d'amoureuse langueur  
 Presque ie transis.

### A SES YEVX.

AV SEIGNEVR DE MARMAIGNE.

**Q**VAND premiers vous me fistes voir,  
 O pauures yeux trop miserables,  
 Ces beaux yeux aux astres semblables,  
 Et tant de graces conceuoir,  
 Et tant de beautez de ma Dame :  
 Ce iour fut le commencement  
 De mon aise & de mon tourment,  
 Et la ruine de mon ame.

Frappé du trait de ses esclairs,  
 Transi tellement ie m'estonne,  
 Que ie tremble & que ie frissonne,  
 Comme à petits bransles legers  
 Chancelle, tremble, tourne & vire,  
 Parmy les verdissans rameaux,

Là cheuelure des ormeaux,  
Dessous les soupirs de Zephyre.

Ia mon cœur bouillant tressailloit  
Pour aller droit à ma cruelle,  
Et pour s'eschapper deuers elle  
De peur & d'aise fautelloit,  
Ainsi qu'au giron de la mere  
L'enfant branle ses petits bras,  
Entre les langes & les draps,  
Pour se pendre au col de son pere.

Ou comme les oiseaux petits,  
En vain qui s'efforcent d'estendre  
Leur aileron foiblet & tendre  
Pour voler & quitter leurs nids :  
Ou le poisson dedans la nasse  
Prisonnier, ou dans vn bateau,  
Se debat pour retrouuer l'eau,  
Sautelant vif dessus la place.

Quand la preuoyante raison,  
De long temps ayant cognoissance  
De sa force & de sa puissance,  
Se doutant de quelque traïson,  
Affiet mes yeux aux eschauguettes  
Dessus la porte de mon cœur,  
Pour sentinelle, & croy, de peur  
De quelques embusches secrètes.

Mais las ! mes yeux, sans nul effort  
Vaincus de douces mignardises,  
Ou de sommeil, ou de surprises,  
Vous auez rendu vostre fort,  
Vous auez trahy vostre maistre,

Puis mon cœur est forty dehors,  
Laissant vuide ce pauure corps  
De cela qui le faisoit estre.

Si bien qu'il n'y a rien dedans  
A qui vous puissiez satisfaire.  
Pour pleurer il vous faut retraire  
A celle dont les yeux ardans  
Tiennent mon ame prisonniere  
Et mon cœur, puis vous la pirez  
De les rendre, & la flechirez  
Si pouuez, par humble priere.

Mais s'elle se va despitant  
Contre vous, comme trop cruelle,  
Ilettez vos rayons dessus elle,  
Et la regardez tant & tant  
Qu'esblouis retourniez sans flame,  
Aueugles & ne voyans rien,  
Aussi vuides que le corps mien  
Qu'elle a priué de cœur & d'ame.

#### AV SEIGNEVR D'HERVILLE.

**M**ais viens ça, dy-moy, Catherine,  
Lors que ta bouchette poupine  
Presse celle de ton amy,  
Lors que vos deux léures beffonnes  
Bout contre bout frayent mignonnes,  
Tenant les yeux clos à demy :  
Dy-moy, n'es-tu pas l'amoureuse  
En ce monde la plus heureuse ?  
Dy-moy, n'es-tu pas l'amoureux  
En ce monde le plus heureux ?

Suçant à petites morsures  
 Ces rondes & belles enflures,  
 En recueillant dessus ses yeux  
 Des baifers qui sentent trop mieux  
 Que les parfums de l'Arabie,  
 Que les odeurs de la Syrie,  
 Et que tous les basmes encor  
 Que souspirent les mignardises,  
 Et les caresses mieux apprises  
 De Venus à la tresse d'or.

Puis dy-moy, lors que tu reposes,  
 Couché sur le coussin de roses  
 De son beau, ieune & tendre sein,  
 Quand bras à bras & bouche à bouche  
 Elle te dresse vne escarmouche,  
 Embrassant ton col d'vne main :  
 Puis quand de l'autre elle manie,  
 T'appelant sa grace & sa vie,  
 Ton poil, tes tempes & ton front,  
 Te monstrant ses beautesz, qui sont  
 Le riche thresor que nature  
 Cache en si belle creature :  
 Apres cent desplaifans plaisirs,  
 Apres cent & cent desplaifirs,  
 Mille complaintes, mille larmes,  
 Apres tant d'amoureux allarmes,  
 Et que la plus rare douceur  
 De l'vn & de l'autre est coulee,  
 En ceste tant douce meslee,  
 Voudrois-tu quelque plus grand heur?

Voudrois-tu plus d'heur, plus de gloire,  
 Que de mourir en la memoire  
 D'vn si doux & plaisant tourment?

Dy-moy, cet amoureux martyre  
 Ne vaut-il pas mieux qu'vn empire  
 Qui tremble sous le changement?  
 Puis dy-moy, lorsque tu te monstres,  
 Apres tant de douces rencontres,  
 Tant de ioustes, tant de combats,  
 Foible & recreu entre ses bras,  
 Quand l'humeur lente & sommeilleuse  
 Sur ta paupiere paresseuse,  
 D'vn sommeil doux & gracieux  
 Glissant, ferme & colle tes yeux :  
 Songeant, ne vois-tu pas encore  
 Cet oeil brunet qui te deuore  
 Et qui te repaist nuit & iour?  
 Ne vois-tu pas sa face belle,  
 Sa grace & sa leure iumelle,  
 Et son poil où niche l'Amour?

Viuez donc, ames amoureuses,  
 Viuez heureusement heureuses,  
 Suiuant la douceur de ses lois :  
 Viuez, & ne portez enuie  
 Aux plus grands honneurs de la vie  
 Ny des Empereurs, ny des Rois.  
 Sus donc auant, qu'on s'entrebaise,  
 A fin de rallumer la braise  
 Et les plus secrettes chaleurs  
 Qui chaudes couuent en vos cœurs :  
 Qu'estroittement on s'entrelasse  
 Bras dessus bras, & qu'on embrasse  
 Serrément cet yuoire blanc,  
 Bouche sur bouche, & flanc sur flanc.  
 Car si tost que les destinees  
 Auront de nos ieunes annees  
 Derobé le plus doux plaisir,

Vn seul repentir de ieunesse  
 Sera le remords en vieillesse  
 Qui portera le desplaisir.

## CHANSON.

**M'**AMOVR, si ie suis noirette,  
 Et si i'ay le teint noiret,  
 L'œil brun, la face brunette,  
 La gorge & le sein brunet,  
 Le cheueu noir, la peau noire,  
 Tout noir, hors la dent d'yuoire,  
 Et le coral soupirant  
 De ma bouchette pourpree,  
 Qui d'vne haleine sucree  
 Iroit les Dieux attirant :  
 Faut-il pourtant que l'on fasse  
 Pour cela moindre ma grace?  
 Et quoy, pour cela faut-il  
 Que mes yeux ne fçachent poindre,  
 Ou que l'amour en soit moindre,  
 Ou mon esprit moins gentil?

La nuit est sombre & noirette,  
 Et dessus les astres beaux  
 Poste la Lune brunette  
 Au galop sur les moreaux.  
 Venus aime les nuits sombres,  
 Les lieux recois, & les ombres  
 Des taillis & des forests,  
 Au lieu le plus solitaire  
 Fait sa retraitte ordinaire,  
 Comme au fond d'vn antre frais.

Y a-t-il viue estincelle  
 Qui ne viue en la prunelle  
 Et aux rayons d'vn œil noir?  
 Y a-t-il puissance aucune  
 D'Amour sous la couleur brune  
 Qui ne soit gentille à voir?

Le iugement de la Grece  
 Sur la couleur des beaux yeux,  
 Du sourcil & de la tresse  
 Qui se frise à petits nœuds,  
 Est-il pas pour la noirette,  
 Pour la safrette brunette,  
 Dites, ie vous pry, mon Cœur?  
 Y a-t-il baisser au monde  
 Plus fade que de la blonde,  
 Et qui ait moins de douceur?  
 Mais de la brune mignotte  
 Y a-t-il tetin ou motte  
 Ou plus ferme ou plus mignard,  
 Port ou grace mieux feante,  
 Plus douce ou plus attrayante,  
 Ou maniment plus gaillard?

Doncques ie te pry, ma vie,  
 Puis que ton cœur est à moy,  
 Et que ton ame rauie  
 Vit en moy, la mienne en toy,  
 Donne-moy la bouche tienne:  
 Approche, voyla la mienne,  
 Suce & refuce le bout  
 De ma bouchette sucree,  
 En te fleurant alteree  
 D'vn baisser humide & glout,  
 Gourmand, goulu, qui deuore

Mon ame & ma vie encore,  
 Qui l'attend dessus le bord  
 De la léure vermeillette  
 De ma safrette brunette  
 En qui i'ay tout mon support.

Ayant paracheué la lecture de ces chansons,  
 nous montos au chasteau, où de bonne aduenture se faisoyent des nopus, qui fut occasion qu'estans desia esmeus & eschauffez de l'ardeur du iour & de la poësie, nous chantons cet Epithalame françois, qu'un gentil Berger lodunois (<sup>1</sup>) tourna promptement en vers latins, pour faire essay si les graces de nostre langue se pourroient rendre en ce langage estranger.

### EPITHALAME.

AV SEIGNEVR SCEVOLE DE SAINTE-MARTHE.

**V**IENS ça bas, Deesse gentille,  
 Qui sous le creux d'une coquille  
 Fis calmer les flots escumeux :  
 Et toy, ô Hymen Hymenee,  
 Chante la plus belle nuitee,  
 Qui iamais embrunist les cieux.

Et vous, Nymphettes amoureuses,  
 Qui sur les rues fablonneuses  
 De la Marne au flot argentin,

1. Ce berger lodunois est Scevole de Sainte-Marthe lui-même, né à Loudun en 1596.

Au foir sur le frais de la pree  
 D'vne cadence mesuree  
 Dansez d'vn mouvement poupin.

Chantez les graces immortelles,  
 Les vertus, les lumieres belles,  
 Chantez l'honneur de ce beau iour,  
 Qui porte les plus saintes flames  
 Qui iamais bruslerent deux ames  
 Du chaste flambeau de l'Amour.

Chantez la facon & la grace,  
 Et l'honneur vierge de sa face,  
 Son front, sa bouche & son oeil doux :  
 Puis chantez la douce nature,  
 Les vertus & la nourriture  
 De son ferme & loyal espoux.

Le voy ia la nuit qui s'approche,  
 Et ce beau Vesper qui descoche  
 Ses traits parmy les astres beaux :  
 L'entreuoy sa coche azuree,  
 Qui traine vne troupe doree  
 Apres soy de petits flambeaux.

Prens, Amour, & l'arc & la trouffe,  
 Et au vent de ton aile douce  
 Lance tes fleches dans leurs yeux,  
 Puis dessus leurs leures pourprees  
 Verse les odeurs ensucreees  
 Du miel doux qui coule des cieux.

Verse à ce beau iour, ie t'en prie,  
 Tous les parfums que l'Assyrie  
 Nous donne pour benin secours,

Et les bonnes fenteurs encore  
 Qui se trouuent où la gent More  
 Sans friser a le poil rebours.

Fay que leur chambre toute pleine  
 Soit de thym & de mariolaine,  
 Et que les fillettes du ciel  
 Deffus leurs couchettes mollettes,  
 Comme en leurs petites ruchettes,  
 Vollent pour y faire le miel.

Comme la vigne tendre & molle,  
 Grimpant, se tortille & se colle  
 A l'entour des ormes branchus :  
 Ou comme l'importun lierre  
 Embraisse le chefne & le ferre  
 Auec ses petits doigts crochus :

Ainsi faut mollement s'estendre  
 Tout à plat sur sa bouche tendre,  
 En pressant ces freres bessons,  
 Ces tetons qui ne font que poindre,  
 Puis s'entrelacer & se ioindre  
 En mille gentilles façons.

Estant en ces douces estreintes,  
 Laisse cent morsures empreintes  
 Deffus le beau marbre entaillé  
 De son col, tant qu'il y demeure  
 La marque comme d'vne meure  
 Cheute dedans du lait caillé.

Fay-luy mille douces caresses,  
 Baise ses yeux, baise les tresses  
 Du crespe de ses beaux cheueux,

Puis tout tremblant parle & souspire,  
Comme au doux branle de Zephyre  
Murmurent les trembles peureux.

Qu'on mesure l'eau des riuieres,  
Et grain à grain les sablonnieres  
Du haut riuage Erythrean,  
Les flambeaux de la nuit brunette,  
Et toute la troupe muette  
Du peuple qui court l'Ocean,

Plustost que l'on fçache le conte  
Des plaisirs que la douce honte  
Couure de cent mille douceurs,  
Couure de mille mignardises,  
De libertez & de franchises,  
Qu'inuentent ses ieunes chaleurs.

Comme la rose languissante  
Par vne chaleur violente  
Se fanit, se feiche & se cuit,  
N'ayant espoir qu'en la rosee  
Du ciel, à fin d'estre arrosee  
Au frais de quelque douce nuit :

Ainsi la vierge grandelette  
Nourrist vne flamme secrete,  
Qui luy brusle & feiche le sang,  
Soupirant apres la foiree  
Qui la rend libre & deliuree  
De la peur qu'elle a sur le flanc.

Leue-toy donc, lumiere belle,  
Monstre-nous ta face nouvelle,  
Darde-nous tes chautes flambeaux,

Desia le Soleil dedans l'onde  
 A plongé sa perruque blonde,  
 Et sa charrette au fond des eaux.

Viens donc, Vesper, & ne retarde  
 Ceste bouche chaste & mignarde,  
 Grosse & fertile de baisers :  
 N'espargne ta flamme facree,  
 Et que ceste couple honoree  
 Mette fin à ses doux pensers.

Ainsi que les lauriers sans fuëilles,  
 Sans cire & sans miel les abeilles,  
 Auril sans fleurs, Aoust sans chaleur,  
 La mer sans poissous & sans voiles,  
 Et la nuit brune sans estoiles,  
 Perdent leur grace & leur honneur :

Tout ainsi le lit perd sa grace,  
 Si l'Amour n'y trouue sa place,  
 Car c'est là où ce Dieu oiseau  
 Couue, pond & porte bechée  
 A la ieune & tendre nichee  
 Qui se chauffe de son flambeau.

Meslez doncques, ames gentilles,  
 Ces flammes qui coulent subtiles  
 Dans les os, comme au renouveau  
 Le couleureau dans les fleurettes,  
 Ou comme les troupes muettes  
 Courrent au fray par dessous l'eau.

Puis fay que la paix y reside,  
 Amour, & ton feu soit leur guide  
 A tromper les iours & les nuits;

Les bruslant d'vne mesme flame,  
Si que tous deux ne foyent qu'vne ame  
Franche & libre de tous ennuis.

Leur faisant aussi ceste grace,  
De bien tost honorer leur race  
D'vn bel enfant, en qui seront  
Les rares vertus des grands peres;  
Et qui portera des grand' meres  
Le chaste honneur dessus le front.

Fay qu'vne vieillesse compagne  
Heureusement les accompagne  
Jusques aux lures du tombeau:  
Bref que ceste couple amoureuse  
Passe la riue tortueuse  
A mesme heure, en mesme bateau.

### *SCÆVOLA SAMMARTHANVS.*

*O quæ vecta leui spumosa per æquora concha  
Iussisti insanos olim, Dea, ponere flatus,  
Descende è cœlo : tuque Hymen ô hymenæe  
Huc ades, & noðem qua nunquam faustior vlla  
Aurea festiuo tollas ad sydera cantu.*

*Et vos, ô Nymphæ, quæ prata per herbida lætos  
Ducitis arte choros, nitidis qua lucidus vndis  
Parrisium lambit finuosus Sequana littus,  
Vos immortalem cantu celebrate decorem,  
Et merita amborū, & niueam hanc super omnia lucem  
Collucentem igri, quo nunquam purior alter  
Casta cupidinea confumpfit pectora tæda.  
Dicite formosæ vultus atque ora puellæ,*

*Et penitus nulla maculatum labe pudorem :  
Tum niueos pueri mores, cultamque iuuentam.*

*Ecce diu optatæ iam noctis amica propinquant  
Tempora, iam tremulas orta sub nube sagittas  
Procedens Vesper media inter sydera spargit :  
Lucentem video cœli per nubila currum  
Eius & astrorum post se agmina longa trahentem.*

*Sume age, pulcher Amor, pharetrā, sume ocyrus arcum  
Et lenem alarum ad motum volitantia mitte  
In blandos tua tela oculos, & mellis odori  
Cœlestem roseis labris infunde liquorem.*

*Funde hodie quicquid lectorum mittit odorum  
Aut gens Assyria, aut speßanda nigredine membra  
Quæ gerit, & crispis nulla caput arte capillis.*

*Jac thymus ut thalamū, fac suavis amaracus ornet,  
Peruolitentque vagæ, ponantque apiaria circum  
Melliferæ volucres, condantque liquentia toto  
Mella toro, & donis cœlestibus omnia fragrent.*

*Mollis ut vmbrosa lasciuit in arbore vitis,  
Ut se hedera amplexu vario per robora fundit,  
Atque tenax velut ynguiculis tota implicat vncis :  
Candida sic teneræ fusus per membra puellæ  
Ora premens, geminumque sinus turgentis honorem  
Insere te optatæ, tandemque innedere totis  
Artibus, & firmo se glutine corpora iungant.*

*Hos inter lusus impressas dente relinque  
Mille notas, niuei quæ puro in marmore colji  
Nigrescant, nitidi ut si fortè coagula lactic  
Deciduum inficiat viridanti ex arbore morum.*

*Ergo age, delicias fac mille, & dulcia fige  
Bafia, mille oculis & bafia mille capillis.  
Ergo age, delicias dic mille, & pedore ab imo  
Crebra loquens tremula deduc suspiria voce :  
Quale olim, Zephyri moueat si blandior aura,  
Populus albenti tremulum det crine susurrum.*

*Sit fas flumineas potius comprehendere lymphas  
 Quotque in Erythræo voluantur littore arenæ,  
 Lucida quot rutilent distincto sydera olymbo,  
 Quotque natent liquidis animalia muta sub vndis,  
 Quam dulces numerare iocos, & grata duorum  
 Gaudia, virgineo bene dissimulata pudore  
 Blanditas inter molles & libera vota  
 Mille modis, quos ætatis calor ipse ministrat.*

*Ut rosa feruenti quæ Solis ab igne perusta est  
 Purpureum amittit languenti flore colorem,  
 Nec spes villa, nisi hanc nocturnus recreet humor :  
 Sic matura viro secretis virgo calescit  
 Ignibus, & totas consumitur ægra medullas  
 Suspirans noctem, quæ tantos una labores  
 Finit, & solitum depellat corde timorem.*

*Surge igitur, lux alma, nouos nunc exere vultus,  
 Iam Sol cæruleo flauum caput æquore tinxit  
 Pronus & immenso currum sub gurgite merxit :  
 Surge bone, ô Vesper, neu gaudia læta moreris  
 Basiolis fecunda parant quæ promere labra,  
 Sparge tuos latè radios, pulcherrime Diuum,  
 Seque duo longis exoluant pectora curis.*

*Ut foliis viduæ laurus & piscibus æquor,  
 Florilegæ fine melle vt apes, fine syderibus nox,  
 Ver fine floribus, & rapidis fine solibus æstas,  
 Sic fine Amore torus languet, perditque leporem :  
 Hic etenim ales Amor teneris velut incubat ouis,  
 Hic teneros primùm pullos excludit amico  
 Igne fouens, natisque alimenta optata ministrat.*

*Quare agite, ô Charitum & Veneris dulcissima cura  
 Jœlices animæ improbulos miscete calores,  
 Qui furtim in penitas liquefacta per ossa medullas  
 Labuntur, qualis sub odoris floribus anguis  
 Vere nouo serpit gelidus, mutique sub vnda  
 In Venerem currunt stimulante libidine pisces.*

*Tu fac mitis, Amor, thalamum pax aurea semper  
 Incolat, interea duce te labentia fallant  
 Tempora, & æquali caleant duo viscera flamma,  
 Inque vnam coëant gemina per mutua mentes  
 Foedera, neu tristes ea turbent gaudia curæ.*

*Mox lætam quoque prole domum fœlicibus augē  
 Auspiciis, castoque vtero nouis exeat infans,  
 Maternum pulchra referat qui fronte pudorem,  
 Ingenioque patres & honestis moribus æquet.*

*Jac Deus, vt placidas certo fluat ordine vitæ  
 Perpetuus tenor ambobus, facilisque senecta  
 Extremam tumuli seros perducat ad oram,  
 Tamdemque vna duos fato lux tollat eodem,  
 Et vehat vmanimes in eadem nauita cymba.*

Las de chanter, nous faisons la retraitte au fief d'Haplaincourt, lieu propre pour prendre le frais & pour se desalterer. En ceste grotte nous trouuons mille belles inscriptions latines & françoises, chiffres, deuises. Entre autres singularitez, il y a deux fontaines de vin perpetuellement coulantes, & liberalement espandues en ceste noble maison : là nous trouuons grauez sous les piés de Bacchus ces petits vers.

### LE SIFFLET.

AV SEIGNEVR D'HAPLAINCOVRT.

**S**IFFLET, gentil secours de nostre vie,  
 Auale-soin, chasse-melancolie  
 Quand par ton bruit sans bouchon l'on entend  
 Aussi soudain où le bon vin se vend :  
 Sifflet, l'honneur de la troupe sacree

Des compagnons à la gorge alteree,  
 C'est toy gentil par qui nous soupirons,  
 Chantons, soufflons, & par qui nous tirons  
 De l'air voisin les douceurs de la vie,  
 Et qui bousché l'ame nous est rauie.

C'est toy qui rends nos poumons allumez  
 D'un esprit vif, qui les rend animez  
 Par l'air enclos, qui dedans les arteres  
 Guide & recuit les humeurs prisonnieres,  
 Qui seicheroyent sans le mol esuentail  
 De ce doux vent qui les pousse au trauail.

Par toy l'oiseau à la creste pourpree,  
 Au plus matin, lors que l'aube doree  
 De ses beaux doigts entame le beau iour,  
 Reueille ceux qui vont faire l'amour,  
 Quand paresseux dedans le lit sommeillent  
 Et sans lequel iamais ne se reueillent.

Par luy les daims & les cerfs bocagers,  
 Biches, cheureuls, & fans aux piés legers,  
 Sont poursuiuis d'vne haleine alteree  
 Jusqu'aux abois & iusqu'à la curee.

Les chiens courans s'animent au siffler,  
 Et les troupeaux emplumez dedans l'aer.  
 C'est le sifflet qui rallie & rassemble  
 De cent quartiers mille soldats ensemble :  
 C'est le sifflet qui fait que le forcas  
 Court à la rame & fend l'eau par compas :  
 C'est luy qui fait les secrettes harangues,  
 Et en sifflant qui fait plus que cent langues  
 Ne feroyent pas, tant il est bien appris.  
 C'est luy qui fait dessus le verd pourpris,  
 Pres d'un ruisseau à l'onde argentelette,  
 Sauter à bonds la troupe camufette  
 Des boucs barbus : & bref c'est le sifflet  
 Qui du sommeil esueille le valet.

C'est le siffler qui ouure & qui reueille  
 Par son haut bruit la paresseuse oreille  
 D'vn fin laquais, qui feroit le sourdaut  
 S'il n'entendoit le siffler prompt & haut  
 De son seigneur. Et bref la terre ronde  
 Et ce qui court escaillé dessous l'onde,  
 Tout ce qui bruit és campagnes de l'aer,  
 Comme les vents, s'animent au siffler :  
 Et croy vrayment que ceste architecture  
 N'est qu'vn siffler, & non pas d'Epicure  
 Les petits corps qui tombent de trauers,  
 Et se couplant font ce grand Vniuers.

Les Dieux au ciel, fuiuant le bon Homere,  
 Sifflent bruyans, & ronflant de colere  
 Les vents esmeus sifflent par ce grand aer,  
 La foudre siffle, & les Dieux de la mer,  
 Et parmy l'air les troupes non mortelles  
 Sifflent volant & remuant les ailes :  
 Les Chéure-piés, les Faunes & les Pans  
 Sifflent és bois & font bruire les champs.  
 Les cours, les ports, les forets, les riuieres,  
 Sifflent courans en humides carrières :  
 Bref ici bas, les hommes, les oiseaux,  
 Et les poissons prisonniers sous les eaux,  
 Sans le siffler au monde fecourable  
 Mourroyent soudain d'vne mort miserable :  
 Bref ce qui vit dessous le firmament  
 N'est qu'vn siffler & rien qu'vn petit vent.

Doncques, Siffeurs, compagnons de cet ordre,  
 Viuez vnis en paix & sans desordre,  
 Viuez heureux & beuuiez à longs traits,  
 Chaud en Hyuer, en Esté sous le frais,  
 En seruant Dieu & gardant vos prouinces,  
 Bons seruiteurs du Roy & de nos Princes :  
 Tous resolus de perdre le siffler

Plusloft cent fois qu'endurer estre fait  
 Trouble entre vous, & que la medisance  
 Ne rompe point ceste douce alliance,  
 Tous honorant & de bouche et de cœur  
 De ce sifflet le noble fondateur.

Sortis de ceste fraische & plaisante grotte,  
 apres vne infinité de plaisans discours, le soir  
 venu, voulant avec l'odeur de ce beau iour enfe-  
 uelir nostre plaisir en la memoire de quelque  
 douce fin, refolus de continuer la partie le iour  
 suiuant, & de nous trouuer ensemble à la fon-  
 taine Bersabee, ce gentil Pescheur nous fit pre-  
 sent, avec le bon soir, des complaintes d'une  
 Nymphe sur le trespas d'un gentil Berger, en-  
 semble des amours de Dauid, pour en faire  
 lecture le lédemain, & commencer avec le iour  
 vne nouvelle entrefuite de plaisir : toutesfois  
 retirez en nos chambres, ne pouans nous  
 garder de les esuenter, lisons l'un & l'autre assez  
 legerement.

COMPLAINTE D'VNE NYMPHE  
 SVR LA MORT DE IOACHIM DV BELLAY,  
 ANGEVIN. (1)

LA NYMPHE.

**P**LEVREZ, Nymphes, pleurez, & vous coustaux  
 boffus,  
 Prez, monts, iardins & fleurs, & vous antres  
 mouffus,

1. Ainsi qu'il a été dit, cette Complainte forme la deuxième partie du *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay*.

Accompagnez ma voix & ma iuste complainte!  
 Seine, retiens tes pas, si que ton eau contrainte  
 Renforce de soupirs sous le marbre glissant  
 De ton peuple escaillé le mouuoir languissant!

Pleurez, Nymphes, pleurez, & portez la nouvelle  
 De la funebre nuit, ô nuit trois fois cruelle,  
 Iusqu'aux flots escumeux des rives de la mer :  
 Puis les soupirs des vents le soufflent parmy l'aer,  
 L'air le pleuee çà bas, pour pleurer la memoire  
 De l'honneur Angeuin & des Nymphes de Loire!

Il est mort Dv BELLAY, Dv BELLAY que les Dieux  
 Auoyent transmis du ciel pour estre en ces bas lieux  
 Le mignon d'Apollon, & des Muses la grace,  
 Et le plus rare honneur de son antique race !  
 Las ! il nous est raui, n'ayant parfait le cours  
 Qu'à demy feulement du plus beau de ses iours. (1)

Pour reconstituer le poème en entier, le lecteur devra se reporter  
 à la page 150 (v. note) et suivre jusqu'à la fin la variante de  
 la page 166, que les diverses éditions ont négligé de donner :

*Approchons, mon Bellin : les Dieux sont accostables,  
 Nous entendrons au vray ses plaintes lamentables.*

LA NYMPHE.

Pleurez, Nymphes, etc.

Du Bellay, surnommé l'*Ovide français* par ses contemporains,  
 fut un des plus charmants esprits de cette riche pléiade. Quelques  
 vers d'une élégie de Guillaume Aubert (de Poitiers) peignent sa  
 physionomie :

Du Bellay envers tous se monstre droiturier,  
 Prudhomme, craignant Dieu, sage, discret, entier,  
 Non ingrat du plaisir, de conscience bonne,  
 Profitant à chascun, et n'offensant personne,  
 Bening, libéral, humble, et doux à ses amis,  
 Et constant à tenir ce qu'il avoit promis :  
 Il couvroit néanmoins sous son courtois langage  
 Un magnanime cuer tesmoing de son lignage.

Les œuvres de du Bellay ont été imprimées d'abord séparément, puis réunies par Frédéric Morel (Paris, in-4, 1561); elles ont été ensuite plusieurs fois rééditées à Paris, Lyon et Rouen.

1. Né à Liré, près Angers, en 1524, il mourut à Paris à l'âge de 36 ans.

Comme le laboureur d'vne esperance vaine  
 S'attend à la moisson d'auoir sa grange pleine,  
 Ne voyant seulement que les fillons couverts  
 D'vne espaisse verdure & de fourmens tous verds :  
 Puis ne restant sinon la dent de la fauicille,  
 Vne grefle furuient qui renuerse & qui pille,  
 Qui froisse le tuyau, & qui le plus souuent  
 Emporte la moisson & l'esperance au vent :  
 Lors triste & tout honteux, l'œil bas, basse la teste,  
 Va recueillant apres l'outrageuse tempeste  
 Ce qui reste espandu çà & là, grain à grain,  
 Pour le mettre au grenier d'vne soigneuse main :  
 Ainsi nous a deceus l'attente tromperesse  
 Que nous auions de luy pour sa docte ieunesse.

Ainsi, Pasteurs, cueillez & recueillez encor  
 Le reste de l'orage & le riche thresor  
 De ses vers doux-coulans, qui viuront d'age en age  
 Pendant que le François n'oublira son langage,  
 Et pendant qu'Apollon aura quelque soucy  
 De l'honneur de ses Sœurs & de son lut aussi :  
 Pendant qu'à flots ondez les coulantes riuieres  
 Dresseront dans la mer leurs humides carrières.

Hà, Loire trop heureux d'auoir dessus tes bords  
 Receu les doux accens & les graues accords  
 Du poulce Vendomois (1), & la touche argentine  
 Des fredons animez de la lyre Angevine!  
 Or fasse maintenant la puissance des Dieux  
 Qu'ell' puisse accompagner celle qui luit aux cieux :  
 Et l'autre, or qu'elle soit veufue de sa compagne,  
 Sans iamais s'engourdir que tousiours accompagne  
 La maiesté des Rois, enyurant le soucy  
 Des Bergers attristez, de son trait adouci.

Pleurez, Nymphes, pleurez, & en pleurant, à force

1. C'est-à-dire de Ronsard.

De main & de poinçon, engravez sur l'escorce  
De ces ormeaux fueillus ce desastré malheur,  
Tefmoins à l'aduenir de ma triste douleur.

Coupe tes blonds cheueux, Apollon, & desnuë  
Les filets ordonnez de ta lyre cornuë :  
Redoublez vos sanglots & versez larmes d'yeux,  
Satyres, Chéure-piés, Faunes & demy-Dieux :  
Nymphes aux beaux sourcils, Deesses Oreades,  
Abandonnez vos monts, & vous, belles Naiades,  
Le crystal refrié de la doux-coulante eau,  
Et venez larmoyer autour de ce tombeau,  
De ce tombeau muet, tombeau qui tient en ferre  
Ce que le ciel gardoit de gentil sur la terre.

Et vous, Muses, troublez vos argentins ruisseaux  
Et le parlant crystal de vos coulantes eaux,  
Puis de face honteuse & de bouche craintive  
Laschez la bride au dueil, haussez la voix plaintive  
Iusqu'au ciel azuré, si que l'astre mutin  
Cognoisse son forfait, accusant le Destin  
D'auoir rauï l'honneur de vostre bande heureuse,  
Pour estre le iouët de la Parque orgueilleuse :  
Luy qui par l'vniers vostre nom espandoit,  
Et qui devant les Rois immortel le rendoit.

Froisse ton arc, Amour, & à plumes pendantes  
Frappe ton estomac : tes sagettes bruyantes  
Languissent sur la corde, & ton ardent flambeau,  
La guide de ses yeux, soit guide à son tombeau.

Que de rayons dorez le sourcil des montagnes  
Ne soit plus embelli, que les vertes campagnes,  
D'un voile noir-obscur brunissant leurs couleurs,  
Fassent porter le dueil aux plus vermeilles fleurs :  
Vne eternelle nuit, vne horreur solitaire  
Me soit le clair flambeau de la lampe ordinaire,  
Et mesme que les feux qui redorent les nuits  
Sillent mes yeux couverts d'une nuë d'ennuis.

Que le fier estomac des roches plus hautaines  
 Detrempe son orgueil aux plus humbles fontaines :  
 Soit mortel l'amaranthe, & de la rose peint  
 De brunette couleur le pourpre & le beau teint.

Qu'on oye des oiseaux les gorgettes sereines  
 Ramollir en pitié les plus chaudes haleines  
 Des Zephyrs animez au branle des cerceaux  
 De leur dos enlacé dedans ces verds rameaux.

Double & double la voix & les plaintes modestes  
 Peintes dessus l'email de tes lettres funestes,  
 Hyacinthe, & te plaignant fay plaindre auecque toy  
 Narcisse, en se mirant trop amoureux de soy.  
 Qu'on n'entende par l'air que le chant de l'orfraye,  
 Au lieu d'espiz crestez qu'il ne naisse qu'yuraye,  
 Que des lauriers sacrez les cheueux verdoyans  
 Eschangent leur couleur en cypres larmoyans,  
 Comme des lys froissez la teste blanchissante  
 Se penche contre bas peu à peu languissante,  
 Ou comme dans les prez, à l'ardante chaleur,  
 On vait l'herbe fanir & perdre sa couleur.

La celeste rosee & la pluye menuë  
 Qui tombe au mois d'Auril en larmes se transmuë,  
 Et les pipeaux moiteux des pasteurs attristez  
 Soyent animez de plaints & de pleurs irritez.

Que le miel doucereux dans la ruche eclisse  
 Se detrempe en aigreur, & la fleur amassee  
 Au leuer du Soleil, des fillettes du ciel,  
 Ne se puisse confire en la douceur du miel.  
 Et bref que l'vnuers pleure ce saint Poète,  
 Qui n'est plus qu'ombre vain sous la cendre muette,  
 Rien plus qu'un masque feint, luy qui par l'vnuers  
 Nostre France honorant, faisoit bruire ses vers.

Sus donc, larmes, fortez, fortez & faites place  
 A mes soupirs, enclos sous vne espaisse glace  
 Qui tient ferré mon cœur & renglace mes os,

Sans donner à mes yeux ny trefue ny repos :  
 Car à fin que ma playe immortelle apparoisse,  
 Je veux de iour en iour qu'en empirant accroisse.  
 Or puisse donc ma vie estre eternelle, à fin  
 Que ma triste langueur ne puisse prendre fin.

Entre les durs rochers Echo toute esploree  
 Ne va plus imitant ta bouchette sacree :  
 Les bois ne parlent plus, les pastoureaux sont sourds,  
 Et leur pipeau muet qui chantoit les amours.

Iamais des arondeaux la querelleuse troupe  
 Ne mena si grand dueil dessus la longue croupe  
 Des sommets fourcilleux, ny plus de passions  
 Dessus les bords marins n'eurent les alcyons :  
 Iamais pour douze enfans passez au fil des armes  
 Niobé ne ietta plus iusement des larmes,  
 Larmes qu'on voit encor en vn marbre pleurant :  
 Ny Priame d'Hector pour l'auoir veu mourant :  
 Ny l'oiseau de Memnon es secrettes vallees  
 De l'Orient perleux, à petites volees  
 Qui se bat à l'entour d'vn malheureux cercueil  
 Du fils Tithonien, ne mena si grand dueil :  
 Que des compagnes Soeurs la troupe non mortelle  
 Doit aigrement porter ceste playe cruelle,  
 Despitant le malheur, le destin & le fort,  
 Et la meurdriere main de l'importune mort.

A tant se teut la Nymphé, & toute escheuelee  
 S'eslance dans la grotte en vn fond recelee,  
 Tirant à longs soupirs de sa bouche vn helas !  
 Qui la va poursuivant & tallonnant ses pas  
 Jusque dedans le creux où vieillir delibere  
 A iamais de langueur, & d'ans, & de misere.

Lors Thoinet & Bellin tous deux la larme à l'œil,  
 Tous deux noirs de soupirs, tous deux noyez en dueil,  
 A pas mornes & lents vont à l'vrne sacree,

Et de creme & de vin, & de manne sucree,  
De roses & d'encens, vont parfumant le lieu,  
Disant à leur amy vn eternel adieu.

Mais pour trop soupirer ne se pouuant entendre,  
Entaillerent ces vers dessus l'escorce tendre  
De ces ieunes ormeaux, à fin qu'à l'aduenir  
En croissant, de ce mal croisse le souuenir :

Pasteurs, si quelque soin du deuoir fauorable  
Que deuons au cercueil, touche encor les viuans,  
S'il reste quelque honneur aux ombres, dont les ans  
Ont laissé de leurs pas quelque marque honorable,  
Honorez ce Poëte, & son nom & ses os,  
Puis dites : A iamais de ceste noble cendre  
Puise couler le miel, son ombre puise prendre  
Dessous les myrtes saints vn eternel repos!

Comme des passereaux la beante nichee  
Qui perd sa mere aux champs, attendant la bechee  
Dvn iargon importun pour appaiser sa faim  
Crie pour la reuoir, & la reclame en vain :  
Ainsi ces deux Bergers, d'vne face esperdue  
Sont demeurez confus, & de voix espandue  
Par l'air vont redoublant Dv BELLAY mille fois,  
Et rien que Dv BELLAY ne s'entend par les bois.

## LES AMOVRVS DE DAVID ET DE BERSABEE. (1)

AV SEIGNEVR DE LA PIERRE.

**D**ESIA ce petit Dieu, de ses ailes couplees,  
Auoit ramé du ciel les plaines estoilees,  
Couru l'air & la mer, & ses feux descouverts  
Se monstroyēt peu à peu par ce grand vniuers:

1. V. cet épisode de la Bible au II<sup>e</sup> livre de Samuel, c. XI.

Quand de ruse plus grande & de course eslancee  
 Plonge dessus les murs des villes de Iudee,  
 Tout ainsi qu'vn faucon aguettant son gibier,  
 Ou mussé dedans l'eau, ou dedans vn herbier,  
 Ne monstrant que le bec, fond de roide secoufse,  
 Espiant d'vn oeil vif le hazard qui le pousse.

Là trouue ce grand Roy maçonnant, bastissant  
 De la sainte cité le mur qui va croissant.  
 Il sçait que de Iessé & le sang & la race  
 Doit perir vne fois, & tomber sous l'audace  
 Des forces de Satan, & sous l'impiété,  
 Ministres de sa proye & de sa cruaute.

« Quoy? (dit ce petit Dieu) & ma flamme & ma force  
 N'auroit-elle pouuoir d'vne friande amorce,  
 Et d'vn trait plus aigu, de surprendre ce Roy,  
 Et de le rendre esclau aux rigueurs de ma loy?  
 Retranchant son dessein & l'œuvre encommencee  
 Pour ce Dieu qu'il retient & loge en sa pensee?  
 Moy qui d'vn bras armé, des hommes le dompteur,  
 Depuis le siecle d'or, suis demeuré vainqueur?  
 Moy qui fis escouler & deborder les ondes  
 Des grands torrens du ciel, les versant vagabondes  
 Sur les flancs de la terre, à fin de l'abymer,  
 Faisant flots dessus flots les hauts monts escumer?  
 Moy à qui Semirame, amoureuse gentille  
 Honorant ma grandeur, dedia sa grand' ville  
 Babylon la superbe, & ses murs les tefmoins  
 De ma puissance forte & des traits de mes mains?  
 Moy cause que Sodome, & sa terre voisine  
 Arse du feu du ciel, inuenta sa ruine?  
 Et qui fis que les Grecs approcherent vaillans  
 Mille vaisseaux armez encontre les Troyans?  
 Moy qui fis que Samson, cheualier grand & braue,  
 Rendit force & fureur, honneur, & vie esclau,  
 Et ce long poil fatal à couper au cizeau

D'vne maistresse en fin qui le mist au tombeau?  
 Moy doncques (dit Amour) n'auray-ie la puissance  
 D'esbranler de ma main la royale constance  
 Et le fort de son cœur? » Aussi tost perd la voix,  
 S'enuolle, prend son arc, sa fleche, son carquois,  
 Son voile, son flambeau, & tremoussant les ailes  
 Vient aborder, finet, les beautez immortelles  
 De la femme au soldat qui porta malheureux  
 Les lettres de sa mort, message aventureux.

Il voit donc Bersabee, au plus beau de son age,  
 Ores que sous le ioug d'un chaste mariage  
 Elle fust asservie : il la voit en beauté  
 Surpasser les beautez de toute la cité.  
 Il voit le chaste honneur de son front venerable,  
 Large, plein & poli, sa grace incomparable,  
 Le porfil de son nez iustement mesuré,  
 Sa taille, sa façon, son port bien assuré,  
 Le coral soupirant de ses léures mollettes,  
 Doublement ramparé de moyennes perlettes,  
 Les soupirs embasmez, les sous-ris gracieux,  
 Et le rayon doré de l'esclair de ses yeux,  
 Flamboyant & brillant comme l'auant-courriere  
 Entr'ouurant du soleil la moiteuse paupiere.  
 Il voit de son beau col l'yuoire blanchissant,  
 Mille floccons retors de son poil iaunissant  
 Vaguelement esgarez sur sa large poitrine :  
 Ses deux bras gros & longs, & la rondeur marbrine  
 De ses doigts allongez sur vne blanche main,  
 Le teint frais & vermeil, & la gorge & le sein  
 Semez comme à l'enuy & de lys & de rofes.  
 Il voit en ce beau corps mille beautez encloses,  
 Mille sortes d'appas, de charmes & d'attrait,  
 Suiet propre à l'Amour pour employer ses traits.  
 La voyant, aussi tost se transforme & s'altere  
 En vn corps fantastic, sans veine & sans artere,

Sans foye, sans poulmon, sans tendons & sans chair,  
Inuisible, venteux, & de substance d'air.

Or deçà, or delà, d'vn emprise secrete  
Ce fantasme d'Amour, espiant, eschauguette  
Bersabee, attendant le temps propre & le lieu  
Lors que dedans les yeux pourroit faire son ieu.

Doncques l'ayant trouué, iette l'arc & la trouffe,  
La fleche & le flambeau, puis de roide secouſſe,  
Comme vn oiseau plongeon dans les flots escumeux  
Meffager de l'orage, il se lance en fes yeux.

« Rouillez-vous (dit-il lors) mes sagettes meurdrieres,  
Maintenant que ie tiens les poignantes lumieres  
De celle en qui ie veux ma puissance esprouuer :  
Ie ne veux plus de vous, ici ie veux trouuer  
Des traits mieux acerez & de meilleure poincte  
Que la vostre cent fois, & de plus viue atteinte.  
Les yeux feront mes traits, mes rets & mes sorciers,  
Mes charmes, mes appas, mes fidelles courriers :  
L'ombre de leurs sourcils en vouſture penchée  
Sera mon arc vainqueur de l'ame non touchee  
De ma douce fureur : ie le feray sentir  
A ce Roy qui ne veut à mon vueil consentir. »

A tant se teut Amour. Elle aussi tost commence  
A sentir de ce Dieu la diuine prefence,  
Plus qu'elle ne souloit contregarde fon teint,  
Commence à s'attifer, à fe tenir en point,  
Auoir la main polie, & la dent blanche & nette,  
La chausse bien tiree, & la coiffe bien faite.  
Tantost va partissant ses cheueux en deux parts,  
Puis les laisse flotter, & vaguement espars  
Ombrage fon beau col & fon sein où les Graces,  
Les Amours, les attraitz & les douces fallaces,  
Logent pour attirer & plonger en erreur  
Vn cœur, fust-il de roche ou de metal plus dur.  
Tantost en retrouſſant leurs tresses vagabondes

Nœud sur nœud, ply sur ply, les fait cresper en ondes  
 Sur le haut de la teste, en menus entrelas :  
 Tantost cache son sein d'vn voile, & ne veut pas  
 Qu'on le puisse entrevoir, quand souefuement il pousse  
 Et repouffe vn soupir d'vne cadence douce :  
 Tantost le tient ouuert, desployant les thresors  
 Que nature recelle en vn si noble corps :  
 Tantost pare son col d'vn rang de perles fines,  
 Contr'imitant le port & les graces diunes  
 De la chaste Iunon. Pauurette que le fort  
 Attire doucement au peril de la mort,  
 Ne sçachant que son hoste, en se riant, luy brasse  
 Vn bien fans desplaisir qui peu souuent se passe !

Quelquefois s'egayant, pour mieux prendre le frais  
 Recherche les taillis & l'ombre des forests,  
 Se baigne, pour lauer sa peau tendre & douillette  
 Dans le coulant secret de l'onde argentelette  
 Qui sourd de son iardin, & sautelle à bouillons,  
 Creusant vne fontaine en cent petits surgeons,  
 Iaillissant, bondissant dedans vne grand' cuue  
 Toute de marbre blanc, où la Dame s'estuue  
 Et laue son beau corps. Mais las ! ceste fraischeur  
 Ne pourroit de son ame attiedir la chaleur,  
 Ny de ce petit Dieu les flammes plus secrettes,  
 Qui tire de ses yeux mille & mille fagettes  
 Aussi dru que la gresle, ou qu'au fort de l'hyuer  
 S'espargille la neige, alors que dedans l'aer  
 Les vents vont esbranlant & secouant les nuës  
 Grosses de noirs frimas & de toifons chenuës.

Il tire donc au Roy, qui seul de son chasteau  
 Contemploit amoureux ces beautez dedans l'eau,  
 Où les voyant fut pris Dauid, ce grand Prophete,  
 Dauid choisi de Dieu pour son diuin poète,  
 Son chantre, son guerrier, braue, vaillant, facond,  
 Et qui en pieté n'eut iamais de seond.

Mais qui peut résister à la force indomitable  
 De la main de ce Dieu qui n'a point de semblable?  
 Il encorde son arc, il le courbe, il le tend,  
 Met le doigt sur la corde, il enfonce, il attend,  
 Puis d'un siffle bruyant il descoche, & la vire  
 Volle droit dans ses yeux, tant iustement il tire.

A ce coup la frayeur coula dedans les os  
 De ce Roy qui fremit, brusle & perd le repos.  
 Hâ, Roy qui ne fçait pas que ce Dieu s'est fait maistre  
 De son cœur, de ses yeux, pour s'y faire cognoistre!  
 Des yeux, ce trait doré entra iusqu'au dedans  
 Du foye & du poulmon, & de mouchons ardans  
 Luy reschauffe le sang, & de nouvelles peines  
 Luy trouble le cerueau, recuit dedans ses veines  
 Vn vlcere, vn venin, vn feu qui va brûlant  
 Vn cœur fust-il d'airain, tant il est violent.  
 Plus n'a soucy de rien : la belle Bersabee  
 Retient dedans ses yeux son cœur & sa penſee,  
 S'en est rendu captif, esclau & seruiteur,  
 Elle dame & maistresse, & Amour son feigneur.  
 Ce qu'il fait, ce qu'il dit, & cela qu'il compose,  
 N'est rien que de l'amour, ne songe en autre chose :  
 Pour sceptre, dans la main il porte le flambeau  
 Qui luy donne la vie & le guide au tombeau,  
 Pour sa lyre vn carquois, & au lieu de couronne,  
 De ce bandeau fatal son beau chef enuironne,  
 Si que par cet eschange Amour est triomphant  
 Du grand Roy de Iudee, & le Roy d'un enfant.  
 Il songe seulement les moyens & les ruses,  
 Les charmes, les attraits, les fraudes, les excuses,  
 Pour librement iouir de ces rares beautez,  
 Qui trauailent son cœur de mille cruautez.  
 Que fait doncques ce Roy? Il la guigne, il l'appelle,  
 Elle vient, il la baise, il discourt avec elle :  
 Hé, que ne font les Roys! il la caresse encor

De promesses, d'estats, & riches prefens d'or.  
Bref elle deuient grosse, & son ventre commence  
A s'enfler peu à peu de royale semence.

Or le fait plaist au Roy, le flatte en son plaisir,  
Il approuue sa faute, & puis se vient faisir  
D'vne nouuelle peur, il craint le vitupere  
Et l'infame furnom d'estre dit adultere,  
Outre que le mary, braue & vaillant guerrier,  
Pour lors estoit absent, exerçant le mestier  
Des armes & de Mars, voulant pour sa patrie  
Espandre, liberal, & le sang & la vie.  
Il reuient de la guerre au soudain mandement  
Du Roy, qui luy commande à venir promptement.  
Arriué, dedaigneux & chagrin, ne fait conte  
De femme ny d'enfans, mais les laissant il monte  
Droit au palais royal, où il trouue son Roy  
Morne, triste & pensif pour l'amoureux esmoy.  
Il s'enqueste en quel lieu ses troupes sont campees,  
Quelle part l'ennemy a ses forces rangees,  
Ce qu'il fait, ce qu'il brasse, ou s'il est ramparé,  
S'il bransle, s'il a peur, ou s'il est assuré.  
Vrie en ceste guerre armé pour sa prouince  
Respond de point en point, & contente son Prince :  
Chetif qui ne scait pas que le cruel destin,  
En le pipant, luy forge vne piteuse fin !

Or Dauid s'apperçoit que le soldat dedaigne  
Auoir à ses costez sa femme pour compaigne,  
Le voyant parefser à son nouveau retour,  
Sans visiter les siens, és troupes de la cour,  
Que de femme & d'enfans la tant chere presence  
Ne l'esmouuoit en rien : tout aussi tost il pense  
Son crime descouvert, n'ayant autre recours  
Qu'à la force, des grands l'ordinaire secours.

Le Roy donc en erreur, soupçonneux, amoncelle  
Malheur dessus malheur, & d'emprise cruelle

Il machine la mort à ce pauure guerrier.  
 Hâ malheureux Amour, Dauid s'est fait meurdrier,  
 Qui premier que te voir rien plus n'auoit dans l'ame,  
 Au cœur, ny dans les yeux, que la celeste flame  
 Des graces du Seigneur, dont il estoit espris,  
 Autre feu que le tien, qui si tost l'a surpris!  
 Hâ salle volupté, qu'insolens font tes crimes,  
 Et le bourbier fangeux de tes profonds abyfmes!

La nuit estoit ia close, & les flambeaux dorez  
 D'vn lustre estincelant par les champs azurez  
 Se monstroyent à l'enuy, & la chaste courriere  
 Sur ses moreaux couplez auançoit sa carriere :  
 Tout le monde dormoit, Dauid seul ne dort pas,  
 Recherchant le moyen, tant il a le cœur bas  
 Et souillé de l'Amour, de massacrer Vrie,  
 Pour libre mettre paix ou trefue à sa furie.  
 Il demande la plume, & pensif & refueur  
 Il songe, il fantastique, & d'vn semblant trompeur  
 Feint escrire à son camp d'affaires d'importance :  
 Mais las! c'est en ostant tout moyen de defense  
 A ce pauure innocent, qu'on le range au defaut  
 D'vn bataillon rompu, ou au premier assaut,  
 Et du rang des premiers, à fin que sans demeure,  
 Affrontant l'ennemy, tout promptement il meure.

Doncques au plus matin qu'en son rosin attour  
 La belle Aube doree eut reparé le iour,  
 Vrie prend sa lettre, à son camp s'en retourne  
 D'vn pié prompt & gaillard, où peu de temps feiourne  
 Qu'il ne fust mis à mort : mal-caut qui ne fçait pas  
 Qu'en se hastant, hastoit l'heure de son trespass!  
 DIEV ce pendant au ciel, qui fait la sentinelle  
 Sur le fait des humains, voit l'emprise cruelle  
 De ce tyran meurdrier, qui, pour estre auancé  
 En dignité de Roy, offense l'offensé,  
 Luy suborne sa femme, & d'vne ame maline

Au lieu de la garder en fait sa concubine.  
 Diev doncques en fureur voyant ce cœur peruers,  
 Fait trembler sous ses piés la terre & les enfers  
 En secouant le chef, & de noire colere  
 Fait entr'ouurir du ciel l'vne & l'autre barriere.

A ce trouble orageux, vne palle frayeur  
 Des citoyens du ciel glisse dedans le cœur,  
 Et tremblent tout ainsi que les forests chenuës  
 Quand les vents mutinez criblent dedans les nuës  
 Vn murmure inuisible, auant-coureurs certains  
 Au palle nautonnier d'orages inhumains.  
 Pour venir en conseil, se fait vne assemblée  
 De petits Dieux moyens, & de la troupe ailee.  
 Comme pigeons peureux pourfuius de l'oiseau,  
 En preuoyant de loin quelque ramas nouveau  
 Se brasser dedans l'air, vont abaissant les ailes,  
 Craintives vont ainsi les bandes immortelles,  
 Cherchant l'occasion du changement soudain  
 Au Seigneur qui deuant estoit calme & serein.

« Eft-ce point (disoyent-ils) qu'il veut noyer la terre,  
 Ou qu'il vueille embraser du feu de son tonnerre  
 Les fondemens sacrez de son palais vousté,  
 Ou que perdant le monde, il ait la volonté  
 De rebrouiller encor par vn nouveau mélange,  
 Comme il fit du chaos, quelque machine estrange? »  
 Car ils auoyent bien sceu qu'il deuoit vne fois  
 Foudroyer & brusler l'ouurage dé ses doigts.

Or au milieu du ciel se dresse & se descouure  
 De ce grand forgeron l'industrieux chef-d'œuvre :  
 C'est vn trosne d'or fin, riche de diamans,  
 De perles, de saphirs, de rubis flamboyans,  
 Trosne, siege fatal, où ce grand Dieu preside  
 Qui prend soin des humains, qui conduit & qui guide  
 Ce qui marche sur terre & qui volle dans l'aer,  
 Et le troupeau muet qui flotte dans la mer.

On dit qu'aux deux costez y a deur sœurs assises :  
 Justice est au bras droit, qui les fautes commises  
 Des hommes forfaicteurs feuerement punit,  
 Et dvn graue fourcil loin du ciel les bannit,  
 Touſiours l'espée au poing, portant la contenance  
 Et l'œil executeur de la iuste vengeance  
 Et iustice de Dieu, qui dedans son palais  
 Habite, rigoureuse, & n'en bouge iamais :  
 Clemence est l'autre sœur, qui dvn visage honnette  
 Et dvn œil tout benin modere la tempeſte,  
 Adoucit le courroux, l'orage & la fureur,  
 Destourne la colere & le bras du Seigneur.

« Et quoy? (dit ce grand Dieu) faut-il que l'impudence  
 Et l'infame peché de l'homme, dont l'essence  
 A pris fon origine au celeste pourpris,  
 Dedaigne fon autheur & le tienne à mespris?  
 Moy qui l'ay fait feigneur des bois & des montagnes,  
 De ce qui vogue és eaux & court par les campagnes,  
 Et des scadrons plumeux qui rament pour voler  
 D'autr'ons bigarrez les grand' plaines de l'aer :  
 Moy qui l'ay fauory d'esprit, de sens & d'ame,  
 Pour contempler de iour l'incomparable flame  
 Du soleil radieux, & sous le voile obscur  
 Des ombres de la nuit, les flammes de sa sœur?  
 Pour voguer fur le dos de la mer escumeuse,  
 Trancher & renuerfer la terre plantureuse,  
 Cognoistre ma grandeur, & de se rendre fort  
 Contre l'aduersité & peril de la mort?  
 La race de Iacob portera tefmoignage  
 De ma bonté diuine. Hé, qui fit le passage,  
 Quand du Roy Pharaon les plus vaillans guerriers  
 Furent pris dans le creux des humides sentiers?  
 Tous furent etouffez, noyez, plongez és ondes,  
 Elle, hors du peril des campagnes profondes,  
 Trouue le droit chemin que ie fey de ma main

Flanqué contre les flots comme d'vn mur d'airain.  
 Vous sçaez que du ciel i'ay bien voulu descendre  
 Pour luy donner mes lois, & pour luy faire entendre  
 Ce qu'il faut obseruer, pour iouir asseurez  
 De l'immortel seiour entre les bien-heurez.  
 Mesme ce beau soleil qui reluit & rayonne  
 Seruira de tesmoin à la volonté bonne  
 Que i'eus au peuple Hebreu, lors que pour son secours  
 Continuant la nuit, ie retarday son cours.  
 L'eau mesme du Iourdain en deux parts retranchee  
 Se pourroit souuenir de ma grace espanchée  
 Sur ce peuple choisi, tant de murs renuersez  
 En feront les tesmoins, tant de ramparts forcez,  
 Tant de Roys mis au ioug, tant de citez captiues,  
 Au seul bruit de l'airain tant de troupes fuitives :  
 Bref, de mon bras armé l'ay conduit & remis  
 Libre, fort & vainqueur, au royaume promis.  
 Qu'ay-ie fait pour Dauid, & de quels benefices  
 Ay-ie recompensé quelques petits seruices  
 Sacrez à ma grandeur? De berger l'ay fait Roy,  
 le luy ay departy & ma grace & ma loy,  
 Fait vaincre le geant, & d'heureuse conquête  
 Mis le sceptre en la main & la couronne en teste,  
 Et par miracle grand l'ay fait surmonter seul  
 L'orgueil & le mespris des forces de Saül.  
 Imitant toutefois les fautes de ses peres,  
 Ayant mis en oubly les traits de mes coleres,  
 A rauï sa suiette, & de meurdre inhumain  
 A de sang innocent ensanglanté sa main.  
 Or voyez, ie vous pry, voyez le pauure Vrie  
 Humble deuant mes piés, qui lamente & qui crie  
 Et demande vengeance. Hâ, ie vous puniray,  
 Adultere assassin, & sentir vous feray  
 Que c'est d'offenser Dieu & sa bonté diuine :  
 le vous abymeray iusques à la racine,

Diffamant & souillant dvn reproche eternel  
La memoire, la race & le nom d'Israël! »

Ayant dit ces propos, la larme à l'œil, Clemence  
Se mettant à genoux, en ces plaintes s'auance :  
« Hé, ne permets, ô Dieu, qu'on t'appelle vengeur,  
Ou de nom de cruel qu'on te nomme, Seigneur!  
Tu es doux & clement, & ta bonté notoire  
Chante par l'vniers les honneurs de ta gloire,  
Nous cognoissons tes faits, ta force & ta grandeur,  
Embrasse la clemence, & laisse ta rigueur :  
Ou s'il te plaist, ô Dieu, exercer la vengeance,  
Permet, ie te supply, fonder la conscience  
De ce pauure pecheur, possible vn repentir  
A luy faire pardon te fera consentir. »

Si tost n'eutacheué, que plustost la colere  
Du Seigneur ne tournaast en sa douceur premiere.  
« Or voy-ie bien (dit-il) qu'il faut que le pardon  
Surmonte ma rigueur, mais il faut pour guerdon  
De ce double peché, qu'vne aigre penitence  
Appaise ma iustice & purge son offense. »

A peine eut dit ces mots & finy son propos,  
Qu'il depesche vn courrier. Il a dessus le dos  
De cent & cent couleurs deux ailes bigarrees,  
Comme on voit en esté és nueuses contrees  
Vn arc qui ceint le ciel : iusques à ses talons  
Vn crespe blanc & net comme en petits fillons  
Flottoit à longs replis, vne perruque blonde  
A l'entour de son col s'esgaroit vagabonde.  
Luy commande voler droit en Hierusalem,  
Là trouuer diligent le prophete Nathan,  
Luy descourir le fait, & puis le fasse entendre  
A Dauid son seigneur, qu'il ait à le reprendre  
Aigrement en secret, luy remonstre le fait,  
L'horreur de son peché & de son grand forfait,  
Qu'il cognoisse sa faute & confesse l'offense,

L'asseure deuant Dieu, & fasse penitence.

Le Prophete aussi tost cherche & trouue son Roy :  
 « Tu ne scias pas (dit-il) qui m'amene vers toy ?  
 C'est vn cas fort estrange aduenu dans ta ville.  
 Vn homme ayant cent bœufs, & de brebis bien mille,  
 D'un pauvre homme voisin, qui n'a tant seulement  
 Qu'une ieune brebis, qu'il nourrit cherement,  
 Qu'il repaist de son pain, qu'il mignarde & qu'il coache,  
 Pour mieux la caresser, mesme dedans sa couche.  
 Or ce riche pasteur voulant faire vn festin,  
 Pour traitez liberal vn amy son voisin,  
 Pardonne à son troupeau, à ses chères barbuës,  
 A ses ieunes bouueaux, à ses troupes vestuës  
 De laine sur le dos, & de brigante main  
 Pille & prend la brebis, mesme dedans le sein  
 Du pauvre miserable, il la tue & l'appreste,  
 Festoyant son amy de sa belle conquête. »

Daud plein de courroux proteste que le tort  
 Fait au pauvre voisin est vn crime de mort.

Alors le saint Prophete en œilladant fa face  
 D'un sourcil renfrogné : « Escoute la menace  
 De ce grand Dieu (dit-il), ô Roy de tous les Rois  
 Le plus indigne Roy, escoute donc sa voix :  
 C'est toy meurdrier, c'est toy qui as fait ceste offense.  
 Quoy? ne te souuient-il que sa grand' prouidence,  
 D'une pauvre maison, d'une case à bergers,  
 T'a mis le sceptre en main, retire des dangers  
 De la force des grands, & contre leur tempeste  
 Qu'il s'est armé cent fois pour couronner ta teste?  
 Et quoy? oles-tu bien, infame, vicieux,  
 Te monstrar en public & regarder les cieux?  
 Et quoy? ne vois-tu pas que le crime t'appelle,  
 Pour recevoir honteux une peine cruelle?  
 Ne sens-tu dans ton ame une effroyable horreur,  
 Un tyran qui te ronge & te mine le cœur?

C'est le peché, Dauid, qui t'ouurant la paupiere  
Derobe le repos à ton ame meurdriere.

Sourienne-toy, Dauid, qu'il vient vne faison  
Qui soulera tes yeux du sang de ta maison,  
Et de toy & des tiens, qui seront l'origine  
Des guerres aduenir, autheurs de ta ruine. »

A peine eut dit ces mots, qu'vne palle frayeur  
Vient saisir de Dauid les veines & le cœur :  
Puis reuenant à soy, sanguillant de tristesse,  
Recognoist son peché & sa faute confesse  
Deuant la maiesté du Seigneur qui l'attend  
Pour le prendre à mercy, & qui desia luy tend  
Les mains pour l'embrasser : car tant plus nostre vice  
Irrite sa rigueur, plus il nous est propice.

Il descend de son trosne, or de coups redoublez  
Meurdrit son estomac, or de soupirs troublez  
Il enfle ses poumons, & pleurant abandonne  
Le plaisir, le palais, le sceptre & la couronne :  
Tantost en s'accusant il accuse l'Amour,  
Abhorre son peché, deteste le beau iour  
Qui premier luy fit voir les viues esflincelles  
De l'œil qui le rauit en ses pinces cruelles.  
Amour n'est plus son hoste, & n'a plus rien au cœur  
Que de la main de Dieu la iustice & la peur.

Mais que fera ce Roy? Nathan plus le console  
Et plus le va flattant de sa douce parole,  
L'asseurant que ses pleurs & son langage doux  
Ont appasé de Dieu l'orage & le courroux,  
Moins Dauid s'en affeure, & tant plus il eslaye  
Adoucir sa rigueur, plus rengrege sa playe :  
Se perdant tout ainsi que l'innocent oiseau  
Tombé dans les gluons au coulant d'un ruisseau,  
Qui s'efforçant voler plus s'englue & se lie,  
Plus il bat de son aile & moins il se deslie.

Le Prophete s'en va, laissant dedans le cœur

De Dauid pour confort l'esperance & la peur :  
 Chancelant tout ainsi que l'on voit vn nauire  
 Flottant entre deux vents, lvn le tourne & le vire,  
 L'autre plus violent le pousse à contreual,  
 Ainsi craint esperant, & doute de son mal.  
 Il hait plus que la mort la lumiere ordinaire  
 Du soleil radieux, vn antre solitaire,  
 Vn caueau tenebreux, vne fosse, vn rocher,  
 Luy plaisent maintenant à fin de se cacher.

Dessous les flancs cauez d'une roche taillee  
 Hors le palais royal se creuse vne vallee  
 Entre deux petits monts, où se voit dans le fond  
 Vn antre sombre & noir, large, creux & profond,  
 Des ombres le manoir & des nuits éternelles :  
 Là va faire son dueil & ses plaintes cruelles,  
 Difant : « Toy desormais, cauerneuse maison,  
 Tu seras mon palais & ma noire prison,  
 Et desormais aussi, ie te pry, d'age en age  
 Porte de ma douleur fidele tesmoignage.  
 Et vous, flambeaux sacrez qui redorez les nuits,  
 Souuienne-vous aussi de mes tristes ennuis,  
 Voyez dvn pauure Roy l'audace retranchee,  
 Et de la main de Dieu l'ame prise & touchee :  
 Et comme auez esté compagnons de mon heur,  
 Soyez aussi tesmoins de ma iuste douleur ! »

Ayant fait ces regrets, prend sa lyre d'yuoire,  
 Baigne ses yeux de pleurs, sacrant à la memoire  
 De son peché commis les larmes & les scons,  
 Et les vers animez de ses tristes chansons.

FIN DE LA SECONDE IOVRNEE DE LA BERGERIE.

## SON NET.

**O**bien-heureux Bergers, qu'vne telle musette  
 A pouffés dans les cieux : & toy qui vas passant  
 Ceux que Grece a daignés du laurier verdissant,  
 Plus heureux quād Belleau d'autres lauriers t'appreste.

Heureux ce papillon, qui souplement volette  
 Par l'immortel sentier d'vn champ si florissant :  
 Heureuse la cerise au caillé rougissant,  
 Plus heureux mon Belleau, qui ce bon-heur leur preste.

L'hyuer ne fera tort à ses ailerons d'or  
 Tracez par vn tel peintre, & toy cerise encor  
 Il ne faudra ny miel ny sucre à te confire

Pour garder longuement ta naïfue fraîscheur :  
 Ses vers confits au miel d'Hybleanne douceur  
 Garderont à iamais les fruits qu'il fçait elire.

CL. BINET. (1)

1. Claude Binet, de Beauvais, venait d'être reçu avocat au parlement de Paris, quand il connut Belleau et Ronsard dont il devint le disciple et l'ami. Ce fut Binet que le poète vendôme choisit, dans les derniers temps de sa vie, pour être le dépositaire et l'éditeur de ses œuvres.

On ne possède de Claude Binet que des poésies fugitives dont quelques-unes sont imprimées à la suite des œuvres de Jean de la Pérouse (Paris, 1573). Une des pièces les plus curieuses du recueil de Binet est celle intitulée *l'Aymant*, où le poète fait d'une manière remarquable la description de la boussole et de l'aiguille aimantée.

La plupart des éditions de Remy Belleau ne contiennent pas de table à la suite du premier tome. Ce sonnet de Cl. Binet se trouve seulement dans l'édition de Gilles Gilles, 1585.





## TABLE DES POESIES

CONTENUES EN LA

PREMIERE ET SECONDE IOURNÉE DE LA BERGERIE

DE REMY BELLEAV.

BAISERS.	Pages
Quand ie vay recueillant . . . . .	283
<i>Vers senaires iambiques.</i> Quand sur ta léure. . . . .	298
O doux baifer colombin . . . . .	299
<i>Sonnets.</i> Ainsi que le berger. . . . .	301
Approche-toy, Catin. . . . .	297
Autant que de vos yeux . . . . .	301
Ce begayant parler . . . . .	281
Des mouchettes à miel. . . . .	290
Embrasse-moy, mon cœur. . . . .	296
En m'efgayant vn foir . . . . .	286
Hà doux baifer. . . . .	285
Hà ie vous pry, mes yeux. . . . .	293
Hà ie vous tiens, Catin. . . . .	292
Hà ne me baifez plus . . . . .	285
Hà que i'aime à sentir . . . . .	282
Hà vous refuez, Catin . . . . .	287

I'auois n'a pas long temps . . . . .	304
Le disois, ma Catin . . . . .	294
Le meure, mon desir. . . . .	295
Le n'en mentiray point . . . . .	284
I'estoys auëugle, Amour . . . . .	303
Le puisse donc mourir . . . . .	292
Le te coniure, Amour . . . . .	291
Le vey, n'a pas long temps . . . . .	296
<i>Sur les Baisers.</i> le vous baïse, baisers . . . . .	279
Laïfferay-ie tes yeux. . . . .	299
Lors que pour vous baïser. . . . .	284
Ma fillette, ma sœur. . . . .	293
Mais las! où volez-vous . . . . .	289
Mais que dois-ie esperer . . . . .	290
Mon ame, tu te pers. . . . .	291
Mon cœur s'alla camper . . . . .	302
Mon Dieu, retirez-vous. . . . .	297
Mouches qui massonnez. . . . .	280
Nauré de vos beaux yeux. . . . .	300
N'est-ce grand cas. . . . .	288
N'oyant plus les discours . . . . .	298
Quand esperdu ie voy . . . . .	286
Quand ie baïse tes yeux . . . . .	282
Quand ie preſſe en baſtant . . . . .	281
Que ie te crains, Catin. . . . .	287
Qui n'a veu quelquefois au leuer . . . . .	288
Si tu veux que ie meure . . . . .	295
Tout ainsi que l'on voit . . . . .	294
Tu m'as creué les yeux. . . . .	303
Venus voyant vn iour . . . . .	289
Vn feu prompt & subtil . . . . .	300
Yeux, hostes de mon ame. . . . .	302

## CHANSONS.

<i>Auril. Auril l'honneur</i> . . . . .	43
---	----

<i>May.</i> Pendant que ce mois . . . . .	46
Faites-vous la sourde, Macee? . . . . .	86
Et bref c'est vne chose . . . . .	109
Volez, pennaches bien-heureux. . . . .	119
Douce & belle bouchelette. . . . .	134
<i>Chant d'allaigresse sur la naissance de Mgr le marquis du Pont.</i> Sus auant, troupe . . . . .	141
Courez, fuzeaux, courez . . . . .	146
O cruel enfant. . . . .	165
Comme la vigne tendre. . . . .	170
<i>Description du Printemps.</i> Voicy l'aronde . . . . .	226
<i>A M. Nicolas.</i> Hâ mon cœur . . . . .	305
<i>La Cigale.</i> Loin de la ville . . . . .	309
<i>Au S. Garnier.</i> Sortez, amoureuses delices. . . . .	316
<i>Vers sapphiques.</i> Comparable aux Dieux. . . . .	319
<i>A ses yeux.</i> Quand premiers. . . . .	320
<i>Au seigneur d'Herville.</i> Mais viens ça . . . . .	322
M'amour, si ie suis noirette . . . . .	325

## COMPLAINTES.

<i>De Promethee.</i> Noble race des Dieux. . . . .	194
Il faisoit tard . . . . .	210
<i>D'yne Nymphe sur la mort de Ioachim du Bellay.</i> Pleurez, Nymphes, pleurez . . . . .	338

## DISCOVRS.

<i>L'Esté.</i> Tout estoit en chaleur . . . . .	50
<i>La Chasteté.</i> Il estoit iour. . . . .	67
<i>Vendangeurs.</i> C'estoit en la saison . . . . .	78
<i>Le Portrait de sa Maistresse.</i> Sus donc peintre. . . . .	112
<i>L'amour ambitieux d'Ixion.</i> Ie chante d'Ixion. . . . .	201
<i>Chant de triomphe.</i> Ia dans le ciel. . . . .	217
<i>Apparences celestes du Soleil.</i> Si vous auez. . . . .	250
— <i>de la Lune.</i> Voy dessous l'ombre. . . . .	252
<i>L'Hyuer.</i> L'hyuer palle de froid . . . . .	272

Tout cela qu'on peut voir . . . . .	274
<i>Le Sifflet.</i> Sifflet, gentil secours. . . . .	335
<i>Les amours de Dauid &amp; de Bersabee.</i>	
Desia ce petit Dieu . . . . .	344

## ECLOGUES.

C'est de long temps, Tenot . . . . .	19
De viuoter chetif. . . . .	150
<i>Sur la guarison d'amour.</i> Broûtez, chéures. .	231
<i>Le Pescheur.</i> Gentille Pauureté. . . . .	240
<i>Les Pescheurs.</i> Deux pescheurs amoureux . .	245
<i>Larmes sur le trespas de Mgr le marquis d'El-beuf.</i> Vne tremblante peur. . . . .	258

## EPITAPHES.

Ici mon beau soleil . . . . .	59
<i>De Trauail.</i> Trauail, ie cognois . . . . .	311

## EPITHALAMES.

<i>De Mgr le duc de Lorraine.</i>	
Nymphes qui vos tresses blondes . . . . .	88
Viens ça bas, Deesse gentille. . . . .	327
O quæ veda leui. (Sc. Sammarthanus) . . .	332

## ODES.

<i>Chant de la Paix.</i> Je te salue . . . . .	27
<i>A la Royne.</i> Laisse le ciel, belle Astree. . .	34
<i>A Mgr le duc de Guyse.</i> Comme l'oiseau . .	37

## PRIERES.

<i>Delivre-moy.</i> . . . . .	186
-------------------------------	-----

## SONNETS.

Adieu, mon cœur. . . . .	138
Amour estant lassé . . . . .	107
Cent fois le jour . . . . .	101
Cet oeil de Mars . . . . .	123

Cher & chaste desir . . . . .	130
Dieux de la Seine. . . . .	125
En cent perles ie vey . . . . .	129
Hà barquerol . . . . .	124
Hà bien-heureux dormeur. . . . .	105
Hà desplaisans plaisirs . . . . .	103
Hà pensers trop pensez. . . . .	101
Hé que ne suis-ie. . . . .	121
Heureuse nuit . . . . .	123
Heureuses fleurs . . . . .	127
Le baise & baise . . . . .	126
Le l'ay tousiours bien dit . . . . .	99
Le n'auray iamais peur. . . . .	126
Le n'ay membre sur moy . . . . .	132
Le ne voy rien . . . . .	102
Le veux dire qu'amour . . . . .	137
Le voy dessus le port. . . . .	124
Il estoit nuit. . . . .	122
<i>Sur vn Chiffre.</i> Le chiffre à ce beau nom . . . . .	304
— Le chiffre que voyez. . . . .	305
<i>Vœu à l'Amour.</i> Les fruits versez . . . . .	104
Le souuenir du bien. . . . .	129
Lune porte-flambeau . . . . .	169
Œil, non pas œil . . . . .	121
Or ie me suis . . . . .	102
Pendant que vostre main . . . . .	128
Plus souspire mon cœur . . . . .	122
Pour tout iamais . . . . .	103
Puis que tu n'es en rien . . . . .	131
Qu'Amour voulant forger . . . . .	110
Qu'approchant ses beautez. . . . .	110
Que me vaut de tracer. . . . .	130
Quiconque fut celuy. . . . .	128
Qui n'a veu quelquefois à la chaleur. . . . .	105
Si tost que de te voir . . . . .	131

T'esbahis-tu. . . . .	127
Tous mes meilleurs pensers . . . . .	132
Tu demandes, Baif . . . . .	104
Tu n'estoist pas. . . . .	125
Viens, somme, viens . . . . .	176
Vn desir trop ardant. . . . .	108
Yeux, non pas yeux. . . . .	107

## TOMBEAVX.

<i>De Mgr le duc de Guyse. Dessous l'ombre.</i> . .	60
<i>De Mad. la marquise d'Elbeuf. Vierges Deesses.</i>	266

FIN DV DEVXIEME VOLVME.




---

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.